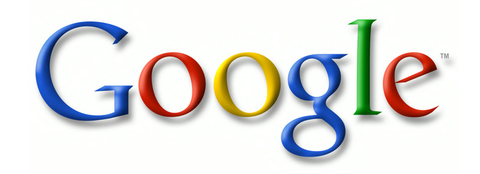


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

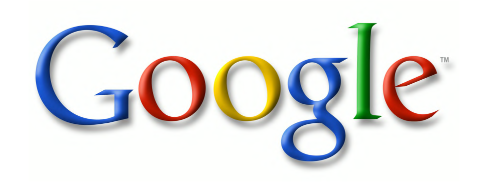
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




31 g 10
NS. 36 h. 35
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. II B. 164



~~31. g. 10~~

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME VII.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. DE MARIVAUX,
De l'Académie Françoise.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

3-9-10


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

LA VIE
DE
MARIANNE,
OU
LES AVENTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE***



LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVENTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

CINQUIEME PARTIE.

VOICI, Madame, la cinquieme Partie de ma Vie. Il n'y a pas long-temps que vous avez reçu la quatrieme ; & j'aurois, ce me semble, assez bonne grâce à me vanter que je suis diligente ; mais ce seroit me donner des airs que je ne soutiendrois peut-être pas, & j'aime mieux tout-d'un-coup entrer modestement en matiere.

Vous croyez que je suis paresseuse, & vous avez raison ; c'est le plus sûr & pour vous, & pour moi. De diligence, n'en attendez point ; j'en aurai peut-être quelquefois : mais ce sera par hasard, & sans conséquence ; & vous m'en louerez si vous voulez, sans que vos éloges m'engagent à les mériter dans la suite.

Vous sçavez que nous dînions, Madame de Miran, Valville, & moi, chez Madame Dorsin, dont je vous fesois le portrait, que j'ai laissé à moitié fait, à cause que je m'endormois. Achevons-le.

Je vous ai dit combien elle avoit d'esprit ; nous en sommes maintenant aux qualités de son cœur. Celui de Madame de Miran vous a paru extrêmement aimable ; je vous ai promis que celui de Madame Dorsin le vaudroit bien. Je vous ai en même temps annoncé que vous verriez un caractere de bonté différent ; & de peur que cette différence ne nuise à l'idée que je veux vous donner de cette Dame, vous me permettrez de commencer par une petite réflexion.

Vous vous souvenez que dans Madame de Miran, je vous ai peint une femme d'un esprit ordinaire, de ces esprits qu'on ne loue ni qu'on

ne méprise, & qui ont une raisonnable médiocrité de bon-sens & de lumiere ; au-lieu que je vais parler d'une femme qui avoit toute la finesse d'esprit possible. Ne perdez point cela de vue. Voici à présent ma réflexion.

Supposons la plus généreuse & la meilleure personne du monde, & avec cela la plus spirituelle, & de l'esprit le plus délié. Je soutiens que cette bonne personne ne paroîtra jamais si bonne, (car il faut que je répete les mots) que le paroîtra une autre personne, qui, avec ce même degré de bonté, n'aura qu'un esprit médiocre.

Quand je dis qu'elle paroîtra moins bonne ; pourvu encore qu'on lui accorde de la bonté ; qu'on n'attribue pas à son esprit ce qui ne paroîtra que dans son cœur, qu'on ne dise pas que cette bonté n'est qu'un tour d'adresse de son esprit. Et voulez-vous sçavoir la cause de cette injustice qu'on *lui* fera, de la croire moins bonne ; la voici en partie, si je ne me trompe.

C'est que la plupart des hommes, quand on les oblige, voudroient qu'on ne sentît presque pas, & le prix du service qu'on leur rend, & l'étendue de l'obligation qu'ils en ont ; ils voudroient qu'on fût bon, sans être éclairé : cela

conviendroit mieux à leur ingrate délicatesse, & c'est ce qu'ils ne trouvent pas dans quiconque a beaucoup plus d'esprit. Plus il en a, plus il les humilie ; il voit trop clair dans ce qu'il fait pour eux. Cet esprit qu'il a, en est un témoin trop exact, & peut-être trop superbe : d'ailleurs, ils ne sçauroient plus manquer de reconnoissance, sans en être honteux ; ce qui les fâche au point qu'ils en manquent d'avance, précisément à cause qu'on sçait trop toute celle qu'ils doivent. S'ils avoient affaire à quelqu'un qui le sçût moins, ils en auroient davantage.

Avec cette personne qui a tant d'esprit, il faudra, se disent-ils, qu'ils prennent garde de ne pas paroître ingrats ; au-lieu qu'avec cette personne qui en auroit moins, leur reconnoissance leur feroit presque autant d'honneur, que s'il étoient eux-mêmes généreux.

Voilà pourquoi ils aiment tant la bonté de l'une ; & pourquoi ils jugent avec tant de rancune de la bonté de l'autre.

L'une sçait bien en gros qu'elle leur rend service ; mais elle ne le sçait pas finement ; la moitié de ce qui en est lui échappe faute de lumiere, & c'est autant de rabattu sur leur reconnoissance, autant de confusion d'épargnée. Ils

font servis à meilleur marché, & ils lui en sçavent si bon gré, qu'ils la croient mille fois plus obligeante que l'autre, quoique le seul mérite qu'elle ait de plus, soit d'avoir une qualité de moins, c'est-à-dire, d'avoir moins d'esprit.

Or, Madame de Miran étoit de ces bonnes personnes, à qui les hommes, en pareil cas, sont si obligés de ce qu'elles ont l'esprit médiocre ; & Madame Dorsin de ces bonnes personnes, dont les hommes regardent les lumieres involontaires comme une injure, & le tout de bonne-foi, sans connoître leur injustice : car ils ne se débrouillent pas jusques-là.

Me voilà au bout de ma réflexion. J'aurois pourtant grande envie d'y ajouter encore quelques mots, pour la rendre complette : le voulez-vous bien ? Oui, je vous en prie. Heureusement que mon défaut là-dessus n'a rien de nouveau pour vous. Je suis insupportable avec mes réflexions, vous le sçavez bien. Souffrez donc encore celle-ci, qui n'est qu'une petite suite de l'autre : après quoi, je vous assûre que je n'en ferai plus ; ou si, par hasard, il m'en échappe quelqu'une, je vous promets qu'elle n'aura pas plus de trois lignes, & j'aurai soin de les comp-

ter. Voici donc ce que je voulois vous dire. D'où vient que les hommes ont cette injuste délicatesse, dont nous parlions tout-à-l'heure? N'auroit-elle pas sa source dans la grandeur réelle de notre âme? Est-ce que l'âme, si on peut le dire ainsi, seroit d'une trop haute condition pour devoir quelque chose à une autre âme? Le titre de bienfaiteur ne sied-il bien qu'à Dieu seul? Est-il déplacé par-tout ailleurs?

Il y a apparence : mais qu'y faire? Nous avons tous besoin les uns des autres; nous naissons dans cette dépendance, & nous ne changerons rien à cela.

Conformons-nous donc à l'état où nous sommes; & s'il est vrai que nous soyons si grands, tirens de cet état le parti le plus digne de nous.

Vous dites que celui qui vous oblige, a de l'avantage sur vous. Eh bien! voulez-vous lui conserver cet avantage, n'être qu'un atôme auprès de lui, vous n'avez qu'à être ingrat. Voulez-vous redevenir son égal, vous n'avez qu'à être reconnoissant; il n'y a que cela qui puisse vous donner votre revanche. S'enorgueillit-il du service qu'il vous a rendu; humiliez-le à son tour & mettez vous modestement au-dessus de lui par votre reconnoissance. Je dis modestement; car

ſi vous êtes reconnoiſſant avec faſte, avec hauteur ; ſi l'orgueil de vous venger s'en mêle, vous manquez votre coup : vous ne vous vengez plus, & vous n'êtes plus tous deux que de petits hommes, qui diſputez à qui ſera le plus petit.

Ah ! j'ai fini. Pardon, Madame ; en voilà pour long-temps, peut-être pour toujours. Revenons à Madame Dorſin, & à ſon eſprit.

J'ignore ſi jamais le ſien a été cauſe qu'on ait moins eſtimé ſon cœur qu'on ne le devoit ; mais comme vous avez été frappée du portrait que je vous ai fait de la meilleure perſonne du monde, qui, du côté de l'eſprit, n'étoit que médiocre ; j'ai été bien-aiſe de vous diſpoſer à voir ſans prévention un autre portrait de la meilleure perſonne du monde auſſi, mais qui avoit un eſprit ſupérieur : ce qui fait d'abord un peu contr'elle ; ſans compter que cet eſprit va néceſſairement mettre des différences dans ſa maniere d'être bonne, comme dans tout le reſte du caractere.

Par exemple, Madame de Miran, avec tout le bon cœur qu'elle avoit, ne feſoit pour vous que ce que vous la priiez de faire ; ou ne vous rendoit préciſément que le ſervice que vous oſiez lui demander : je dis que vous oſiez ; car on a rarement le courage de dire tout le ſervice dont

on a befoin ; n'eft-il pas vrai? on y va d'ordinaire avec une difcrétion qui fait qu'on ne s'explique qu'imparfaitement.

Et avec Madame de Miran, vous y perdiez ; elle n'en voyoit pas plus que vous lui en difiez, & vous fervoit littéralement.

Voilà ce que produifoit la médiocrité de fes lumieres, fon efprit bornoit la bonté de fon cœur.

Avec Madame Dorfin, ce n'étoit pas de même : tout ce que vous n'ofiez lui dire, fon efprit le pénétroit ; il en inftruifoit fon cœur, il l'échauffoit de fes lumieres, & lui donnoit pous vous tous les degrés de bonté qui vous étoient néceffaires.

Et ce néceffaire alloit toujours plus loin que vous ne l'aviez imaginé vous-même. Vous n'auriez pas fongé à demander tout ce que Madame Dorfin fefoit.

Auffi pouviez-vous manquer d'attention, d'efprit, d'induftrie ; elle avoit de tout cela pour vous.

Ce n'étoit pas elle que vous fatiguiez du foin de ce qui vous regardoit, c'étoit elle qui vous en fatiguoit ; c'étoit vous qu'on preffoit, qu'on avertiffoit, qu'on fefoit reffouvenir de telle ou telle chofe, qu'on grondoit de l'avoir oubliée ; en un mot, votre affaire devenoit réellement la

ſienne. L'intérêt qu'elle y prenoit n'avoit plus l'air généreux à force d'être perſonnel; il ne tenoit qu'à vous de trouver cet intérêt commode.

Au-lieu d'une obligation que vous comptiez avoir à Madame Dorſin, vous étiez tout ſurpris de lui en avoir pluſieurs que vous n'aviez pas prévues; vous étiez ſervi pour le préſent, vous l'étiez pour l'avenir dans la même affaire. Madame Dorſin voyoit tout, ſongeoit à tout, devenant toujours plus ſerviable, & ſe croyant obligée de le devenir à meſure qu'elle vous obligeoit.

Il y a des gens qui, tout bons cœurs qu'ils ſont, eſtiment ce qu'ils ont fait, ou ce qu'ils font pour vous, l'évaluent, en ſont glorieux, & ſe diſent: je le ſers bien, il doit être bien reconnoiſſant.

Madame Dorſin diſoit: je l'ai ſervi pluſieurs fois, je l'ai donc accoutumé à croire que je dois le ſervir toujours: il ne faut donc pas tromper cette opinion qu'il a, & qui m'eſt ſi chere; il faut donc que je continue de la mériter.

De ſorte qu'à la maniere dont elle enviſageoit cela, ce n'étoit pas elle qui méritoit votre reconnoiſſance, c'étoit vous qui méritiez la ſienne; à cauſe que vous comptiez qu'elle vous ſerviroit,

elle concluoit qu'elle devoit vous servir, & le concluoit avec un plaisir qui la payoit de tout ce qu'elle avoit fait pour vous.

Votre hardiesse à redemander d'être servi, fesoit sa récompense : son sublime amour-propre n'en connoissoit point de plus touchante ; & plus là-dessus vous en agissiez sans façon avec elle, plus vous la charmiez, plus vous la traitiez selon son cœur ; & cela est admirable.

Une âme qui ne vous demande rien pour les services qu'elle vous a rendus, sinon que vous en preniez droit d'en exiger d'autres ; qui ne veut rien que le plaisir de vous voir abuser de la coutume qu'elle a de vous obliger : en vérité, une âme de ce caractere a bien de la dignité.

Peut-être l'élévation de pareils sentiments est-elle trop délicieuse, peut-être Dieu défend-il qu'on s'y complaise ; mais, moralement parlant, elle est bien respectable aux yeux des hommes. Venons au reste.

La plupart des gens d'esprit ne peuvent s'accommoder de ceux qui n'en ont guères, ils ne sçavent que leur dire dans une conversation ; & Madame Dorsin, qui avoit bien plus d'esprit que ceux qui en ont beaucoup, ne s'avisoit point d'observer si vous en manquiez avec elle, elle n'en

desiroit jamais plus que vous n'en àviez; & c'est qu'en effet elle n'en avoit elle-même àlors pas plus qu'il vous en falloit.

Non pas qu'elle vous fit la grâce de régler son esprit sur le vôtre, il se trouvoit d'abord tout réglé; & elle n'avoit point d'autre mérite à cela, que celui d'être née avec un esprit naturellement raisonnable & philosophe, qui ne s'amusoit pas à dédaigner ridiculement l'esprit de personne, & qui ne sentoit rapidement le vôtre, que pour s'y conformer sans s'en appercevoir.

Madame Dorsin ne fesoit pas réflexion qu'elle descendoit jusqu'à vous, vous ne vous en doutiez pas non plus : vous lui trouviez pourtant beaucoup d'esprit; & c'est que celui qu'elle gardoit avec vous ne servoit qu'à vous en donner plus que vous n'en aviez d'ordinaire : & l'on en trouve toujours beaucoup à qui nous en donne.

D'un autre côté, ceux qui en avoient, tâchoient d'en montrer le plus qu'ils pouvoient avec elle : non qu'ils crûssent qu'il falloit en avoir, ni qu'elle examineroit s'ils en avoient; mais afin qu'elle leur fît l'honneur de leur en trouver : c'étoit la seule force de l'estime qu'ils avoient pour le sien qui les mettoit sur ce ton-là.

Les femmes, sur-tout, s'efforçoient de faire

preuve d'esprit devant elle, sans exiger qu'elle en fît autant; ses preuves étoient toujours faites à elle. Ainsi elles ne venoient pas pour voir combien elle avoit d'esprit, elles venoient seulement lui montrer combien elles en avoient.

Aussi les laissoit-elle étaler le leur tout à leur aise, & ne les interrompoit-elle le plus souvent que pour approuver, que pour louer, que pour les remettre en haleine.

Il me sembloit lui entendre dire : allons, brillez, Mesdames, courage ! & effectivement elles brilloient, ce qui demande beaucoup d'esprit; & Madame Dorsin se contentoit de les y aider; sorte d'inaction ou de désintéressement qui en demande bien davantage, & d'un esprit bien plus mâle.

Vous auriez dit de jolis enfants, qui, pour avoir un juge de leur adresse, venoient jouer devant un homme fait.

Voici encore un effet singulier du caractere de Madame Dorsin.

Allez dans quelque maison du monde que ce soit; voyez-y des personnes de différentes conditions, ou de différents états; supposez-y un Militaire, un Financier, un Homme de robe, un Ecclésiastique, un habile homme dans les Arts qui n'a que son talent pour toute distinc-

tion, un Sçavant qui n'a que sa science: ils ont beau être ensemble, tout réunis qu'ils sont, ils ne se mêlent point, jamais ils ne se confondent; ce sont toujours des étrangers les uns pour les autres, & comme gens de différentes Nations; toujours des gens mal assortis, qui se servent mutuellement de spectacle.

Vous y verrez aussi une subordination sotte & gênante, que l'orgueil cavalier, ou le maintien imposant des uns, & la crainte de s'émanciper dans les autres, y conservent entr'eux.

L'un interroge hardiment, l'autre avec poids & gravité; l'autre attend pour parler qu'on lui parle.

Celui-ci décide, & ne sçait ce qu'il dit; celui-là a raison & n'ôse le dire; aucun d'entr'eux ne perd de vue ce qu'il est, & y ajuste ses discours & sa contenance: quelle misere!

Oh! je vous assûre qu'on étoit bien au-dessus de cette puérilité-là chez Madame Dorsin, elle avoit le secret d'en guérir ceux qui la voyoient souvent.

Il n'étoit point question de rangs ni d'états chez elle, personne ne s'y souvenoit du plus ou moins d'importance qu'il avoit; c'étoient des hommes qui parloient à des hommes, entre qui seulement

les meilleures raiſons l'emportoient ſur les plus foibles ; rien que cela.

Ou ſi vous voulez que je vous diſe un grand mot, c'étoient comme des intelligences d'une égale dignité, ſinon d'une force égale, qui avoient tout uniment commerce enſemble ; des intelligences entre leſquelles il ne s'agiſſoit plus des titres que le haſard leur avoit donnés ici-bas, & qui ne croyoient pas que leurs fonctions fortuites dûſſent plus humilier les unes qu'enorgueillir les autres. Voilà comme on l'entendoit chez Madame Dorſin ; voilà ce qu'on devenoit avec elle, par l'impreſſion qu'on recevoit de cette façon de penſer raiſonnable & philoſophe que je vous ai dit qu'elle avoit, & qui feſoit que tout le monde étoit philoſophe auſſi.

Ce n'eſt, pas d'un autre côté, que, pour entretenir la conſidération qu'il lui convenoit d'avoir, étant née ce qu'elle étoit, elle ne ſe conformât aux préjugés vulgaires, & qu'elle ne ſe prêtât volontiers aux choſes que la vanité des hommes eſtime ; comme, par exemple, d'avoir des liaiſons d'amitié avec des gens puiſſants, qui ont du crédit ou des dignités, & qui compoſent ce qu'on appelle le grand monde : ce ſont des attentions qu'il ne feroit pas ſage de négliger, elles

contribuent

contribuent à vous ſoutenir dans l'imagination des hommes.

Et c'étoit dans ce ſens-là que Madame Dorſin les avoit. Les autres les ont par vanité, & elle ne les avoit qu'à cauſe de la vanité des autres.

Je vous ai dit que je ſerois long ſur ſon compte: &, comme vous voyez, je vous tiens parole.

Encore un petit article, & je finis; car je renonce à je ne ſçais combien de choſes que je voulois dire, & qui tiendroient trop de place.

On peut ébaucher un portrait en peu de mots; mais le détailler exactement comme je vous avois promis de le faire, c'eſt un ouvrage ſans fin. Venons à l'article qui ſera le dernier.

Madame Dorſin, à cet excellent cœur que je lui ai donné, à cet eſprit ſi diſtingué qu'elle avoit, joignoit une âme forte, courageuſe & réſolue; de ces âmes ſupérieures à tout évènement, dont la hauteur & la dignité ne plient ſous aucun accident humain; qui retrouvent toutes leurs reſſources où les autres les perdent; qui peuvent être affligées, jamais abattues ni troublées; qu'on admire plus dans leurs afflictions qu'on ne ſonge à les plaindre; qui ont une triſteſſe froide & muette dans les plus grands chagrins, une gaieté

toujours décente dans les plus grands sujets de joie.

Je l'ai vue quelquefois dans l'un & dans l'autre de ces états, & je n'ai jamais remarqué qu'ils prissent rien sur sa présence d'esprit, sur son attention pour les moindres choses, sur la douceur de ses manieres, & sur la tranquillité de sa conversation avec ses amis : elle étoit toute à vous, quoiqu'elle eût lieu d'être toute à elle; & j'en étois quelquefois si surprise, que, malgré moi & ma tendresse pour elle, je m'occupois plus à la considérer qu'à partager ce qui la touchoit en bien ou en mal.

Je l'ai vue dans une longue maladie, où elle périssoit de langueur, où les remedes ne la soulageoient point, où souvent elle souffroit beaucoup. Sans son visage abattu, vous auriez ignoré ses souffrances : elle vous disoit je souffre, si vous lui demandiez comme elle étoit; elle vous parloit de vous, ou de vos affaires, ou suivoit paisiblement la conversation, si vous ne le lui demandiez point.

Je suis sûre que toutes les femmes sentoient ce que valoit Madame Dorsin; mais il n'y avoit que les femmes du plus grand mérite, qui, je pense, eussent la force de convenir de tout le sien, &

pas une d'entr'elles qui n'eût été glorieuſe de ſon eſtime.

Elle étoit la meilleure de toutes les amies : elle auroit été la plus aimable de toutes les maitreſſes.

N'eût-on vu Madame Dorſin qu'une ou deux fois, elle ne pouvoit pas être une ſimple connoiſſance pour perſonne; & quiconque diſoit, je la connoîs, diſoit une choſe qu'il étoit bien aiſe qu'on ſçût, & une choſe qui étoit remarquée par les autres.

Enfin ſes qualités & ſon caractere la rendoient ſi conſidérable & ſi importante, qu'il y avoit de la diſtinction à être de ſes amis, de la vanité à la connoître, & du bon air à parler d'elle équitablement ou non. C'étoit être d'un parti que de l'aimer & de lui rendre juſtice, & d'un autre parti que de la critiquer.

Ses domeſtiques l'adoroient; ce qu'elle auroit perdu de ſon bien, ils auroient cru le perdre autant qu'elle; & par la même mépriſe de leur attachement pour elle, ils s'imaginoient être riches de tout ce qui appartenoit à leur maitreſſe; ils étoient fâchés de tout ce qui la fâchoit, réjouis de tout ce qui la réjouiſſoit : avoit elle un procès, ils diſoient, nous plaidons : achetoit-elle, nous achetons. Jugez de tout ce que cela ſuppoſoit d'ai-

mable dans cette maitreſſe, & de tout ce qu'il falloit qu'elle fût pour enchanter, pour apprivoiſer juſques-là, comment dirai-je ? pour jetter dans de pareilles illuſions cette eſpece de créatures dont les meilleures ont bien de la peine à nous pardonner leur ſervitude, nos aiſes & nos défauts ; qui, même en nous ſervant bien, ne nous aiment, ni ne nous haïſſent; & avec qui nous pouvons tout au plus nous reconcilier par nos bonnes façons. Madame Dorſin étoit extrêmement généreuſe : mais ſes domeſtiques étoient fort économes, & malgré qu'elle en eût, l'un corrigeoit l'autre.

Ses amis.... oh ! ſes amis me permettront de les laiſſer là; je ne finis point : qu'eſt-ce que cela ſignifie ? allons, voilà qui eſt fait.

Où en étions-nous de mon hiſtoire ? encore chez Madame Dorſin, de chez qui je vais ſortir.

Je ſupprime les careſſes qu'elle me fit, & tout ce que les Meſſieurs avec qui j'avois dîné dirent de galant & d'avantageux pour moi.

Il vint quelqu'un, Madame de Miran ſaiſit cet inſtant pour ſe retirer; nous la ſuivîmes, Valville & moi; ſon amie courut après nous pour nous embraſſer, & nous voilà partis pour me reconduire à mon Couvent.

Dans tout ceci je n'ai fait aucune mention de

Valville; qu'eſt-ce que j'en aurois dit? qu'il avoit à tout moment les yeux ſur moi, que je levois quelquefois les miens ſur lui, mais tout doucement, & comme à la dérobée; que, lorſqu'on me parloit, je le voyois intrigué, & comme en peine de ce que j'allois répondre, & regardant enſuite les autres, pour voir s'ils étoient contents de ce que j'avois répondu; ce qui, à vous dire vrai, leur arrivoit aſſez ſouvent : je crois bien que c'étoit un peu par bonté; mais il me ſemble, autant qu'il m'en ſouvient, qu'il y entroit un peu de juſtice. J'avoue que je fus d'abord embarraſſée, & mes premiers diſcours s'en reſſentirent; mais cela n'alla pas ſi mal après, & je me tirai paſſablement d'affaire, même au ſentiment de Madame de Miran, qui, tout en badinant, me dit dans le carroſſe : eh bien! petite fille, la compagnie que nous venons de quitter eſt-elle de votre goût? Vous êtes aſſez du ſien, à ce qu'il m'a paru, & nous ferons quelque choſe de vous. Oui-dà, dit Valville ſur le même ton; il y a lieu d'eſpérer que Mademoiſelle Marianne ne déplaira pas dans la ſuite.

Je me mis à rire; hélas! répondis-je, je ne ſçais ce qui en arrivera, mais il ne tiendra pas à moi que ma mere ne ſe repente point de m'avoir

prise pour sa fille; & ce fut en continuant ce badinage que nous arrivâmes au Couvent.

Serons-nous long-temps sans la revoir, dit Valville à Madame de Miran, quand il me donna la main pour m'aider à descendre de carrosse? Je pense que non, répartit-elle; il y aura peut-être encore quelque dîner chez Madame Dorsin. Comme on s'est assez bien trouvé de nous, peut-être nous renverra-t-on chercher : point d'impatience, partez, conduisez Marianne.

Et là-dessus nous sonnâmes; on vint m'ouvrir, & Valville n'eut que le temps de soupirer de ce qu'il me quittoit. Vous allez vous renfermer, me dit-il, & dans un moment il n'y aura plus personne pour moi dans le monde : je vous dis ce que je sens. Eh! qui est-ce qui y sera pour moi, répartis-je? je n'y connois que vous & ma mere, & je ne me soucie pas d'y en connoître davantage.

Ce que je dis sans le regarder; mais il n'y perdoit rien : ce petit discours valoit bien un regard. Il m'en parut pénétré; & pendant qu'on ouvroit la porte, il eut le secret, je ne sçais comment, d'approcher ma main de sa bouche, sans que Madame de Miran, qui l'attendoit dans son carrosse, s'en apperçût: du moins crut-il qu'elle ne le voyoit pas, à cause qu'elle ne devoit pas le voir; & je

raiſonnai à-peu-près de même. Cependant je retirai ma main, mais quand il ne fut plus temps : on s'y prend toujours trop tard en pareil cas.

Enfin, me voici entrée, moitié rêveuſe & moitié gaie. Il s'en-alloit, & moi je reſtois ; & il me ſemble que la condition de ceux qui reſtent, eſt toujours plus triſte que celle des perſonnes qui s'en-vont. S'en-aller, c'eſt un mouvement qui diſſipe, & rien ne diſtrait les perſonnes qui demeurent ; ce ſont elles que vous quittez, qui vous voient partir, & qui ſe regardent comme délaiſſées, ſur-tout dans un Couvent, qui eſt un lieu où tout ce qui ſe paſſe eſt ſi étranger à ce que vous avez dans le cœur ! un lieu où l'amour eſt ſi dépayſé ! & dont la clôture qui vous enferme rend ces ſortes de ſéparations plus ſérieuſes & plus ſenſibles qu'ailleurs.

D'un autre côté auſſi j'avois de grandes raiſons de gaieté & de conſolation.. Valville m'aimoit, il lui étoit permis de m'aimer, je ne riſquois rien en l'aimant, & nous étions deſtinés l'un pour l'autre ; voilà d'agréables ſujets de penſées : & de la maniere dont Madame de Miran en agiſſoit, à toute la conduite qu'elle tenoit, il n'y avoit qu'à patienter & prendre courage.

Au ſortir d'avec Valville, je montai à ma cham-

bre, où j'allois me déshabiller & me remettre dans mon négligé, quand il fallut aller souper.

Je me laissai donc comme j'étois, & me rendis au réfectoire avec tous mes atours.

Entre les Pensionnaires il y en avoit une à-peu-près de mon âge, & qui étoit assez jolie pour se croire belle, mais qui se la croyoit tant, (je dis belle) qu'elle en étoit sotte. On ne la sentoit occupée que de son visage, occupée avec réflexion, elle ne songeoit qu'à lui; elle ne pouvoit pas s'y accoutumer, & on eût dit, quand elle vous regardoit, que c'étoit pour vous faire admirer ses grands yeux, qu'elle rendoit fiers ou doux, suivant qu'il lui prenoit fantaisie de vous en imposer ou de vous plaire.

Mais d'ordinaire elle les adoucissoit rarement; elle aimoit mieux qu'ils fussent imposants que gracieux ou tendres, à cause qu'elle étoit fille de qualité & glorieuse.

Vous vous souvenez du discours que j'avois tenu à l'Abbesse, lorsque je me présentai à elle devant Madame de Miran; je lui avois confié l'état de ma fortune & tous mes malheurs; & ma bienfaitrice, qui en fut si touchée, avoit oublié de lui recommander le secret en me mettant chez elle; on ne songe pas à tout.

J'y avois pourtant ſongé moi, dès le ſoir même, deux heures après que je fus dans la maiſon, & l'avois bien humblement priée de ne point divulguer ce que je lui avois appris. Hélas ! ma chere enfant, je n'ai garde, m'avoit-elle répondu. Jéſus, mon Dieu ! ne craignez rien : eſt-ce qu'on ne ſçait pas la conſéquence de ces choſes-là ?

Mais, ſoit qu'il fût déjà trop tard quand je l'en avertis, quoiqu'il n'y eut que deux heures qu'elle fut *inſtruite* ; ſoit qu'en la conjurant de ne rien dire, je lui euſſe rendu mon ſecret plus peſant & plus difficile à garder, & que cela n'eût ſervi qu'à lui faire venir la tentation de le dire, à neuf heures du matin le lendemain, j'étois, comme on dit, la fable de l'armée ; mon hiſtoire couroit tout le Couvent : je ne vis que des Religieuſes ou des Penſionnaires qui chuchotoient aux oreilles les unes des autres en me regardant, & qui ouvroient ſur moi les yeux du monde les plus indiſcrets, dès que je paroiſſois.

Je compris bien ce qui en étoit cauſe : mais qu'y faire ? je baiſſois les yeux, & paſſois mon chemin.

Il n'y en eut pas une, au reſte, qui ne me prévînt d'amitié, & qui ne me fît des careſſes. Je penſe que d'abord la curioſité de m'entendre parler les y engagea ; c'eſt une eſpece de ſpectacle

qu'une fille comme moi qui arrive dans un Couvent. Eſt-elle grande? eſt-elle petite? comment marche-t-elle? que dit-elle? quel habit? quelle contenance a-t-elle? tout en eſt intéreſſant.

Et cela finit ordinairement par la trouver encore plus aimable qu'elle ne l'eſt, pourvu qu'elle le ſoit un peu; ou plus déplaiſante, pour peu qu'elle déplaiſe: c'eſt-là l'effet de ces ſortes de mouvements qui nous portent à voir les perſonnes dont on nous conte des choſes ſingulieres.

Et cet effet me fut avantageux; toutes ces filles m'aimerent, ſur-tout les Religieuſes, qui ne me diſoient rien de ce qu'elles ſçavoient de moi; (vraiment elles n'avoient garde, comme avoit dit notre Abbeſſe) mais qui, dans les diſcours qu'elles me tenoient, & tout en ſe récriant ſur mon air de douceur & de modeſtie, ſur mon aimable petite perſonne, prenoient avec moi des tons de lamentation ſi touchants, que vous euſſiez dit qu'elles pleuroient ſur moi; & le tout à propos de ce qu'elles ſçavoient, & de ce que par diſcrétion elles ne faiſoient pas ſemblant de ſçavoir: voyez que cela étoit adroit! quand elles m'auroient dit: pauvre petite Orpheline, que vous êtes à plaindre, d'être réduite à la charité des autres! elles ne ſe ſeroient pas expliquées plus clairement.

Venons à ce qui fait que je parle de ceci. C'eſt que cette jeune Penſionnaire, qui ſe croyoit ſi belle, & qui étoit ſi fiere, avoit été la ſeule qui m'eût dédaignée, & qui ne m'eût pas dit un mot; à peine pouvoit-elle ſe réſoudre à payer d'une imperceptible inclination de tête les révérences que je ne manquois jamais de lui faire lorſque je la rencontrois. On voyoit que cela lui coûtoit.

Un jour même qu'elle ſe promenoit dans le jardin avec quelques-unes de nos compagnes, & que je vins à paſſer avec une Religieuſe, elle laiſſa tomber négligemment un regard ſur moi, & je l'entendis qui diſoit, mais d'un ton de Princeſſe: oui, elle eſt aſſez bien, aſſez gentille. C'eſt donc une Dame qui a la charité de payer ſa penſion? Ne trouvez-vous pas qu'elle reſſemble à Javote? (c'étoit une fille qui la ſervoit, & qui en effet me reſſembloit, mais fort en laid.)

Je remarquai qu'aucune de celles qui l'accompagnoient ne répondit: quant à moi, je rougis beaucoup, & les larmes m'en vinrent aux yeux; la Religieuſe avec qui je me promenois, fille d'un très-bon eſprit, qui s'étoit priſe d'inclination pour moi, & que j'aimois auſſi, leva les épaules & ſe tut.

Mon Dieu, qu'il y a de cruelles gens dans le monde ! ne pus-je m'empêcher de dire en soupirant ; car aussi bien il auroit été inutile de me retenir, & de passer cela sous silence : voilà qui étoit fini ; on me connoissoit.

Consolez-vous, me dit la Religieuse en me prenant la main ; vous avez des avantages qui vous vengent bien de cette petite sotte-là, ma fille : & vous pourriez être plus glorieuse qu'elle, si vous n'étiez pas plus raisonnable ; n'enviez rien de ce qu'elle a de plus que vous, c'est à elle à être jalouse.

Vous avez bien de la bonté, ma Mere, lui répondis-je en la regardant avec reconnoissance ; hélas ! vous parlez d'être raisonnable ; & il me seroit bien aisé de ne pas rougir de mes malheurs, si tout le monde avoit autant de raison que vous.

Voilà donc ce que j'avois déjà essuyé de cette superbe Pensionnaire, qui ne pouvoit pas me pardonner d'être peut-être aussi belle qu'elle. Quand je dis peut-être, c'est pour parler comme elle, à qui, toute vaine qu'elle étoit de sa beauté, il ne laissoit pas que d'être difficile & hardi, je pense, de décider qu'elle valoit mieux que moi ; & c'étoit apparemment cette difficulté-là qui

l'aigrissoit si fort, & lui donnoit tant de rancune contre l'Orpheline.

Quoi qu'il en soit, je me rendis donc au Réfectoire, parée comme vous sçavez que je l'étois, & qui plus est, bien-aise de l'être, à cause de ma jalouse, à qui, par hasard, je m'avisai de songer en chemin, & qui alloit, à mon avis, passer un mauvais quart-d'heure, & soutenir une comparaison fâcheuse de ma figure à la sienne. Ni elle, ni personne de la maison ne m'avoit encore vue dans tous mes ajustements; & il est vrai que j'étois brillante.

J'arrive; je vous ai dit que je n'étois pas haïe: mes façons douces & avenantes m'avoient attiré la bienveillance de tout le monde, & fesoient qu'on aimoit à me louer & à me rendre justice; de sorte qu'à mon apparition, tous les yeux se fixerent sur moi; & on se fit l'une à l'autre de ces petits signes de tête qui marquent une agréable surprise, & qui font l'éloge de ce qu'on voit: en un mot, je causai un moment de distraction dont je devois être flattée; & de temps en temps on regardoit ma rivale, pour examiner la mine qu'elle fesoit, comme si on avoit voulu voir si elle ne se tenoit pas pour battue; car on sçavoit sa jalousie.

Quant à elle, auſſi-tôt qu'elle m'eut vue, j'obſervai qu'elle baiſſa les yeux en ſouriant de l'air dont on ſourit, quand quelque choſe paroît ridicule : c'étoit apparemment tout ce qu'elle imagina de mieux pour ſe défendre ; & vous allez voir ſur quoi elle fondoit cet air railleur qu'elle jugea à propos de prendre.

Le ſouper finit ; & nous paſſâmes toutes enſemble dans le jardin ? Quelques Religieuſes nous y ſuivirent ; entr'autres celle dont je vous ai déjà parlé, & qui étoit mon amie.

Dès que nous y fûmes, mes Compagnes m'entourerent ; l'une me demandoit, où avez-vous donc été ? on ne vous a pas vue d'aujourd'hui : l'autre regardoit ma robe, en manioit l'étoffe ; diſoit, voilà de beau linge, & tout cela vous ſied à merveille. Ah ! que vous êtes bien coîffée ! & mille bagatelles de cette eſpece, dignes de l'entretien de jeunes filles qui voient de la parure.

Mon amie la Religieuſe vint s'en mêler à ſa maniere ; & s'adreſſant malicieuſement, ſans doute, à celle qui me dédaignoit tant, & qui s'avançoit avec elle, n'eſt-il pas vrai, Mademoiſelle, que ce ſeroit-là une belle victime à offrir au Seigneur, lui dit-elle ! ah ! mon Dieu, le beau ſacrifice que ce ſeroit, ſi Mademoiſelle renonçoit au monde, &

se fesoit Religieuse ! (& vous comprenez bien que c'étoit de moi dont elle parloit.)

Eh ! mais, ma Mere, je crois pour moi que c'est son dessein, & elle feroit fort bien, repartit l'autre ; ce seroit du moins le parti le plus sûr. Et puis m'apostrophant : vous avez-là une belle robe, Marianne, & tout y répond ; cela est cher au moins, & il faut que la Dame qui a soin de vous, soit très-généreuse : quel âge a-t-elle ? est-elle vieille ? songe-t-elle à vous assurer de quoi vivre ? elle ne sera pas éternelle, & il seroit fâcheux qu'elle ne vous mît pas en état d'être toujours aussi proprement mise ; on s'y accoutume, & c'est ce que je vous conseille de lui dire.

Le silence qui se fit à ce discours, & qui vint en partie de l'étonnement où il jetta toutes les filles, me déconcerta ; je restai muette & confuse en voyant la confusion des autres, & ne pus m'empêcher de pleurer avant que de répondre.

Pendant que je me taisois : qu'est-ce que c'est que ce raisonnement-là, Mademoiselle ? eh ! de quoi vous mêlez-vous, répartit pour moi cette Religieuse qui m'aimoit ? Sçavez-vous bien que votre mauvaise humeur n'humilie que vous ici, & qu'on n'ignore pas le motif d'un mouvement si hautain ; c'est votre défaut que cette hauteur,

Madame votre mere nous en avertit, quand elle vous mit ici, & nous pria de tâcher de vous en corriger; j'y fais ce que je puis, profitez de la leçon que je vous donne; & en parlant à Mademoiſelle, ne dites plus Marianne, comme vous venez de le dire, puiſqu'elle vous appelle toujours Mademoiſelle, & qu'il n'y a que vous de toutes vos Compagnes qui preniez la liberté de l'appeller autrement. Vous n'avez pas droit de vous diſpenſer des devoirs d'honnêteté & de politeſſe qui doivent s'obſerver entre vous. Et vous, Mademoiſelle, qu'eſt-ce qui vous afflige, & pourquoi pleurez-vous? (ceci me regardoit.) Y a-t-il rien de honteux dans les malheurs qui vous ſont arrivés, & qui ſont que vos parents vous ont perdue? Il faudroit être un bien mauvais eſprit pour abuſer de cela contre vous, ſur-tout avec une fille auſſi bien née que vous l'êtes, & qui ne peut aſſurément venir que de très-bon lieu. Si l'on juge de la condition des gens par l'opinion que leurs façons nous en donnent, telle ici qui ſe croit plus que vous, ne riſque rien à vous regarder comme ſon égale en naiſſance, & ſeroit trop heureuſe d'être votre égale en bon caractere.

Non, ma Mere, répondis-je d'un air doux, mais

mais contristé : je n'ai rien, Dieu m'a tout ôté, & je dois croire que je suis au-dessous de tout le monde; mais j'aime encore mieux être comme je suis, que d'avoir tout ce que Mademoiselle a de plus que moi, & d'être capable d'insulter les personnes affligées. Ce discours & mes larmes qui s'y mêloient, émûrent le cœur de mes Compagnes, & les mirent de mon parti.

Eh! qui est-ce qui songe à l'insulter, s'écria ma jalouse en rougissant de honte & de dépit? quel mal lui fait-on, je vous prie, de lui dire qu'elle prenne garde à ce qu'elle deviendra? il faut donc bien des précautions avec cette petite fille-là.

On ne lui répondit rien; ma Religieuse lui avoit déjà tourné le dos, & m'emmenoit d'un autre côté avec la plus grande partie des autres Pensionnaires qui nous suivirent; il n'en resta qu'une ou deux avec mon ennemie, encore l'une étoit-elle sa parente, & l'autre son amie.

Cette petite aventure, que j'ai cru assez instructive pour les jeunes personnes à qui vous pourriez donner ceci à lire, fit que je redoublai de politesse & de modestie avec mes Compagnes; ce qui fit qu'à leur tour elles redoublerent d'amitié pour moi. Reprenons à présent le cours de mon histoire.

Je vous ai promis celle d'une Religieuſe, mais ce n'eſt pas encore ici ſa place, & ce que je vais raconter l'amenera. Cette Religieuſe, vous la devinez ſans doute; vous venez de la voir venger mon injure; & à la maniere dont elle a parlé, vous avez dû ſentir qu'elle n'avoit rien des petiteſſes des eſprits ordinaires de Couvent. Vous ſçaurez bientôt qui elle étoit. Continuons.

Madame de Miran vint me revoir deux jours après notre dîner chez Madame Dorſin; & quelques jours enſuite je reçus d'elle, à neuf heures du matin, un ſecond billet qui m'avertiſſoit de me tenir prête à une heure après-midi, pour aller avec elle chez Madame Dorſin, avec un nouvel ordre de me parer, qui fut ſuivi d'une parfaite obéiſſance.

Elle arriva donc; il y avoit huit jours que je n'avois vu Valville, & je vous avoue que le temps m'avoit duré. J'eſpérois le trouver à la porte du Couvent comme la premiere fois; je m'y attendois, je n'en doutois pas, & je penſois mal.

Madame de Miran avoit prudemment jugé à propos de ne le pas amener avec elle, & je ne fus reçue que par un laquais, qui me conduiſit à ſon carroſſe. J'en fus interdite, ma gaieté me quitta tout-d'un-coup; je pris pourtant ſur moi,

& je m'avançai avec un découragement intérieur que je voulois cacher à Madame de Miran: mais il auroit fallu n'avoir point de visage; le mien me trahissoit, on y lisoit mon trouble; &, malgré que j'en eusse, je m'approchai d'elle avec un air de tristesse & d'inquiétude, dont je la vis sourire dès qu'elle me vit. Ce sourire me remit un peu le cœur, il me parut un bon signe. Montez, ma fille, me dit-elle; je me plaçai, & puis nous partîmes.

Il manque quelqu'un ici, n'est-il pas vrai? ajouta-t-elle toujours en souriant. Eh! qui donc? ma mere, repris-je, comme si je n'avois pas été au fait? Eh! qui? ma fille, s'écria-t elle: tu le sçais encore mieux que moi, qui suis sa mere. Ah! c'est Monsieur de Valville, répondis-je; eh! mais je m'imagine que nous le retrouverons chez Madame Dorsin.

Point du tout, me dit-elle; c'est encore mieux que cela: il nous attend chez un de ses amis chez qui nous devons le prendre en passant, & c'est moi qui n'ai pas voulu l'amener ici. Vous allez le voir tout-à-l'heure.

En effet, nous arrêtâmes à quelques pas de-là: un laquais que j'avois apperçu de loin à la porte d'une maison, disparut sur le champ, &

courut ſans doute avertir ſon maître, qui lui avoit apparemment ordonné de ſe tenir-là, & qui étoit déja deſcendu, quand nous arrivâmes. Que l'inſtant où l'on revoit ce qu'on aime fait de plaiſir après quelque abſence! ah! l'agréable objet à retrouver!

Je compris à merveille, en le voyant à la porte de cette maiſon, qu'il falloit qu'il eût pris des meſures pour me revoir une ou deux minutes plutôt; & de quel prix n'eſt pas une minute au compte de l'amour, & quel gré mon cœur ne ſçut-il pas au ſien d'avoir avancé notre joie de cette minute de plus?

Quoi! mon fils, vous êtes déja là, lui dit Madame de Miran: voilà ce qui s'appelle mettre les moments à profit. Et voilà ce qui s'appelle une mere qui, à force de bon cœur, devine les cœurs tendres, lui répondit-il du même ton. Taiſez-vous, lui dit-elle, ſupprimez ce langage-là, il n'eſt pas ſéant que je l'écoute; que vos tendreſſes attendent, s'il vous plaît, que je n'y ſois plus. Tu baiſſes les yeux, toi, ajouta-t-elle en s'adreſſant à moi; mais je t'en veux auſſi: je t'ai vu tantôt pâlir de ce qu'il n'étoit pas avec moi; ce n'étoit pas aſſez de votre mere, Mademoiſelle!

Ah! ma mere, ne la querellez point, lui ré-

pondit Valville en me lançant un regard enflammé de tendresse; seroit-il beau qu'elle ne s'apperçût pas de l'absence d'un homme à qui sa mere la destine ? si vous tourniez la tête, j'aurois grande envie de lui baiser la main pour la remercier, & il me la prenoit en tenant ce discours; mais je la retirai bien vîte; je lui donnai même un petit coup sur la sienne, & me jettai tout de suite sur celle de Madame de Miran, que je baisai de tout mon cœur, & pénétrée des mouvements les plus doux qu'on puisse sentir.

Elle, de son côté, me serra la mienne. Ah! la bonne petite hypocrite, me dit-elle ! vous abusez tous deux du respect que vous me devez : allons, paix, parlons d'autre chose. Avez-vous passé chez mon frere, mon fils? comment se porte-t-il ce matin? Un peu mieux, mais toujours assoupi comme hier, répondit Valville. Cet assoupissement m'inquiète, dis Madame de Miran; nous ne serons pas aujourd'hui si longtemps chez Madame Dorsin que l'autre jour; je veux voir mon frere de bonne-heure.

Et nous en étions-là quand le cocher arrêta chez cette Dame. Il y avoit bonne compagnie; j'y trouvai les mêmes personnes que j'y avois déja vues, avec deux autres, qui ne

me parurent point de trop pour moi ; & qui, à la façon obligeante & pourtant curieuse dont elles me regarderent, s'attendoient à me voir, ce me semble ; il falloit qu'on se fût entretenu de moi, & à mon avantage ; ce sont de ces choses qui se sentent.

Nous dînâmes ; on me fit parler plus que je n'avois fait au premier dîner. Madame Dorsin, suivant sa coutume, m'accabla de caresses. Dispensez-moi du détail de ce qu'on y dit ; avançons.

Il n'y avoit qu'une heure que nous étions sortis de table, quand on vint dire à Madame de Miran qu'un domestique de chez elle demandoit à lui parler.

Et c'étoit pour lui dire que M. de Climal étoit en danger, qu'on tâchoit de le faire revenir d'une apoplexie où il étoit tombé depuis deux heures.

Elle rentra où nous étions, toute effrayée, & la larme à l'œil ; nous apprit cette fâcheuse nouvelle, prit congé de la compagnie, me laissa à mon Couvent, & courut chez le malade avec Valville, qui me parut touché de l'état de son oncle, & touché aussi, je pense, du contre-temps qui nous arrachoit si brusquement au plaisir d'être ensemble. J'en fus encore moins contente que

lui; je voulus bien qu'il s'en apperçût dans mes regards, & j'allai tristement me renfermer dans ma chambre, où il me vint des motifs de réflexion qui me chagrinerent.

Si M. de Climal meurt à présent, disois-je; Valville qui en hérite, & qui est déja très-riche, va le devenir encore davantage; eh! que sçais-je si cette augmentation de richesses ne me nuira pas? sera-t-il possible qu'un héritier si considérable m'épouse? Madame de Miran elle-même ne se dédira-t-elle pas de cette bonté incroyable qu'elle a aujourd'hui de consentir à notre amour? M'abandonnera-t-elle un fils qui pourra faire les plus grandes alliances, à qui on va les proposer, & qu'elles tenteront peut-être? Il y avoit effectivement lieu d'être allarmée.

Au moment où je raisonnois ainsi, Valville avoit beaucoup de tendresse pour moi, j'en étois sûre; & tant qu'il ne s'agissoit que d'épouser quelqu'une de ses égales, il m'aimoit assez pour être insensible à l'avantage qu'il auroit pu y trouver. Mais le seroit-il à l'ambition de s'allier à une famille encore au-dessus de la sienne, & plus puissante? Résisteroit-il à l'appas des honneurs & des emplois qu'elle pourroit lui procurer? Auroit-il de l'amour jusques-là? Il y a des degrés de gé-

nérosité supérieurs à des âmes très-généreuses. Les cœurs capables de soutenir toutes sortes d'épreuves en pareil cas, sont si rares! les cœurs qui ne se rendent qu'aux fortes le sont même aussi.

Je n'avois pourtant rien à craindre de ce côté-là; ce n'est pas l'ambition qui me nuira dans le cœur de Valville. Quoi qu'il en soit, je fus inquiette, & je ne dormis gueres.

Je venois de me lever le lendemain, quand je vis entrer une Religieuse dans ma chambre, qui me dit de la part de l'Abbesse de m'habiller le plus vîte que je pourrois, & cela en conséquence d'un billet que lui avoit écrit Madame de Miran, où elle la prioit de me faire partir au plutôt. Il y a même, ajouta cette Religieuse, un carrosse qui vous attend dans la cour.

Autre sujet d'inquiètude pour moi; le cœur me battit: m'envoyer chercher si matin, me dis-je! eh! mon Dieu, qu'est il donc arrivé? qu'est-ce que cela m'annonce? je n'ai pour toute ressource ici que la protection de Madame de Miran; (car je n'osois plus en ce moment dire ma mere;) veut-on me l'ôter? est-ce que je vais la perdre? On n'est sûre de rien dans l'état où j'étois. Ma condition présente ne tenoit à rien; personne n'étoit obligé de m'y soutenir; je ne la devois

qu'à un bon cœur, qui pouvoit tout-d'un-coup me retirer ses bienfaits, & m'abandonner sans que j'eusse à me plaindre; & ce bon cœur, il ne falloit qu'un mauvais rapport, qu'une imposture pour le dégoûter de moi; & tout cela me rouloit dans la tête en m'habillant. Les malheureux ont toujours si mauvaise opinion de leur sort! ils se fient si peu au bonheur qui leur arrive!

Enfin me voilà prête; je sortis dans un ajustement fort négligé, & j'allai monter en carrosse. Je pensois en chemin qu'on me menoit chez Madame de Miran, point du tout; ce fut chez M. de Climal qu'on arrêta. Je reconnus la maison; vous sçavez qu'il n'y avoit pas si long-temps que j'y avois été.

Jugez quelle fut ma surprise! Oh! ce fut pour le coup que je me crus perdue. Allons, c'en est fait, me dis-je; je vois bien de quoi il s'agit. C'est ce misérable faux dévot qui est réchappé, & qui se venge; je m'attends à mille calomnies, qu'il aura inventées contre moi; il aura tout tourné à sa fantaisie; il passe pour un homme de bien, & j'aurai beau faire, Madame de Miran croira toutes les faussetés qu'il aura dites. Ah! mon Dieu, le méchant homme!

Et en effet, n'y avoit-il pas quelque apparence

à ce que j'appréhendois ? Les menaces qu'il m'avoit faites en me quittant chez Madame Dutour ; cette ſcene qui s'étoit paſſée entre lui & moi chez ce Religieux à qui j'avois été me plaindre, & devant qui je l'avois réduit, pour ſe défendre, à tout ce que l'hypocriſie a de plus ſcélérat & de plus intrépide : cette rencontre que j'avois faite de lui à mon Couvent ; les ſignes d'amitié dont m'y avoit honoré Madame de Miran, qu'il m'avoit vu ſaluer de loin ; la crainte que je ne révélaſſe, ou que je n'euſſe déjà révélé ſon indignité à cette Dame, qu'il voyoit que je connoiſſois : tout cela, joint au voyage qu'on me feſoit faire chez lui, ſans qu'on m'en eût avertie, ne ſembloit-il pas m'annoncer quelque choſe de ſiniſtre ? Qui eſt-ce qui n'auroit pas cru que j'allois eſſuyer quelque nouvelle iniquité de ſa part ?

Vous verrez peut-être que, ſelon lui, ce ſera moi qui aurai voulu le tenter pour l'engager à me faire du bien, me diſois-je ; mais ce n'eſt pas-là ce qu'il a dit au Pere Vincent : il m'a ſeulement accuſée d'avoir cru que c'étoit lui-même qui m'aimoit ; & ce bon Religieux, devant qui nous nous ſommes trouvés tous deux, ne refuſera pas ſon témoignage à une pauvre fille à qui on veut faire un ſi grand tort. Voilà comme je raiſonnois en

me voyant dans la cour de Monſieur de Climal, de ſorte que je ſortis du carroſſe avec un tremblement digne de l'effroyable ſcene à laquelle je me préparois.

Il y avoit deux eſcaliers; & je dis à un laquais, où eſt-ce? Par-là, Mademoiſelle, me dit-il; c'étoit l'eſcalier à droite qu'il me montroit, & dont Valville en cet inſtant même deſcendoit avec précipitation.

Étonné de le voir là, je m'arrêtai, ſans trop ſçavoir ce que je feſois, & me mis à examiner quelle mine il avoit, & de quel air il me regarderoit.

Je le trouvai triſte, mais d'une triſteſſe qui, ce me ſemble, ne ſignifioit rien contre moi; auſſi m'aborda-t-il d'un air fort tendre.

Venez, Mademoiſelle, me dit il, en me donnant la main; il n'y a point de temps à perdre, mon oncle ſe meurt, & il vous attend.

Moi, Monſieur, repris-je en reſpirant plus à l'aiſe! car ſa façon de me parler me raſſuroit, & puis cet oncle mourant ne me paroiſſoit plus ſi dangereux; un homme qui ſe meurt voudroit-il finir ſa vie par un crime? Cela n'eſt pas vraiſemblable.

Moi, Monſieur, m'écriai-je donc! & d'où vient

m'attend-il? que peut-il me vouloir? Nous n'en ſçavons rien, me répondit-il; mais ce matin il a demandé à ma mere ſi elle connoiſſoit particulièrement la jeune perſonne qu'elle avoit ſaluée au Couvent ces jours paſſés : ma mere lui a dit qu'oui; lui a même appris, en peu de mots, de quelle façon vous vous étiez connues à ce Couvent, & ne lui a point caché que c'étoit elle qui vous y avoit miſe. Là-deſſus, vous pouvez donc la faire venir, a-t-il répondu, & je vous prie de l'envoyer chercher; il faut que je la voie, j'ai quelque choſe à lui dire avant que je meure; & ma mere a auſſi-tôt écrit à votre Abbeſſe de vous laiſſer ſortir : voilà tout ce que nous pouvons vous en dire.

Hélas! lui répondis-je, cette envie qu'il a de me voir m'a d'abord fait peur; je me ſuis figuré, en partant, qu'il y avoit quelque mauvaiſe volonté de ſa part. Vous vous êtes trompée, reprit-il; du moins paroît-il dans des diſpoſitions bien éloignées de cela; & nous montions l'eſcalier pendant ce court entretien. C'eſt ma mere, ajouta-t-il, qui a voulu que je vous prévinſſe ſur tout ceci, avant que vous viſſiez M. de Climal.

A ces mots nous arrivâmes à la porte de ſa chambre : je vous ai dit que j'étois un peu raſſurée;

mais la vue de cette chambre où j'allois entrer, ne laissa pas que de me remuer intérieurement.

C'étoit en effet une étrange visite que je rendois; il y avoit mille petites raisons de sentiment qui m'en fesoient une corvée.

Il me répugnoit de paroître aux yeux d'un homme, qui, à mon gré, ne pouvoit guères s'empêcher d'être humilié en me voyant. Je pensois aussi que j'étois jeune, & que je me portois bien, & que lui il étoit vieux & mourant.

Quand je dis vieux, je sçais bien que ce n'étoit pas une chose nouvelle; mais c'est qu'à l'âge où il étoit, un homme qui se meurt a cent ans; & cet homme de cent ans m'avoit parlé d'amour, m'avoit voulu persuader qu'il n'étoit vieux que par rapport à moi qui étois trop jeune; & dans l'état hideux & décrépit où il étoit, j'avois de la peine à l'aller faire ressouvenir de tout cela. Est-ce-là tout? non; j'avois été vertueuse avec lui, il n'avoit été qu'un lâche avec moi; voyez combien de sortes d'avantages j'aurois sur lui! voilà à quoi je songeois confusément, de façon que j'étois moi-même honteuse de l'affront que mon âge, mon innocence & ma santé feroient à ce vieux pécheur confondu & agonisant. Je me trouvois trop vengée, & j'en rougissois d'avance.

Ce ne fut pas lui que j'apperçus d'abord; ce fut le Pere Saint-Vincent, qui étoit au chevet de son lit, & au-dessous duquel étoit assise Madame de Miran, qui me tournoit le dos.

A cet aspect, sur-tout à celui du Pere Saint-Vincent, que je surpris bien autant qu'il me surprit, je n'osai plus me croire à l'abri de rien, & me voilà retombée dans mes inquiétudes : car enfin, l'autre avoit beau être mourant, que fesoit-là ce bon Religieux? pourquoi falloit-il qu'il s'y trouvât avec moi?

Et à propos de ce Religieux, de qui, par parenthèse, je ne vous ai rien dit depuis que je l'ai quitté à son Couvent; qui, comme vous sçavez, m'avoit promis de chercher à me placer, & de venir le lendemain matin chez Madame Dutour, m'informer de ce qu'il auroit pu faire ; vous remarquerez que je lui avois écrit deux ou trois jours après que j'eus rencontré Madame de Miran, que je l'avois instruit de mon aventure & de l'endroit où j'étois; & je l'avois prié d'avoir la bonté de m'y venir voir : à quoi il avoit répondu qu'il y passeroit incessamment.

J'étois donc, vous dis-je, fort étourdie de le trouver-là ; & je n'augurois rien de bon des motifs qu'on avoit eus de l'y appeller.

Lui, de ſon côté, à qui je n'avois point appris dans ma lettre, le nom de ma bienfaitrice, & à qui M. de Climal n'avoit encore rien dit de ſon projet, ne ſçavoit que penſer de me voir au milieu de cette famille, amenée par Valville, qu'il vit venir avec moi; mais qui n'avança pas, & qui ſe tint éloigné, comme ſi, par égard pour ſon oncle, il avoit voulu lui cacher que nous étions entrés enſemble.

Au bruit que nous fîmes en entrant, qui eſt-ce que j'entends, demanda le malade? C'eſt la jeune perſonne que vous avez envie de voir, mon frere, lui dit Madame de Miran: approchez, Marianne, ajouta-t-elle tout de ſuite.

A ce diſcours tout le corps me frémit; j'approchai pourtant, les yeux baiſſés; je n'oſois les lever ſur ce mourant: je n'aurois ſçu, ce me ſemble, comment m'y prendre pour le regarder, & je reculois d'en venir là.

Ah! Mademoiſelle, c'eſt donc vous, me dit-il d'une voix foible & embarraſſée; je vous ſuis obligé d'être venue; aſſeyez-vous, je vous prie. Je m'aſſis donc & me tus; toujours les yeux baiſſés, je ne voyois encore que ſon lit: mais un moment après j'eſſayai de regarder plus haut, & puis encore un peu plus haut; & de degré

en degré, je parvins enfin jusqu'à lui voir la moitié du visage, que je regardai vîte tout entier; mais ce ne fût qu'un instant : j'avois peur que le malade ne me surprît en l'examinant, & n'en fût trop mortifié; ce qui est de sûr, c'est que je ne vis point de malice dans ce visage-là contre moi.

Où est mon neveu, dît encore M. de Climal? Me voici, mon oncle, répondit Valville, qui se montra alors modestement. Reste ici, lui dit-il; & vous, mon Pere, ajouta-t-il en s'adressant au Religieux, ayez aussi la bonté de demeurer; le tout sans parler de Madame de Miran, qui remarqua cette exception qu'il fesoit d'elle, & qui lui dit : mon frere, je vais donner quelques ordres, & passer, pour un instant, dans une autre chambre.

Comme vous voudrez, ma sœur, répondit-il. Elle sortit donc; & cette retraite, que M. de Climal me parut souhaiter lui-même, acheva de me prouver que je n'avois rien à craindre de fâcheux. S'il avoit voulu me faire du mal, il auroit retenu ma bienfaitrice; la scène n'auroit pu se passer sans elle : aussi ne me resta-t-il plus qu'une extrême curiosité de sçavoir à quoi cette cérémonie aboutiroit. Il se fit un moment de silence après que Madame de Miran fut sortie : nous entendîmes soupirer M. de Climal.

Je vous ai fait prier, dit-il en se retournant un peu de notre côté, de venir ici ce matin, mon Pere; & je ne vous ai point encore instruit des raisons que j'ai pour vous y appeller; j'ai voulu aussi que mon neveu fût présent : il le falloit, à cause de Mademoiselle que ceci regarde.

Il reprit haleine en cet endroit : je rougis, les mains me tremblerent; & voici comment il continua.

C'est vous, mon Pere, qui me l'avez amenée, dit-il en parlant de moi : elle étoit dans une situation qui l'exposoit beaucoup; vous vîntes lui chercher du secours chez moi, vous me choisîtes pour lui en donner. Vous me croyiez un homme de bien; vous vous trompiez, mon Pere : je n'étois pas digne de votre confiance.

Et comme alors le Religieux parut vouloir l'arrêter par un geste qu'il fit : ah ! mon Pere, lui dit-il, au nom de Dieu, dont je tâche de fléchir la justice, ne vous opposez point à celle que je veux me rendre. Vous sçavez l'estime & peut-être la vénération dont vous m'avez honoré de si bonne-foi; vous sçavez la réputation où je suis dans le public; on m'y respecte comme un homme plein de vertu & de piété; j'y ai joui des récompenses de la vertu, & je ne les méritois pas;

c'est un vol que j'ai fait. Souffrez donc que je l'expie, s'il est possible, par l'aveu des fourberies qui vous ont jetté dans l'erreur, vous & tout le monde; & que je vous apprenne, au contraire, tout le mépris que je méritois, & toute l'horreur qu'on auroit eue pour moi, si on avoit connu le fond de mon abominable conscience.

Ah! mon Dieu, soyez béni, Sauveur de nos âmes, s'écria alors le Pere Saint-Vincent.

Oui, mon Pere, reprit Mr. de Climal, en nous regardant avec des yeux baignés de larmes, & d'un ton auquel on ne pouvoit pas résister; voilà quel étoit l'homme à qui vous êtes venu confier Mademoiselle: vous ne vous adressiez qu'à un misérable, & toutes les bonnes actions que vous m'avez vu faire (je ne sçaurois trop le répéter) sont autant de crimes dont je suis coupable devant Dieu, autant d'impostures qui m'ont mis en état de faire le mal, & pour lesquelles je voudrois être exposé à tous les opprobres, à toutes les ignominies qu'un homme peut souffrir sur la terre; encore n'égaleroient-elles pas les horreurs de ma vie.

Ah! Monsieur, en voilà assez, dit ici le Pere Saint-Vincent, en voilà assez. Allons, il n'y a plus qu'à louer Dieu des sentiments qu'il vous donne;

Que d'obligations vous lui avez ! de quelles faveurs ne vous comble-t-il pas ! O bonté de mon Dieu, bonté incompréhensible ! nous vous adorons ; voici les merveilles de la grâce : je suis pénétré de ce que je viens d'entendre, pénétré jusqu'au fond du cœur. Oui, Monsieur ; vous avez raison ; vous êtes bien coupable ; vous renoncez à notre estime, à la bonne opinion qu'on a de vous dans le monde ; vous voudriez mourir méprisé, & vous vous écriez : je suis méprisable. Eh bien ! encore une fois, Dieu soit loué. Je ne puis rien ajouter à ce que vous dites, nous ne sommes point dans le Tribunal de la Pénitence, & je ne suis ici qu'un pécheur comme vous. Mais voilà qui est bien, soyez en repos ; nous sentons tout votre néant, aussi-bien que le nôtre. Oui, Monsieur ; ce n'est plus vous en effet que nous estimons ; ce n'est plus cet homme de péché & de misere : c'est l'homme que Dieu a regardé, dont il a eu pitié, & sur qui nous voyons qu'il répand la plénitude de ses miséricordes. Puissions-nous, ô mon Sauveur ! nous qui sommes les témoins des prodiges que votre grâce opere en lui ; puissions-nous finir dans de pareilles dispositions ! Hélas ! qui de nous n'a pas de quoi se confondre & s'anéantir devant la Justice divine ?

Chacun de nous n'a-t-il pas ses offenses, qui, pour être différentes, n'en sont peut-être pas moins grandes? Ne parlons plus des vôtres, en voilà assez, Monsieur, en voilà assez. Puisque vous les pleurez, Dieu vous aime, & ne vous a pas abandonné; vous tenez de lui ce courage avec lequel vous nous les avouez: cette effusion de cœur est un gage de sa bonté pour vous; vous lui devez non-seulement la patience avec laquelle il vous a souffert, mais encore cette douleur & ces larmes qui vous réconcilient avec lui, & qui font un spectacle dont les Anges mêmes se réjouissent. Gémissez donc, Monsieur, gémissez; mais en lui disant: ô mon Dieu! vous ne rejettez point un cœur contrit & humilié. Pleurez, mais avec confiance, avec la consolation d'espérer que vos pleurs le fléchiront, puisqu'ils sont un don de sa miséricorde.

Et ce bon Religieux en versoit lui même, en tenant ce discours; & nous pleurions aussi, Valville & moi.

Je n'ai pas encore tout dit, mon Pere, reprit alors M. de Climal. Non, Monsieur, non, je vous prie, répondit le Religieux; il n'est pas nécessaire d'aller plus loin : contentez-vous de ce que vous avez dit; le reste seroit superflu, & ne serviroit

peut-être qu'à vous satisfaire. Il est quelquefois doux & consolant de s'abandonner au mouvement où vous êtes : eh bien ! Monsieur, privez-vous de cette douceur & de cette consolation ; mortifiez l'envie que vous avez de nous en avouer davantage. Dieu vous tiendra compte de ce que vous avez dit, & de ce que vous vous serez abstenu de dire.

Ah ! mon Pere, s'écria le malade, ne m'arrêtez point ; ce seroit me soulager que de me taire : je suis bien éloigné d'éprouver la douceur dont vous parlez ; Dieu ne me fait pas une si grande grâce à moi qui n'en mérite aucune : c'est bien assez qu'il me donne la force de résister à la confusion dont je me sens couvert, & qui m'arrêteroit à tout moment, s'il ne me soutenoit pas. Oui, mon Pere, cet aveu de mes indignités m'accable ; je souffre à chaque mot que je vous dis, je souffre, & j'en remercie mon Dieu, qui par-là me laisse en état de lui sacrifier mon misérable orgueil. Permettez donc que je profite d'une honte qui me punit ; je voudrois pouvoir l'augmenter pour proportionner, s'il étoit possible, mes humiliations à la fausseté des vertus qu'on a honorées en moi. Je voudrois avoir toute la terre pour témoin de l'affront que je me fais ; je suis

même fâché d'avoir été obligé de renvoyer Madame de Miran; j'aurois pu du moins rougir encore aux yeux d'une sœur qui n'est peut-être pas désabusée; mais il a fallu l'écarter, je la connois, elle m'auroit interrompu: son amitié pour moi, trop tendre & trop sensible, ne lui auroit pas permis d'écouter ce que j'avois à dire: mais vous le lui répéterez, mon Pere, je l'espere de votre piété, & c'est un soin dont vous voulez bien que je vous charge. Achevons.

Mademoiselle vous a dit vrai dans le récit qu'elle vous a fait sans doute de mon procédé avec elle; je ne l'ai secourue en effet que pour tâcher de la séduire: je crus que son infortune lui ôteroit le courage de rester vertueuse, & j'offris de lui assurer de quoi vivre, à condition qu'elle devînt méprisable. C'est vous en dire assez, mon Pere, j'abrège cet horrible récit par respect pour sa pudeur, que mes discours passés n'ont déja que trop offensée. Je vous en demande pardon, Mademoiselle, & je vous conjure d'oublier cette affreuse aventure; que jamais le ressouvenir de mon impudence ne salisse un esprit aussi chaste que le doit être le vôtre: recevez-en, pour réparation de ma part, cet aveu que je vous fais, qui est qu'avec vous j'ai non-seulement été un homme détesta-

ble devant Dieu, mais encore un malhonnête-homme, ſuivant le monde : car j'eus la lâcheté, en vous quittant, de vous reprocher de petits préſents, que vous m'avez renvoyés : j'inſultai à la triſte ſituation où je vous abandonnois, & je vous menaçai de me venger, ſi vous oſiez vous plaindre de moi.

Je fondois en larmes pendant qu'il me feſoit cette ſatisfaction ſi généreuſe & ſi chrétienne ; elle m'attendrit au point qu'elle m'arracha des ſoupirs. Valville & le Pere Saint-Vincent s'eſſuyoient les yeux & gardoient le ſilence.

Vous ſçavez, Mademoiſelle, ajouta Monſieur de Climal, ce que je vous offris alors ; ce fut, je penſe, un contrat de cinq ou ſix-cents livres de rente ; je vous en laiſſe aujourd'hui un de douze-cents dans mon teſtament. Vous refuſâtes avec horreur ces ſix-cents livres, quand je vous les propoſai comme la récompenſe d'un crime : acceptez les douze-cents francs à préſent qu'ils ne ſont plus que la récompenſe de votre ſageſſe ; il eſt bien juſte d'ailleurs que je vous ſois un peu plus ſecourable dans mon repentir, que je n'offrois de l'être dans mon déſordre. Mon neveu, que voici, eſt mon principal héritier, je le fais mon légataire : il eſt né généreux, & je ſuis per-

ſuadé qu'il ne regrettera point ce que je vous laiſſe.

Ah! mon oncle, s'écria Valville la larme à l'œil, vous faites l'action du monde la plus louable, & la plus digne de vous : tout ce qui m'en afflige, c'eſt que vous ne la faites pas en pleine ſanté. Quant à moi, je ne regretterai que vous & que la tendreſſe que vous me témoignez; j'acheterois la durée de votre vie de tous les biens imaginables; & ſi Dieu m'exauce, je ne lui demande que la ſatisfaction de vous voir vivre auſſi long-temps que je vivrai moi-même.

Et moi, Monſieur, m'écriai-je à mon tour en ſanglotant, je ne ſçais que vous répondre à force d'être ſenſible à tout ce que je viens d'entendre : j'ai beau être pauvre; le préſent que vous me faites, ſi vous mourez, ne me conſolera pas de votre perte; je vous aſſûre que je la regarderai aujourd'hui comme un nouveau malheur. Je vois, Monſieur, que vous ſeriez un véritable ami pour moi, & j'amerois bien mieux cela, ſans comparaiſon, que ce que vous me laiſſez ſi généreuſement.

Mes pleurs ici me coupèrent la parole : je m'apperçus que mon diſcours l'attendriſſoit lui-même. Ce que vous dites-là répond à l'opinion que j'ai toujours eue de votre cœur, Mademoiſelle, re-

prit-il après quelques moments de ſilence, & il eſt vrai que je juſtifierois ce que vous penſez à préſent de moi, ſi Dieu prolongeoit mes jours. Je ſens que je m'affoiblis, dit-il enſuite; ce n'eſt point à moi à vous donner des leçons, elles ne partiroient pas d'une bouche aſſez pure; mais puiſque vous croyez perdre un ami en moi, qu'il me ſoit permis de vous dire encore une choſe; j'ai tenté votre vertu; il n'a pas tenu à moi qu'elle ne ſuccombât : voulez-vous m'aider à expier les efforts que j'ai faits contr'elle; aimez-la toujours, afin qu'elle ſollicite la miſéricorde de Dieu pour moi : peut-être mon pardon dépendra-t-il de vos mœurs. Adieu, Mademoiſelle. Adieu mon Pere, ajouta-t-il en parlant au Pere Saint-Vincent; je vous la recommande. Pour vous, mon neveu; vous voyez pourquoi je vous ai retenu : vous m'avez vu à genoux devant elle, vous avez pu la ſoupçonner d'y conſentir; elle étoit innocente, & j'ai cru être obligé de vous l'apprendre.

Il s'arrêta là, & nous allions nous retirer, quand il dit encore :

Mon neveu, allez de ma part prier ma ſœur de rentrer. Mademoiſelle, me dit-il après, Madame de Miran m'a appris comment vous la connoiſſiez; dans le récit que vous lui avez fait de

mauvaiſes mains; & je la remets dans les vôtres. A toute l'amitié que vous m'avez paru avoir pour elle, ajoûtez-y toute celle que vous aviez pour moi, & dont elle eſt bien plus digne que je ne l'étois. Votre cœur, tel qu'il fut à mon égard, eſt un bien que je lui laiſſe, & qui la vengera du peu d'honneur & de vertu qu'elle trouva dans le mien.

Ah! mon frere, mon frere, que m'allez-vous dire? lui répondit Madame de Miran, qui pleuroit preſqu'autant que moi; finiſſons, je vous prie, finiſſons: dans l'affliction où je ſuis, je ne pourrois pas en écouter davantage. Oui, j'aurai ſoin de Marianne, elle me ſera toujours chere; je vous le promets, vous n'en devez pas douter: vous venez de lui donner ſur mon cœur des droits qui ſeront éternels. Voilà qui eſt fait, n'en parlons plus; vous voyez la douleur où vous nous jettez tous. Allons, mon frere; êtes-vous en état de parler ſi long-temps? Cela vous fatigue; comment vous trouvez-vous?

Comme un homme qui va bientôt paroître devant Dieu, dit-il; je me meurs, ma ſœur. Adieu, mon Pere, ſouvenez-vous de moi dans vos ſaints Sacrifices: vous ſçavez le beſoin que j'en ai.

A peine put-il achever ces dernieres paroles, & il tomba dès cet instant dans une foiblesse où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Deux Médecins entrerent alors: le Religieux s'en-alla; on nous fit retirer, Valville & moi, pendant qu'on essayoit de le secourir. Madame de Miran voulut rester, & nous passâmes dans une salle où nous trouvâmes un intime ami de M. de Climal, & deux parentes de la famille, qui alloient entrer

Valville les retint, leur apprit que le malade avoit perdu toute connoissance, & qu'il falloit attendre ce qui arriveroit; de sorte que personne n'entra, qu'un Ecclésiastique, qui étoit son Confesseur, & que nous vîmes arriver.

Valville, qui étoit assis à côté de moi dans cette salle, me dit tout bas quelles étoient ces trois personnes que nous y avions trouvées.

Je parle de cet ami de M. de Climal, & de ces deux Dames ses parentes, dont l'une étoit la mere & l'autre la fille.

L'ami me parut un homme froid & poli; c'étoit un Magistrat de l'âge de soixante ans à-peu-près.

La mere de la Demoiselle pouvoit en avoir cinquante ou cinquante-cinq; petite femme brune, assez ronde, très-laide, qui avoit le visage large & quarré, avec de petits yeux noirs, qui, d'abord

paroiſſoient vifs, mais qui n'étoient que curieux & inquiets; de ces yeux toujours remuants, toujours occupés à regarder, & qui cherchent de quoi fournir à l'amuſement d'une âme vuide, oiſive, & qui n'a rien à voir en elle-même: car il y a de certaines gens dont l'eſprit n'eſt en mouvement que par pure diſette d'idées; c'eſt ce qui les rend ſi affamés d'objets étrangers, d'autant plus qu'il ne leur reſte rien, que tout paſſe en eux, que tout en ſort; gens toujours regardants, toujours écoutants, jamais penſants. Je les compare à un homme qui paſſeroit ſa vie à ſe tenir à ſa fenêtre: voilà l'image que je me fais d'eux, & des fonctions de leur eſprit.

Telle étoit la femme dont je vous parle; je ne jugeai pourtant pas d'elle alors comme j'en juge à préſent, que je me la rappelle; mes réflexions, quelque avancées qu'elles fuſſent, n'alloient pas encore juſques-là; mais je lui trouvai un caractere qui me déplut.

D'abord ſes yeux ſe jetterent ſur moi, & me parcoururent; je dis ſe jetterent, au haſard de mal parler: mais c'eſt pour vous peindre l'avidité curieuſe avec laquelle elle ſe mit à me regarder: & de pareils regards ſont ſi à charge!

Ils m'embarraſſerent, & je n'y ſçus point d'autre

remede que de la regarder à mon tour, pour la faire cesser; quelquefois cela réussit, & vous délivre de l'importunité dont je souffrois.

En effet, cette Dame me laissa là, mais ce ne fut que pour un moment : elle revint bientôt de plus belle, & me persécuta.

Tantôt c'étoit mon visage, tantôt ma cornette, & puis mes habits, ma taille, qu'elle examinoit.

Je toussai par hasard, elle en redoubla d'attention pour observer comment je toussois. Je tirai mon mouchoir; comment m'y prendrai-je? ce fut encore un spectacle intéressant pour elle, un nouvel objet de curiosité.

Valville étoit à côté d'elle; la voilà qui tout-d'un-coup se retourne pour lui parler, & qui lui demande : qui est cette Demoiselle-là?

Je l'entendis; les gens comme elle ne questionnent jamais aussi bas qu'ils croient le faire; ils y vont si étourdiment, qu'ils n'ont pas le temps d'être discrets. C'est une Demoiselle de Province, & qui est la fille d'une des meilleures amies de ma mere, lui répondit Valville assez négligemment. Ah, ah! de Province, reprit-elle; & la mere est-elle ici? Non, répartit-il encore; cette Demoiselle-ci est dans un Couvent à Paris. Ah!

dans un Couvent, est-ce qu'elle a envie d'être Religieuse ? & dans lequel est-ce ? Ma foi, dit-il, je n'en sçais pas le nom. C'est peut-être qu'elle y a quelque parente, continua-t-elle. Elle est fort jolie; vraiment, très-jolie : ce qu'elle disoit en entrecoupant chaque question d'un regard sur ma figure. A la fin elle se lassa de moi, & me quitta pour examiner le Magistrat, qu'elle connoissoit pourtant, mais dont le silence & la tristesse lui parurent alors dignes d'être considérés.

Voilà qui est bien épouvantable, lui dit-elle après; cet homme qui se meurt, & qui se portoit si bien, (qui est-ce qui l'auroit cru ?) il n'y a que dix jours que nous dînâmes ensemble.

C'étoit de M. de Climal qu'elle parloit. Mais, dites-moi, Monsieur de Valville, est-ce qu'il est si mal ? Cet homme-là est fort, j'espere qu'il en reviendra; qu'en pensez-vous ? Depuis quand est-il malade ? car j'étois à la campagne, moi; & je n'ai sçu cela que d'hier. Est-il vrai qu'il ne parle plus, qu'il n'a plus de connoissance ? Oui, Madame ; il n'est que trop vrai, répondit Valville. Et Madame de Miran est donc là-dedans, répondit-elle ? qui est-ce qui y est encore ? La pauvre femme ! elle doit être bien désolée ; n'est-ce pas ? Ils s'aimoient beaucoup. C'est un si honnête-homme ! toute

toute la famille y perd. Voici une fille qui en a pleuré hier toute la journée, & moi aussi : (& cette fille, qui étoit la sienne, avoit effectivement l'air assez contristé, & ne disoit mot).

Nos yeux s'étoient quelquefois rencontrés comme à la dérobée, & il me sembloit avoir vu dans ses regards autant d'honnêteté pour moi, qu'elle en avoit dû rencontrer dans les miens pour elle. J'avois lieu de soupçonner que j'étois de son goût : de mon côté, j'étois enchantée d'elle, & j'avois bien lieu de l'être.

Ah ! Madame, l'aimable personne que c'étoit : je n'ai encore rien vu de cet âge-là qui lui ressemble ; jamais la jeunesse n'a tant paré personne : il n'en fut jamais de si agréable, de si riante à l'œil que la sienne. Il est vrai que la Demoiselle n'avoit que dix-huit ans ; mais il ne suffit pas de n'avoir que cet âge-là pour être jeune comme elle l'étoit, il faut y joindre une figure faite exprès pour s'embellir de ces airs lestes, fins & légers ; de ces agréments sensibles, mais inexprimables, que peut y jetter la jeunesse : & on peut avoir une très-belle figure, sans l'avoir propre & flexible à tout ce que je dis.

Il est question ici d'un charme à part, de je ne sçais quelle gentillesse qui répand dans les mou-

vements, dans le geste même, dans les traits, plus d'âme & plus de vie qu'ils n'en ont d'ordinaire.

On disoit l'autre jour à une Dame qu'elle étoit au printemps de son âge : ce terme de *printemps* me fit ressouvenir de la jeune Demoiselle dont je parle ; & je gagerois que c'est quelque figure comme la sienne, qui a fait imaginer cette expression-là.

Je ne lis jamais les noms de *Flore* ou d'*Hébé*, que je ne songe tout-d'un-coup à Mademoiselle de Fare ; (c'étoit ainsi qu'elle s'appelloit.)

Représentez-vous une taille haute, agile & dégagée. A la maniere dont Mademoiselle de Fare alloit & venoit, & se transportoit d'un lieu à un autre, vous eussiez dit qu'elle ne pesoit rien.

Enfin, c'étoient des grâces de tout caractere : c'étoit du noble, de l'intéressant ; mais de ce noble aisé & naturel, qui est attaché à la personne, qui n'a pas besoin d'attention pour se soutenir, qui est indépendant de toute contenance ; que ni l'air folâtre, ni l'air négligé n'alterent, & qui est comme un attribut de la figure : c'étoit de cet intéressant qui fait qu'une personne n'a pas un geste qui ne soit au gré de votre cœur. C'es

toient de ces traits délicats, mignons, & qui font une phyſionomie vive, rusée, & non pas maligne.

Vous êtes une eſpiegle, lui diſois-je quelquefois; & il y avoit en effet quelque choſe de ce que je dis-là dans ſa mine: mais cela y étoit comme une grâce qu'on aimoit à y voir, & qui n'étoit qu'un ſigne de gaieté dans l'eſprit.

Mademoiſelle de Fare n'étoit pas d'une forte ſanté; mais ſes indiſpoſitions lui donnoient l'air plus tendre que malade: elle auroit ſouhaité plus d'embonpoint qu'elle n'en avoit; mais je ne ſçais ſi elle y auroit tant gagné: du moins, ſi jamais un viſage a pu s'en paſſer, c'étoit le ſien; l'embonpoint n'y auroit ajouté qu'un agrément, & lui en auroit ôté pluſieurs de plus piquants & de plus précieux.

Mademoiſelle de Fare, avec la fineſſe & le feu qu'elle avoit dans l'eſprit, écoutoit volontiers, en grande compagnie, y penſoit beaucoup, y parloit peu; & ceux qui y parloient bien ou mal, n'y perdoient rien.

Je ne lui ai jamais rien entendu dire qui ne fût bien placé, & dit de bon goût.

Étoit-elle avec ſes amis, elle avoit dans

sa façon de penser & de s'énoncer toute la franchise du brusque, sans en avoir la dureté.

On lui voyoit une sagacité de sentiment prompte, subite & naïve; une grande noblesse dans les idées, avec une âme haute & généreuse. Mais ceci regarde le caractere que vous connoîtrez encore mieux par les choses que je dirai dans la suite.

Il y avoit déjà du temps que nous étions là, quand Madame de Miran sortit de la chambre du Malade, & nous dit que la connoissance lui étoit entierement revenue, & qu'actuellement les Médecins le trouvoient beaucoup mieux: il m'a même demandé, ajouta-t-elle en m'adressant la parole, si vous étiez encore ici, Mademoiselle, & m'a priée qu'on ne vous ramenât à votre Couvent qu'après que vous auriez dîné avec nous. Vous me faites tous deux beaucoup d'honneur, lui répondis-je, & je ferai ce qu'il vous plaira, Madame.

Je voudrois qu'il sçût que je suis ici, dit alors le Magistrat son ami, & j'aurois une extrême envie de le voir, s'il étoit possible.

Et moi aussi, dit la Dame; n'y auroit-il pas moyen de l'avertir? s'il est mieux, il ne sera peut-être pas fâché que nous entrions; qu'en dites-

vous, Madame? les Médecins en ont donc meilleure espérance? Hélas! cela ne va pas encore jusques-là; ils le trouvent seulement un peu moins mal; & voilà tout, répondit Madame de Miran: mais je vais retourner sur le champ, pour sçavoir s'il n'y a point d'inconvénient que vous entriez; & à peine nous quittoit-elle là-dessus, que les deux Médecins sortirent de la chambre.

Messieurs, leur dit-elle, ces deux Dames peuvent-*elles* entrer avec Monsieur, pour voir mon frere; est-il en état de les recevoir?

Il est encore bien foible, répondit l'un d'eux, & il a besoin de repos; il seroit mieux d'attendre quelques heures.

Ah! sans difficulté, il faut attendre, dit alors le Magistrat; je reviendrai cet après-midi. Ce ne sera pas la peine, si vous voulez rester, reprit Madame de Miran. Non, dit-il, je vous suis obligé, je ne sçaurois; j'ai quelque affaire.

Pour moi, je n'en ai point, dit la Dame, & je suis d'avis de demeurer; n'est-il pas vrai Madame? Eh bien! Messieurs, continua-t-elle tout de suite, dites-nous donc; que pensez vous de cette maladie? j'ai dans l'esprit qu'il s'en tirera, moi; n'est-ce pas? ne seroit-ce point de la poitrine dont il est attaqué? Il y a six mois

qu'il eut un rhume qui dura très-long-temps ; je lui dis d'y prendre garde, il le négligeoit un peu ; la fievre est-elle considérable ?

Ce n'est pas la fievre que nous craignons le plus, Madame, dit l'autre Médecin, & on ne peut encore porter un jugement bien sûr de ce qui arrivera ; mais il y a toujours du danger.

Il nous quittèrent après ce discours : le Magistrat les suivit, & nous restâmes, la mere, la fille, Madame de Miran, Valville & moi, dans la salle.

Il étoit tard, un laquais vint nous dire qu'on alloit servir. Madame de Miran passa un moment chez le malade ; on lui dit qu'il reposoit, elle en ressortit avec l'Ecclésiastique qui y étoit demeuré, qui nous dit qu'il reviendroit après-dîner ; nous allâmes nous mettre à table, un peu moins allarmés que nous l'avions été dans le cours de la matinée.

Tous ces détails sont ennuyants, mais on ne sçauroit s'en passer ; c'est par eux qu'on va aux faits principaux. A table on me mit à côté de Mademoiselle de Fare. Je crus voir, à ses façons gracieuses, qu'elle étoit bien-aise de cette occasion qui s'offroit de lier quelque connoissance ensemble. Nous nous prévenions de mille petites

honnêtetés que l'inclination suggere à deux personnes qui ont du plaisir à se voir.

Nous nous regardions avec complaisance : & comme l'amour a ses droits, quelquefois aussi je regardois Valville, qui, de son côté & à son ordinaire, avoit presque toujours les yeux sur moi.

Je crois que Mademoiselle de Fare remarqua nos regards. Mademoiselle, me dit-elle tout bas pendant que sa mere & Madame de Miran se parloient, je voudrois bien ne me pas tromper dans ce que je pense; &, cela étant, vous ne quitteriez point Paris.

Je ne sçais pas ce que vous entendez, lui répondis-je du même ton, (& effectivement je n'en sçavois rien :) mais, à tout hasard, je crois que vous pensez toujours juste : voulez-vous bien à présent me dire votre pensée, Mademoiselle.

C'est, reprit-elle toujours tout bas, que Madame votre mere est la meilleure amie de Madame de Miran, & que vous pourriez bien épouser mon cousin; dites-moi ce qui en est à votre tour?

Cela n'étoit pas aisé, la question m'embarrassa, m'allarma même; j'en rougis, & puis j'eus peur qu'elle ne vît que je rougissois, & que cela ne trahît un secret qui me fesoit trop d'honneur.

Enfin j'ignore ce que j'aurois répondu, si sa mere ne m'avoit pas tirée d'affaire. Heureusement, comme je vous l'ai dit, c'étoit de ces femmes qui voient tout, & qui veulent tout sçavoir.

Elle s'apperçut que nous nous parlions; qu'est-ce que c'est, ma fille, dit-elle, de quoi est-il question? vous souriez, & Mademoiselle rougit; (rien ne lui étoit échappé.) Peut-on sçavoir ce que vous vous disiez?

Je n'en ferai pas de mystere, repartit sa fille; je serois charmée que Mademoiselle demeurât à Paris, & je lui disois que je souhaitois qu'elle épousât M. de Valville.

Ha, ha! s'écria-t-elle : eh! mais, à propos, j'ai eu aussi la même idée; & il me semble, sur tout ce que j'ai observé, qu'ils n'en seroient fâchés ni l'un ni l'autre. Eh! que sçait-on? c'est peut-être le dessein qu'on a; il y a toute apparence.

Et pourquoi non? dit Madame de Miran, qui apparemment ne vit point de risque à prendre son parti dans ces circonstances, & qui, par une bonté de cœur dont le mien est encore transporté quand j'y songe, & que je ne me rappelle jamais sans pleurer de tendresse & de reconnoissance; qui, dis-je, par une bonté de cœur ad-

mirable, & pour nous donner d'infaillibles gages de ſa parole, voulut bien ſaiſir cette occaſion de préparer les eſprits ſur notre mariage.

Eh! pourquoi non? dit-elle donc à ſon tour: mon fils ne ſera pas à plaindre, ſi cela arrive. Ah! tout le monde ſera de votre avis, reprit Madame de Fare: il n'y aura, certes, que des compliments à lui faire, & je lui fais les miens d'avance; je ne ſçache perſonne mieux partagé qu'il le ſera. Auſſi puis-je vous aſſurer, Madame, que je n'envierai le partage de perſonne, répondit Valville d'un air franc & aiſé, pendant que je baiſſois la tête pour remercier ſa mere de ſes politeſſes, ſans lui rien dire; car je crus devoir me taire & laiſſer parler ma bienfaitrice, devant qui je n'avois là-deſſus & dans cette occaſion qu'un ſilence modeſte & reſpectueux à garder. Je ne pus m'empêcher cependant de jetter ſur elle un regard bien tendre & bien reconnoiſſant; & de la maniere dont la converſation ſe tourna là-deſſus, quoique tout y fût dit en badinant, Madame de Fare ne douta point que je ne dûſſe épouſer Valville.

Je m'en retournerai, dès que j'aurai vu M. de Climal, & puis nous reconduirons votre bru à ſon Couvent, dit-elle à Madame de Miran: ou bien, tenez, feſons encore mieux; je ne couche

pas ce soir à Paris, je m'en retourne à ma maison de campagne, qui n'est qu'à un quart de lieue d'ici, comme vous sçavez. Je pense que vous pouvez disposer de Mademoiselle. Ecrivez, ou envoyez dire à son Couvent qu'on ne l'attende point, & que vous la gardez pour un jour ou deux, moyennant quoi nous l'emmenerons avec nous. Ne faut-il pas que ces Demoiselles se connoissent un peu davantage? vous leur ferez plaisir à toutes deux, j'en suis sûre.

Mademoiselle de Fare s'en mêla, & joignit de si bonne grâce ses instances à celles de sa mere, que Madame de Miran, à qui on supposoit que mes parents m'avoient confiée, dit qu'elle y consentoit, & que j'étois la maitresse. Il est vrai, ajouta-t-elle, que vous n'avez personne avec vous, mais vous serez servie chez Madame. Allez, je passerai tantôt moi-même à votre Couvent; & demain, suivant l'état où sera mon frere, j'irai sur les cinq heures du soir vous reprendre, ou je vous enverrai chercher.

Puisque vous me le permettez, je n'hésiterai point, Madame, répondis-je.

On se leva de table, Valville me parut charmé qu'on eût lié cette petite partie; je devinai ce qui lui en plaisoit; c'est qu'elle nous convainquoit

encore de la ſincérité des promeſſes de Madame de Miran : non-ſeulement cette Dame laiſſoit croire que j'étois deſtinée à ſon fils, mais elle me laiſſoit aller dans le monde ſur ce pied-là ; y avoit-il de procédé plus net, & n'étoit-ce pas s'engager à ne ſe dédire jamais ?

Sortons de chez M. de Climal : Madame de Fare ne put le voir ; on dit qu'il repoſoit, & dans l'inſtant que nous allions partir, Valville, par quelques diſcours qu'il tint adroitement, engagea cette Dame à lui propoſer de nous ſuivre, & de venir ſouper chez elle.

Il fait le plus beau temps du monde, lui dit-elle : vous reviendrez ce ſoir ou demain matin, ſi vous l'aimez mieux. Me le permettez-vous auſſi ? dit en riant Valville à Madame de Miran, dont il étoit bien-aiſe d'avoir l'approbation. Oui-dà, mon fils, reprit-elle ; vous pouvez y aller ; auſſi-bien ne me retirerai-je d'ici que fort tard. Et là-deſſus nous prîmes congé d'elle, & nous partîmes.

Nous voici arrivés ; je vis une très-belle maiſon ; nous nous y promenâmes beaucoup : tout m'y rendoit l'âme ſatisfaite. J'y étois avec un homme que j'aimois, qui m'adoroit, qui avoit la liberté de me le dire, qui me le diſoit à chaque

instant, & dont on trouvoit bon que je reçusse les hommages, à qui même il m'étoit permis de marquer modestement du retour. Aussi n'y manquois-je pas ; il me parloit, & moi je le regardois, & ses discours n'étoient pas plus tendres que mes regards : il le sentoit bien ; ses expressions en devenoient plus passionnées, & le langage de mes yeux encore plus doux.

Quelle agréable situation ! d'un côté Valville qui m'idolâtroit ; de l'autre, Mademoiselle de Fare qui ne sçavoit quelles carresses me faire ; & de ma part un cœur de sensibilité pour tout cela. Nous nous promenions tous trois dans le bois de la maison ; nous avions laissé Madame de Fare occupée à recevoir deux personnes qui venoient d'arriver pour souper chez elle ; & comme les tendresses de Valville interrompoient ce que nous disions cette aimable fille & moi, nous nous avisâmes, par un mouvement de gaieté, de le fuir, de l'écarter d'auprès de nous, & de lui jetter des feuilles que nous arrachions des bosquets.

Il nous poursuivoit, nous courions : il me saisit, elle vint à mon secours ; & mon âme se livroit à une joie qui ne devoit pas durer.

C'étoit ainsi que nous nous amusions, quand on vint nous avertir qu'on n'attendoit que nous

pour se mettre à table, & nous nous rendîmes dans la salle.

On soupa; on demanda d'abord des nouvelles de Monsieur de Fare qui étoit à l'armée : on parla de moi ensuite; la compagnie me fit de grandes honnêtetés. Madame de Fare l'avoit déja prévenue sur le mariage auquel on me destinoit, & on en félicita Valville.

Le souper finit, les convives nous quitterent: Madame de Fare dit à Valville de rester jusqu'au lendemain, il ne l'en fallut pas presser beaucoup : je touche à la catastrophe qui me menace, & demain je verserai bien des larmes.

Je me levai entre dix & onze heures du matin: un quart-d'heure après entra une femme-de-chambre qui venoit pour m'habiller.

Quelqu'inusité que fût pour moi le service qu'elle alloit me rendre, je m'y prêtai, je pense, d'aussi bonne grâce que s'il m'avoit été familier. Il falloit bien soutenir mon rang, & c'étoient-là de ces choses que je saisissois on ne peut pas plus vîte : j'avois un goût naturel, ou, si vous voulez, je ne sçais quelle vanité délicate qui me les apprenoit tout d'un coup, & ma femme-de-chambre ne me sentit point novice.

A peine achevoit-elle de m'habiller, que j'en-

tendis la voix de Mademoiſelle de Fare qui approchoit, & qui parloit à une autre perſonne qui étoit avec elle. Je crus que ce ne pouvoit être que Valville, & je voulois aller au-devant d'elle : elle ne m'en donna pas le temps, elle entra.

Ah ! Madame, devinez avec qui, devinez: voilà ce qu'on peut appeller un coup de foudre.

C'étoit avec cette Marchande de toile, chez qui j'avois demeuré en qualité de fille de boutique ; avec Madame Dutour, de qui j'ai dit étourdîment, ou par pure diſtraction, que je ne parlerois plus, & qui, en effet, ne paroîtra plus ſur la ſcene.

Mademoiſelle de Fare accourut d'abord à moi, & m'embraſſa d'un air folâtre : mais ce fatal objet, cette miſérable Madame Dutour venoit de frapper mes yeux, & elle n'embraſſa qu'une ſtatue : je reſtai ſansmouvement, plus pâle que la mort, & ne ſçachant plus où j'étois.

Eh ! ma chere, qu'avez-vous donc ? vous ne me dites mot, s'écria Mademoiſelle de Fare, étonnée de mon ſilence, & de mon immobilité.

Eh ! que Dieu nous ſoit en aide ! aurois-je la berlue ? N'eſt-ce pas vous, Marianne, s'écria de ſon côté Madame Dutour ? Eh ! pardi oui,

c'eſt-elle même ; tenez, comme on ſe rencontre ! Je ſuis venue ici pour montrer de la toile à des Dames qui ſont vos voiſines, & qui m'ont envoyé chercher ; & en revenant, j'ai dit, il faut que je paſſe chez Madame la Marquiſe, pour voir ſi elle n'a beſoin de rien. Vous m'avez trouvée dans ſa chambre, & puis vous m'amenez ici, où je la trouve : il faut croire que c'eſt mon bon ange qui m'a inſpiré d'entrer dans la maiſon.

Et tout de ſuite, elle ſe jetta à mon cou. Quelle bonne fortune avez-vous donc eue, ajouta-t-elle tout de ſuite ? Comme la voilà belle & bien miſe ! Ah ! que je ſuis aiſe de vous voir brave ! que cela vous ſied bien ! Je penſe, Dieu me pardonne, qu'elle a une femme-de-chambre. Eh ! mais, dites-moi donc ce que cela ſignifie : voilà qui eſt admirable, cette pauvre enfant ! contez-moi donc d'où cela vient.

A ce diſcours, pas un mot de ma part ; j'étois anéantie.

Là-deſſus, Valville arrive d'un air riant ; mais à l'aſpect de Madame Dutour, le voici qui rougit, qui perd contenance, & qui reſte immobile à ſon tour. Vous jugez bien qu'il comprit toutes les fâcheuſes conſéquences de cette aven-

ture : ceci, au reste, se passa plus vîte que je ne puis le raconter.

Doucement, Madame Dutour, doucement, dit alors Mademoiselle de Fare : vous vous trompez sûrement, vous ne sçavez pas à qui vous parlez. Mademoiselle n'est pas cette Marianne pour qui vous la prenez.

Ce ne l'est-pas, s'écria encore la Marchande ; ce ne l'est pas ! Ah ! pardi, en voici bien d'un autre : vous verrez que je ne suis peut-être pas Madame Dutour aussi, moi ! Eh ! merci de ma vie, demandez-lui si je me trompe. Eh bien ! répondez donc, ma fille ; n'est-il pas vrai que c'est vous ? Dites-donc, n'avez-vous pas été quatre ou cinq jours en pension chez moi pour apprendre le négoce ? C'étoit M. de Climal qui l'y avoit mise, & puis qui la laissa là un beau jour de fête ; bon jour, bonne œuvre : adieu, vas où tu pourras. Aussi pleuroit-elle, il falloit voir, la pauvre orpheline ! Je la trouvai échevelée comme une Madeleine ; une nippe d'un côté, une nippe d'un autre : c'étoit une vraie pitié.

Mais, encore une fois, prenez garde, Madame, prenez garde ; car cela ne se peut pas, dit Mademoiselle de Fare étonnée. Oh ! bien, je ne dis pas

que

que cela se puisse; mais je dis que cela est, reprit la Dutour. Eh! à propos, tenez, c'est chez M. de Valville que je fis porter le paquet de hardes dont M. de Climal lui avoit fait présent; à telles enseignes, que j'ai encore un mouchoir à elle, qu'elle a oublié chez moi, qui ne vaut pas grand argent; mais enfin n'importe, il est à elle, & je n'y veux rien, on l'a blanchi tel qu'il est: quand il seroit meilleur, il en seroit de même; & ce que j'en dis n'est que pour faire voir si je la dois connoître. En un mot comme en cent, qu'elle parle ou qu'elle ne parle pas, c'est Marianne; & quoi encore? Marianne: c'est le nom qu'elle avoit, quand je l'ai prise; si elle ne l'a plus, c'est qu'elle en a changé: mais je ne lui en sçavois point d'autre, ni elle non plus; encore étoit-ce, m'a-t-elle dit, la niece d'un Curé qui le lui avoit donné; car elle ne sçait qui elle est: c'est elle qui me l'a dit aussi. Que diantre, où est donc la finesse que j'y entends? est-ce que j'ai envie de lui nuire moi, à cette enfant, qui a été ma fille de boutique? est-ce que je lui en veux? Pardi! je suis comme tout le monde, je reconnois les gens, quand je les ai vus. Voyez que cela est difficile! Si elle est devenue glorieuse, dame! je ne sçaurois que faire. Au surplus, je n'ai que

du bien à dire d'elle ; je l'ai connue pour honnête fille : y a-t-il rien de plus beau ? Je lui défie d'avoir mieux, quand elle seroit Duchesse : de quoi se fâche-t-elle ?

A ce dernier mot, la femme-de-chambre se mit à rire sous sa main & sortit : pour moi, qui me sentois foible & les genoux tremblants, je me laissai tomber dans un fauteuil qui étoit à côté de moi, où je ne fis que pleurer & jetter des soupirs.

Mademoiselle de Fare baissoit les yeux, & ne disoit mot. Valville, qui jusques-là n'avoit pas encore ouvert la bouche, s'approcha enfin de Madame Dutour ; & la prenant par le bras : Madame, allez-vous-en, sortez, je vous en conjure ; faites-moi ce plaisir-là, vous n'y perdrez point, ma chere Madame Dutour ; allez, qu'on ne vous voie point davantage ici : soyez discrette, & comptez de ma part sur tous les services que je pourrai vous rendre.

Eh ! mon Dieu, de tout mon cœur, reprit-elle. Hélas ! je suis bien fâchée de tout cela, mon cher Monsieur : mais que voulez-vous ? devine-t-on ? mettez-vous à ma place.

Eh ! oui, Madame, lui dit-il, vous avez raison ; mais partez, partez, je vous prie. Adieu,

adieu, répondit-elle, je vous fais bien excuse. Mademoiselle, je suis votre servante (c'étoit Mademoiselle de Fare à qui elle parloit.) Adieu, Marianne; allez, mon enfant, je ne vous souhaite pas plus de mal qu'à moi : Dieu le sçait, toutes sortes de bonheurs puissent-ils vous arriver ! Si pourtant vous voulez voir ce que j'ai apporté dans mon carton, dit-elle encore, en s'adressant à Mademoiselle de Fare, peut-être prendriez-vous quelque chose. Eh! non, reprit Valville, non, vous dit-on; j'acheterai tout ce que vous avez, je le retiens, & vous le paierai demain chez moi. Ce fut en la poussant qu'il parla ainsi, & enfin elle sortit.

Mes larmes & mes soupirs continuoient; je n'osois pas lever les yeux, & j'étois comme une personne accablée.

M. de Valville, dit alors Mademoiselle de Fare, qui jusqu'ici n'avoit fait qu'écouter, expliquez-moi ce que cela signifie.

Ah! ma chere cousine, répondit-il en embrassant ses genoux, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, sauvez-moi la vie; il n'y va pas de moins pour moi : je vous en conjure par toute la bonté, par toute la générosité de votre cœur. Il est vrai, Mademoiselle a été

quelques jours chez cette Marchande : elle a perdu ſon pere & ſa mere depuis l'âge de deux ans, on croit qu'ils étoient étrangers, ils ont été aſſaſſinés dans un carroſſe de voiture avec nombre de domeſtiques à eux ; c'eſt un fait conſtaté : mais on n'a jamais pu ſçavoir qui ils étoient, leur ſuite a ſeulement prouvé qu'ils étoient gens de condition : voilà tout ; & Mademoiſelle fut retirée du carroſſe dans la portière duquel elle étoit tombée ſous le corps de ſa mere : elle a depuis été élevée par la ſœur d'un Curé de village, qui eſt morte à Paris il y a quelques mois, & qui la laiſſa ſans ſecours : un Religieux la préſenta à mon oncle ; c'eſt par haſard que je l'ai connue, & je l'adore ; ſi je la perds, je perds la vie. Je vous ai dit que ſes parents voyageoient avec pluſieurs domeſtiques de tout ſexe, elle eſt fille de qualité, on n'en a jamais jugé autrement. Sa figure, ſes grâces, & ſon caractere, en ſont encore de nouvelles preuves ; peut-être même eſt-elle née plus que moi ; peut-être que, ſi elle ſe connoiſſoit, je ſerois trop honoré de ſa tendreſſe. Ma mere, qui ſçait tout ce que je vous dis-là, & tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire, ma mere eſt dans notre confidence ; elle eſt enchantée d'elle ;

elle l'a mise dans un Couvent ; elle consent que je l'aime, elle consent que je l'épouse, & vous êtes bien digne de penser de même : vous n'abuserez point de l'accident funeste qui lui dérobe sa naissance ; vous ne lui en ferez point un crime : un malheur, quand il est accompagné des circonstances que je vous dis, ne doit point priver une fille, d'ailleurs si aimable, du rang dans lequel on a bien vu qu'elle étoit née, ni des égards & de la considération qu'elle mérite de la part de tous les honnêtes-gens. Gardez donc votre estime & votre amitié pour elle; conservez-moi mon épouse, conservez-vous l'amie la plus digne de vous, une amie d'un mérite & d'un cœur que vous ne trouverez nulle part ; d'un cœur que vous allez acquérir tout entier, sans compter le mien, & dont la reconnoissance sera éternelle & sans bornes. Mais ce n'est pas assez que de ne point divulguer notre secret ; il y avoit tout-à-l'heure ici une femme-de-chambre qui a tout entendu ; il faut la gagner, il faut se hâter.

C'est à quoi je songeois, dit Mademoiselle de Fare qui l'interrompit, & qui tira le cordon d'une sonnette ; & je vais y remédier. Tranquillisez-vous, Monsieur, & fiez-vous à moi. Voici un

récit qui m'a remuée jusqu'aux larmes : j'avois beaucoup d'estime pour vous, vous venez de m'en donner davantage. Je regarde aussi Madame de Miran, dans cette occasion-ci, comme la femme du monde la plus respectable ; je ne sçaurois vous dire combien je l'aime, combien son procédé me touche, & mon cœur ne le cédera pas au sien. Essuyez vos pleurs, ma chere amie, & ne songeons plus qu'à nous lier d'une amitié qui dure autant que nous, ajouta-t-elle en me prenant la main, sur laquelle je me jettai, que je baisai, que j'arrosai de mes larmes, d'un air qui n'étoit que suppliant, reconnoissant & tendre ; mais point humilié.

Cette amitié que vous me faites l'honneur de me demander, me sera plus chere que ma vie : je ne vivrai que pour vous aimer tous deux, vous & Valville, lui dis-je à travers des sanglots que m'arracha l'attendrissement où j'étois.

Je ne pus en dire davantage ; Mademoiselle de Fare pleuroit aussi en m'embrassant, & ce fut en cet état que la surprit la femme-de-chambre dont je vous ai parlé, & qui venoit sçavoir pourquoi elle avoit sonné.

Approchez, Favier, lui dit-elle, du ton le plus imposant : vous avez de l'attachement pour

moi, du moins il me le femble. Quoi qu'il en foit, vous avez vu ce qui s'eft paffé avec cette Marchande ; je vous perdrai tôt ou tard, fi jamais il vous échappe un mot de ce qui s'eft dit; je vous perdrai; mais auffi je vous promets votre fortune pour prix du filence que vous garderez. Et moi, je lui promets de partager la mienne avec elle, dit tout de fuite Valville.

Favier, en rougiffant, nous affura qu'elle fe tairoit: mais le mal étoit fait, elle avoit déjà parlé. C'eft ce que vous verrez dans la fixieme Partie, avec tous les évènements que fon indifcrétion caufa; les Puiffances même s'en mêlerent. Je n'ai pas oublié, au refte, que je vous ai annoncé l'hiftoire d'une Religieufe ; & voici fa place : c'eft par où commencera la fixieme Partie.

Fin de la cinquieme Partie.





SIXIEME PARTIE.

JE vous envoie, Madame, la ſixieme partie de ma vie: vous voilà fort étonnée ; n'eſt-il pas vrai ? Eſt-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquieme ? Quelle pareſſe ! Allons, Madame, tâchez donc de me ſuivre; liſez du moins auſſi vîte que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence, vous qui juſqu'ici n'en avez jamais eu, quoique vous m'ayez toujours promis d'en avoir ?

C'eſt que ma promeſſe gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois, & on a de la peine à payer ſes dettes. A préſent que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter, je me fais un plaiſir de vous la donner pour rien ; cela me réjouit. Je m'imagine être généreuſe, au-lieu que je n'aurois été qu'exacte; ce qui eſt bien différent.

Reprenons le fil de notre discours. J'ai l'histoire d'une Religieuse à vous raconter ; je n'avois pourtant résolu de ne vous parler que de moi, & cet épisode n'entroit pas dans mon plan ; mais, puisque vous m'en paroissez curieuse, que je n'écris que pour vous amuser, & que c'est une chose que je trouve sur mon chemin, il ne seroit pas juste de vous en priver. Attendez un moment, je vais bientôt rejoindre cette Religieuse en question, & ce sera elle qui vous satisfera.

Vous m'avouez, au reste, que vous avez laissé lire mes aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites qu'il y en a quelques-uns à qui les réflexions que j'y fais souvent n'ont pas déplu ; qu'il y en a d'autres qui s'en seroient bien passés. Je suis à présent comme ces derniers, je m'en passerai bien aussi, ma Religieuse de même : ce ne sera pas une babillarde comme je l'ai été, elle ira vîte ; & quand ce sera mon tour à parler, je ferai comme elle.

Mais je songe que ce mot de *babillarde* que je viens de mettre là sur mon compte, pourroit fâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes réflexions. Si elles n'ont été que du babil, ils ont donc eu tort de s'y plaire, ce sont donc des lecteurs de mauvais goût. Non pas, Messieurs, non pas ; je ne

ſuis point de cet avis; au contraire je n'oſerois dire le cas que je fais de vous, ni combien je me ſens flattée de votre approbation là-deſſus. Quand je m'appelle une babillarde, entre nous, ce n'eſt qu'en badinant, & que par complaiſance pour ceux qui m'ont peut-être trouvé telle, & la vérité eſt que je continuerois de l'être, s'il n'étoit pas plus aiſé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur, en approuvant que je réfléchiſſe; mais auſſi ceux qui veulent que je m'en tienne au ſimple récit des faits, me font grand plaiſir: mon amour-propre eſt pour vous; mais ma pareſſe ſe déclare pour eux, & je ſuis un peu revenue des vanités de ce monde: à mon âge on préfere ce qui eſt commode à ce qui n'eſt que glorieux. Je ſoupçonne d'ailleurs, (je vous le dis en ſecret) je ſoupçonne que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous ſervir, & vous excuſerez le parti que je vais prendre.

Nous en étions au diſcours que Mademoiſelle de Fare & Valville tinrent à Favier; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vu que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en-allât, & il n'y avoit tout au plus qu'un quart-d'heure qu'elle avoit diſparu

quand elle revint ; mais ce quart-d'heure, elle l'avoit déjà employé contre moi. De ma chambre, elle s'étoit rendue chez Madame de Fare, à qui elle avoit conté tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'ofa nous l'avouer. Mademoifelle de Fare le prit avec elle fur un ton qui l'en empêcha, & qui lui fit peur. J'obfervai feulement, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle rougit ; & à travers l'accablement où j'étois, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle fortit affez déconcertée, & Mademoifelle de Fare fe mit à me confoler. Je lui tenois une main que je baignois de mes larmes ; elle répondit à cette action par les careffes les plus affectueufes.

Eh ! ma chere amie, ceffez donc de pleurer, me difoit-elle ; que craignez-vous ? cette fille ne dira mot, foyez en perfuadée (c'étoit de Favier qu'elle parloit) ; nous venons de l'intéreffer par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit que fon indifcrétion la perdroit, que fon filence feroit fa fortune ; & après les menaces dont je l'ai intimidée, après les récompenfes que je lui ai promifes, concevez-vous qu'elle ne fe taife pas ? Y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahiffe ?

Tranquillisez-vous donc; donnez-moi cette marque d'amitié & de confiance, ou bien je croirai à présent que c'est à cause de moi que vous pleurez tant; je croirai que vous rougissez de m'avoir eue pour témoin de ce qui s'est passé, & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie, moi qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous; moi pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je; & voyez, en ce cas, combien j'aurai lieu de me plaindre de vous, combien votre douleur m'offenseroit, & seroit désobligeante pour un cœur comme le mien!

Ce discours redoubloit mon attendrissement, & par conséquent mes larmes. Je n'avois pas la force de parler; mais je donnois mille baisers sur sa main que je tenois toujours, & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir, me disoit de son côté Valville. Madame de Fare elle-même va peut-être arriver; que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes? Quelle raison lui en rendrons-nous, & de quoi vous affligez vous tant?

Ceci n'aura point de ſuite; c'eſt moi qui le garantis, ajoutoit-il en ſe jettant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de paſſion, ce me ſemble, qu'il n'en avoit jamais eu; & mes regards que je laiſſois tomber tout-à-tour ſur l'amant & l'amie, leur exprimoient combien j'étois ſenſible à tout ce qu'ils me diſoient tous deux de doux & de conſolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'aſſirent à côté de moi, & j'eſſuyai mes pleurs avant qu'elle parût: mais toute l'impreſſion des mouvements dont j'avois été agitée, me reſtoit ſur le viſage. On y voyoit encore un air de douleur & de conſternation que je ne pouvois pas en ôter.

Feignez d'être malade, ſe hâta de me dire Mademoiſelle de Fare, & nous ſuppoſerons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes ſa mere. Je ne la ſaluai que d'une ſimple inclination de tête, à cauſe de la foibleſſe que nous étions convenus que j'affecterois, & qui étoit aſſez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me ſalua pas non plus.

Eſt-ce qu'elle eſt indiſpoſée, dit-elle à Valville d'un air indifférent & peu civil ? Oui, Madame, répondit-il : nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiſelle d'un évanouiſſement qui lui a pris ; & elle eſt encore extrêmement foible, ajouta Mademoiſelle de Fare, que je vis ſurpriſe du peu de façon que faiſoit ſa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton, & ſans jamais dire Mademoiſelle : ſi elle veut, on la remenera à Paris, je lui prêterai mon carroſſe.

Madame, lui dit ſéchement Valville, le vôtre n'eſt pas néceſſaire ; elle s'en retournera dans le mien, qui eſt venu me prendre.

Vous avez raiſon, cela eſt égal, répartit-elle. Quoi, ma mere, tout-à-l'heure ! s'écria la fille : je ſerois d'avis qu'on attendît à tantôt.

Non, Mademoiſelle, dis-je alors à mon tour, en m'appuyant ſur le bras de Valville pour me lever ; non, laiſſez-moi partir, je vous rends mille grâces de votre attention pour moi : mais effectivement il vaut mieux que je me retire ; & je ſens bien qu'il ne faut pas que je reſte ici plus longtemps. Deſcendons, Monſieur, je ſerai bien-aiſe de prendre l'air en attendant que votre carroſſe ſoit prêt.

Mais, ma mere, reprit une ſeconde fois Mademoiſelle de Fare, prenez donc garde, laiſſerons-nous Mademoiſelle s'en retourner toute ſeule dans ce carroſſe? & puiſqu'elle veut abſolument ſe retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la remenions, ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire juſqu'à ſon Couvent, ou chez Madame de Miran, qui nous l'a confiée? ſans quoi il n'y a ici que M. de Valville qui pourroit l'accompagner; & il ne ſeroit pas dans l'ordre qu'il partît avec elle.

Non, reprit la mere en ſouriant; mais, dites-moi, M. de Valville, j'attends compagnie: ni ma fille ni moi ne pouvons quitter; ne ſuffira-t-il pas d'une de mes femmes? je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris: n'eſt-ce pas, ma belle enfant? ce ſera aſſez.

Valville, indigné d'un procédé ſi cavalier, ne répondit mot. Je n'ai beſoin de perſonne, Madame, lui-dis-je, pleinement perſuadée que cette femme-de-chambre qu'elle m'offroit, avoit parlé; je n'ai beſoin de perſonne.

Et c'étoit en ſortant de la chambre avec Valville que je diſois cela. Mademoiſelle de Fare baiſſoit les yeux d'un air d'étonnement qui n'étoit pas à la louange de ſa mere.

Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton auſſi bruſque que dégagé, Mademoiſelle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la ſuivre: l'état où elle eſt m'inquiète; & s'il lui arrivoit quelque choſe, je ſerai à portée de lui faire donner du ſecours.

Eh! d'où vient nous quitter, dit-elle toujours en ſouriant? qu'eſt-ce que cela ſignifie? je n'en vois pas la néceſſité, puiſque je lui offre une de mes femmes avec elle. Aime-t-elle mieux reſter? vous ſçavez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit; & comme elle eſt malade, & que j'aurai compagnie, elle mangera dans ſa chambre.

Oui, dit-il, l'expédient ſeroit aſſez commode; mais je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre ſérieux me divertit, mon couſin, lui répartit-elle: au ſurplus, s'il n'y a pas moyen de vous arrêter, mon carroſſe eſt à votre ſervice.

Bourguignon, ajouta-t-elle tout de ſuite en parlant à un laquais qui ſe rencontra là, qu'on mette les chevaux au carroſſe. Je penſe que voici du monde qui vient: adieu, Monſieur; nous nous reverrons: mais il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle enfant, je ſuis

votre

votre ſervante : allez, ce ne ſera rien ; faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-deſſus elle prit congé de nous, & puis ſe retournant : venez, ma fille, dit-elle à Mademoiſelle de Fare ; venez, j'ai à vous parler.

Dans un inſtant, ma mere, je vous ſuis, répondit la fille en nous regardant triſtement Valville & moi. Je ne comprends rien à ces manieres-ci, nous dit-elle : elles ne reſſemblent point à celles d'hier au ſoir : quelle en peut-être la cauſe ? Eſt-ce que cette miſérable femme l'auroit déjà inſtruite ? j'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avoit fait donner ſes ordres à ſon Cocher : mais n'importe, elle ſçait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiſelle, & tout ce qu'on peut lui avoir dit ne la diſpenſe pas des égards & des politeſſes qu'elle devoit conſerver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle ſi mal avec une jeune perſonne pour qui elle a vu que ma mere & moi nous avons les plus grandes attentions ? Cette Lingere, dont on lui a rapporté les diſcours, n'a-t-elle pas pu ſe tromper, & prendre Mademoiſelle pour une autre ? Mademoiſelle lui a-t-elle répondu un mot ? Eſt-elle convenue de ce qu'elle lui diſoit ? Il eſt vrai qu'elle a pleuré, mais c'eſt peut-être à cauſe

qu'elle a cru qu'on vouloit lui faire injure; c'étoit surprise ou timidité, & tout cela est possible dans une personne de son âge, qui se voit apostrophée avec tant de hardiesse. Ce n'est pas vous, ma chere cousine, à qui ce que je dis-là s'adresse : vous sçavez avec quelle confiance je me suis livré à vous là-dessus. Je veux dire seulement que Madame de Fare devoit du moins suspendre son jugement, & ne pas s'en rapporter à une femme-de-chambre, qui a pu mal entendre, qui a pu ajouter à ce qu'elle a entendu, & qui elle-même n'a raconté ce qu'elle n'a sçu que d'après une autre femme, qui, comme je l'ai dit, peut avoir été trompée par quelque ressemblance. Et supposez qu'elle ne se soit point méprise, il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assûre, ou qu'on les éclaircisse; d'autant plus qu'il peut y entrer une infinité de circonstances qui changent considérablement les choses, comme le sont les circonstances que je vous ai dites, & qui font bien voir que Mademoiselle est à plaindre; mais qui ne donnent droit à qui que ce soit de la traiter comme on vient de le faire.

Et il falloit voir avec quel feu, avec quelle douleur s'énonçoit Valville, & toute la tendresse qu'il mettoitpour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de Fare avoit votre cœur & votre façon de penser, Mademoiselle, ajouta-t-il, je lui aurois tout avoué ; mais je m'en suis abstenu. C'est un détail (vous me permettrez de le dire) qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien. Quoiqu'il en soit, Mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise, dites-lui que ma mere le lui demande en grâce ; & que, si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, & m'outrager personnellement sans retour. Enfin, ma chere cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle vous feroit à vous-même, si elle ne vous gardoit pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui répartit Mademoiselle de Fare, elle se taira, Monsieur ; je vais tout-à-l'heure me jetter à ses genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais du ton dont elle nous le promettoit, on voyoit bien qu'elle souhaitoit plus de réussir qu'elle ne l'espéroit, & elle avoit raison.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, je soupirois, & j'étois consternée : il n'y a plus de remède, m'écriois-je quelquefois ; nous n'en re-

viendrons point. En effet, qui n'auroit pas pensé que cet évènement-ci romproit notre mariage, & qu'il en naîtroit des obstacles insurmontables ?

Et si Madame de Miran les surmonte, me disois-je en moi-même ; si elle a ce courage-là, aurai-je celui d'abuser de toutes ses bontés, de l'exposer à tout le blâme, à tous les reproches qu'elle en essuiera de sa famille ? Pourrai-je être heureuse, si mon bonheur dans les suites devient un sujet de honte & de repentir pour elle.

Voilà ce qui me passoit dans l'esprit, en supposant même que Madame de Miran ne se rebutât point, & tînt bon contre l'ignominie que cette aventure-ci répandroit sur moi, si elle éclatoit, comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux carrosses, celui de Madame de Fare & celui de Valville, arriverent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa; elle me tint longtemps entre ses bras, je ne pouvois m'en arracher; & je montai la larme à l'œil dans le carrosse de Valville, renvoyée, pour ainsi dire, avec moquerie d'une maison où l'on m'avoit reçue la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie, Valville me suivoit dans l'é-

quipage de Madame de Fare; nous nous trouvions quelquefois de front, & nous nous parlions alors.

Il affectoit une gaieté qu'assurément il n'avoit pas; & dans un moment où son carrosse étoit extrêmement près du mien:

Songez-vous encore à ce qui s'est passé, me dit-il assez bas, & en avançant sa tête? Pour moi, ajouta-t-il, il n'y a que l'attention que vous y faites qui me fâche.

Non, non, Monsieur, lui répondis-je : ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez; & moins vous y êtes sensible, & plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne sçaurions continuer la conversation, me répondit-il; mais allez-vous rentrer dans votre Couvent, & ne jugez-vous pas à propos de voir ma mere auparavant?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je: vous sçavez l'état où nous avons laissé Monsieur de Climal; Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras : ainsi il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le carrosse de ma mere. Il ne se trompoit pas; & Madame de Miran ne l'envoyoit plutôt qu'elle ne

l'avoit dit, que pour avertir Valville que M. de Climal étoit mort.

Il reçut cette nouvelle avec beaucoup de douleur; elle m'affligea moi-même très-sérieusement; les dernieres actions du défunt me l'avoient rendu cher, & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carrosse de Valville, à qui je le laissai; il renvoya l'équipage de Madame de Fare, & je me mis dans celui de Madame de Miran, dont le cocher avoit ordre de me ramener au Couvent, où j'arrivai fort abattue, & roulant mille tristes pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatrieme au matin, un laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incommodée, & que je la verrois le lendemain; & dans l'instant que je quittois ce domestique, il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me donner, & que j'allai lire dans ma chambre.

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare, m'y disoit-il. Peut-être cette Dame sera-t-elle discrette en faveur de sa fille, qui l'en aura fortement pressée;

& dans l'espérance que j'en ai, j'ai cru devoir cacher à ma mere une aventure qu'il vaut mieux qu'elle ignore, s'il est possible, & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'a-t-elle dit : j'ai parlé à la Dutour, je l'ai mise dans nos intérêts ; rien n'a encore transpiré : gardez-vous de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mere. Voilà quelle étoit à-peu-près la substance de son billet que je lus, en secouant la tête, à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moi-même : il ne sera pas généreux de me taire ; il y aura à cela une espece de trahison, ou de fourberie, à laquelle Madame de Miran ne doit point s'attendre de ma part ; ce sera lui manquer de reconnoissance, & je ne sçaurois me résoudre à une dissimulation si ingrate ; il me semble que je dois lui déclarer tout à quelque prix que ce soit.

En pensant ainsi pourtant, je n'étois pas encore déterminée à ce que je ferois ; mais cette mauvaise finesse dont on me conseilloit d'user, répugnoit à mon cœur ; de sorte que je restai jusqu'au lendemain fort agitée, & sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après midi, on m'annonça Madame de Miran, & j'allai la trouver au

Parloir dans une émotion qui venoit de plusieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je? c'est assurément le plus sûr, me disois-je; mais ce n'est pas le plus honnête, & je trouve cela lâche. Parlerai-je? c'est le parti le plus digne, mais d'un autre côté le plus dangereux. Il falloit se hâter d'opter, & j'étois déja devant Madame de Miran sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelquefois difficile de décider entre sa fortune & son devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur, que je risquois de perdre; & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher: car je ne songeois point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien, on ne pense qu'à son amour: il absorbe toute autre considération; & le reste, de quelque conséquence qu'il fût, ne m'auroit pas fait hésiter un instant. Mais il s'agissoit de céler à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle sçût, à cause des inconvénients qui le suivroient.

Ma fille, me dit-elle, voici un contrat de douze-cents livres de rente qui vous appartient, & que je vous apporte; il est en bonne forme, vous

pouvez vous en fier à moi : c'eſt mon frere qui vous le laiſſe, & mon fils qui eſt ſon héritier n'y perd rien, puiſque vous devez l'épouſer, & que cela lui revient : mais n'importe, prenez ; c'eſt un bien qui eſt à vous, & j'aime encore mieux, dans cette occaſion-ci, qu'il le tienne de vous que de ſon oncle. Voyez, je vous prie, quel début !

Hélas ! ma mere, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'eſt la maniere dont vous me traitez ; mon Dieu, que je vous ai d'obligations ! Y a-t-il rien qui vaille la tendreſſe dont vous m'honorez ? Vous ſçavez, ma mere, que j'aime M. de Valville : mais mon cœur eſt encore plus à vous qu'à lui ; ma reconnoiſſance pour vous m'eſt plus chere que mon amour. Et là-deſſus, je me mis à pleurer. Va, Marianne, me dit-elle, ta reconnoiſſance me fait grand plaiſir ; mais je n'en veux jamais d'autre de toi que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien tendre : voilà de quelle eſpece j'exige que ſoit la tienne. Souviens-toi que ce n'eſt plus une étrangere, mais que c'eſt ma fille que j'aime ; tu vas bientôt achever de la devenir, & je t'avoue qu'à préſent je le ſouhaite autant que toi. Je vieillis. Je viens de perdre le ſeul frere qui

me reſtoit : je ſens que je me détache de la vie, & je ne m'y propoſe plus d'autre douceur que celle d'avoir Marianne auprès de moi, je ne pourrois plus me paſſer de ma fille.

Mes pleurs recommencerent à ce diſcours. Je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajouta-t-elle, & j'ai déjà retenu ta place dans un autre Couvent. Es-tu contente de Madame de Fare? Je ne l'ai pas revue depuis que tu es revenue de chez elle; elle vint hier pour me voir: mais j'étois indiſpoſée & ne recevois perſonne. S'eſt-il encore dit quelque choſe chez elle ſur le mariage entre Valville & toi, dont il fut queſtion chez mon frere.

Non, ma mere; on n'en parla plus; lui répondis-je confuſe & pénétrée de tant de témoignages de tendreſſe; & je n'ai pas la hardieſſe d'eſpérer qu'on en parle davantage.

Quoi! que veux-tu dire, reprit-elle, & d'où vient me tiens-tu ce diſcours? Ne dois-tu pas être ſûre de mon cocher? M. de Valville ne vous a donc informée de rien, ma mere, lui repartis-je? Non, me dit-elle; qu'eſt-il donc arrivé, Marianne?

Que je ſuis perdue, ma mere, & que Madame de Fare ſçait qui je ſuis, répondis-je. Eh!

qui lui a dit, s'écria-t-elle ſur le champ ? comment le ſçait-elle ? Par le plus malheureux accident du monde, repris-je : c'eſt que cette Marchande de linge chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours, eſt venue par haſard à cette campagne pour y vendre quelque choſe, & qu'elle m'y a trouvée.

Eh ! mon Dieu, tant-pis : t'a-t-elle reconnue, me dit-elle ? Oh ! tout-d'un-coup, repris-je. Eh bien ! acheve donc, ma fille ; que s'eſt-il paſſé ? Qu'elle a voulu, répartis-je, m'embraſſer avec cette familiarité qu'elle a cru lui être permiſe, qu'elle s'eſt étonnée de me voir ſi ajuſtée, qu'elle ne m'a jamais appellée que Marianne ; qu'on lui a dit qu'elle ſe trompoit, qu'elle me prenoit pour une autre ; enfin, qu'elle a ſoutenu le contraire ; & que, pour le prouver, elle a dit mille choſes qui doivent entierement décourager votre bonne volonté, qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage, & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour ma mere. Le tout eſt arrivé dans ma chambre. Mademoiſelle de Fare, qui étoit préſente, mais qui eſt une perſonne généreuſe, & à qui M. de Valville a tout conté, ne m'en a témoigné ni moins d'eſtime, ni fait moins d'ami-

tié ; au contraire : auſſi nous a-t-elle promis de garder un ſecret éternel, & n'a-t-elle rien oublié pour me conſoler. Mais je ſuis née ſi malheureuſe que ſa généroſité ne ſervira à rien, ma mere. Eſt-ce-là tout ? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran ; ſi notre ſecret n'eſt ſçu que de Mademoiſelle de Fare, je ſuis tranquille, & il n'y a rien de gâté : nous pouvons en toute ſûreté nous en fier à elle, & tu as tort de dire que Madame de Fare ſçait qui tu es ; il eſt certain que ſa fille ne lui en aura point parlé, & je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien ! ma mere, c'eſt que Madame de Fare eſt inſtruite, lui répondis-je ; il y avoit là une femme-de-chambre qui a entendu tout ce que la Lingere a dit, & qui lui a tout rapporté ; & ce qui nous l'a perſuadé, c'eſt que cette Dame, qui vint enſuite, ne me traita pas auſſi honnêtement que la veille : ſes manieres étoient bien changées, ma mere, je ſuis obligée de vous l'avouer ; je croirois faire une perfidie ſi je vous le cachois. Vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une vos amies de Province ; mais il n'y a plus moyen de ſe ſauver par-là ; Madame de Fare ſçait que je ne ſuis qu'une pauvre orpheline, ou du moins, que je ne connoîs point ceux qui

m'ont mise au monde, & que c'étoit par pure charité que M. de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour. Voilà sur quoi il faut que vous comptiez, & ce que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. M. de Valville ne vous en a pas avertie : mais c'est qu'il m'aime, & qu'il a craint que vous ne voulussiez plus consentir à notre mariage, & il faut lui pardonner; il est votre fils, c'est une liberté qu'il a pu prendre avec vous : sans compter qu'il n'y a personne que cette aventure-ci regarde de si près que lui; c'est lui qui en souffriroit le plus, puisqu'il seroit mon mari; mais moi qui en aurois tout le profit, & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous seroit préjudiciable, moi que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, & qui n'ai pas les priviléges de M. de Valville, je m'imagine que je ne serois pas pardonnable, si j'avois des ruses avec vous, & si je vous dissimulois une chose qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. (Madame de Miran, pendant que je lui parlois, me regardoit avec une attention dont je ne pénétrois pas le motif; mais de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi, il sembloit qu'elle m'exa-

minoit plus qu'elle ne m'écoutoit.) Je continuai, & j'ajoutai :

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût, & il n'y a plus de mesures à prendre; apparemment que Madame de Fare dira tout, malgré sa fille, qui l'a conjurée de n'en rien faire. Ainsi voyez, ma mere; voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousois M. de Valville : il n'y a pas autre chose à espérer. Je ne me consolerai point du bonheur dont vous aurez bien raison de me priver; mais je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran resta quelques moments sans me répondre, me parut plus rêveuse que triste ; & puis me dit en fesant un léger soupir :

Tu m'affliges, ma fille, & cependant tu m'enchantes ; il faut convenir avec toi que tu as un malheur bien obstiné. N'y auroit-il pas moyen, sans que je m'en mêlasse, d'engager cette Lingere à dire qu'en effet elle s'est méprise ? Dis-moi, que lui répondis-tu alors ?

Rien, ma mere, lui répartis-je ; je ne sçus que pleurer, pendant que Mademoiselle de Fare s'obstinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant ! reprit Madame de Miran : vraiment non, je ne sçavois rien de cela : mon fils

n'a eu garde de me l'apprendre ; &, comme tu le dis, il eſt bien pardonnable, & peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler.

Hélas ! ma mere, repris-je, je vous ai dit qu'il m'aime : c'eſt toujours ſon excuſe ; & ce n'eſt que d'aujourd'hui qu'il m'a priée de me taire.

Comment ! d'aujourd'hui, s'écria-t-elle ! eſt-ce qu'il t'eſt venu voir ? Non, Madame, répartis-je ; mais il m'a écrit, & je vous conjure de ne lui point dire que je vous l'ai avoué. C'eſt le laquais que vous m'avez envoyé hier qui m'a apporté ce petit billet de ſa part ; & ſur le champ je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne ſçaurois blâmer mon fils, dit-elle enſuite ; mais tu es une fille étonnante, & il a raiſon de t'aimer. Va, ajouta-t-elle, en me rendant le billet, ſi les hommes étoient raiſonnables, il n'y en a pas un, quel qu'il ſoit, qui ne lui enviât ſa conquête. Notre orgueil eſt bien petit auprès de ce que tu fais-là ; tu n'as jamais été plus digne du conſentement que j'ai donné à l'amour de Valville, & je ne me rétracte point. A quelque prix que ce ſoit, je tiendrai parole ; je veux que tu vives avec moi, tu ſeras ma conſolation ; tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourroit m'offrir

pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être ſupportable après toi ; laiſſe-moi faire. Si Madame de Fare, qui, à te dire la vérité, eſt une bien petite femme, & l'eſprit le plus frivole que je connoiſſe ; ſi elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle ſçait (ce qui eſt difficile à croire, vu ſon caractere) je lui écrirai ce ſoir d'une maniere qui la retiendra peut-être. Dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'eſt que frivole & point méchante. Je la verrai enſuite, je lui conterai toute ton hiſtoire ; elle eſt curieuſe, elle aime qu'on lui faſſe des confidences, je la mettrai dans la nôtre, & elle m'en ſera ſi obligée, qu'elle ſera la premiere à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle penſera de ta naiſſance pour le moins auſſi avantageuſement que moi, qui penſe qu'elle eſt très-bonne. Et ſuppoſons qu'elle ait déjà été indiſcrette, n'importe, ma fille, on trouve des remedes à tout, conſole-toi. J'en imagine un : il ne s'agit dans cette occurrence-ci, que de me mettre à l'abri de la cenſure. Il ſuffira que rien ne retombe ſur moi. A l'égard de Valville, il eſt jeune ; &, quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour ; tu es de la plus aimable figure du monde, & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus ſage : or,

or, si mon fils t'épouse, & qu'on soit bien sûr que je n'y aie point consenti; il aura tort, & ce ne sera pas ma faute. Au surplus, je suis bonne, on me connoît pour telle; je ne manquerai pas d'être irritée, mais enfin je pardonnerai tout. Tu entends bien ce que je veux dire, Marianne, ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis qu'en me jettant comme une folle sur une main dont, par hasard, elle tenoit alors un des barreaux de la grille.

Je pleurai d'aise, je criai de joie, je tombai dans des transports de tendresse, de reconnoissance; en un mot, je ne me possédai plus, je ne sçavois plus ce que je disois: Ma chere mere, mon adorable mere; ah! mon Dieu, pourquoi n'ai-je qu'un cœur? est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre? ah! Seigneur, quelle âme! & mille autres discours que je tins, & qui n'avoient point de suite.

As-tu pu croire qu'une aussi louable sincérité que la tienne tourneroit à ton désavantage auprès d'une mere comme moi, Marianne, me dit Madame de Miran, pendant que je me livrois à tous les mouvements que je viens de vous dire?

Hélas! Madame, est-ce qu'on peut s'imaginer rien de semblable à vous & à vos sentiments,

lui répondis-je, quand je fus un peu plus calmée ? Si je n'y étois pas un peu accoutumée, je ne le croirois pas. Serre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle : (c'étoit de ce contrat dont elle parloit.) Sçais-tu bien que, suivant la date de la donation, il t'est déjà dû un premier quartier de la rente, & que je te l'apporte : le voilà, ajouta-t-elle, en tirant de sa poche un petit rouleau de louis d'or, qu'elle me força de prendre à cause que je le refusois ; je voulois qu'elle me le gardât.

Il sera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui disois-je : qu'en ferai-je ? ai-je besoin de quelque chose avec vous ? me laissez-vous manquer de rien ? n'ai-je pas tout en abondance ? J'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même, (cela étoit vrai) & celui dont j'ai hérité à la mort de la Demoiselle qui m'a élevée, me reste aussi. Prends toujours, me dit-elle, prends ; il faut bien t'accoutumer à en avoir, & celui-ci est à toi.

Alors nous entendîmes ouvrir la porte du parloir où j'étois. Je serrai donc ce rouleau, & nous vîmes entrer l'Abbesse de notre Couvent.

J'ai sçu que vous étiez ici, dit-elle à Madame de Miran, ou plutôt à ma mere, car je ne dois

plus l'appeller autrement. Ne l'étoit-elle pas, si elle n'étoit pas même quelque chose de mieux ?

J'ai sçu que vous étiez ici, Madame, lui dit donc l'Abbesse d'un ton de condoléance, (à cause que je lui avois dit la mort de M. de Climal) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment : je devois cet après-midi envoyer chez vous, je l'avois dit à Mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-sérieuse ; Madame de Miran se leva. Je serai quelque temps sans vous revoir, & même sans sortir, Marianne, me dit-elle ; adieu, & puis elle salua l'Abbesse, & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa. Qu'avois-je désormais à craindre ? Par où mon bonheur pouvoit-il m'échapper ? Y avoit-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'essuyer, & dont je sortois victorieuse ? Non, sans doute : & puisque la bonté de Madame de Miran à mon égard, résistoit à d'aussi puissants motifs de dégoût, je pouvois défier le sort de me nuire : c'en étoit fait, ceci épuisoit tout ; & je n'avois plus contre moi, raisonnablement parlant, que la mort de ma mere, celle de son fils, ou la mienne.

Encore, celle de ma mere, qui, je crois, (& l'amour me le pardonne) qui, dis-je, m'auroit,

je pense, été plus sensible que celle de Valville même, n'auroit pas, suivant toute apparence, empêché pour lors notre mariage; de sorte que je nâgeois dans la joie, & je me disois : tous mes malheurs sont donc finis; &, qui plus est, si mes premieres infortunes ont commencé par être excessives, il me semble que mes premières prospérités commencent de même; je n'ai peut-être pas perdu plus de biens que j'en retrouve; la mere à qui je dois la vie n'auroit peut-être pas été plus tendre que la mére qui m'adopte, & ne m'auroit pas laissé un meilleur nom que celui que je vais porter.

Madame de Miran me tint parole : dix ou onze jours se passerent sans que je la visse; mais presque tous les jours elle envoyoit au Couvent, & je reçus aussi deux ou trois billets de Valville, & ceux-ci sa mere les sçavoit; je ne vous les rapporterai point, il y en avoit de trop longs. Voici seulement ce que j'ai retenu du premier :

« Vous m'avez décelé à ma mere, Mademoi-» selle, (& c'est que j'avois montré son dernier » billet à Madame de Miran) mais vous n'y ga-» gnerez rien; au contraire, au lieu d'un billet ou » deux que j'aurois tout au plus hasardé de vous » écrire, vous en recevrez trois ou quatre, & da-

» vantage ; en un mot, tant qu'il me plaira, car ma
» mere le veut bien : il faut, s'il vous plaît, que
» vous le vouliez bien aussi. Je vous avois priée
» de ne lui dire, ni l'impertinence de la Dutour,
» ni le sot procédé de Madame de Fare, & vous
» n'avez tenu compte de ma priere ; vous avez
» un petit cœur mutin, qui s'est avisé d'être plus
» franc & plus généreux que le mien. Quel tort
» cela m'a-t-il fait ? aucun, &, grâces au Ciel,
» je vous mets au pis ; & si je n'ai pas le cœur
» aussi noble que vous, en revanche, celui de
» ma mere vaut bien le vôtre ; entendez-vous,
» Mademoiselle ? Ainsi il n'en sera ni plus ni moins ;
» & quand nous serons mariés, nous verrons un
» peu s'il est vrai que le vôtre soit plus noble que
» le mien : & en attendant, je puis me vanter, du
» moins, de l'avoir plus tendre. Sçavez-vous ce
» qu'ont produit tous les aveux que vous avez faits
» à ma mere ? Valville, m'a-t-elle dit, ma fille est
» incomparable ; tu lui avois recommandé le secret
» sur ce qui s'est passé chez Madame de Fare, &
» je ne t'en sçais pas mauvais gré ; mais elle m'a
» tout dit, & je n'en reviens point : je l'aime mille
» fois plus que je ne l'aimois, & elle vaut mieux
» que toi ».

Le reste du billet étoit rempli de tendresses ;

& voilà le ſeul dont je me ſuis reſſouvenue, & qui fût eſſentiel. Revenons. Il y avoit donc dix ou douze jours que je n'avois vu perſonne de chez Madame de Miran, quand, ſur les dix heures du matin, on vint me dire qu'il y avoit une parente de ma mere qui me demandoit, & qui m'attendoit au parloir.

Comme on ne me dit point ſi elle étoit vieille ou jeune, je m'imaginai que c'étoit Mademoiſelle de Fare, qui, après ſa mere, étoit la ſeule parente de Madame de Miran que je connuſſe; & je deſcendis, perſuadée que ce ne pouvoit être qu'elle.

Point du tout, je ne trouvai, au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre & menue, dont le viſage étroit & long lui donnoit une mine froide & ſeche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout deſquels étoient deux mains pâles & décharnées, dont les doigts ne finiſſoient point. A cette viſion, je m'arrêtai, je crus qu'on ſe trompoit, & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand ſpectre en vouloit; (car c'étoit ſous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller.) Madame, lui dis-je, je ne ſçache point avoir l'honneur d'être connue de vous, & ce n'eſt pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuſerez, me répondit elle; mais pour

en être plus sûre, je vous dirai que la Marianne que je cherche est une jeune fille orpheline, qui, dit-on, ne connoît ni ses parents ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une Marchande Lingere, appellée Madame Dutour, & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passés à sa maison de campagne. A tout ce que je dis-là, Mademoiselle, cette Marianne qui est Pensionnaire de Madame de Miran, n'est ce pas vous?

Oui, Madame, lui répartis-je : quelqu'intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même, je ne le nierai jamais, j'ai trop de cœur, & trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle : vous êtes très-aimable ; c'est dommage que vous portiez vos vues un peu trop haut. Adieu, la belle fille : je ne voulois pas en sçavoir davantage ; & là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette singuliere façon d'agir : je restai d'abord comme immobile, & puis la rappellant sur le champ : Madame, lui criai-je, Madame, à propos de quoi me venez-vous donc voir? êtes-vous parente de Madame de Miran, comme

vous me l'avez fait dire? Oui, ma belle enfant, très-parente, me répartit-elle, & une parente qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne sçais pas vos desseins, Madame, repris-je à mon tour: mais ce seroit bien mal fait à vous, si vous veniez ici pour me surprendre. Elle ne me répondit rien, & acheva de descendre.

Qu'est ce que cela signifie, m'écriai-je toute seule, & à quoi tend une visite si extraordinaire? est-ce encore quelque orage qui vient fondre sur moi? il en sera tout ce qu'il pourra, mais je n'y entends rien.

Et là-dessus je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident, non que je crusse qu'il y eût du mal à ne lui en rien dire: car de quelle conséquence cela pourroit-il être? je n'y en voyois aucune: mais il y auroit toujours eu quelque mystere à ne lui en point parler; & ce mystere, tout indifférent qu'il me paroissoit, je me le serois reproché, il me seroit resté sur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi. Et puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez

jamais trouvée que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, & peut-être ce motif faisoit-il beaucoup dans mon cœur; mais c'étoit du moins sans que je m'en apperçusse, je vous jure, & je croyois là-dessus ne suivre que les purs mouvemens de ma reconnoissance.

Quoi qu'il en soit, j'écrivis à Madame de Miran. Mardi à telle heure, lui disois-je, est venue me voir une Dame que je ne connois point, qui s'est dite votre parente, qui est faite de telle & telle maniere, & qui, après s'être bien assurée que j'étois la personne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle chose; (& là-dessus je rapportois ses propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit dommage que je portasse mes vues un peu trop haut) & ensuite, ajoutois-je, s'est brusquement retirée, sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la Dame en question me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qui ce peut-être, & je te le dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Aussi y demeurai-je: mais ce sera pas pour long-temps.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur

converſe entra dans ma chambre, & me dit, de de la part de l'Abbeſſe, qu'il y avoit une femme-de-chambre de Madame de Miran, qui venoit pour me prendre avec le carroſſe, & qu'ainſi je me hâtaſſe de m'habiller.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus poſitif; & je m'habille.

J'eus bien-tôt fait, un demi-quart d'heure après je fus prête, & je deſcendis.

La femme-de-chambre en queſtion, qui ſe promenoit dans la cour, parut à la porte quand on me l'ouvrit. Je vis une femme aſſez bien faite, miſe à-peu-près comme elle devoit l'être, avec des façons convenables à ſon état; enfin une vraie femme-de-chambre extrêmement révérencieuſe.

De douter qu'elle fût à Madame de Miran, en vertu de quoi cette défiance me ſeroit-elle venue? Voici le carroſſe dans lequel elle eſt arrivée, & ce carroſſe eſt à ma mere; il étoit un peu différent de celui que je connoiſſois & que j'avois toujours vu, mais ma mere peut en avoir plus d'un.

Mademoiſelle, me dit cette femme-de-chambre, je viens vous prendre, & Madame de Miran vous attend.

Seroit-ce, lui dis-je, qu'elle va dîner ailleurs,

& qu'elle veut m'emmener avec elle? il eſt pourtant de bonne heure.

Non, ce n'eſt pour aller nulle part, je penſe; & il me ſemble que ce n'eſt ſeulement que pour paſſer la journée avec vous, me répondit-elle, après avoir un inſtant héſité comme une perſonne qui ne ſçait que répondre. Mais cet inſtant d'embarras fut ſi court, que je n'y ſongeai que lorſqu'il ne fut plus temps.

Allons, Mademoiſelle, lui dis-je, partons, & ſur le champ nous montâmes en carroſſe. Je remarquai cependant que le cocher m'étoit inconnu, & il n'y avoit point de laquais.

Cette femme-de-chambre ſe mit d'abord vis-à-vis de moi; mais à peine fûmes-nous ſorties de la cour du Couvent, qu'elle me dit : je ne ſçaurois aller de cette façon-là, vous voulez bien que je me place à côté de vous.

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'action familiere. Je ſçavois que ce n'étoit point l'uſage, je l'avois entendu dire. Pourquoi, penſai-je en moi-même, cette femme-ci en agit-elle ſi librement avec moi, qui ſuis cenſée être ſi fort au-deſſus d'elle, & qu'elle doit regarder comme une amie de ſa Maitreſſe? je ſuis perſuadée que ce n'eſt pas-là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion, il m'en vint une autre ; j'obſervai que le cocher n'avoit point la livrée de ma mere, & tout de ſuite, je ſongeai à cette étonnante viſite que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran ; & toutes ces conſidérations furent ſuivies d'un peu d'inquiétude.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce cocher, lui dis-je ? Je ne l'ai jamais vu à votre Maitreſſe, Mademoiſelle. Auſſi n'eſt-il point à elle, me répondit cette femme ; c'eſt celui d'une Dame qui l'eſt venu voir, & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre Couvent. Et pendant ce temps nous avancions. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran que je connoiſſois, & qui étoit auſſi celle de la Dutour.

Vous vous reſſouviendrez bien que je ſçavois le chemin de chez cette Lingere à mon Couvent ; puiſque c'étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes que j'y fis porter, & je ne voyois aucune des rues que j'avois traverſées alors.

Mon inquiétude en augmenta ſi fort que le cœur m'en battit. Je n'en laiſſai pourtant rien paroître ; d'autant plus que je m'accuſois moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bientôt, lui dis-je ? Par quel

chemin nous conduit donc ce cocher? Par le plus court, & dans un moment nous arrêterons, me répondit-elle.

Je regardois, j'examinois, mais inutilement. Cette rue de la Dutour & de ma mere ne venoit point; & qui pis est, voici notre carrosse qui entre subitement par une grande porte, qui étoit celle d'un Couvent.

Eh! mon Dieu, m'écriai-je alors, où me menez-vous? Madame de Miran ne demeure point ici, Mademoiselle; je crois que vous me trompez: & aussi-tôt j'entends refermer la porte par laquelle nous étions entrés, & le carrosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot; je changeai de couleur, & je ne doutai plus qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah! misérable, dis-je, & quel est votre dessein? Point de bruit, me répondit-elle: il n'y a pas si grand mal, & je vous mene en bon lieu, comme vous voyez. Au reste, Mademoiselle Marianne, c'est en vertu d'une autorité supérieure que vous êtes ici : on auroit pu vous enlever d'une maniere qui eût fait plus d'éclat, mais on a jugé à propos d'y aller plus doucement; & c'est

moi qu'on a envoyée pour vous tromper, comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui, d'un air souriant & affectueux, attendoient que je fusse descendue de carrosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez, ma belle enfant, venez, s'écrierent-elles-; ne vous inquiétez point, vous ne serez pas fâchée d'être parmi nous. Une Touriere approcha du carrosse, où la tête baissée je versois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiselle, vous plaît-il de venir, me dit-elle en me donnant la main? Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la femme qui m'avoit conduite; & je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent; je fus remise pâle, interdite & sans force, entre les mains de ces Religieuses, qui de-là me porterent, à leur tour, jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foiblesse qui approchoit de l'évanouissement. J'avois les yeux fer-

més; ces filles me parloient, m'exhortoient à prendre courage, & je ne leur répondois que par des ſanglots & par des ſoupirs.

Enfin je levai la tête, & jettai ſur elles une vue égarée. Alors une de ces Religieuſe me prenant la main, & la preſſant entre les ſiennes:

Allons, Mademoiſelle, tâchez donc de revenir à vous, me dit-elle; ne vous allarmez point, ce n'eſt pas un ſi grand malheur que d'avoir été conduite ici; nous ne ſçavons pas le ſujet de votre douleur, mais de quoi eſt-il queſtion? ce n'eſt pas de mourir : c'eſt de reſter dans une maiſon où vous trouverez peut-être plus de douceur & plus de conſolation que vous ne penſez; Dieu n'eſt-il pas le maître? Hélas! peut-être le remercierez-vous bien-tôt de ce qui vous paroît aujourd'hui ſi fâcheux : ma fille, patience, c'eſt peut-être une grâce qu'il vous fait; calmez-vous, nous vous en prions; n'êtes-vous pas Chrétienne? & quels que ſoient vos chagrins, faut-il les porter juſqu'au déſeſpoir, qui eſt un ſi grand péché? Hélas! mon Dieu, nous arrive-t-il rien ici-bas qui mérite que nous vous offenſions? pourquoi tant gémir & tant pleurer? vous pouviez bien penſer qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive vous faire peur? On nous a dit mille

biens de vous, avant que vous vinssiez; vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raisonnable; montrez-nous donc qu'on a dit vrai. Votre physionomie promet un esprit bienfait ; il n'y en a pas une de nous ici qui ne vous aime déjà, je vous assûre: c'est ce que nous nous sommes dit toutes tant que nous sommes, seulement en vous voyant ; & si Madame n'étoit pas indisposée & dans son lit, ce seroit elle qui vous auroit reçue, tant elle étoit impatiente de vous voir. Ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous, & que vous nous avez donnée vous-même. Nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause ; on nous a dit de vous recevoir, & nous vous avons reçue avec tendresse, & charmées de vous.

Hélas ! ma Mere, répondis-je en jettant un soupir, je ne vous accuse de rien ; je vous rends mille grâces, à vous & à ces Dames, de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif & si attendrissant; on a quelquefois des tons si touchants dans la douleur : avec cela, j'étois si jeune, & par-là si intéressante, que je fis, je pense, pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné, sans doute, dit une d'entre elles;

elles; il faudroit lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire, repris-je, & je vous en remercie, je ne mangerois point.

Mais il fut décidé que je prendrois du moins un potage, qu'on alla chercher, & qu'on apporta avec un petit dîner de Communauté, & pour dessert, du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai le tout d'abord, mais ces Religieuses étoient si pressantes! ces personnes-là, dans leurs façons, ont quelque chose de si engageant, que je ne pus me dispenser de goûter de ce potage, de manger du reste, & de boire un coup de vin & d'eau, toujours en refusant, toujours en disant, je ne sçaurois.

Enfin, m'en voilà quitte; me voilà, non pas consolée, mais du moins assez calme. A force de pleurer on tarit les larmes; je venois de prendre un peu de nourriture, on me caressoit beaucoup, & insensiblement cette désolation à laquelle je m'étois abandonnée, se relâcha; de l'affliction, je tombai dans la tristesse; je ne pleurai plus, je me mis à rêver,

De quelle part me vient le coup qui me frappe, me disois-je? que pensera là-dessus Madame de Miran? que fera-t-elle? n'est-ce point cette parente de mauvais augure, que j'ai vue à mon Cou-

vent, qui eſt cauſe de ce qui m'arrive? mais comment s'y eſt-elle priſe? Madame de Fare n'entre-t-elle pas dans le complot? Quel deſſein a-t-on? ma mere ne me ſecourra-t-elle point? découvrira-t-elle où je ſuis? Valville pourra-t-il ſe réſoudre à me perdre? ne le gagnera-t-on pas lui-même? ne lui perſuadera-t-on pas de m'abandonner? Madame de Miran n'a-t-elle conſenti à rien, ou bien ne ſe rendra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi? ils ne me verront plus tous deux : on dit que l'autorité s'en mêle; mon hiſtoire deviendra publique. Ah! mon Dieu, il n'y aura plus de Valville pour moi, peut-être plus de mere.

C'étoit ainſi que je m'entretenois : les Religieuſes qui m'avoient reçue n'étoient plus avec moi, la cloche les avoit appellées au Chœur. Une Sœur Converſe me tenoit compagnie, & diſoit ſon chapelet, pendant que je m'occupois de ces douloureuſes réflexions, que j'adouciſſois quelquefois de penſées plus conſolantes.

Ma mere m'aime tant, c'eſt un ſi bon cœur, elle a été juſqu'ici ſi inébranlable, j'ai reçu tant de témoignages de ſa fermeté! eſt-il poſſible qu'elle change jamais? que ne m'a-t-elle pas dit encore la derniere fois qu'elle m'a vue! je veux finir mes

jours avec toi, je ne sçaurois plus me passer de ma fille; & puis Valville est un si honnête-homme, une ame si tendre, si généreuse! Ah! Seigneur, que de détresses! qu'est-ce que tout cela deviendra? C'étoit-là par où je finissois, & c'étoit en effet tout ce que je pouvois dire.

Aux soupirs que je poussois, la bonne Sœur Converse, tout en continuant son chapelet & sans parler, levoit quelquefois les épaules, de cet air qui signifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous font quelquefois compassion.

Quelquefois aussi elle interrompoit ses prières, & me disoit: eh! mon bon Jésus, ayez pitié de nous; hélas! Mademoiselle, que Dieu vous console & vous soit en aide.

Mes Religieuses revinrent me trouver. Eh bien! qu'est-ce, me dirent-elles? sommes-nous un peu plus tranquilles? Ah çà! vous n'avez pas vu notre Jardin, il est fort beau; Madame nous a dit de vous y mener, venez y faire un tour, la promenade dissipe, cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde; & puis nous irons voir Madame, qui est levée.

Comme il vous plaira, Mesdames, répondis-je; & je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts-d'heure, ensuite nous nous ren-

dîmes dans l'appartenent de l'Abbesse; mais ces Religieuses n'y resterent qu'un instant avec moi, & se retirerent insensiblement l'une après l'autre.

Cette Abbesse étoit âgée, d'une grande naissance, & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vu de si serein, de si posé, & en même-temps de si grave, que cette physionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée, mais on ne remarquoit pas cela tout-d'un-coup; c'étoit de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux: on diroit que le temps les ménage, que les années ne s'y sont point appesanties, qu'elles n'y ont fait que glisser: aussi n'y ont-elles laissé que des rides douces & légeres.

Ajoutez à tout ce que je dis-là je ne sçais quel air de dignité ou de prud'hommie monacale, & vous pourrez vous représenter l'Abbesse en question, qui étoit grande & d'une propreté exquise. Imaginez-vous quelque chose de simple, mais d'extrêmement net & arrangé, qui rejaillit sur l'âme, & qui est comme une image de sa pureté, de sa paix, de sa satisfaction, & de la sagesse de ses pensées.

Dès que je fus seule avec cette Dame: Mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, me dit-elle. Je pris donc un siége. On me l'avoit bien dit,

ajouta-t-elle, qu'on se prévient tout-d'un-coup en votre faveur; il n'est pas possible, avec l'air de douceur que vous avez, que vous ne soyez extrêmement raisonnable ; toutes mes Religieuses sont enchantées de vous : dites-moi, comment vous trouvez-vous ici?

Hélas! Madame, lui répondis-je, je m'y trouverois fort bien, si j'y étois venue de mon plein gré; mais je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, & fort en peine de sçavoir pourquoi on m'y a mise.

Mais, répartit-elle, n'en devinez-vous pas la raison? ne soupçonnez-vous point ce qui en peut être la cause? Non, Madame, repris-je: je n'ai fait ni de mal, ni d'injure à personne.

Eh bien! je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit-elle, ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, & ce que je me suis chargée de vous dire à vous-même.

Il y a un homme dans le monde, homme de condition, très-riche, qui appartient à une famille des plus considérables, & qui veut vous épouser; toute cette famille en est allarmée : & c'est pour l'en empêcher qu'on a cru devoir vous soustraire à sa vue. Non pas que vous ne soyez une fille très-sage & très-vertueuse; de ce côté-là, on

vous rend pleine justice, ce n'est pas là-dessus qu'on vous attaque; c'est seulement sur une naissance qu'on ne connoît point, & dont vous sçavez tout le malheur. Ma fille, vous avez affaire à des parents puissants, qui ne souffriront point un pareil mariage. S'il ne falloit que du mérite, vous auriez lieu d'espérer que vous leur conviendriez mieux qu'une autre; mais on ne se contente pas de cela dans le monde. Toute estimable que vous êtes, ils n'en rougiroient pas moins de vous voir entrer dans leur alliance; vos bonnes qualités n'en rendroient pas votre mari plus excusable; on ne lui pardonneroit jamais une épouse comme vous; ce seroit un homme perdu dans l'estime publique. J'avoue qu'il est fâcheux que le monde pense ainsi; mais, dans le fond, on n'a pas tant de tort: la différence des conditions est une chose nécessaire dans la vie; & elle ne subsisteroit plus, il n'y auroit plus d'ordre, si on permettoit des unions aussi inégales que le seroit la vôtre, on peut dire même aussi monstrueuses, ma fille: car, entre nous, & pour vous aider à entendre raison, songez un peu à l'état où Dieu a permis que vous soyez, & à toutes ses circonstances; examinez ce que vous êtes, & ce qu'est celui qui veut vous

épouser; mettez-vous à la place des parents, je ne vous demande que cette petite réflexion-là.

Eh! Madame, Madame, & moi je vous demande quartier là-dessus, lui dis-je de ce ton naïf & hardi qu'on a quelquefois dans une grande douleur. Je vous assûre que c'est un sujet sur lequel il ne reste plus de réflexions à faire, non plus que d'humiliations à essuyer. Je ne sçais que trop ce que je suis, je ne l'ai caché à personne; on peut s'en informer, je l'ai dit à tous ceux que le hasard m'a fait connoître: je l'ai dit à Monsieur de Valville, qui est celui dont vous parlez; je l'ai dit à Madame de Miran sa mere; je lui ai représenté toutes les miseres de ma vie, de la maniere la plus forte, & la plus capable de les rebuter; je leur en ai fait le portrait le plus dégoûtant; j'y ai tout mis, Madame, & l'infortune où je suis tombée dès le berceau, au moyen de laquelle je n'appartiens à personne, & la compassion que des inconnus ont eue de moi dans une route où mon pere & ma mere étoient étendus morts; la charité avec laquelle ils me prirent chez eux, l'éducation qu'ils m'ont donnée dans un Village, & puis la pauvreté où je suis restée après leur mort; l'abandon où je me suis vue, les secours que j'ai reçus d'un honnête-homme qui

vient de mourir auſſi, ou bien, ſi l'on veut, les âumônes qu'il m'a faites : car c'eſt ainſi que je me ſuis expliquée, pour m'humilier davantage, pour mieux peindre mon indigence, pour rendre Monſieur de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi ; que veut-on de plus ? Je ne me ſuis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât ; il n'y a peut-être perſonne qui eût la cruauté de me traiter auſſi mal que je l'ai fait moi-même ; & je ne comprends pas, après tout ce que j'ai avoué, comment Madame de Miran & Monſieur de Valville ne m'ont pas laiſſée-là. Je devois les faire fuir, je défierois qu'on imaginât une perſonne plus chétive que je me le ſuis rendue ; ainſi il n'y a plus rien à m'objecter à cet égard, on ne ſçauroit me mettre plus bas ; & les répétitions ne ſerviroient plus qu'à accabler une fille ſi affligée, ſi à plaindre & ſi infortunée, que vous, Madame, qui êtes Abbeſſe & Religieuſe, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'avoir pitié de moi, & que de refuſer d'être de moitié avec les perſonnes qui me perſécutent, & qui me font un crime d'un amour dont il n'a pas tenu à moi de guérir Monſieur de Valville, & qui eſt plutôt un effet de la permiſſion de Dieu, que de mon

adreſſe & de ma volonté. Si les hommes ſont ſi glorieux, cè n'eſt pas à une Dame auſſi pieuſe & auſſi charitable que vous à approuver leur mauvaiſe gloire ; & s'il eſt vrai auſſi que j'aie beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardieſſe de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. Monſieur de Valville, qui eſt un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage, il s'eſt bien contenté de cela. Madame de Miran, qui eſt généralement aimée & eſtimée, qui a un rang à conſerver auſſi-bien que ceux qui me nuiſent, & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux, s'en eſt contentée de même, quoique j'aie fait tout mon poſſible afin qu'elle ne ſe contentât point ; elle le ſçait : cependant la mere & le fils penſent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur réſiſte ; que je refuſe ce qu'ils m'offrent, ſur-tout quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, & que ce n'eſt ni leurs richeſſes ni leur rang que j'eſtime, mais ſeulement leur tendreſſe ? D'ailleurs, ne ſont-ils pas les maîtres ? ne ſçavent-ils pas ce qu'ils font ? les ai-je trompés ? ne ſçais-je pas que c'eſt trop d'honneur pour moi ? On ne m'apprendra rien là-deſſus, Madame : ainſi, au nom de Dieu, n'en parlons plus ; je ſuis la derniere de toutes les créatures

de la terre en naiſſance; je ne l'ignore pas : en voilà aſſez. Ayez ſeulement la bonté de me dire à préſent qui ſont les gens qui m'ont miſe ici, & ce qu'ils prétendent avec la violence avec laquelle ils en uſent aujourd'hui contre moi.

Ma chere enfant, me répondit l'Abbeſſe en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penſerois comme elle; j'entre tout-à-fait dans vos raiſons; mais ne le dites pas.

A ce diſcours, je lui pris la main que je baiſai, & cette action parut lui plaire & l'attendrir.

Je ſuis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t-elle: je ne vous ai parlé comme vous venez de l'entendre, qu'à cauſe qu'on m'en a priée; &, avant que vous vinſſiez, je ne vous imaginois pas telle que vous êtes, il s'en faut de beaucoup. Je m'attendois à vous trouver jolie, & peut-être ſpirituelle; mais ce n'étoit-là ni l'eſprit ni les grâces, & encore moins le caractere que je me figurois. Vous êtes digne de la tendreſſe de Madame de Miran, & de ſa complaiſance pour les ſentiments de ſon fils; en vérité, très-digne. Je ne connoîs point cette Dame: mais ce qu'elle fait pour vous, me donne une grande opinion d'elle; & elle ne peut être

elle-même qu'une Femme d'un très-grand mérite.

Que tout ce que je vous dis-là ne vous passe point, je vous le répete, ajouta-elle en me voyant pleurer de reconnoissance; & venons au reste.

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici; & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer, ou à rester dans notre Maison, c'est-à-dire, à y prendre le voile; ou de consentir à un autre mariage.

Je souhaiterois que le premier parti vous plût; je vous l'avoue sincerement; & je le souhaiterois autant pour vous que pour moi, à qui l'acquisition d'une fille comme vous feroit grand plaisir. Et d'où vient aussi pour vous? C'est que vous êtes belle, & que dans le monde avec la beauté que vous avez, & quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres; & qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté & pour vous & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut on tirer de sa beauté, que de la consacrer à Dieu, qui vous l'a donnée, & de qui vous n'éprouverez ni l'infidélité ni le mépris que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même? c'est souvent un malheur que d'être belle;

un malheur pour le temps, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en Religieuse : point du tout, je vous parle le langage de la raison, un langage dont la vérité se justifie tous les jours, & que la plus saine partie des gens du siecle vous tiendroient eux-mêmes.

Je ne vous le dis qu'en passant, & je n'appuie point là-dessus.

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui ; & dès ce soir on doit venir sçavoir votre réponse. Consultez-vous, ma chere enfant ; voyez ce qu'il faut que je dise, & quelle parole je donnerai pour vous ; car on demande votre parole sur l'un ou l'autre de ces deux partis, sous peine d'être dès demain transférée ailleurs, & même bien loin de Paris, si vous ne répondiez pas. Ainsi, dites moi, voulez-vous être Religieuse ? aimez-vous mieux être mariée ?

Hélas ! ma Mere, ni l'un ni l'autre, répartis-je : je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la maniere dont on me le propose ; & vous ne me le conseilleriez pas vous-même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendresse, ou plutôt d'une passion qui n'a à la vérité que des vues légitimes, & qui, je crois, est innocente aujourd'hui ; mais qui cesseroit de l'être, dès que je serois engagée par

des vœux : auſſi ne m'engagerois-je point, le Ciel m'en préſerve ; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour le pouvoir. A l'egard du mariage auquel on prétend que je conſente, qu'on me laiſſe du temps pour réfléchir là-deſſus.

On ne vous en laiſſe point, ma fille, me répondit l'Abbeſſe ; & c'eſt une affaire qu'on veut ſe hâter de conclure. Vous devez être mariée en très-peu de jours, ou vous réſoudre à ſortir de Paris, pour être conduite, on ne m'a pas dit où ; &, ſi vous m'en croyiez, mon avis ſeroit que vous promiſſiez de prendre le mari en queſtion, à condition que vous le verrez auparavant, que vous ſçaurez quel homme c'eſt, de quelle part il vient, quelle eſt ſa fortune ; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épouſiez. Ce ſont de ces choſes qu'on ne peut, ce me ſemble, vous refuſer, quelque envie qu'on ait d'aller vîte ; vous y gâgnerez du temps ; & que ſçait-on ce qui peut arriver dans l'intervalle ?

Vous avez raiſon, Madame, lui dis-je en ſoupirant : c'eſt-là cependant une bien petite reſſource ; mais n'importe : il n'y a donc qu'à dire que je conſens au mariage, pourvu qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire : peut-être quelque

évènement favorable me délivrera-t-il de la perſécution que j'éprouve.

Nous en étions-là, quand une Sœur avertit l'Abbeſſe qu'on l'attendoit à ſon parloir. Ce pourroit bien être de vous qu'il eſt queſtion, ma fille, me dit-elle; je ſoupçonne que c'eſt votre réponſe qu'on vient ſçavoir : en tout cas, nous nous reverrons tantôt ; j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chere enfant, ſoyez-en perſuadée.

Elle me quitta là-deſſus, & je revins dans la chambre où j'avois dîné; j'y entrai le cœur mort; je ſuis ſûre que je n'étois pas reconnoiſſable; j'avois l'eſprit bouleverſé, c'étoit de ces accablements où l'on eſt comme imbécile.

Je fus bien une heure dans cet état; j'entendis enſuite qu'on ouvroit ma porte, on entra : je regardois qui c'étoit, ou plutôt j'ouvrois les yeux, & ne diſois mot. On me parloit, je n'entendois pas : hem ? quoi? que voulez-vous ? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Enfin, on me répéta ſi ſouvent que l'Abbeſſe me demandoit, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas, me dit-elle d'auſſi loin qu'elle m'apperçut; c'eſt de vous qu'il s'agiſſoit, & j'augure bien de ce qui va ſe paſſer. J'ai dit que

vous acceptiez le parti du mariage ; & demain, entre onze heures & midi, on enverra un carrosse qui vous menera dans une maison où vous verrez, & le mari qu'on vous destine, & les personnes qui vous le proposent. J'ai tâché, par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez, & j'espere qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille : tous les évènements dépendent de sa providence : & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici ; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé que je ne me mêlerois de rien ; j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très-fâchée.

Une Religieuse, qui vint alors, abrégea notre entretien ; & je retournai dans le jardin un peu moins abattue que je ne l'avois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées ; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain ; je méditai ce que je dirois, & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit

impoſſible qu'on ne s'y rendît pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il eſt vrai que les petits arrangements qu'on prend d'avance ſont aſſez ſouvent inutiles, & que c'eſt la maniere dont les choſes tournent, qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occaſions : mais ces ſortes de préparations vous amuſent & vous ſoulagent. On ſe flatte de gagner ſon procès, pendant qu'on fait ſon plaidoyer ; cela eſt naturel, & le temps ſe paſſe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maiſon où l'on me transfere, il y aura du chemin, me diſois-je. Eh ! mon Dieu, ſi vous permettiez que Valville ou Madame de Miran rencontraſſent le carroſſe où je ſerai, ils ne manqueroient pas de crier qu'on arrêtât ; & ſi ceux qui me meneront ne le vouloient pas, de mon côté je crierois, je me débattrois, je ferois du bruit ; & au pis aller mon Amant & ma mere pourroient me ſuivre, & voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous prie, à quoi l'on va penſer dans de certaines ſituations. Il n'y a point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine, point de chimere agréable ou fâcheuſe qu'on ne ſe forge.

Auſſi

Auſſi en ſuppoſant même que je rencontraſſe ma mere ou ſon fils, étoit-il bien ſûr qu'ils crieroient qu'on arrêtât ? penſois-je en moi-même. Ne fermeront-ils pas les yeux ; ne feront ils point ſemblant de ne me pas voir ? Eh ! Seigneur, s'ils avoient donné les mains à mon enlevement ; ſi la famille, à force de repréſentations, de prieres, de reproches, leur avoit perſuadé de ſe dédire ? Les maximes ou les uſages du monde me ſont ſi contraires ; les grands ſentiments ſe ſoutiennent ſi difficilement, & le miſérable orgueil des hommes veut qu'on faſſe ſi peu de cas de moi, il eſt ſi ſcandaliſé de ma miſere ! & là-deſſus je recommençois à pleurer, & un moment après à me flatter. Mais j'oubliois un article de mon récit.

C'eſt qu'en rentrant ſur le ſoir dans ma chambre au ſortir du jardin où je m'étois promené, je vis mon coffre (car je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit ſur une chaiſe, & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne ſçauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa ; mon enlevement m'avoit, je penſe, moins conſternée : les bras m'en tomberent.

Comment ! m'écriai-je, ceci eſt donc bien ſérieux ! car juſqu'alors je n'avois pas fait réflexion

que mes hardes me manquoient, & quand j'y aurois songé, je n'aurois eu garde de les demander; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soufferte.

Quoi qu'il en soit, dès que je les vis, mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à mon coffre! il n'y a donc plus de ressource. Vous eussiez dit que tout le reste n'étoit encore rien en comparaison de cela: ce malheureux coffre en signifioit cent fois davantage; il décidoit, & il m'accabla: ce fut un trait de rigueur qui me laissa sans réplique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait, tout le monde est d'accord contre moi; c'est un adieu éternel qu'on me donne, il est certain que ma mere & son fils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois si affirmativement cette conséquence. Il faudroit vingt pages pour vous l'expliquer; ce n'étoit pas ma raison, c'étoit ma douleur qui concluoit ainsi.

Dans les circonstances où j'étois, il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont tristes à voir au premier coup-d'œil, qui ont une apparence effrayante; & c'est par-là qu'on les saisit, quand on a l'âme déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes: on ne veut donc plus de moi; on rompt donc tout commerce; il est donc résolu qu'on ne me verra plus: voilà de quoi cela avoit l'air pour une personne déjà aussi découragée que je l'étois; & ce n'auroit rien été, si j'avois raisonné.

On m'enleve d'une maison pour me mettre dans une autre: il falloit bien que mes hardes me suivissent; le transport qu'on en fesoit n'étoit qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arriveroit: voilà ce que j'aurois pensé, si j'avois été de sang-froid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce carrosse que l'Abbesse m'avoit annoncé, fut dans la cour précisément à l'heure qu'elle m'avoit dite. On vint m'avertir, je descendis tremblante; & le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avoit enlevée de mon Couvent, pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit salut assez indifférent: bon jour, Mademoiselle Marianne; vous vous passeriez bien de me revoir, me dit-elle: mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de

tout ceci, & je voudrois bien être à votre place, moi qui vous parle : à la vérité, je ne suis ni si jeune, ni si jolie que vous; c'est ce qui fait la différence.

Et nous étions déjà dans le carrosse, pendant qu'elle me parloit ainsi.

Vous sçavez donc quelque chose de ce qui me regarde, lui dis-je ? Eh ! mais, oui, me répondit-elle : j'en ai entendu dire quelques mots par-ci, par-là : il s'agit d'un homme d'importance qu'on ne veut point que vous épousiez ; n'est-ce pas ?

A-peu-près, repris-je. Eh bien ! me répartit-elle, ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune homme qu'on vous refuse; par ma foi ! je ne trouve pas que vous ayez tant à vous plaindre : on dit que vous n'avez ni pere ni mere, & qu'on ne sçait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes; on ne vous en fait point un reproche, ce n'est pas votre faute; mais entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela ? on reste sur le pavé; on vous en montrera mille comme vous qui y sont : cependant il n'en est ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un amant qui est trop grand Seigneur pour être votre mari; mais en revanche on vous en donne un autre que vous n'auriez jamais eu, & dont une belle & bonne fille de

bourgeois s'accommoderoit à merveille. Je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai pere & mere, oncle & tante, & tous les parents, tous les cousins du monde; & il faut que vous soyez née coîffée. Je vous en parle sçavamment, au reste; car j'ai vu le mari dont il s'agit. C'est un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien fait. Je ne sçais pas son bien; mais il a de si bonnes protections, qu'il n'en a que faire, & il ira loin: je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort heureux de vous avoir; mais cela n'empêche pas que ce ne soit une fortune & un très-bon établissement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous me menez, & à qui je vais parler?

Oh! reprit-elle, ce sont des personnes de très-grande importance; vous êtes en de bonnes mains. Nous allons chez Madame de.... qui est une parente de la famille de votre premier amant. Or cette Dame qu'elle me nommoit, n'étoit, s'il vous plaît, que la femme du Ministre, & je devois paroître devant le Ministre même, ou, pour mieux dire, j'allois chez lui. Jugez à quelles sortes

parties j'avois à faire, & s'il me restoit la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit que j'avois imaginé que Madame de Miran ou son fils pourroient me rencontrer en chemin : mais quand même ce hasard-là me seroit arrivé, il me seroit devenu bien inutile, par la précaution que prit la femme, qui avoit apparemment ses ordres ; il y avoit des rideaux tirés sur les glaces du carrosse, de façon que je ne pouvois ni voir ni être vue.

Nous arrivâmes, & on nous arrêta à une porte de derriere qui donnoit dans un vaste jardin, que nous traversâmes, & dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc, en attendant, me dit-elle, qu'elle eût été sçavoir s'il étoit temps que je me présentasse.

A peine y avoit-il un demi-quart-d'heure que j'étois seule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maison, & qui, en m'abordant d'un air de politesse subalterne & domestique, me dit :

Ne vous impatientez pas, Mademoiselle. Monsieur de.... (& ce fut le Ministre qu'elle me nomma) est enfermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fait.

Alors, par une allée qui rentroit dans celle où nous étions, vint un jeune homme de vingt huit à trente ans, d'une figure assez passable, vétu fort uniment, mais avec propreté; qui nous salua, & qui feignit aussi-tôt de se retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiselle attend qu'on la vienne prendre; je n'ai pas le temps de rester avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie: la commission est bien agréable, comme vous voyez. Aussi vous suis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérencieux que galant.

Ah cà! dit la femme, je vous laisse donc: Mademoiselle, c'est un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle, sans quoi je ne m'en irois pas, & son entretien vaut bien le mien; là-dessus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie, me dis-je en moi-même, & pourquoi cette femme me laisse-t-elle?

Ce jeune homme me parut d'abord assez interdit, & il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau temps du monde, & cette allée-ci est charmante; c'est comme si

on étoit à la campagne : oui, répartis-je, & puis la converſation tomba ; je ne m'embarraſſois guères de ce qu'elle deviendroit.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la releveroit, & le ſeul moyen dont il s'aviſa pour cela, ce fut de tirer ſa tabatiere, & puis me la préſentant ouverte : Mademoiſelle en uſe-t-elle, me dit-il ? Non, Monſieur, répondis-je ; & le voilà encore à ne ſçavoir que dire. Les monoſyllabes dont j'uſois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune reſſource. Comment faire ?

Je touſſai. Mademoiſelle eſt-elle enrhumée ? ce temps-ci cauſe beaucoup de rhumes ; hier il faiſoit froid, aujourd'hui il fait chaud, & ces changements de temps n'accommodent pas la ſanté. Cela eſt vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque temps qu'il faſſe, je ne ſuis point ſujet aux rhumes, je ne connoîs pas ma poitrine ; rien ne m'incommode.

Tant-mieux, lui dis-je. Quant à vous, Mademoiſelle, me répartit-il, enrhumée ou non, vous n'en avez pas moins le meilleur viſage du monde, auſſi bien que le plus beau.

Monſieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je.... Oh ! c'eſt la vérité. Paris eſt bien grand : mais il n'y a certainement pas beaucoup de per-

ſonnes qui puiſſent ſe vanter d'être faites comme Mademoiſelle, ni d'avoir tant de grâces.

Monſieur, lui dis-je, voilà des complimens que je ne mérite point; je ne me pique pas de beauté, & il n'eſt pas queſtion de moi, s'il vous plaît. Mademoiſelle, je dis ce que je vois, & il n'y a perſonne à ma place qui ne vous en dît autant & davantage, reprit-il; vous ne devez pas vous fâcher d'un diſcours qu'il vous eſt impoſſible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez, & ce ſeroit grand dommage; car il eſt certain qu'il n'y a point de Dame qui ſoit ſi digne d'être conſidérée. En mon particulier, je me tiens bienheureux de vous avoir vue, & encore plus heureux ſi cette occaſion, qui m'eſt ſi favorable, me procuroit le bonheur de vous revoir & de vous préſenter mes ſervices.

A moi, Monſieur, qui ne vous trouve ici que par haſard, & qui, ſuivant toute apparence, ne vous retrouverai de ma vie?

Eh! pourquoi de votre vie, Mademoiſelle, reprit-il? c'eſt ſelon votre volonté, cela dépend de vous, & ſi ma perſonne ne vous étoit pas déſagréable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des ſuites; il ne tiendra qu'à vous que nous

ayons fait connoiſſance enſemble pour toujours; & pour ce qui eſt de moi, il n'y a pas à douter que je ne le ſouhaite; il n'y a rien à quoi j'aſpire tant: c'eſt ce que la ſincere inclination que je me ſens pour vous m'engage à vous dire; il eſt vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiſelle, & vous direz que c'eſt avoir le cœur pris bien promptement: mais c'eſt le mérite & la phyſionomie des gens qui reglent cela. Certainement je ne m'attendois pas à tant de charmes; & puiſque nous ſommes ſur ce ſujet, je prendrai la liberté de vous aſſurer que tout mon deſir eſt d'être aſſez fortuné pour vous convenir, & pour obtenir la poſſeſſion d'une auſſi charmante perſonne que Mademoiſelle.

Comment! Monſieur, repris-je, négligeant de répondre à d'auſſi peſantes & d'auſſi groſſieres proteſtations de tendreſſe, vous ne vous attendiez pas, dites vous, à tant de charmes? eſt-ce que vous avez ſçu que vous me verriez ici, en étiez-vous averti?

Oui, Mademoiſelle, me répartit-il: ce n'eſt pas la peine de vous tenir plus long-temps en ſuſpens; c'eſt de moi que Mademoiſelle Cathos vous a entretenue en vous amenant, elle vient de

me le dire. Quoi ! m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi vous voyez bien que j'ai raison, quand je dis que notre connoissance durera long-temps, si vous en êtes d'avis ; c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin, & on ne m'a laissé avec vous, qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir. On m'avoit bien promis que je verrois une très-aimable Demoiselle : mais j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit ; d'où il arrive que ce sera avec un tendre amour que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par intérêt, comme je le croyois : oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime ; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous, je n'en ai point vu de pareilles ; & c'est ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant ; car, quoique j'aie bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune. Aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres, & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit. Vous êtes bien mon fait ; il n'y a plus qu'à sçavoir si je suis le vôtre. Au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur &

de mon caractere, je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports: je ne suis ni joueur, ni débauché; je me vante d'être rangé, je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon, & je ne serai pas pis quand je serai en ménage. Au contraire, une femme & des enfants vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultés présentes, elles ne sont pas bonnement bien considérables: mon pere a un peu mangé, un peu trop aimé la joie; ce qui n'enrichit pas une famille: d'ailleurs, j'ai un frere & une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité, mais c'est toujours trois parts au lieu d'une. On me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage, mais ce n'est pas cela que je regarde: le principal est qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, & qu'on me va mettre dans les affaires, dès que notre contrat sera signé; sans compter que, depuis trois ans, je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointements d'un petit emploi que j'ai, & qu'on me change contre un plus fort: ainsi, comme vous voyez, nous serions bientôt à notre aise, avec la protection que j'ai. C'est ce que vous sçaurez de la propre bouche de Monsieur de.... (il parloit du Ministre:) car je ne vous dis rien

que de vrai, ma chere Demoiselle, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva : doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler ; point de gestes, s'il vous plaît : nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur ? Qui je suis, Mademoiselle, me répondit-il d'un air confus & pourtant piqué ? J'ai l'honneur d'être le fils du pere nourricier de Madame de.... (il me nomma la femme du Ministre) ainsi *elle* est ma sœur de lait ; rien que cela. Ma mere a une pension d'elle, ma sœur la sert actuellement en qualité de premiere fille-de-chambre ; elle nous aime tous, & elle veut avoir soin de ma fortune.

Voilà qui je suis, Mademoiselle ; y a-t-il rien là dedans qui vous choque ? est-ce que le parti n'est pas de votre goût ?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe gueres à me marier. C'est peut-être que je vous déplais, me répartit-il ? Non, lui dis-je ; mais si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, & je ne vous aime pas encore ; nous verrons dans la suite. Tant-pis, c'est l'effet de mon malheur, me répondit-il. Ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours qu'on

me parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi, Monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, & ce n'est pas à quoi je songe; mais véritablement je ne me serois pas imaginé que vous eussiez eu tant de mépris pour moi, me dit-il; j'aurois cru que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où vous êtes, qui est naturellement assez fâcheuse, & pas des plus favorables à vôtre établissement. Excusez si je vous en parle; mais c'est par bonne amitié, & en maniere de conseil: il y a des occasions qu'il ne faut pas laisser aller, principalement quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, & qui ne sont pas plus les difficiles que moi. En cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien aise d'entrer dans une famille; moi, je m'en passe: c'est ce qu'il y a à considérer.

Ah! Monsieur, lui dis-je, avec un geste d'indignation, vous me tenez-là un étrange discours, & votre amour n'est gueres poli; laissons cela, je vous prie.

Pardi! Mademoiselle, comme il vous plaira, me répondit-il, en se levant: je n'en serai ni pis

ni mieux ; & avec votre permiſſion, il n'y a pas de quoi être ſi fiere. Si ce n'eſt pas vous, j'en ſuis bien mortifié, mais ce ſera une autre : on a cru vous faire plaiſir, & point de tort. A l'exception de votre beauté que je ne diſpute pas, & qui m'a donné dans la vue, je ne ſçais pas qui y perdra le plus de nous deux. Je n'ai chicanné ſur rien, quoique tout vous manque ; je vous aurois eſtimée, honorée, & chérie ni plus ni moins ; & dès que cela ne vous accommode pas, je prends congé de Mademoiſelle, & je reſte bien ſon très-humble ſerviteur.

Monſieur, lui dis-je, je ſuis votre ſervante. Là-deſſus, il fit quelques pas pour s'en aller ; & puis revenant à moi :

Au ſurplus, Mademoiſelle, je ſonge que vous êtes ſeule ; & ſi, en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque choſe, je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille grâces, Monſieur, lui répondis-je la larme à l'œil, non pas de ce qu'il me quittoit, comme vous pouvez penſer, mais de la douleur de me voir livrée à d'auſſi mortifiantes aventures.

Ce n'eſt peut-être pas moi qui ſuis cauſe que vous pleurez, Mademoiſelle, ajouta-t-il : je n'ai rien dit qui ſoit capable de vous chagriner. Non, Monſieur, repris-je, je ne me plains point de vous ; & ce n'eſt pas la peine que vous reſtiez ; car voici la perſonne qui m'a amenée ici & qui arrive.

En effet, je voyois venir de loin Mademoiſelle Cathos, (c'étoit ainſi qu'il l'avoit appellée ;) & ne voulant pas apparemment l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je feſois à ſon amour, il ſe retira avant qu'elle m'abordât ; & prit même un chemin différent du ſien, pour ne pas la rencontrer.

Pourquoi donc M. Villot vous quitte-t-il, me dit cette femme en m'abordant ? eſt-ce que vous l'avez renvoyé ? Non, repris-je ; c'eſt que vous veniez, & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien ! repartit-elle, Mademoiſelle Marianne, n'eſt-il pas vrai que c'eſt un garçon bien fait ? vous ai-je trompée ? quand vous n'auriez pas les diſgrâces que vous ſçavez, en demanderiez-vous un autre, & Dieu ne vous fait-il pas une grande grâce ? Allons, partons, ajouta t-elle ; on nous attend.

Je

Je me levai tristement sans lui répondre, & la suivis ; Dieu sçait dans quelle situation d'esprit.

Nous traversâmes de longs appartements, & nous arrivâmes dans une salle où se tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une étoit un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, d'une figure fort noble ; l'autre, un homme plus âgé, qui avoit l'air d'un Officier ; & qui s'entretenoient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduisoit ; je vais avertir que vous êtes là. Elle entra aussi-tôt dans une chambre dont elle ressortit un moment après.

Mais pendant ce court espace de temps qu'elle m'avoit laissée seule, le jeune homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont-là de ces choses qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyons plongées, notre vanité fait toujours ses fonctions, elle n'est jamais en défaut, & la gloire de nos charmes est une affaire à part, dont rien ne nous distrait.

J'entendis même que ce jeune homme disoit à l'autre du ton d'un homme qui admire : avez-vous jamais rien vu de si aimable ?

Je baissai les yeux & je détournai la tête ; mais ce fut toujours une petite douceur que je ne négligeai point de goûter chemin faisant, & qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre ; je la suivis & les deux hommes entrerent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe, & l'autre d'épée. M. Villot (vous sçavez qui c'est) y étoit aussi à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier, & dans une humble contenance.

J'ai dit trois Messieurs, je n'en compte pas un quatrieme, quoique le principal, puisqu'il étoit le Maître de la maison ; ce que je conjecturai en le voyant sans chapeau. C'étoit le Ministre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant M. de.... que vous êtes, me dit-elle : & elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle figure & de bonne mine, d'une physiono-

mie qui vous rassuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous remplissoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous, & de la justice qu'il alloit vous rendre.

C'étoient de ces traits que le temps a moins vieillis, qu'il ne les a rendus respectables. Figurez-vous un visage qu'on aime à voir, sans songer à l'âge qu'il a; on se plaisoit à sentir la vénération qu'il inspiroit; la santé même qu'on y voyoit avoit quelque chose de vénérable; elle y paroissoit encore moins l'effet du tempérament, que le fruit de la sagesse, de la sérénité & de la tranquillité de l'âme.

Cette âme y faisoit réjaillir la douceur de ses mœurs: elle y peignoit l'aimable & consolante image de ce qu'elle étoit; elle l'embellissoit de toutes les grâces de son caractere, & ces grâces-là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Ministre devant qui je parus; je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministere, ce seroit une matiere qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moi-même entendu dire.

C'est qu'il y avoit dans sa façon de gouverner

un mérite bien particulier, & qui étoit jusqu'alors inconnu dans tous les Ministres.

Nous en avons eu dont le nom est pour jamais consacré dans nos Histoires; c'étoient de grands hommes, mais qui durant leur ministere avoient eu soin de tenir les esprits attentifs à leurs actions, & de paroître toujours suspects d'une profonde politique. On les imaginoit toujours entourés de mysteres; ils étoient bien-aises qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits; que dans une affaire épineuse on pensât qu'ils seroient habiles, même avant qu'ils le fussent: c'étoit-là une opinion flatteuse dont ils faisoient en sorte qu'on les honorât; industrie superbe, mais que leurs succès rendoient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne sçavoit point où ils alloient; mais on les voyoit aller: on ignoroit où tendoient leurs mouvements; mais on les voyoit se remuer, & ils se plaisoient à être vus, & ils disoient, regardez-moi.

Celui-ci au contraire, disoit-on, gouvernoit à la maniere des Sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, & désintéressée pour eux-mêmes; qui songent à être utiles, & jamais

à être vantés ; qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles ; ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires ; rien ne les en distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelles du travail qu'elles ont coûté ; c'est un génie sans ostentation qui les a conduites ; il a tout fait pour elles, & rien pour lui : d'où il arrive que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contents que surpris ; il n'y a que les gens qui pensent, qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du Ministre dont il est question : falloit-il surmonter des difficultés presque insurmontables ; remédier à tel inconvénient presque sans remede ; procurer une gloire, un avantage, un bien nécessaire à l'Etat ; rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit, & que sa douceur, que l'embarras des temps où il se trouvoit, ou que la modestie de son ministere abusoit ; il fesoit tout cela, mais aussi discrettement, aussi uni-

ment, avec aussi peu d'agitation qu'il fesoit tout le reste. C'étoient des mesures si paisibles, si imperceptibles; il se soucioit si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il alloit mériter, qu'on eût pu oublier de le louer, malgré toutes ses actions louables.

C'étoit comme un pere de famille qui veille au bien, au repos & à la considération de ses enfants, qui les rend heureux sans leur vanter les soins qu'il se donne pour cela, parce qu'il n'a que faire de leur éloge : les enfants, de leur côté, n'y prennent pas trop garde; mais ils l'aiment.

Et ce caractere, une fois connu dans un Ministre, est bien neuf & bien respectable; il donne peu d'occupation aux curieux, mais beaucoup de tranquillité aux sujets.

A l'égard des Etrangers, ils regardoient ce Ministre-ci comme un homme qui aimoit la justice, & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux-mêmes; il leur avoit appris à régler leur ambition, & à ne craindre aucune mauvaise tentative de la sienne : voilà comme on parloit de lui. Revenons; nous sommes dans sa chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouroient, & qui étoient au nombre de sept ou huit, tant hommes que femmes, quelques-unes sembloient ne me regarder qu'avec curiosité, quelques autres

d'un air railleur & dédaigneux : de ce dernier nombre étoient les parents de Valville; je m'en apperçus après.

J'oublie de vous dire que le fils du pere nourricier de Madame, ce jeune homme qu'on me destinoit pour époux, s'y trouvoit aussi; il se tenoit d'un air humble & timide à côté de la porte : ajoutez-y les deux hommes que j'avois vus dans la salle, & qui étoient entrés après nous.

Je fus un peu étourdie de tout cet appareil, mais cela se passa bien vîte. Dans un extrême découragement, on ne craint plus rien. D'ailleurs, on avoit tort avec moi, & je n'avois tort avec personne; on me persécutoit; j'aimois Valville, on me l'ôtoit; il me sembloit n'avoir plus rien à craindre, & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie, & Valville est assez excusable, dit le Ministre d'un air souriant, & en adressant la parole à une de ces Dames, qui étoit sa femme; oui, fort jolie. Eh! pour une Maitresse, passe, répondit une Dame d'un ton revêche.

A ce discours, je ne fis que jetter sur elle un regard froid & indifférent. Doucement, lui dit le Ministre. Approchez, Mademoiselle, ajouta-t-il

en me parlant : on dit que M. de Valville vous aime, est-il vrai qu'il songe à vous épouser ? Du moins me l'a-t-il dit, Monseigneur, répondis-je.

Là-dessus, voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois de ces Dames : je me contentai de les regarder encore, & le Ministre de leur faire un signe de la main, pour les engager à cesser.

Vous n'avez ni pere ni mere, & ne sçavez qui vous êtes, me dit-il après. Cela est vrai, Monseigneur, lui répondis-je. Eh bien ! ajouta-t-il, faites-vous donc justice, & ne songez plus à ce mariage-là. Je ne souffrirois pas qu'il se fît, mais je vous en dédommagerai ; j'aurai soin de vous : voici un jeune homme qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, & qu'il faut que vous épousiez ; n'y consentez-vous pas ?

Je n'ai pas dessein de me marier, Monseigneur, lui répondis-je, & je vous conjure de ne m'en pas presser : mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il ; on va vous reconduire au Couvent, je vous renverrai chercher demain : point de mutinerie ; aussi-bien ne reverrez-vous plus Valville, j'y mettrai ordre.

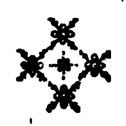
Je ne changerai point de sentiment, Monsei-

gneur, répartis-je : je ne me marierai point, ſurtout à un homme qui m'a reproché mes malheurs ; ainſi vous n'avez qu'à voir dès-à-préſent ce que vous voulez faire de moi : il ſeroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots, qu'on annonça Valville & ſa mere, qui parurent ſur le champ. Jugez de leur ſurpriſe & de la mienne. Ils avoient découvert que le Miniſtre avoit part à mon enlevement ; & ils venoient me redemander. Quoi ! ma fille, tu es ici, s'écria Madame de Miran ? Ah ! ma mere, c'eſt elle-même, s'écria de ſon côté Valville.

Je vous dirai le reſte dans la ſeptieme Partie, qui, à deux pages près, débutera, je le promets, par l'hiſtoire de la Religieuſe, que je ne croyois pas encore ſi loin, quand j'ai commencé cette ſixieme Partie-ci.

Fin de la ſixieme Partie.





SEPTIEME PARTIE.

Souvenez-vous-en, Madame ; la deuxieme Partie de mon Histoire fut si longtemps à venir, que vous fûtes persuadée qu'elle ne viendroit jamais. La troisieme se fit beaucoup attendre ; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatrieme vint assez tard ; mais vous l'attendiez, en m'appellant une paresseuse. Quant à la cinquieme, vous n'y comptiez pas sitôt, lorsqu'elle arriva. La sixieme est venue si vîte qu'elle vous a surprise : peut-être ne l'avez-vous lue qu'à moitié ; & voici la septieme.

Oh ! je vous prie, sur tout cela, comment me définirez-vous ? Suis-je paresseuse ? ma diligence vous montre le contraire. Suis-je diligente ? ma paresse passée m'a promis que non.

Que suis-je donc à cet égard ? Eh mais ! je suis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en général nous sommes tous ; ce que mon humeur & ma fantaisie me rendent,

tantôt digne de louange, & tantôt de blâme sur la même chose; n'est-ce pas là tout le monde?

J'ai vu, dans une infinité de gens, des défauts & des qualités sur lesquels je me fiois, & qui m'ont trompée; j'avois droit de croire ces gens-là généreux, & ils se trouvoient mesquins: je les croyois mesquins, ils se trouvoient généreux. Autrefois vous ne pouviez pas souffrir un Livre: aujourd'hui vous ne faites que lire; peut-être que bientôt vous laisserez-là la lecture; & peut-être redeviendrai-je paresseuse?

A tout hasard, poursuivons notre Histoire. Nous en sommes à l'apparition subite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point soupçonné qu'ils viendroient; de sorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

La seule attention qu'on avoit eue, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le temps le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé que Madame de Miran ne sçauroit à qui s'adresser pour apprendre ce que j'étois devenue; qu'elle ignoreroit que le Ministre eût eu part à mon aventure: mais vous

vous rappellez bien la visite que j'avois reçue, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'une certaine Dame maigre, longue & menue : vous sçavez aussi que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran ; que je lui avois fait un portrait de cette Dame ; qu'elle m'avoit écrit qu'à ce portrait elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce fut justement cela qui fit que ma mere se douta des auteurs de mon enlevement ; ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

Il falloit bien que mon histoire eût percé : Madame de Fare avoit infailliblement parlé ; cette Dame longue & maigre avoit été instruite : elle étoit méchante & glorieuse ; le discours qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaises intentions ; c'étoit elle apparemment qui avoit ameuté les parents, qui les avoit engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille ; & ma disparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entr'eux.

Mais, m'avoient-ils enlevée de leur chef ? car

ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse; leur complot n'étoit-il pas autorisé ? avoient-ils agi sans pouvoir ?

Un carrosse m'étoit venu prendre : quelle livrée avoit le cocher ? Cette femme qui s'étoit dite envoyée par ma mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure ? Madame de Miran & son fils s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

La Touriere du Couvent avoit vu le cocher; elle se ressouvenoit de la livrée ; elle avoit vu la femme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long ; voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi, ma mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vue chez Madame de...... femme du Ministre, & leur parente; c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun ; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, cousin de ma mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

Eh ! qu'est-ce que cela concluoit ? Non-seulement que la famille avoit agi là-dedans ; mais que

le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de..... avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre ; c'étoit une conséquence toute naturelle.

Toutes ces instructions-là au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlevement : non pas que Madame de Miran ne fût venue la veille après-midi, comme vous sçavez qu'elle me l'avoit écrit ; mais c'est que, lorsqu'elle vint, la Touriere, qui étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit absente pour différentes commissions de la maison ; de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler : ce ne fut même qu'assez tard ; il étoit près de midi, quand ils arriverent : ma mere, qui ne se portoit pas bien, n'avoit pu sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlevement l'avoit pénétrée de douleur & d'inquiétude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu sa fille, ni plus ni moins ; c'est ainsi que me le conterent les Religieuses de mon Couvent & la Touriere.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé ; il fallut la secourir, elle cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime, disoit-elle en par-

lant de moi à l'Abbesse qui me le répéta; je m'y suis attachée, Madame, & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est un cœur, c'est une âme, une façon de penser qui vous étonneroit. Vous sçavez qu'elle ne possede rien & vous ne sçauriez croire combien je l'ai trouvé noble, généreuse & désintéressée, cette chere enfant: cela passe l'imagination, & je l'estime encore plus que je ne l'aime; j'ai vu d'elle des traits de caractere qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne qu'elle aime, & non pas les secours que je lui donne; est-ce que cela n'est pas admirable dans la situation où elle est? Je crois qu'elle mourroit plutôt que de me déplaire, elle pousse cela jusqu'au scrupule, & si je cessois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que je vous dis est vrai, & cependant je la perds; car comment la retrouver? Qu'est-ce que mes indignes Parents en ont fait? où l'ont-ils mise?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enleveroient-ils? lui répondoit l'Abbesse; d'où vient qu'ils seroient fâchés de vos bontés & de votre charité pour elle? Quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle.

Hélas! Madame, lui disoit-elle, c'est que mon

fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser, c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, & le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimasse trop moi-même, & que je ne consentisse à l'amour de mon fils qui la connoît: de vous dire comment, où il l'a vue, nous n'avons pas le temps; mais voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux évènement les a instruits de tout, & cela par l'indiscrétion d'une de mes parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pu retenir sa misérable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle; il n'y a point d'homme de bon-sens à qui je ne crusse donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh! voyez que d'amour! jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit; elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien: & elle qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de se taire, & est la premiere à réveler notre secret; tout lui échappe dans le trouble de son cœur. O trouble aimable! que tout mon amour

amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pu payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes : oui, Madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon âme avoit d'obligations à la sienne !

Hélas ! cette chere mere, cette âme admirable, elle n'est plus pour moi, & notre tendresse ne vit plus que dans mon cœur.

Passons là-dessus, je m'y arrête trop ; j'en perdis de vue Valville, dont Madame de Miran avoit encore à soutenir le désespoir, & à qui, dans l'accablement où il se trouvoit, elle avoit défendu de paroître ; de sorte qu'il s'étoit tenu dans le carrosse pendant qu'elle interrogeoit la Touriere ; & sur ce qu'elle en apprit, toute languissante & toute indisposée qu'elle étoit, elle courut chez le Ministre, persuadée que c'étoit-là qu'il falloit aller pour sçavoir de mes nouvelles & pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille, celle avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de...... femme du Ministre, qui l'aimoit beaucoup aussi ; & quoiqu'il fût certain que cette Dame se fut prêtée au complot de la famille, ma mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résou-

dre, & se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raison d'avoir cette opinion-là d'elle ; ce fut elle en effet qui, comme vous l'allez voir, parut opiner qu'on me laissât en repos.

Voici donc Madame de Miran & Valville qui entrent tout-d'un-coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame de..... & non pas le Ministre, que ma mere avoit demandée d'abord, & les gens de la maison qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit question dans cette chambre, laisserent passer ma mere & son fils, & leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit, je pense) ils s'écrierent; l'une, ah! ma fille, tu es ici! l'autre, ah! ma mere, c'est elle-même.

Le Ministre, à la vue de Madame de Miran, sourit d'un air affable, & pourtant ne put se défendre, ce me semble, d'être un peu déconcerté; (c'est qu'il étoit bon, & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit cette petite fille). A l'égard des parents, ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux, jetterent sur elle un regard froid & critique, & puis détournerent les yeux.

Valville les dévoroit des siens: mais il avoit

ordre de ſe taire, ma mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reſte de la compagnie parut attentif & curieux; la ſituation promettoit quelque choſe d'intéreſſant.

Ce fut Madame de.... qui rompit le ſilence. Bon jour, Madame, dit-elle à ma mere : franchement on ne vous attendoit pas, & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh! d'où vient, Madame, le ſeroit-elle ? ajouta tout de ſuite cette parente longue & maigre; (car je ne me reſſouviens point de ſon nom, & n'ai retenu d'elle que la ſingularité de ſa figure) d'où vient le ſeroit-elle, ajouta-t-elle d'un ton aigre & encore plus revêche que ſa phyſionomie ? Eſt-ce qu'on déſoblige Madame quand on lui rend ſervice, & qu'on lui ſauve les reproches de toute ſa famille ?

Vous êtes la maitreſſe de penſer de mes actions ce qu'il vous plaira, Madame, lui répondit d'un air indifférent Madame de Miran; mais je ne ne les réformerai point ſur le jugement que vous en ferez : nous ſommes d'un caractere trop différent pour être jamais du même avis; je n'approuve pas plus vos ſentiments que vous n'approuvez les miens, & je ne vous en dis rien; faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu ; il avoit les yeux étincelants : je voyois à ſa reſpiration précipitée, qu'il avoit peine à ſe contenir, & que le cœur lui battoit.

Monſieur, continua Madame de Miran en adreſſant la parole au Miniſtre, c'étoit Madame de..... que je venois voir ; & voici l'objet de la viſite que je lui rendois ce matin, ajouta-t-elle en me montrant. J'ai ſçu qu'une des femmes de Madame l'étoit venu prendre ſous mon nom au Couvent où je l'avois miſe, & j'eſpérois qu'elle me diroit ce que cela ſignifie ; car je n'y comprends rien. A-t-on voulu ſe divertir à m'inquièter ? quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me ſouſtraire cette jeune enfant, à qui je m'intéreſſe ? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en ſuis ſûre ; je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné ſur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prends point à vous non plus, Monſieur ; on vous a gagné auſſi, & voilà tout : mais de quel prétexte s'eſt-on ſervi ? Sur quoi a-t-on pu fonder une entrepriſe auſſi biſarre ? de quoi Mademoiſelle eſt-elle coupable ?

Mademoiſelle ! s'écria encore là-deſſus, d'un air railleur, cette parente ſans nom ; Mademoiſelle ! il me ſemble avoir entendu dire qu'elle

s'appelloit Marianne, ou qu'elle s'appelle comme on veut; car, comme on ne ſçait d'où elle ſort, on n'eſt ſûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine: mais c'eſt peut-être une petite galanterie que vous lui faites à cauſe qu'elle eſt paſſablement gentille.

Valville, à ce diſcours, ne put ſe retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur qu'elle ſentit.

Mon petit couſin, lui dit-elle, ce que je dis-là ne vous plaît pas, nous le ſçavons; mais vous pourriez vous diſpenſer d'en rire. Hé! ſi je le trouve plaiſant, ma grande couſine, pourquoi n'en rirois-je pas, répondit-il?

Taiſez-vous, mon fils, lui dit auſſi-tôt Madame de Miran; pour vous, Madame, laiſſez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiſelle avoit affaire à vous, vous ſeriez la maitreſſe de l'appeller comme il vous plairoit: quant à moi, je ſuis bien-aiſe de l'appeller Mademoiſelle; je dirai pourtant Marianne quand je voudrai, & cela ſans conſéquence, ſans bleſſer les égards que je crois lui devoir: le ſoin que je prends d'elle me donne des droits que vous n'avez pas; mais ce ne ſera jamais que dans ce ſens-là que je la traiterai auſſi

familierement que vous le faites, & que vous vous figurez qu'il vous est permis de le faire. Chacun a sa maniere de penser, & ce n'est pas là la mienne ; je n'abuserai jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est, je ne déciderai point : je vois bien qu'elle est à plaindre ; mais je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit, l'un n'entraîne pas l'autre : au contraire, la raison & l'humanité, sans compter la religion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve : il nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le sort les a jettées ; les airs de mépris ont mauvaise grâce avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits ; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiselle, & d'un malheur pareil au sien : car enfin, Madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous sçavez donc qu'on a des indices presque certains, que son pere & sa mere, qui furent tués en voyage lorsqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des étrangers de la premiere distinction ; ce fut là l'opinion qu'on eut d'eux dans le temps. Vous sçavez qu'ils avoient avec eux deux laquais & une femme-de-chambre, qui furent tués aussi avec le reste de l'équipage ;

que Mademoiſelle, dont la petite parure marquoit une enfant de condition, reſſembloit à la Dame aſſaſſinée; qu'on ne doutât point qu'elle ne fût ſa fille; & que tout ce que je dis-là eſt certifié par une perſonne vertueuſe, qui ſe chargea d'elle alors; qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonſtances en mourant à un ſaint Religieux nommé le Pere Saint-Vincent, que je connoîs, & qui de ſon côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de ſon récit, les indifférents de la compagnie, je veux dire ceux qui n'étoient point de la famille, parûrent s'attendrir ſur moi: quelques parents même des moins obſtinés, & ſur-tout Madame de..... en furent touchés; il ſe fit un petit murmure qui m'étoit favorable.

Ainſi, Madame, ajouta Madame de Miran ſans s'interrompre, vous voyez bien que tous les préjugés ſont pour elle, que voilà de reſte de quoi juſtifier le titre de Mademoiſelle que je lui donne, & que je ne ſçaurois lui refuſer ſans riſquer d'en agir mal avec elle. Il n'eſt donc point ici queſtion de galanterie, mais d'une juſtice que tout veut que je lui rende, à moins que d'ajouter des injures à celles que le haſard lui a déjà faites, & que vous ne me conſeilleriez pas vous-même;

&, ce qui seroit en effet inexcusable, barbare & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez, surtout, je vous le repete encore, avec une jeune personne du caractere dont-elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente, mais vous me forcez de vous dire que sa figure, qui vous paroît jolie, est en vérité ce qui la distingue le moins; & je puis vous assurer que par son bon esprit, par les qualités de l'âme, & par la noblesse des procédés, elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quelque rang qu'elle soit, puisse l'être. Oh! vous m'avouerez que cela impose, du moins c'est ainsi que j'en juge: & ce que je vous dis-là, elle ne le doit ni à l'usage du monde, ni à l'éducation qu'elle a eue, & qui a été fort simple; il faut que cela soit dans le sang, & voilà à mon gré l'essentiel.

Oh! sans doute, ajouta Valville, qui glissa tout doucement ce peu de mots; sans doute, & si dans le monde on s'étoit avisé de ne donner les titres de Madame ou de Mademoiselle qu'au mérite de l'esprit & du cœur, ah! qu'il y auroit de Madames ou de Mademoiselles qui ne seroient plus que des Manons & des Cataus! mais heureusement, on n'a tué ni leur pere ni leur mere, & on sçait qui elles sont.

Là-dessus on ne put s'empêcher de rire un

peu. Mon fils, encore une fois, je vous défends de parler, lui dit assez vivement Madame de Miran.

Quoi qu'il en soit, continua-t-elle ensuite, je la protege; je lui ai fait du bien, j'ai dessein de lui en faire encore : elle a besoin que je lui en fasse, & il n'y a point d'honnêtes gens qui n'enviassent le plaisir que j'y ai, qui ne voulussent se mettre à ma place. C'est de toutes les actions la plus louable que je puisse faire; il seroit honteux d'y trouver à redire, à moins qu'il n'y ait des Loix qui défendent d'avoir le cœur humain & généreux; à moins que ce ne soit offenser l'État, que de s'intéresser, quand on est riche, à la personne la plus digne qu'on la secoure, & qu'on la venge de ses malheurs. Voilà tout mon crime, & en attendant qu'on me prouve que c'en est un, je viens, Monsieur, vous demander raison de la hardiesse qu'on a eue à mon égard, & de la surprise qu'on a faite à vous-même, aussi bien qu'à Madame; je viens chercher une fille que j'aime & que vous aimeriez autant que moi, si vous la connoissiez, Monsieur.

Elle s'arrêta là. Tout le monde se tut, & moi je pleurois en jettant sur elle des regards qui témoignoient les mouvements dont j'étois saisie

pour elle, & qui émurent tous les assistants: il n'y eut que cette inexorable parente que je n'ai point nommée, qui ne se rendit point, & dont l'air paroissoit toujours aussi sec & aussi révolté qu'il l'avoit été d'abord.

Aimez-la, Madame, aimez-la; qui est-ce qui vous en empêche, dit-elle en secouant la tête? Mais n'oubliez pas que vous avez des parents & des alliés qui ne doivent point en souffrir, & que du moins il n'y aille rien du leur; c'est tout ce ce qu'on vous demande.

Hé! vous n'y songez pas, Madame, vous n'y songez pas, reprit ma mere; ce n'est ni à vous, ni à personne à regler mes sentiments là-dessus; je ne suis ni sous votre tutelle, ni sous la leur; je leur laisse volontiers le droit de conseil avec moi, mais non pas celui de réprimande: c'est vous qui les faites agir & parler, Madame; & je suis persuadée qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez s'écria la Harpie; nous n'ignorons pas vos desseins, & ils nous choquent tous aussi: en un mot, votre fils aime trop cette petite fille; &, qui pis est, vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets, qui est-ce qui

pourra le lui défendre ? quel compte aura-t-il à rendre aux autres, répartit froidement Madame de Miran ? Vous dirai-je encore plus, c'eſt que j'aurois fort mauvaiſe opinion de mon fils ; c'eſt que je ferois très-peu de cas de ſon caractere, ſi lui-même n'en fesoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous ; que je ne tiens pourtant pas pour ſi petite, & qui ne ſera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-deſſus d'elle.

A ce dernier mot, le Miniſtre, qui avoit écouté tout le Dialogue, toujours ſouriant & les yeux baiſſés, prit ſur le champ la parole pour empêcher les répliques.

Oui, Madame, vous avez raiſon, dit-il à Madame de Miran : on ne ſçauroit qu'approuver les bontés que vous avez pour cette belle enfant ; vous êtes généreuſe, cela eſt reſpectable, & les malheurs qu'elle a eſſuyés ſont dignes de votre attention ; ſa phyſionomie ne dément point non plus les vertus & les qualités que vous lui trouvez ; elle a tout l'air de les avoir, & ce n'eſt ni le ſoin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment. je prétends moi-même avoir part au bien que

vous voulez lui faire. La ſeule choſe qui nous inquiète, c'eſt qu'on dit que M. de Valville a non-ſeulement beaucoup d'eſtime pour elle, ce qui eſt très-juſte; mais encore beaucoup de tendreſſe, ce que la jeune perſonne, faite comme elle eſt, rend très-vraiſemblable. En un mot, on parle d'un mariage qui eſt réſolu, & auquel vous conſentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle; & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je penſe que cette famille a droit de s'en intriguer, dit tout de ſuite la parente pigrièche. Madame, je n'ai pas tout dit: laiſſez-moi achever, je vous prie, lui répartit le Miniſtre ſans hauſſer le ton, mais d'un air ſérieux: Madame vaut bien qu'on lui parle raiſon.

J'avoue, reprit-il, qu'il eſt probable, ſur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naiſſance; mais la cataſtrophe en queſtion a jetté là-deſſus une obſcurité qui bleſſe, qu'on vous reprocheroit, & dont nos uſages ne veulent pas qu'on faſſe ſi peu de compte. Je ſuis totalement de votre avis pourtant, ſur les égards que vous avez pour elle; ce ne ſera pas moi qui lui refuſerai le titre de Mademoiſelle, & je crois avec

vous qu'on le doit même à la condition dont elle eſt: mais remarquez que nous le croyons, vous & moi, par un ſentiment généreux, qui ne ſera peut-être avoué de perſonne; que, du moins, qui que ce ſoit n'eſt obligé d'avoir, & dont peu de gens ſeront capables. C'eſt comme un préſent que nous lui feſons, & que les autres peuvent ſe diſpenſer de lui faire : je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort, mais ils ne le ſentiront point; ils vous répondront qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'auriez rien à leur répliquer, rien qui puiſſe vous juſtifier auprès d'eux, ſi vous portez la généroſité juſqu'à un certain excès, tel que le ſeroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoûte point de foi. Je ne doute pas même que vous ne leviez volontiers tout ſoupçon ſur cet article, & j'en ai trouvé un moyen qui eſt facile. J'ai imaginé de pourvoir avantageuſement Mademoiſelle; de la marier à un jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déjà quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle ſe verra dans une ſituation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiſelle que pour lui propoſer ce parti, qu'elle refuſe, tout honnête & tout avantageux qu'il eſt; de ſorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir uſer d'un peu de ri-

gueur, d'autant plus qu'il y va de son bien : j'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris; cependant son obstination continue : cela vous paroît-il raisonnable ? Joignez-vous donc à moi, Madame; vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle, tâchez de la résoudre, je vous prie : voici le jeune homme en question, ajouta-t-il.

Et il lui montroit M. Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir; à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous, sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure, qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'est un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle : c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais-là, Ma-

dame, dit encore le Miniſtre à ma mere, & n'êtes-vous pas contente? Elle reſtera à Paris; vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vue; je m'y engage, & je ne l'entends pas autrement.

Là deſſus Madame de Miran jetta les yeux ſur M. Villot, qui l'en remercia par une autre proſternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeât pas de reconnoiſſance.

Et puis ma mere ſecouant la tête: cette union n'eſt guères aſſortie, ce me ſemble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle ſoit du goût de Marianne. Monſieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir ſur elle: mais je vous avoue que je ne l'emploierai pas dans cette occurrence-ci: ce ſeroit lui faire payer trop cher les ſervices que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reſte; elle eſt la maitreſſe. Voyez, Mademoiſelle; conſentez-vous à ce qu'on vous propoſe?

Je me ſuis déjà déclarée, Madame, lui répondis-je d'un air triſte, reſpectueux, mais ferme; j'ai dit que j'aime mieux reſter comme je ſuis, & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs ſont bien grands; mais ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'eſt que je ſuis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'euſſe, & qu'il m'eſt pourtant impoſſible de vaincre. Jamais, avec

ce cœur-là, je ne pourrai aimer le jeune homme qu'on me présente, jamais; je sens que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois comme un homme qui ne seroit pas fait pour moi; c'est une pensée qui ne me quitteroit point: j'aurois beau la condamner & me trouver ridicule de l'avoir, je l'aurois toujours; au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même : sans compter que je ne me pardonnerois pas la vie désagréable que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me seroit insupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avois pas été sans nécessité le charger de moi & de mon antipathie. Ainsi il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monseigneur, qui a eu la bonté d'y penser pour moi; mais en vérité il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre; que voulez-vous devenir? Aimez-vous mieux être Religieuse? On vous l'a déjà proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise; vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-temps Madame de Miran, à cause de vous; prenez un parti.

Non,

Non, Monsieur, dit mon ennemie; non, rien ne lui convient: on l'aime, on l'épousera, tout est d'accord; la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre; elle est sûre de son fait; Madame l'appelle déjà sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre à ce discours fit un geste d'impatience, qui la fit taire; & moi reprenant la parole: vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que M. de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi: on peut entiérement se rassurer là-dessus. Il est vrai que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je sanglotois en disant cela) & que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chérir & de la respecter autant que la mere qui m'a donné la vie; je lui dois la même soumission, la même vénération, & je pense quelquefois que je lui en dois davantage; car enfin, je ne suis point sa fille, & cependant il est vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été: je ne lui suis rien, elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit se contenter en passant d'avoir pour moi une com-

passion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai; mais point du tout, c'est quelque chose d'incompréhensible que ses bontés pour moi, que ses soins, que ses considérations. Je ne sçaurois y songer, je ne sçaurois la regarder elle-même sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, si elle en avoit besoin pour sauver la sienne; & je rends graces à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement: ce m'est une joie infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse, & tous les dévouements, & toute l'admiration que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une étrangere, qu'une malheureuse orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les miseres imaginables; mais quand on viendroit m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous; je ne vivrois point, si je vous perdois; je n'aime que vous d'affection; je ne tiens sur la terre qu'à vous qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous

en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je versois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête pour s'essuyer les yeux.

Le Ministre baissoit les siens, & vouloit cacher qu'il étoit ému. Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit; & ma mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarrasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit: acheve, Marianne, & ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrit trop, me dit-elle en me tendant sans façon sa main que je baisai de même; acheve.....

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, repris-je donc en m'adressant au Ministre, & vous êtes toujours le maître; mais j'ai à vous répondre une chose qui doit empêcher Messieurs les parents d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre M. de Valville & moi: c'est que jamais il ne se fera, je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi; & si je ne

vous en ai pas assuré avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, Monseigneur; ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos, ni honnête à moi de renoncer à M. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre; j'ai pensé que je serois une lâche & une ingrate de montrer si peu de courage en cette occasion-ci; après que M. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer si tendrement de tout son cœur, &comme une personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vue, qui étoit si rebutante, & à laquelle il n'a seulement pas pris garde, sinon que pour m'en aimer & m'en considérer davantage.

Voilà ma raison, Monseigneur; si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit lieu de s'imaginer que je ne me mettrois guères en peine de lui, puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persécutée pour l'amour de lui; & mon intention étoit qu'il sçût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien, & je serois bien honteuse si cela n'étoit pas. Peut-être est-ce ici la derniere fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même-temps pour dire

à Madame de Miran, aussi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas pu me forcer de faire, je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame, non, ma généreuse mere; non, Monsieur de Valville, vous m'êtes trop chers tous les deux: je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne, il me rejette; nous ne changerons pas le monde, & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il est injuste, ce n'est pas à moi à en dire autant, j'y gagnerois trop: je dis seulement que vous êtes bien généreuse, & que je n'abuserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du monde. Aussi-bien est-il certain que je mourrois de chagrin du blâme qui retomberoit sur vous; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne de vos bontés. Hélas! je vous aurois donc trompée; il ne seroit pas vrai que j'aurois le caractere que vous me croyez, & je n'ai que le parti que je prends, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. M. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre, & ce qu'il y a, suffit pour une fille qui n'est rien; qui, en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout

ce qui pourroit l'attacher; qui, après cela, ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voie personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour être encore plus sûr de moi, ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eue d'abord.

Un torrent de larmes termina mon discours : Valville, pâle & abattu, paroissoit prêt à se trouver mal; & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se retournant avec une action animée vers les Parentes ;

Mesdames, leur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? pour moi, je n'y en sçais point, & je vous déclare que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie ? à l'estime que Madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurément nous en avons tous ? empêcherons-nous la vertu de plaire ? vous ne serez pas de cet avis-là, ni moi non plus ; & l'autorité n'a que faire ici.

Et puis se tournant vers le frere de lait de Madame : laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle; vous lui avez tenu lieu de mere, elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure, & elle méritoit de vous trouver. Allez, Mademoiselle, oubliez tout ce qui s'est passé ici, qu'il reste comme nul, & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La noblesse de vos Parents est incertaine; mais celle de votre cœur est incontestable, & je la préférerois, s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant cela : mais il me prit un transport qui l'arrêta, & qui étoit preste.

C'est que je me jettai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente & plus expressive que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pus lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit de rendre lui-même en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air qui témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit; je m'apperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il, vous ne me devez rien, je vous rends justice; & puis s'adressant aux autres, elle en fera tant que nous

l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il ; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Remmenez-la, Madame, (c'étoit à ma mere à qui il parloit), remmenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime ; car avec les qualités que nous voyons dans cette enfant là, je ne réponds pas de lui, & ne répondrois de personne ; faites comme vous pourrez, ce sont vos affaires.

Sans doute, dit aussi-tôt Madame de.... son épouse, & si on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute ; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Mesdames, répartit en se levant cette parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre cousine, embrassez-la d'avance, vous ne risquez rien. Pour moi on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur ; je ne suis pas extrêmement sensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite aventuriere ; vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on ; mais vous n'en demeurerez pas-là, & nous serons bien heureuses si, au premier jour, vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au-lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma mere, dont je voulus aussi embrasser les ge-

noux, & qui m'en empêcha; mais je pris sa main que je baisai, & sur laquelle je répandis des larmes de joie.

La parente farouche sortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en-allant: ne venez-vous pas?

Là-dessus elles se leverent, mais plus par complaisance pour elle, que par inimitié pour moi; on voyoit bien qu'elles n'approuvoient pas son emportement, & qu'elles ne la suivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles, dit même tout bas à Madame de Miran: elle nous a amenées, & elle ne nous le pardonneroit pas, si nous restions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainsi du peu de succès de son entreprise. Votre carrosse est-il là bas? lui dit-il; voulez vous que nous vous remenions, Madame? Laissez-moi, lui dit-elle, vous me faites pitié d'être si content.

Elle salua ensuire Madame de.... ne jetta pas les yeux sur ma mere qui la saluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Aussi-tôt, le reste de la compagnie se rassembla autour de moi, & il n'y eut personne qui ne me dît quelque chose d'obligeant.

Mon Dieu! que je me reproche d'avoir trempé

dans cette intrigue-ci, dit Madame de... à ma mere ! Que je leur ſçais mauvais gré de m'avoir perſécutée pour y entrer ! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avions ; n'eſt-il pas vrai, Meſdames ?

Ah ! Seigneur, ne nous en parlez pas, nous en ſommes honteuſes, répondirent-elles. Qu'elle eſt aimable ! Nous n'avons rien de ſi joli à Paris. Ni peut-être rien de ſi eſtimable, reprit Madame de.... je ne ſçaurois vous exprimer l'inquiètude où j'étois pendant tout ce dialogue, & je ſuis bien contente de Monſieur de.... (elle parloit du Miniſtre ſon mari) ; oh ! bien contente, il n'a encore rien fait qui m'ait tant plu : ce qu'il vient de dire eſt d'une juſtice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à ſon tour le jeune Cavalier que j'avois vu dans l'anti-chambre, & qui étoit encore là ; mais avec Monſieur de... je n'ai pas douté un ſeul inſtant de ce qui arriveroit. Et moi, je devrois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiſelle, dit alors Valville, qui les avoit juſqu'ici écoutés d'un air modeſte & intérieurement ſatisfait.

Tout le monde rit de ſa réponſe, mais diſcrètement, & ſans lui rien dire. Il étoit tard, ma

mere prit congé de Madame de.., qui l'embraſſa avec toute l'amitié poſſible, comme pour lui faire oublier le ſecours qu'elle avoit prêté à nos ennemis; elle me fit l'honneur de m'embraſſer moi-même, ce que je reçus avec tout le reſpect qui convenoit; & nous nous retirâmes.

A peine fûmes-nous dans l'anti-chambre, que cette femme qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent ſous le nom de ma mere, & qui étoit venue ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit miſe la veille; que cette femme, dis-je, ſe préſenta à nous, & nous dit qu'elle avoit ordre du Miniſtre de nous mener tout-à-l'heure, ſi nous voulions, à ce dernier Couvent, pour me faire rendre mes hardes qu'on héſiteroit peut-être de me donner, ſi nous y allions ſans elle; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma mere, finiſſons cela, ne différons point. Venez, Mademoiſelle, auſſi bien avons-nous beſoin de vous pour aller là; car j'ai oublié de demander où c'eſt: venez, j'aurai ſoin qu'on vous ramene enſuite.

Cette femme nous ſuivit donc, & monta en carroſſe avec nous; vous jugez bien qu'il ne fut

plus queſtion de cette familiarité qu'elle avoit eue avec moi, lorſqu'elle m'étoit venue prendre; & je la vis un peu honteuſe de la différence qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déjà faits enſemble : chacun a ſon petit orgueil; nous n'étions plus camarades, & cela lui donnoit quelque confuſion.

Je n'en abuſai point, j'avois trop de joie, je ſortois d'un trop grand triomphe pour m'amuſer à être maligne ou glorieuſe; & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réſervé pendant le chemin, à cauſe de cette femme qui nous accompagnoit, & qui, à l'occaſion de je ne ſçais quoi qui fut dit, nous apprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en même temps elle avoit refuſé de ſe joindre aux autres parents dans les mouvements qu'ils s'étoient donnés; de ſorte qu'elle n'avoit pas préciſément parlé pour me nuire, mais ſeulement pour avoir le plaiſir d'être indiſcrette, & de révéler une choſe qui ſurprendroit.

Elle nous conta auſſi que M. de Villot étoit au déſeſpoir de ce qu'il ne ſeroit point à moi : je l'ai laiſſé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle; ſur quoi je jettai les yeux ſur Valville,

pour qui il me parut que le récit de l'affliction de M. Villot n'étoit pas fort amusant : aussi n'y répondîmes-nous rien ma mere & moi, & laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivés à la porte du Couvent, où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma mere, & je crois même qu'il suffiroit que Mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, & sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je; les bontés que l'Abbesse a eues pour moi, exigent que je la remercie; je ne sçaurois m'en dispenser sans ingratitude. Ah! tu as raison, ma fille, & je ne sçavois pas cela, me répartit-elle: va, mais hâte-toi, & dis-lui que je t'attends, que je suis fatiguée, & qu'il m'est impossible de descendre: fais le plus vîte que tu pourras, il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc : je parus, on me rendit mon coffre ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuses que j'avois vues vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure; l'Abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sinceres, elle auroit souhaité que j'eusse passé le reste de la soirée avec elle;

mais il n'y avoit pas moyen. Ma mere eſt à la porte de votre maiſon dans ſon carroſſe, elle vous auroit vue, lui dis-je; mais elle eſt indiſpoſée, elle vous fait ſes excuſes, & il faut que je vous quitte.

Quoi! s'écria-t-elle, cette mere ſi tendre, cette Dame que j'eſtime tant, eſt ici? mon Dieu! que j'aurois de plaiſir à la voir & à lui dire du bien de vous! Allez, Mademoiſelle, retournez-vous-en, mais tâchez de la déterminer à venir un inſtant: ſi je pouvois ſortir, je courrois à elle; & ſuppoſons qu'il ſoit trop tard, dites-lui que je la conjure de revenir encore une fois avec vous: partez, ma chere enfant; & auſſi-tôt elle me congédia. Un domeſtique de la maiſon portoit mon petit ballot: tout ceci ſe paſſa en moins d'un demi-quart-d'heure de temps; j'oublie encore que l'Abbeſſe chargea la Touriere d'aller faire ſes complimens à Madame de Miran, qui, de ſon côté, la fit aſſurer que nous la reviendrions voir au premier jour; & puis nous partîmes pour aller, devineriez-vous où? au logis, dit ma mere; car à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons ſur le ſoir: non que j'aie envie de t'y laiſſer long-temps; mais il eſt bon que tu y faſſes encore quelque ſéjour, ne fût-ce qu'à cauſe de ce qui

t'eſt arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma mere, d'où elle congédia cette femme de Madame de.... qui nous avoit ſuivie; & nous montâmes chez elle.

Une certaine gouvernante qui étoit dans la maiſon de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chûte au ſortir de l'Egliſe, & que, ſi vous vous en ſouvenez, Valville appella pour me déchauſſer, n'y étoit plus; & de tous les domeſtiques, il n'y avoit plus qu'un laquais de Valville qui me connût: c'étoit celui qui avoit ſuivi mon fiacre juſques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déjà revue pluſieurs fois, puiſqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent. Or ce laquais étoit malade; ainſi il n'y avoit là perſonne qui ſçût qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'eſt que, pendant que nous montions chez ma mere, je rêvois, toute joyeuſe que j'étois, que j'allois trouver dans cette maiſon, & cette gouvernante que je vous ai rappellée, & quelques valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah! c'eſt cette petite fille qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, penſois-je

en moi même; c'eſt cette petite Lingere que nous croyions une Demoiſelle, & qui ſe fit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaiſoit; j'avois peur auſſi que Valville n'en fût un peu honteux : peut-être que, m'aimant autant qu'il feſoit, ne s'en ſeroit-il pas ſoucié; mais heureuſement nous ne fûmes expoſés ni l'un ni l'autre au déſagrément que j'imaginois; & je goûtai tout à mon aiſe le plaiſir de me trouver chez ma mere, & d'y être comme ſi j'avois été chez moi.

Ah çà! ma fille, me dit-elle, viens que je t'embraſſe à préſent que nous ſommes ſans critique: tout ceci a tourné on ne peut pas mieux; on ſe doute de nos deſſeins, on les prévoit, on n'a pas même paru les déſapprouver; le Miniſtre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains; & grâces au Ciel on ne ſera plus ſurpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choſes du monde les plus tendres, ma chere enfant : mais franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as cauſé; tu en as eu beaucoup auſſi; n'eſt-il pas vrai? As-tu ſongé à celui que j'aurois? que penſois-tu de ta mere?

Elle me tenoit ce diſcours, aſſiſe dans un fauteuil; j'étois vis-à-vis d'elle, & me laiſſant aller

à

à une saillie de reconnoissance, je me jettai tout-d'un-coup à ses genoux ; & puis la regardant après lui avoir baisé la main : ma mere, lui dis-je, voilà M. de Valville ; il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde : mais il ne m'empêchera pas de vous dire que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse & son bon cœur : que fera-t-elle, que ne fera-t elle pas, me disois-je ? & toujours ma mere dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardoient : je ne sçavois pas si vous réussiriez à me tirer d'embarras ; mais ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille : je désirois cent fois plus sa tendresse que ma délivrance, & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentois quelque petite inquiétude dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à M. de Valville ; car s'il m'oublioit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire : mais le principal est que vous m'aimiez ; c'est le cœur de ma mere qui m'est le plus nécessaire, il va avant tout dans le mien : car il m'a fait tant de bien, je lui ai tant

d'obligation, il m'eſt ſi doux de lui être chere ! n'ai-je pas raiſon, Monſieur ?

Madame de Miran m'écoutoit en ſouriant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle enſuite : vous me faites oublier que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin, je voudrois bien ſçavoir pourquoi vous vous laiſſez emmener par une femme qui vous eſt totalement inconnue ; qui vient vous chercher ſans billet de ma part, & dans un équipage qui n'eſt pas à moi non plus : où étoit votre eſprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, ſurtout après la viſite ſuſpecte que vous aviez reçue de ce grand ſquelette dont vous m'aviez ſi bien dépeint la figure ? Les menaces ne vous annonçoient-elles pas quelque deſſein ? ne devoient-elles pas vous laiſſer quelque défiance ? vous êtes une étourdie, & pendant le ſéjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous défends d'en ſortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir, (elle parloit d'une femme-de-chambre qui avoit paru il n'y avoit qu'un moment) ou que ſur une lettre de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même ; entendez-vous ?

Là-deſſus on ſervit, nous dînâmes : Valville mangea fort peu, & moi auſſi ; ma mere y prit garde, elle en rit : apparemment que la joie ôte

l'appétit, nous dit-elle en badinant. Oui, ma mere, reprit Valville sur le même ton; on ne sçauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De-là elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella. J'y vins. Donne-moi ta main, me dit-elle : voyons si cette bague-ci te conviendra ; c'étoit un brillant de prix, & pendant qu'elle me l'essayoit : je vois, lui répondis-je, un portrait (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde : troquons, ma mere ; cédez-moi le portrait, je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle, je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y serez ; & vous y serez bientôt : où mettez-vous votre argent, Marianne ? vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussi-tôt elle ouvrit un tiroir : tenez, continua-t-elle, voilà une bourse qui est fort bien travaillée, servez-vous-en. Je vous remercie, ma mere, lui répartis-je ; mais où mettrai-je tout l'amour, tout le respect, & toute la reconnoissance que j'ai pour ma mere ? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Sçavez-vous ce qu'il

faut faire, ma mere, nous dit Valville, qui étoit resté à l'entrée du cabinet, & que la joie d'entendre ce que nous disions toutes deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extase; mettons votre fille le plus vîte que nous pourrons dans cette chambre où vous avez dessein de placer le portrait, elle en sera moins embarrassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout-à-l'heure, répondit Madame de Miran; sur-tout, je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre pere.

Et sur le champ nous passâmes dans une grande anti-chambre que j'avois déjà vue, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit comme le sien sur un très-beau jardin. Eh bien! ma fille, comment vous trouvez-vous ici? ne vous y ennuierez-vous point; y regretterez-vous votre Couvent, me dit-elle en riant?

Je me mis à pleurer là-dessus, de pur ravisse-

ment, & me jettant entre ses bras : ah ! ma mere, lui répartis-je d'un ton pénétré, quelles délices pour moi ! songez-vous que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre ?

A peine achevai-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

Ah ! mon Dieu, s'écria Madame de Miran, que je suis fâchée ! j'allois sonner pour donner ordre de dire que je n'y étois pas : retournons chez moi. Nous nous y rendîmes.

Un laquais entra, qui nous annonça deux Dames que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus ; qui me regarderent beaucoup, me prirent peut-être pour une parente de la maison, & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser là, sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seulement, (& je n'écris que pour cela :) que de ces deux Dames, il y en eut une qui parla fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les attitudes, & les rendre avantageuses ; enfin qui ne

songea qu'à elle & à ses grâces ; & il est vrai qu'elle en auroit eu quelques-unes, si elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir ; mais cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laissoit pas une de naturelle. Il y a beaucoup de femmes comme elle, qui seroient fort aimables, si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'alloit & ne venoit par le monde que pour se montrer ; que pour dire, voyez-moi : elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie, car elle me regarda peu, & toujours de côté ; on démêloit qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien, de ne pas s'appercevoir que j'étois là, & le tout pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant, c'est qu'elle avoit toujours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus, d'elle ou de moi ; & en un sens c'étoit bien là me regarder moi-même, & craindre que je n'eusse la préférence. L'autre Dame, plus âgée, étoit une femme fort sérieuse, & cependant fort frivole, c'est-à-dire, qui parloit gravement & avec dignité d'un équipage qu'elle faisoit faire, d'un repas qu'elle avoit donné, d'une visite qu'elle avoit ren-

due, d'une hiſtoire que lui avoit conté la Marquiſe une telle : & puis c'étoit Madame la Ducheſſe de.... qui ſe portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure; qu'elle l'en avoit querellée; que cela étoit effroyable : & puis c'étoit une répartie haute & convenable qu'elle avoit faite la veille à cette Madame une telle, qui s'oublioit de temps en temps, à cauſe qu'elle étoit riche; qui ne diſtinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon ; & mille autres choſes d'une auſſi plate & d'une auſſi vaine eſpece qui firent le ſujet de cet entretien, pendant lequel d'autres viſites auſſi fatiguantes arriverent encore.

De ſorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes débarraſſées, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour me remener à mon Couvent.

Nous nous reverrons demain, où le jour d'après, dit ma mere, je t'enverrai chercher; hâtons-nous de partir, j'ai beſoin de repos, & je me coucherai, dès que je ſerai revenue. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à reſter ici, nous n'avons pas beſoin de vous. Valville ſe plaignit, mais il obéit, & nous remontâmes en carroſſe.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un inſtant l'Abbeſſe dans ſon parloir; ma

mere l'instruisit de la fin de mon aventuré, & puis je rentrai.

Deux jours après, Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi; vous sçavez qu'elle me l'avoit promis; je dînai chez elle avec Valville: il y fut question de notre mariage. En ce temps-là même on traitoit pour Valville d'une charge considérable, il devoit en être incessamment pourvu; il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre; & il fut conclu que nous nous marierions, dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif, Valville ne se possédoit pas de joie; je ne sçavois plus que dire dans la mienne, elle m'ôtoit la parole, & je ne fesois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle: je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai eues depuis la mort de mon frere, & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelque temps à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence, mais je te donnerai tout ce qu'il te faut,

Ah! mon Dieu, que de plaisir! Quoi! dix ou

douze jours avec vous, ſans vous quitter, lui répondis-je ! ne changez donc point d'avis, ma mere.

Auſſi-tôt elle paſſa dans ſon cabinet, écrivit à l'Abbeſſe qu'elle m'emmenoit à la campagne, fit porter le billet ſur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre voyage n'étoit pas long; cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieues; & Valville ſe déroba deux ou trois fois de Verſailles pour nous y venir voir : il ne fut pas pourvu de cette charge dont j'ai parlé, auſſi vîte qu'on l'avoit cru; il ſurvint des difficultés qui traînèrent l'affaire en longueur; chaque jour cependant on en attendoit la concluſion. Nous revînmes de campagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent, où elle ne comptoit pas que je dûſſe reſter plus d'une ſemaine; j'y reſtai pourtant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorſin.

Durant cet intervalle, Valville fut toujours auſſi empreſſé & auſſi tendre qu'il l'eût jamais été, mais ſur la fin plus gai qu'il n'avoit coutume de l'être : en un mot, il avoit toujours autant d'amour, mais plus de patience ſur les incidents qui reculoient la concluſion de ſon affaire; & ce

que je vous dis-là, je ne le rappellai que long-temps après, en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans la suite. La derniere fois même que je dînai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous missions à table. Un importun l'avoit retenu, nous dit-il; & je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui; & en effet, il étoit toujours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât; & c'est qu'il s'ennuie, avoit-elle ajouté, de voir différer votre mariage.

Enfin, la derniere fois qu'elle me ramenoit à mon Couvent: je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville, qui avoit été charmant ce jour-là; qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée; qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de grâces, ni si galamment, ni si spirituellement; (& tant-pis, tant de galanterie & tant d'esprit n'étoient pas bon signe: il falloit apparemment que son amour ne fût plus ni si sérieux, ni si fort, & il ne me disoit de si jolies choses, qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.)

Quoi qu'il en soit, il eut envie de nous suivre; Madame de Miran disputa d'abord, & puis consensentit : le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition que vous resterez dans le carrosse, & que vous ne paroîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aie eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venue la veille à mon Couvent avec sa fille qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'à son retour d'un voyage qu'elle alloit faire en Angleterre, pour y recueillir une succession que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très-peu de temps que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, son zele & sa fidélité pour son Roi avoient obligé de sortir de son pays; & sa Veuve, dont le bien avoit fait toute sa ressource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette succession, dont elle vouloit se défaire aussi, dans le dessein de revenir en France, où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenue la veille avec l'Abbesse, que sa fille entreroit le lendemain dans ce

Couvent, & elle venoit poſitivement de l'amener, quand nous arrivâmes; de ſorte que nous trouvâmes leur carroſſe dans la cour.

A peine ſortions-nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames deſcendre d'un parloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abeſſe.

On ouvroit déjà la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui, jettant les yeux ſur cette porte ouverte, & ſur quelques Religieuſes qui l'attendoient, regarda enſuite ſa mere qui pleuroit, & tomba tout-à-coup évanouie entre ſes bras.

La mere, preſque auſſi foible que ſa fille, alloit, à ſon tour, ſe laiſſer tomber ſur la derniere marche de l'eſcalier qu'elles venoient de deſcendre, ſi un laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les ſoutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avions été témoins, Madame de Miran & moi, nous fit faire un cri, & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les ſecourir, & pour aider le laquais lui-même, qui avoit bien de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vîte ! Meſdames, vîte, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une per-

ſonne qui n'en peut plus : je crois que ma fille ſe meurt.

Les Religieuſes qui étoient à l'entrée du Couvent & bien effrayées, appelloient de leur côté une Touriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une eſpece de petite chambre où elle couchoit, & qui, par bonheur, étoit à côté de l'eſcalier du parloir.

Ce fut-là où l'on tâcha de porter la Demoiſelle évanouie, & où nous entrâmes avec la mere que Madame de Miran ſoutenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à ſa fille.

Valville, ému de ce ſpectacle, qu'il avoit vu auſſi-bien que nous du carroſſe où il étoit reſté, oublia qu'il ne devoit pas ſe montrer, en ſortit ſans aucune réflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiſelle ſur le lit de la Touriere, & nous la délacions cette Touriere & moi, pour lui faciliter la reſpiration.

Sa tête penchoit ſur le chevet, un de ſes bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu ſur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne) tous deux d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux qui avoient une beauté particuliere à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visage-là, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte; mais c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle fesoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose, & qui dans le sentiment pourtant en signifient de différentes. Cette expression, *elle ne vit plus*, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les grâces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne sçache point d'objet plus intéressant qu'elle l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur que celle où elle se trouvoit alors.

Valville étoit derriere nous, qui avoit la vue fixée sur elle; je le regardai plusieurs fois, & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée,

mais je n'allai pas plus loin, & n'en inferai rien.

Madame de Miran cherchoit dans sa poche un flacon plein d'une eau souveraine en pareils accidents, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout-d'un-coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, & se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvements que nous lui donnions, fit qu'elle entr'ouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sçais quel ton tendre ou affectueux que je trouvai singulier: allons, Mademoiselle, prenez-en, respirez-en encore.

Et lui même par un geste, sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui ôtai sur le champ, sans sçavoir pourquoi.

Doucement, Monsieur, lui dis-je; il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas: mais tout cela ne paroissoit, de part & d'autre, que l'effet d'un empressement secourable pour la Demoiselle; & il se disposoit encore à lui faire respirer de cet élixir, quand la jeune personne, soupirant, ouvrit tout-à-fait les yeux, souleva sa main que je te-

nois, & la laissa retomber sur le bras de Valville qui la prit, & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu, dit-elle, où suis-je? Valville gardoit cette main, la serroit, ce me semble, & ne se relevoit pas.

La Demoiselle, achevant enfin de reprendre ses esprits, l'envisagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main sans cesser d'avoir les yeux sur lui; & comme elle devina bien au flacon qu'il avoit, qu'il s'étoit empressé pour la secourir: je vous suis obligée, Monsieur, lui dit-elle: où est ma mere, est-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah, Seigneur! que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon! voici des Dames à qui vous avez bien de l'obligation, aussi-bien qu'à Monsieur.

Et observez que ce Monsieur demeuroit toujours dans la même posture: je le répete à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle, bien revenue à elle, jetta d'abord ses regards sur

nous

nous, ensuite les arrêta sur lui; & puis s'appercevant du petit désordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délacée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein. Levez-vous donc, Monsieur, dis-je à Valville; voilà qui est fini, Mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, me répondit-il comme avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiselle en s'appuiant sur sa mere, qui l'aida du mieux qu'elle put. J'allois m'en mêler & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le sien pour la soulever.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût: mais de dire pourquoi je le désapprouvois, c'est ce que je n'aurois pu faire: je ne serois pas même convenue qu'il me déplaisoit; je pense que ce petit dépit que j'en avois me fesoit agir sans que je le connusse: comment en aurois-je connu les motifs? &, suivant toute apparence, Valville y entendoit aussi peu de finesse que moi.

Il falloit bien cependant qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui; car vous avez vu la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarquée; il

n'en fut point surpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre temps; ou bien il la souffrit en homme qui la méritoit, qui se rendoit justice à son insçu, & qui étoit coupable dans le fond de son cœur : aussi l'étoit-il, mais il l'ignoroit. Poursuivons.

Les Religieuses attendoient toujours que la Demoiselle entrât. Elle nous remercia, Madame de Miran & moi, de fort bonne grâce, mais d'un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajouta-t-elle ensuite, c'est demain le jour de votre départ, vous n'avez pas de temps à perdre, & il est temps que j'entre : là-dessus elles s'embrassèrent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran & la Dame étrangere s'étoient faites. Cette derniere lui avoit même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent.

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la derniere fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tâchez de gagner son amitié, & n'oubliez

rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté, Madame, répartit aussitôt la Dame étrangere; je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même. A quoi Madame de Miran répondit qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher : ce qui fut reçu, de la part de l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnoissance.

Ces deux Dames se connoissoient de nom, & par-là sçavoient les égards qu'elles se devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne disoit mot, & regardoit seulement la Demoiselle, sur qui, contre son ordinaire, je lui trouvois les yeux plus souvent que sur moi; ce que j'attribuois, sans en être contente, à un pur mouvement de curiosité.

Le moyen de le soupçonner d'autre chose, lui qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de si grandes preuves; lui que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit si charmé d'en être sûr.

Hélas! sûr : peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas; mais les âmes tendres & délicates ont volontiers le défaut de se relâcher dans leur tendresse, quand ils ont obtenu toute la vôtre;

l'envie de vous plaire leur fournit des grâces infinies, leur fait faire des efforts qui ſont délicieux pour elles ; mais dès qu'elles ont plû, les voilà déſœuvrées.

Quoi qu'il en ſoit, la jeune Demoiſelle, en reconnoiſſance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment ſe jetter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle ſe livra de la maniere du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit; je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle : non qu'elle ne m'eût paru fort digne d'être aimée; mais mon cœur ne me diſoit rien pour elle, ou plutôt je me ſentois un fond de froideur que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ſes careſſes : je les lui rendis avec toute la ſenſibilité dont j'étois capable, & m'intéreſſai véritablement à elle, qui, s'arrachant encore d'entre les bras de ſa mere, ſe retira dans le Couvent. Je lui criai que j'allois la ſuivre dès que nous aurions vu l'Abbeſſe, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un inſtant d'entretien.

La mere remonta dans ſon équipage, baignée de ſes larmes, & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville, qui s'étoit remis dans le carrosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au Parloir de l'Abbesse, & je ne l'avois pas vu moins tendre qu'il avoit coutume de l'être ; il n'y eut qu'une chose à laquelle il manqua, c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverrions, & je me rappellai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée : mais nous avions été dérangés, l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention ; & puis, ma mere n'avoit-elle pas dit au logis que je reviendrois le lendemain ou le jour d'après ? cela ne suffisoit-il pas ?

Je l'excusois donc ; & je traitois de chicane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse, & des Religieuses, & des Pensionnaires que je connoissois, l'accueil le plus obligeant : je vous ai déjà dit qu'on m'aimoit, & cela étoit vrai : & sur-tout de la part de cette Religieuse dont j'ai déjà fait mention, & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pen-

ſionnaire dont je vous ai parlé auſſi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joie qu'on avoit témoignée de mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne, dont on avoit la veille apporté toutes les hardes, qu'une Sœur converſe arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit triſtement à côté d'une table ſur laquelle elle étoit appuyée.

Elle ſe leva du plus loin qu'elle m'apperçut, vint m'embraſſer, & marqua un extrême plaiſir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer; elle avoit les manieres ſimples, ingénues, careſſantes, &, pour tout dire enfin, le cœur comme les manieres. C'eſt un éloge que je ne puis lui refuſer, malgré tous les chagrins qu'elle m'a cauſés.

Je me pris pour elle de l'inclination la plus tendre. La ſienne pour moi, diſoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vue; elle n'avoit ſenti de conſolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que nous ſerons inſéparables, ajoutoit-elle avec des tons, des ſerremens de main, avec des regards dont la douceur pénétroit l'âme, & entraînoit la perſuaſion; de ſorte que nous

nous liâmes du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit, pour ainsi dire, étrangere, quoiqu'elle fût née en France; son pere étoit mort, sa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir; peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu; peut-être au premier jour annonceroit-on à sa fille qu'elle étoit orpheline: & moi j'en étois une; mes infortunes alloient bien au-delà de celles qu'elle avoit à appréhender, mais je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien, & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle; il me sembloit voir en elle une personne qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit son affliction; & dans l'attendrissement où nous étions toutes deux, dans cette effusion de sentiments tendres & généreux, à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, & les lui racontai à mon avantage, non par aucune vanité, prenez garde; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, par un pur effet de la disposition d'esprit où je me trouvois. Mon recit devint intéressant,

je le fis de la meilleure foi du monde, dans un goût tragique; je parlai en déplorable victime du sort, en Héroïne de Roman, qui ne disoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me rendre moi-même une infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien, je n'en étois pas capable; mais je peignis dans le grand: mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes; car nous en répandions toutes deux; elle pleuroit sur moi, je pleurois sur elle.

Je lui fis l'histoire de mon arrivée à Paris avec la niece du Curé, qui y étoit morte; je traitai le caractere de cette niece aussi dignement que je traitois mes aventures.

C'étoit, disois-je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentiments, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé son frere & elle vivoient à la campagne! (& cela étoit encore vrai.)

Enſuite je rapportois la ſituation où j'étois reſtée après ſa mort. Et ce que je dis là-deſſus, fendoit le cœur.

Le Pere Saint-Vincent, M. de Climal, que je ne nommai point, (mon reſpect & ma tendreſſe pour ſa mémoire, m'en auroient empêchée, quand j'en aurois eu envie) l'injure qu'il m'avoit faite, ſon repentir, ſa réputation, la Dutour même chez qui il m'avoit miſe, ſi peu convenablement pour une fille comme moi; tout vint à ſa place, auſſi-bien que Madame de Miran, à qui, dans cet endroit de mon récit, je ne ſongeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée, ſauf à la nommer après, quand je ſerois hors de ce ton romaneſque que j'avois pris: je n'avois omis ni ma chûte au ſortir de l'Égliſe, ni le jeune homme aimable & diſtingué par ſa naiſſance, chez lequel on m'avoit portée. Et peut-être, dans le reſte de mon hiſtoire, lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit ſecourue; que la Dame qu'elle venoit de voir étoit ſa mere, & que je devois bientôt épouſer ſon fils, ſi une Converſe qui entra ne nous eût pas averties qu'il étoit temps d'aller

ſouper ; ce qui m'empêcha de continuer, & de mettre au fait Mademoiſelle Varthon, qui n'y étoit pas encore, puiſque j'en reſtois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée : ainſi cette Demoiſelle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avois dit, aux perſonnes qu'elle avoit vues avec moi.

Nous allâmes donc ſouper. Mademoiſelle Varthon, pendant le repas, ſe plaignit d'un grand mal de tête, qui augmenta, & qui l'obligea au ſortir de table de retourner dans ſa chambre où je la ſuivis : mais comme elle avoit beſoin de repos, je la quittai après l'avoir embraſſée ; & rien de ce qui s'étoit paſſé pendant ſon évanouiſſement, ne me revint dant l'eſprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle ; on alloit la ſaigner, je crus que cette ſaignée annonçoit une maladie ſérieuſe, & je me mis à pleurer ; elle me ſerra la main & me raſſura. Ce n'eſt rien, ma chere amie, me dit-elle : c'eſt une légere indiſpoſition qui me vient d'avoir étoit hier fort agitée, ce qui m'a donné un peu de fievre ; & voilà tout.

Elle avoit raiſon ; la ſaignée calma le ſang, le

lendemain elle ſe porta mieux; & ce petit dérangement de ſanté, auquel j'avois été ſi ſenſible, ne ſervit qu'à lui prouver ma tendreſſe, & à redoubler la ſienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venoit de ſe lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit ſur ſa table, je fus ſurpriſe d'un étourdiſſement qui me força d'appeller à mon ſecours.

Il n'y avoit dans ſa chambre qu'elle, & cette Religieuſe que j'aimois & qui m'aimoit. Mademoiſelle Varthon fut la plus prompte, & accourut à moi.

Mon étourdiſſement ſe paſſa, & je m'aſſis : mais de temps en temps il recommençoit. Je me ſentis même une aſſez grande difficulté de reſpirer, enfin des peſanteurs, & un accablement total.

La Religieuſe me tâta le pouls, parut inquiette, ne me dit rien qui m'allarmât; mais me conſeilla d'aller me mettre au lit, & ſur le champ Mademoiſelle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me perſuader que ce n'étoit rien; mais il n'y eut pas moyen

de réſiſter, je n'en pouvois plus, il fallut me coucher, & je les priai de me laiſſer.

A peine ſortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

« Je n'ai pu te voir ces deux jours-ci, n'en ſois » point inquiette, ma fille; j'irai demain te pren- » dre à midi ».

N'y a-t-il que celui-là, ma ſœur, dis-je, après l'avoir lu, à la Converſe qui me l'avoit apporté? (C'eſt que je croyois que Valville auroit pu m'écrire auſſi, & qu'aſſurément il n'avoit tenu qu'à lui; mais il n'y avoit rien de ſa part).

Non, répondit cette fille à la queſtion que je lui feſois; c'eſt tout ce que vient de remettre à la Touriere un laquais qui attend. Avez-vous quelque choſe à lui faire dire, Mademoiſelle?

Apportez-moi, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je; & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

« Je rends mille grâces à ma mere, de la bonté » qu'elle a de me donner de ſes nouvelles; j'avois » beſoin d'en recevoir : je viens de me coucher, » je ſuis un peu indiſpoſée, j'eſpere que ce ne

» ſera rien, & que demain je ſerai prête. J'em-
» braſſe les genoux de ma mere ».

Je n'aurois pu en écrire davantage, quand je l'aurois voulu, & deux heures après j'avois une fièvre ſi ardente que la tête s'embarraſſa. Cette fièvre fut ſuivie d'un redoublement, qui, joint à d'autres accidents compliqués, fit déſeſpérer de ma vie.

J'eus le tranſport au cerveau, je ne reconnus plus perſonne, ni Mademoiſelle Varthon, ni mon amie la Religieuſe, pas même ma mere, qui eut la permiſſion d'entrer, & que je ne diſtinguai des autres que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, ſans lui rien dire.

Je reſtai à-peu-près dans le même état quatre jours entiers, pendant leſquels je ne ſçus ni où j'étois, ni qui me parloit; on m'avoit ſaignée, je n'en ſçavois rien. La fièvre baiſſa le cinquieme; les accidents diminuerent, la raiſon me revint, & le premier ſigne que j'en donnai, c'eſt qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai : ah ! ma mere.

Et comme alors elle avançoit ſa main, dans l'intention de me faire une careſſe, je tirai le bras hors du lit pour la lui ſaiſir, & la portai à ma bouche, que je tins long-temps collée deſſus.

Mademoiselle Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit; la premiere paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal? leur dis-je d'une voix foible & presque éteinte, & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran: il n'y a personne ici qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur; mais, grâces au Ciel, vous voilà réchappée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me serra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnoissance. Deux jours après, je fus entierement hors de danger, & je n'avois plus de fievre; il me restoit seulement une grande foiblesse qui dura long-temps. Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée, & elle s'abstint d'entrer, dès qu'il fut passé; mais j'omets une chose.

C'est que le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir toute aussi malade que je l'avois été, & que je n'en réchapperois peut-être pas.

Je ſongeai enſuite à ce contrat de rente que m'avoit laiſſé M. de Climal. A qui appartiendroit-il, ſi je mourois, me diſois-je? il ſeroit ſans doute perdu pour la famille, & la juſtice, auſſi bien que la reconnoiſſance, veulent que je le lui rende.

Pendant que cette penſée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converſe dans ma chambre. Mademoiſelle Varthon, qui ne me quittoit preſque pas, n'étoit point encore venue, & peut-être pas levée. Les Religieuſes étoient au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Converſe, on a déſeſpéré de ma vie ces jours paſſés; ma fievre eſt beaucoup diminuée, mais il n'eſt point ſûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence. A tout haſard, faites-moi le plaiſir de me ſoulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il eſt abſolument néceſſaire que j'écrive.

Eh! Jéſus Maria! à quoi eſt-ce que vous allez rêver, Mademoiſelle, me dit cette Converſe? Vous me faites peur, il ſemble que vous vouliez faire votre teſtament. Sçavez vous bien que vous offenſez Dieu, d'aller vous mettre ces choſes-là dans l'eſprit, au-lieu de le remercier de la grâce qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere Sœur, ne me refuſez pas, lui répartis-

je : il ne s'agit que de deux lignes ; il ne faut qu'un instant.

Eh ! mon Dieu, reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience ; me voilà toute tremblante avec vos deux lignes. Tenez ; êtes-vous bien, ajouta-t-elle en me mettant sur mon séant ? Oui, lui dis-je ; approchez - moi l'écritoire.

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat que le défunt M. de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en disposer à sa volonté. Je signai ensuite *Marianne*, & je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mere, quand elle seroit venue. Elle ne tarda pas : à peine y avoit-il un quart-d'heure que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien ! ma fille, comment es-tu ce matin, me dit-elle en me tâtant le pouls ? encore mieux qu'hier, ce me semble ; & je te crois guérie : il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu-là, s'écria-t-elle ? Voyons ; elle l'ouvrit, le lut, & se mit à rire.

Que

Que tu es folle, ma pauvre enfant, me dit-elle! tu fais des donations & tu te portes mieux que moi: (elle avoit quelque raison de dire cela, car elle étoit fort changée;) va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton testament de long-temps, & je n'y serai plus quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jetta dans ma cheminée; garde ton bien pour mes petits-fils: tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espere.

Et! pourquoi dites-vous que vous n'y serez plus, ma mere? Il vaudroit donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je la larme à l'œil.

Paix, me repartit-elle; n'est-il pas naturel que je finisse avant vous? Qu'est-ce que cela signifie? C'est l'extravagance de votre papier qui est cause de ce que je vous dis-là; songeons à vivre, & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade. Je t'avertis qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. (Notez que je lui en avois toujours demandé des nouvelles.)

Elle en étoit là, quand Mademoiselle Varthon & le Médecin entrerent. Celui-ci me trouva fort tranquille & hors d'affaire, à ma foiblesse près; de façon que ma mere ne vint plus, & se contenta les jours suivants d'envoyer sçavoir comment

je me portois, ou de passer au Couvent pour l'apprendre elle-même; & le lendemain ce fut Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire que Madame de Miran, durant ses visites, avoit toujours extrêmement caressé Mademoiselle de Varthon, & qu'il étoit arrêté que nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, aussi-tôt que je pourrois sortir.

Or, ce fut à cette Demoiselle que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-même des compliments de la part de sa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bienséance vouloit qu'il s'intéressât depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle en me quittant pour aller au parloir; & je ne doutai pas en effet que je ne fusse l'objet ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de

ma ſanté, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiſelle Varthon, à qui ma mere lui avoit ſimplement dit de faire faire ſes compliments, & voilà tout.

Il ſe paſſa bien une demi-heure avant que Mademoiſelle Varthon revînt. Vous remarquerez qu'il n'avoit plus été queſtion avec elle de la ſuite de mes aventures, depuis le jour où je lui en avois conté une partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouſer: elle avoit été indiſpoſée dès le jour de ſon entrée au Couvent; deux jours après j'étois tombée malade, il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon hiſtoire.

Comment donc! me dit-elle, en rentrant, d'un air content, vous ne m'avez pas dit que ce jeune homme, d'une ſi jolie figure, qui me ſecourut avec vous dans mon évanouiſſement, étoit le fils de Madame de Miran, que j'ai vue depuis ſi ſouvent ici, & qui vous aime tant! Sçavez-vous bien que c'eſt lui qui m'attendoit dans le parloir?

Qui? M. de Valville, répondis-je avec un peu de ſurpriſe? eh! que vous vouloit-il? vous avez été bien long-temps enſemble. Un quart-d'heure à-peu-près, reprit-elle; il venoit, comme on me

l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez : elle l'avoit aussi chargé de quelques compliments pour moi, & il a cru de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur ; ne vous a-t-il pas donné de lettre pour moi ? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit ? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus quelques Pensionnaires de mes amies entrerent, qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas que d'être étonnée que Madame de Miran ne m'eût point écrit : non pas que son silence m'inquiétât, ni que j'attendisse une lettre d'elle ; car il n'étoit pas nécessaire qu'elle m'écrivît, je l'avois vue la veille ; on lui apprenoit que je me portois toujours de mieux en mieux, & il suffisoit bien qu'elle envoyât sçavoir si cela continuoit ; il n'en falloit pas davantage.

Mais ce qui m'étonnoit, c'est que Valville, de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avois reçu de si fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere, ou qui m'avoit si souvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne se fût point avisé en cette oc-

currence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me difois-je, j'avoue que ses lettres n'auroient pas été de faifon : mais j'ai penfé mourir ; me voici convalefcente, il lui eft permis de m'écrire, & il ne m'écrit point ; il ne me donne aucun témoignage de fa joie.

Peut-être, dans l'état languiffant où je fuis encore, a-t-il cru qu'il falloit s'abftenir de m'envoyer un billet à part : mais il auroit pu, ce me femble, prier fa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de fa main ; & il ne fonge à rien.

Cette négligence me fâchoit ; je ne l'y reconnoiffois pas. Qu'eft devenu Valville ? ce n'eft plus là fon cœur. Cela me chagrinoit férieufement, je n'en revenois point.

J'ai refufé jufqu'à ce jour, me dit Mademoifelle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller dîner chez une Dame qui eft l'intime amie de ma mere, & à laquelle elle m'a recommandée ; vous étiez encore trop malade ; & je n'ai pas voulu vous quitter : mais ce matin, avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle. Je m'en dédirai pourtant, fi vous le fouhaitez, ajouta-t-elle. Voyez : refte-

rai-je ? je vous avertis que j'aimerois bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueusement la main : je vous prie d'y aller; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heure plutôt que vous ne le feriez sans moi; & je serai contente.

Mais je ne le ferois pas, moi, me répartit-elle ; & vous trouverez bon que j'abrege un peu davantage : je ne prétends point m'y ennuyer si long-temps que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mere, dont le carrosse la vint chercher de si bonne heure qu'elle en murmura, qu'elle en fut de mauvaise humeur, & le tout encore à cause de moi avec qui elle étoit alors. Cependant elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois : je n'ai pas été la maitresse de quitter, me dit-elle ; on m'a retenue malgré moi, & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna ; il le falloit, à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle disoit, & je n'en doutai point : mais elle me paroissoit en reve-

nir avec un fond de diſtraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire : je lui en dis un mot, elle me répondit que je me trompois; & je n'y ſongeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore aſſez foible; ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour ſçavoir comment je me portois; elle m'écrivit même une ou deux fois : & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils eſt bien impatient de te revoir, mon *fils* te querelle d'être ſi long-temps convaleſcente, mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris, je l'attendois pour cela; mais il ſe fait tard, il n'eſt pas revenu & ce ſera pour une autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui; j'en fus ſi choquée, ſi aigrie, que, dans mes réponſes à ma mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma derniere, je lui marquai que je me ſentois aſſez de force pour me rendre au parloir, ſi elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne ſuis malade que du ſeul ennui de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je; qu'elle acheve donc de me guérir, je l'en ſupplie. Je ne doutai point qu'elle ne vînt, & elle n'y manqua pas;

mais nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour, je me promenois dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon; nous étions seules.

Vous crûtes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étois un peu rêveuse, me dit-elle, & moi je m'apperçois aujourd'hui que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine, & je suis bien trompée si hier au matin vous ne veniez pas de pleurer, lorsque j'entrai chez vous, Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien: mais votre tristesse m'inquiète, j'en crains les suites; songez que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses; notre amitié veut que je vous le dise, & je n'irai pas plus loin.

Hélas! je vous assûre que vous me prévenez, lui répondis-je; je n'avois point dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine, mon cœur n'a rien de secret pour vous: mais il n'y a pas long-temps que je suis bien sûre d'avoir sujet

d'être trifte, & la journée ne fe feroit pas paffée fans que je vous euffe tout confié. Je n'aurois eu garde de me refufer cette confolation-là.

Oui, Mademoifelle, repris-je, après m'être interrompue par un foupir, oui, j'ai du chagrin; je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon Hiftoire: ma maladie m'a empêchée de vous dire le refte; & le voici en deux mots.

Madame de Miran eft cette Dame que, s'il vous en fouvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée; vous avez été témoin de fes façons avec moi, on la prendroit pour ma mere; & depuis le premier inftant où je l'ai vue, elle en a toujours agi de même.

Ce n'eft pas-là tout: ce Monfieur de Valville, qui vous vint voir l'autre jour... Eh bien! ce Monfieur de Valville, me dit-elle fans me donner le temps d'achever, eft-ce qu'il vous eft contraire? Sçauroit-il mauvais gré à fa mere de l'amitié qu'elle a pour vous?

Non, lui dis-je, ce n'eft point cela; écoutez-moi. Monfieur de Valville eft le jeune homme dont je vous ai parlé auffi, chez qui on me porta après ma chûte, & qui prit dès-lors pour moi la paffion la plus tendre, une paffion dont je n'ai pu douter; bien plus, Madame de Miran fçait qu'il m'aime, & que je

l'aime auſſi ; ſçait qu'il veut m'épouſer, &, malgré mes malheurs, conſent elle-même à notre mariage qui doit ſe faire au premier jour, qui a été retardé par haſard, & qui, peut-être, ne ſe fera plus ; j'ai du moins lieu d'en déſeſpérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiſelle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baiſſoit la tête, & même ne me regardoit pas ; je ne la voyois que de côté ; & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la ſimple ſurpriſe que lui cauſoit mon récit.

Vous ſçavez de quel danger je ſors, continuai-je, je viens d'échapper à la mort : avant ma maladie, jamais ſa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au ſien, ou qu'il ne m'écrivît quelque choſe dans ſa lettre. Et ce même homme qui m'a accoutumée à le voir ſi tendre & ſi attentif, lui qui a penſé me perdre, qui a dû être ſi allarmé de l'état où j'étois, lui qu'à peine j'aurois cru aſſez fort pour ſupporter ſes frayeurs ſur mon compte, qui a dû être ſi tranſporté de joie de me voir hors de péril ; croiriez-vous, Mademoiſelle, que je ſuis encore à recevoir de ſes nouvelles ? qu'il ne m'a

pas écrit le moindre petit mot, lui qui m'aimoit tant, pas un ſeul billet? cela eſt-il naturel? que veut-il que je penſe, & que penſeriez-vous à ma place?

Je m'arrêtai là-deſſus un moment, Mademoiſelle Varthon auſſi; mais elle me laiſſoit toujours un peu derriere elle, reſtoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre, répétai-je, lui qui m'en a tant prodigué dans des occaſions moins preſſantes; encore une fois, le croiriez-vous? Eſt-ce que ſa tendreſſe diminue, eſt-il inconſtant, eſt ce que je perds ſon cœur, au-lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perdue? Mon Dieu, que je ſuis agitée! mais, dites-moi, Mademoiſelle, il me vient une choſe dans l'eſprit, ne feroit-il pas malade? Madame de Miran, qui ſçait que je l'aime, ne me le cacheroit elle point? Elle m'aime beaucoup auſſi, elle peut avoir peur de m'affliger. N'auriez-vous pas la même bonté qu'elle? Cette viſite que vous dites avoir reçue de Monſieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de ſoupçonner la vérité? car il me paroît impoſſible qu'il ſoit ſi négligent, & je vous aſſûre que je ſerai moins affligée de le ſçavoir malade;

il eſt jeune, il en reviendra, Mademoiſelle : au-lieu que s'il étoit inconſtant, il n'y auroit plus de remede ; ainſi ce dernier motif d'inquiétude eſt pour moi bien plus cruel que l'autre : avouez-moi donc ſa maladie, je vous en conjure, vous me tranquilliſerez ; avouez-la, de grâce, je ſerai diſcrette. Elle ſe taiſoit.

Alors impatientée de ſon ſilence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais jugez de mon étonnement, quand, pour toute réponſe, je n'entendis que des ſoupirs, & que je ne vis qu'un viſage baigné de pleurs.

Ah ! Seigneur, m'écriai-je en pâliſſant moi-même ; vous pleurez, Mademoiſelle, qu'eſt-ce que cela ſignifie ? (& je lui demandois ce que mon cœur devinoit déjà ; oui, j'en eus tout-d'un-coup un preſſentiment, j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit paſſé pendant ſon évanouiſſement, me revint dans l'eſprit, & m'éclaira.)

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle ſe jetta ; je me mis auprès d'elle, & je pleurois auſſi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguiſez rien ; ce ne ſeroit pas la peine, je crois vous entendre. Où avez-vous vu Monſieur de Valville ? L'in-

digne! Eſt - il poſſible qu'il ne m'aime plus?

Hélas! ma chere Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je ſçû plutôt tout ce que vous venez de me dire?

Eh bien! inſiſtai-je: après, parlez franchement; eſt-ce que vous m'avez ravi ſon cœur? Dites donc qu'il m'en coûte le mien, répondit-elle.

Quoi! criai-je encore, il vous aime donc & vous l'aimez? que je ſuis malheureuſe!

Nous ſommes toutes deux à plaindre, me dit-elle; il ne m'a point parlé de vous: je l'aime, & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je en verſant à mon tour un torrent de larmes, il ne m'en aimera pas davantage. Ah! mon Dieu, où en ſuis-je, & que ferai-je? Hélas! ma mere, je ne ſerai donc point votre fille! c'eſt donc en vain que vous avez été ſi généreuſe! Quoi! vous, Monſieur de Valville, vous, infidele pour Marianne, après tant d'amour! vous l'abandonnez; & c'eſt vous, Mademoiſelle, qui me l'ôtez: vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir! Hé! que ne me laiſſiez-vous mourir? comment voulez vous que je vive? je vous ai donné mon cœur à tous deux, & tous deux vous me donnez la mort.

Ah ! je ne ſurvivrai pas à ce tourment-là, je l'eſpere, Dieu m'en fera la grâce; & je ſens que je me meurs.

Ne me reprochez rien, me dit-elle d'un ton plein de douleur, je ne ſuis point capable d'une perfidie : je vous conterai tout ; il m'a trompée.

Il vous a trompée, répartis-je ! Eh ! pourquoi l'écoutiez-vous, Mademoiſelle ? Pourquoi l'aimer ? pourquoi ſouffrir qu'il vous aimât ? votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer ! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere, vous le ſçaviez, vous nous aviez trouvés enſemble; il eſt aimable, & je ſuis jeune : étoit-il ſi difficile de deviner que nous nous aimions peut-être, & quelle excuſe avez-vous ? mais, encore une fois, où l'avez-vous vu ? vous vous connoiſſiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher ſa tendreſſe ? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit, & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera, mais je n'y ſerai plus ; il ſe reſſouviendra combien je l'aimois, il pleurera ma mort; vous aurez la douleur de le voir ; vous vous reprocherez de m'avoir trahie, & vous ne ſerez jamais heureuſe.

Moi ! vous avoir trahie, me répondit-elle ! eh ! ma

chere Marianne, vous avouerois-je que je l'aime, si je n'avois pas moi-même été surprise; & ne vais-je pas être la victime de tout ceci? Tâchez de vous calmer un moment pour m'entendre; vous avez le cœur trop bon pour être injuste, & vous l'êtes : vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vu Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mere; vous sçavez qu'il me secourût avec empressement.

Dès que je fus revenue à moi, le premier objet qui me frappa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux; il me tenoit la main : je ne sçais si vous remarquâtes les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois, j'y pris garde; il est aimable, vous en convenez; je le trouvai de même : il ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi, jusqu'au moment où je m'enfermai; & par malheur rien de tout cela ne m'échappa.

J'ignorois qui il étoit : ce que vous me contâtes de votre histoire ne me l'apprit point; il est vrai que je pensois quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je croyois ne pas revoir. On vint quelques jours après m'avertir qu'une personne (qu'on ne nommoit pas) souhaitoit de me parler

de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors, je descendis; & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant; il me parut embarrassé, & son embarras me rendit honteuse; il me demanda en souriant, si je le reconnoissois, si je n'avois pas oublié que je l'avois vu. Il me dit que mon évanouissement l'avoit fait trembler, que de sa vie il n'avoit été si attendri que de l'état où il m'avoit vue, qu'il l'avoit toujours présent; que son cœur en avoit été frappé, & tout de suite me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit; elle n'entendoit ni mes soupirs, ni mes sanglots; elle pleuroit trop elle-même pour y faire attention; & tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émue de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter: il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit, mais je sentois bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire, & il me le disoit d'une façon

dont

dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois dans les miennes, ajouta-t-il encore, je l'ai tenue. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençâtes à ouvrir les yeux: j'eus bien de la peine à m'en ôter; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah! Seigneur, il s'y jette, m'écriai-je ici; il s'y jettoit pendant que je me mourois: hélas! je suis donc bien effacée de son cœur! il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle; tout ce que je sçais, c'est que je finis par lui dire que je me retirois, qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré; & il s'excusa avec un air de soumission & de respect qui m'appaisa.

Je m'étois déjà levée; il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle; il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi: & cette Dame est celle chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convalescence. Il ajouta qu'il voyoit assez souvent un de ses pa-

rents, & qu'ils devoient, je penſe, ſouper ce même ſoir enſemble. Enfin, lorſque j'allois le quitter: j'oubliois, me dit-il, une lettre que ma mere m'a chargé de vous remettre de ſa part, Mademoiſelle. Il rougit en me la préſentant; je la pris, croyant de bonne-foi qu'elle étoit de Madame de Miran: & point du tout, dès qu'il fut ſorti, jugez de ma ſurpriſe, elle étoit de lui. Je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter, je n'en fis pourtant rien; & vous y verrez la raiſon qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de ſa poche, me la donna toute ouverte, & me dit: liſez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'oſois en regarder le caractere. A la fin pourtant je jettai les yeux deſſus, & la mouillant de mes larmes: il écrit, mais ce n'eſt plus à moi, dis-je, mais ce n'eſt plus à moi!

Je fus ſi pénétrée de cette réflexion, j'en eus le cœur ſi ſerré, que je fus long-temps comme étouffée par mes ſoupirs, & ſans pouvoir commencer la lecture de cette lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes.

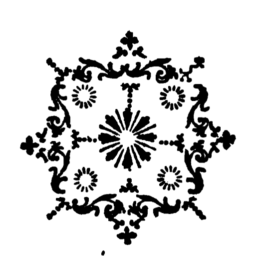
« Depuis le jour de votre accident, Mademoi» ſelle, je ne ſuis plus à moi. En venant ici au-

» jourd'hui, j'ai prévu que mon respect m'em-
» pêcheroit de vous le dire : mais j'ai prévu aussi
» que mon trouble & mes regards timides vous
» le diroient; vous m'avez vu en effet trembler
» devant vous, & vous avez voulu vous retirer
» sur-le-champ. Je crains que cette lettre-ci ne
» vous irrite aussi : cependant mon cœur n'y sera
» pas plus hardi qu'il ne l'a été tantôt; il y trem-
» ble encore, & voici simplement de quoi il est
» question. Vous aurez sans doute accordé votre
» amitié à Mademoiselle Marianne, & il y a
» quelque apparence qu'au sortir du parloir vous
» irez lui confier votre étonnement, hélas! peut-
» être votre indignation sur mon compte; & vous
» me nuirez auprès de ma mere, que j'instruirois
» moi-même dans un autre temps, mais qu'il ne
» seroit pas à propos qu'on instruisît aujourd'hui,
» & à qui pourtant Mademoiselle Marianne con-
» teroit tout. J'ai cru devoir vous en avertir.
» Mon secret m'est échappé : je vous adore; je
» n'ai pas osé vous le dire, mais vous le sçavez :
» Il ne seroit pas temps qu'on le sçût, & vous
» êtes généreuse ».

Remettons la suite de cet évènement à la hui-
tieme Partie, Madame; je vous en ôterois l'inté-

rêt, ſi j'allois plus loin ſans achever. Mais l'hiſtoire de cette Religieuſe que vous m'avez tant de fois promiſe, quand viendra-t-elle, me dites-vous? Oh! pour cette fois-ci, voilà ſa place; je ne pourrai plus m'y tromper: c'eſt ici que Marianne va lui confier ſon affliction; & c'eſt ici qu'à ſon tour elle eſſaiera de lui donner quelques motifs de conſolation, en lui racontant ſes aventures.

Fin de la ſeptieme Partie.





HUITIEME PARTIE.

J'ai ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la ſuite de mon hiſtoire; vous me preſſez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attends; mais de grâce, qu'il n'y ſoit plus queſtion de Valville: paſſez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquiſe; mais que cela ne vous inquiète pas: je vais d'un ſeul mot faire tomber votre colere, & vous rendre cet endroit de mes aventures le plus ſupportable du monde.

Valville n'eſt point un monſtre comme vous vous le figurez. Non: c'eſt un homme fort ordinaire, Madame; tout eſt plein de gens qui lui reſſemblent, & ce n'eſt que par mépriſe que vous êtes ſi indignée contre lui, par pure mépriſe.

C'eſt qu'au lieu d'une hiſtoire véritable, vous

avez cru lire un Roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois : voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplu ; & dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire : ne m'en parlez plus. Un Héros de Roman infidele ! on n'auroit jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constants, on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là, & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels ; il n'en coûte rien à la nature, c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais encore une fois, calmez-vous ; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, & non pas des aventures d'imagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir, mais le cœur d'un homme, d'un François qui a réellement existé de nos jours...

Homme, François, & contemporain des Amants de notre temps, voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit pour être constant que ces trois petites difficultés à vaincre ; entendez-vous, Madame ? ne perdez point cela de vue. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été ; c'est-à-dire, avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais : vous l'avez d'abord trouvé char-

mant, à présent vous le trouvez haïssable, & bientôt vous ne sçaurez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite (tendresse ordinairement de peu de durée ; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vîte, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure) :

Valville, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête-homme ; mais né extrêmement susceptible d'impressions, qui rencontre une Beauté mourante qui le touche, & qui me l'enlève : ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours ; ce n'est pas là son dernier mot. Son cœur n'est pas usé pour moi, il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra : c'est pour se reposer qu'il s'écarte ; il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoît pas encore ; ma douleur & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donne-

ront d'autres grâces; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui; je ne sçais pas comment j'y résistai alors. Continuons & rentrons dans tout le pathétique de mon aventure.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon : ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je ; vous serez bientôt libre de vous aimer tous deux; je ne vivrai pas long-temps : voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne, sortant tout-d'un-coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré :

Eh! pourquoi voulez-vous mourir, me dit-elle? pour qui êtes-vous si désolée? Est-ce là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes? Est-

ce là celui que vous avez prétendu aimer? Eſt-il tel que vous le penſiez? Auriez-vous fait cas de lui, ſi vous l'aviez connu? Vous y ſeriez-vous attachée? Auriez-vous voulu de ſon cœur? Il eſt vrai que vous l'avez cru aimable, j'ai cru auſſi qu'il l'étoit; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractere, il n'a pas même un cœur; on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville eſt mépriſable. Ah! l'indigne, il vous aime, il va vous épouſer: vous tombez malade, on lui dit que votre vie eſt en danger; qu'en arrive-t-il? qu'il vous oublie: c'eſt ce temps-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi qu'il n'avoit jamais vue qu'un inſtant, qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh! qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet amour qu'il avoit pour vous? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi? D'où lui eſt venue cette fantaiſie de m'aimer dans de pareilles circonſtances? Hélas! je vais vous le dire, c'eſt qu'il m'a vu mourante: cela a remué cette petite âme foible qui ne tient à rien, qui eſt le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu ſingulier. Si j'avois été en bonne ſanté, il n'auroit pas pris garde à moi; c'eſt mon évanouiſſement qui en a fait un infidele: & vous qui êtes ſi aimable, ſi ca-

pable de faire des paſſions, peut-être avez-vous eu beſoin d'être infortunée, & d'être dangereuſement tombée à ſa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Egliſe; mais c'eſt à cauſe que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut-être pas aimée ſans votre ſituation & ſans votre chûte.

Hélas! n'importe : il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous ſeule à craindre dans le monde.

Laiſſez-moi achever, me répondit-elle, je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plû; mais ne vous imaginez pas qu'il le ſçache, il n'en a pas le moindre ſoupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en inſtruire; il ne mérite pas de le ſçavoir : & toute indiſpoſée que vous êtes ſans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiſelle, gardez-moi le ſecret là-deſſus; ſi ce n'eſt par amitié, du moins par généroſité. Une fille d'un auſſi bon caractere que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en uſer bien avec eux, ſur-tout quand elle n'a pas un juſte ſujet d'en être mécontente. Adieu, Marianne, ajouta-t-elle en ſe levant; je vous laiſſe la lettre de Valville, faites-en l'uſage qu'il vous plaira : montrez-la à Madame

de Miran, montrez-la à fon fils, j'y confens. Ce qu'il a ofé m'y écrire ne me compromet en rien; & fi par hafard mon témoignage vous eft néceffaire, fi vous fouhaitez que je paroiffe pour le confondre, je fuis fi indignée contre lui, je me foucie fi peu de le ménager, je le dédaigne tant, lui & fon ridicule amour, que je m'affocie de bon cœur à votre vengeance. Au furplus, mon parti eft pris, je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez : j'oublierai même que je l'ai vu; ou s'il arrive que je le revoie, je ne le reconnoîtrai pas : car de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieufe, ni intéreffée; & fi vous n'êtes que tendre & raifonnable, en vérité, vous ne perdez rien. Le cœur de Valville n'eft pas ce qu'il vous faut, il n'eft point fait pour payer le vôtre, & ce n'eft pas fur lui que doit tomber votre tendreffe; c'eft comme fi vous n'aviez point eu d'Amant.

Ce n'eft point en avoir un, que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre; il eft aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il fera demain celui d'une autre, & ne fera jamais celui de perfonne. Laiffez-le donc à tout le monde, à

qui il appartient ; & réservez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien, & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots elle vint m'embrasser, sans que je fisse aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout ; je jettai des yeux égarés sur elle : elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire, & n'eus point la fotce ni de lui répondre, ni de lui rendre ses caresses : je ne sçavois si je devois l'aimer ou la haïr, la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble cependant que dans le fond de mon âme je lui sçus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je reçus d'elle, aussi-bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis soupirer en me quittant : je ne vous verrai que demain, me dit-elle, & j'espere vous retrouver plus tranquille & plus sensible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponse de ma part ; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Me voilà donc seule, immobile, & toujours renversée dans mon fauteuil, où je restai bien

encore une demi-heure dans une si grande confusion de pensées & de mouvements, que j'en étois comme stupide.

La Religieuse dont je vous ai quelquefois parlé, qui m'aimoit & que j'aimois, entra, & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté seroit entrée, que ç'auroit été de même.

Il y a des afflictions où l'on s'oublie, où l'âme n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est. Vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guères de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même; & c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse, étonnée de mon immobilité, de mon silence & de mes regards stupides, s'avança avec une espece d'effroi.

Eh! mon Dieu, ma fille, qu'est-ce que c'est? qu'avez-vous, me dit-elle? venez-vous de vous trouver mal?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai là.

Mais de quoi s'agit-il? Vous voilà pâle, abattue, & vous pleurez, je pense! avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle?

Oui, lui répartis-je encore: & puis je me tus.

Elle ne sçavoit que penser de mes monosyllabes, & de l'air imbécille dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit sur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

Est-ce là le sujet de votre affliction, ma chere enfant, ajouta-t-elle en la prenant? & me permettez-vous de voir ce que c'est?

Oui. (C'est encore moi qui réponds.) Eh! de qui est-elle? Hélas! de qui est-elle? Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me couperent la parole.

Elle en fut touchée, je vis qu'elle s'essuyoit les yeux; ensuite elle lut la lettre : il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit, elle sçavoit mes affaires : elle voyoit dans cette lettre une déclaration d'amour; on prioit la personne à qui on l'adressoit de ne m'en rien dire; on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois; tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre, & que je venois en ce moment d'apprendre son infidélité.

Allons, Mademoiselle, je suis au fait, me dit-elle : vous pleurez, vous êtes consternée, ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur : vous êtes jeune, & vous manquez d'ex-

périence; vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur ſimple & ſans artifice; le moyen que vous ne ſoyez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive ! Oui, Mademoiſelle, plaignez-vous, ſoupirez, répandez des larmes dans ce premier inſtant-ci : moi, qui vous parle, je connoîs votre ſituation; je l'ai éprouvée, je m'y ſuis vue, & je fus d'abord auſſi affligée que vous; mais une amie que j'avois, qui étoit à-peu-près de l'âge que j'ai à préſent, & qui me ſurprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me conſoler; elle me parla raiſon, me dit des choſes ſenſibles : je l'écoutai, & elle me conſola.

Elle vous conſola ! m'écriai-je en levant les yeux au Ciel; elle vous conſola, Madame !

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela ſe puiſſe, & je penſois comme vous.

Voyons, me dit cette amie, de quoi vous déſeſpérez-vous ? de l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conſéquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs; & vous appellez cela un grand malheur ! mais eſt-il bien vrai que c'en ſoit un ? & ne ſe pourroit-il pas que ce fût le contraire ? Que ſçavez-

vous s'il n'eſt pas avantageux pour vous que cet homme-là ait ceſſé de vous aimer ; ſi vous ne vous ſeriez pas repentie de l'avoir épouſé ; ſi ſa jalouſie, ſon humeur, ſon libertinage ; ſi mille défauts eſſentiels qu'il peut avoir & que vous ne connoiſſez point, ne vous auroient pas fait gémir le reſte de votre vie ? Vous ne regardez que le moment préſent, jettez votre vue un peu plus loin. Son infidélité eſt peut-être une grâce que le Ciel vous a faite : la Providence qui nous gouverne eſt plus ſage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes ; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui ſera peut-être dans peu de temps le ſujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'eſprit que vous ne deviez pas épouſer celui dont il eſt queſtion, & qu'aſſûrément ce n'étoit pas votre deſtinée ; qu'il eſt très-poſſible que vous y gagniez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t-elle, à ne pas épouſer un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laiſſa auſſi pour en aimer une autre qui eſt devenue ſa femme, qui eſt malheureuſe à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de ſe conſumer en regrets, s'il l'avoit quittée à ſon tour. Vous m'allez dire que vous

l'aimez,

l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune : soit, mais n'aviez-vous que son infidélité à craindre? Etoit-il à l'abri d'une maladie? Ne pouvoit-il pas mourir? & en ce cas, tout étoit-il perdu? N'y avoit-il plus de ressources pour vous? & celles qui vous seroient restées, son inconstance vous les ôte-t-elle? Ne les avez-vous pas aujourd'hui? Vous l'aimez : pensez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout est terminé pour vous? Eh! mon Dieu, Mademoiselle, est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre, & de plus aimables que lui; d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage, & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre? Que signifie votre désolation? Quoi! Mademoiselle, à votre âge! Eh! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit; Dieu vous a donné de l'esprit, du caractere, de la figure; vous avez mille heureux hasards à attendre : & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole!

Voilà ce que mon amie me dit dans les premiers moments de ma douleur, ajouta ma Reli-

gieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir; mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation me toucherent, me dit-elle tout de suite, & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon âme me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en avois; je ne vous le dis pas pour vous flatter: j'étois assez passable; mais ce n'étoit ni votre figure, ni vos grâces, ni votre physionomie: il n'y a point de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualités de l'âme, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-là: vous voyez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous: je ne sçache dans notre maison aucune personne raisonnable, qui ne soit prévenue en votre faveur. Madame Dorsin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez. Vous avez plû à tous ceux qui vous ont vue chez elle: par-tout où vous avez paru, c'est de même; nous en sçavons quelque chose.

Je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément; j'y suis difficile, & je me suis tout-d'un-coup intéressée à vous. Eh! qui est-ce qui ne s'y intéressera pas? Qu'est-ce pour vous qu'un amant de moins, qui se déshonore en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui se présenteront n'est pas à mon gré le plus considérable.

Ainsi soyez, tranquille, Marianne: mais je dis absolument tranquille; il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être; & le moindre petit sentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors, moitié vaincue par les raisons, & moitié attendrie de reconnoissance pour toute la peine que je lui voyois prendre, afin de me persuader; & je laissai tomber amicalement mon bras sur elle d'un air qui signifioit, je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains....

Et c'étoit-là en effet ce que je sentois; ce qui marquoit que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien prêts de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure

avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuantes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai qu'elles l'étoient, je pense; mais pour m'y rendre attentive, il falloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper : quant à moi, on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah çà! me dit-elle en riant, je vous laisse. Mais ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée; c'est une fille raisonnable, qui se connoît & qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement, ajouta-t-elle? Oh! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétends vous appeller petite fille encore long-temps à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me disposoit tout doucement à penser qu'en effet je m'exagérois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous, si le motif de notre affliction étoit si grave? Voilà à-peu-près ce qui s'insinue

dans notre esprit, quand nous voyons nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus elle partit. Une Sœur converse m'apporta à souper, elle rangea quelque chose dans ma chambre : cette bonne fille étoit naturellement gaie. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déjà presque aussi vermeille qu'une rose ; notre maladie est bien loin, il n'y paroît plus ; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper ?

Non, lui dis-je. Je me sens fatiguée, & je crois que je me coucherai, dès que j'aurai mangé.

Eh bien ! à la bonne heure, pourvû que vous dormiez, me répondit-elle ; ceux qui dorment, valent bien ceux qui se promenent. Aussitôt elle s'en-alla.

Vous jugez bien que je fis un souper léger ; & quoique ma Religieuse eût un peu ramené mon esprit, & m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restoit toujours un grand fond de tristesse.

Je repassois sur tous ses discours. Vous ne faites que commencer à vivre, m'avoit-elle dit : & elle a raison, me répondois-je ; ceci ne décide encore de rien ; je dois me préparer à bien d'autres évè-

nements. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est en effet ce qui arrive souvent : soit dit en passant.

Un volage est un homme qui croit vous laisser comme solitaire : se voit-il ensuite remplacé par d'autres, ce n'est plus là son compte, il ne l'entendoit pas ainsi, c'est un accident qu'il n'avoit pas prévu : il diroit volontiers, est-ce bien elle ? Il ne sçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédoient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en trouverai point comme lui; faut-il que je le perde ? Ah ! Monsieur de Valville, les grâces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas, & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi ! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractere & des sentiments qu'on estime, avec ma jeunesse & les agréments qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéressée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement !

Cette derniere réflexion releva mon courage ; elle avoit quelque chose de noble qui m'y attacha, & qui m'inspira des résolutions qui me tranquillisèrent. Je m'arrangeai sur la maniere dont j'en agirois avec Valville, dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence.

En un mot, je me proposai une conduite qui étoit fiere, modeste, décente, digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas ; enfin, une conduite, qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pu répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jetter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement & ne me réveillai qu'assez tard ; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes ; & tous ces petits repos qu'on se procure sont bien fragiles. L'âme n'en jouit qu'en passant, & sçait bien qu'elle n'est tranquille que par un tour d'imagination qu'il

faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop, de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai que non-seulement Valville étoit un infidele, mais que Madame de Miran ne seroit plus ma mere. Ah! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montrée chez elle!

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît; & dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t-il; ce portrait que j'avois demandé, qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre; qui y est peut-être déjà, & qui y étoit inutilement pour moi? Que de douleurs! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là: mais je ne l'attendois que l'après-midi; & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse qui étoit venue chez moi quel-

ques inſtants après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore ſoulagée ; cette Religieuſe, dis-je, étoit à peine ſortie, que je vis entrer Mademoiſelle Varthon.

Il n'étoit que onze heures du matin : elle me parut abattue ; mais moins triſte que la veille : je lui fis un accueil qu'on ne pouvoit appeller ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : & franchement, malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne ſçais ſi elle y prit garde ; mais du moins ce fut ſans témoigner y faire attention.

J'ai cru devoir vous apprendre une choſe, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçus de l'embarras ; c'eſt que je ſors d'avec M. de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuſe elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début ſi étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je ſoupirai d'abord. Enſuite ; je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute conſternée.

N'allez pas me condamner ſans m'entendre, reprit-elle auſſi-tôt; je vous avois aſſuré que je ne le verrois plus, & c'étoit mon intention : mais je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas ;

(& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçu depuis.)

On est venu m'avertir qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t-elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la mal-honnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoiqu'avec répugnance, car j'ai hésité d'abord; il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais dès que je l'ai vu, je n'ai pu résister à un mouvement de colere qui m'a prise, & qui étoit bien naturel: n'auriez-vous pas été comme moi? Non, lui dis-je; il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en-aller.

Peut-être bien, reprit-elle: mais mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur; il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui ai-je dit, (c'est elle qui parle) de venir encore me sur-

prendre après la lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponse? La voici, Monſieur; c'eſt que votre lettre & que vos viſites m'offenſent, & que le petit ſervice que vous m'avez rendu, dont je vous ſçavois gré, ne vous diſpenſoit pas d'oublier les égards que vous me devez, ſur-tout dans les circonſtances de l'engagement où vous êtes avec une jeune perſonne que vous ne pouvez quitter ſans perfidie. C'eſt elle que vous avez à voir ici, Monſieur, & non pas moi, qui ne ſuis point faite pour être l'objet d'une galanterie auſſi injurieuſe.

Voilà ce que j'étois bien aiſe de lui dire avant que de le quitter, ajouta-t-elle; après quoi j'ai fait quelques pas pour le laiſſer-là, ſans daigner l'écouter; & j'allois ſortir, quand je lui ai entendu dire: ah! Mademoiſelle, vous me déſeſpérez; & cela avec un cri ſi douloureux & ſi emporté, que j'ai cru devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fît une ſcene; ce qui auroit été fort déſagréable.

Oh! non, lui dis-je; il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être ſi prudente.

Vous m'excuſerez, me répondit-elle un peu

confuſe, vous m'excuſerez. La Touriere, ou quelqu'un de la cour, n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois ſçu que dire. Ainſi il étoit plus ſage de reſter pour un moment : car je ne croyois pas que ce fût pour davantage.

Eh bien ! Monſieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton ? Je n'ai rien à ſçavoir de vous.

Hélas ! Mademoiſelle, je n'ai, je vous jure, qu'un ſeul mot à vous dire. Qu'un ſeul mot ? Revenez, je vous prie, m'a-t-il repondu avec un air ſi effaré, ſi ému, qu'il n'y a pas eu moyen de pourſuivre mon chemin ; c'étoit trop riſquer.

Je me ſuis donc avancée. Voyons donc, Monſieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t-il repris, que ma mere paſſera ici entre onze heures & midi, dans le deſſein de vous emmener dîner avec Marianne : elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre ; mais je me ſuis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monſieur, lui ai-je dit ; Madame de Miran me fait beaucoup d'honneu, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Eſt-ce là tout ?

Quoi! lui demander encore si c'est-là tout? Vous ne finirez donc jamais, dis-je, à Mademoiselle Varthon?

Eh! mais au contraire, reprit-elle; *est-ce-là tout*, signifioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver: car j'appréhendois toujours son air ému; on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maîtres d'eux. Et alors, en m'assurant qu'il alloit finir, il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé de perfidie; & vous jugez bien que ses raisons ne m'ont pas persuadée qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être: mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensois.

Ah! Seigneur, m'écriai-je ici sans lever la tête, que j'avois toujours tenu baissée par ménagement pour elle, (c'est-à-dire, pour lui épargner des regards qui lui auroient dit: vous n'êtes qu'une hypocrite:) ah! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable! Eh! vous le méprisiez tant hier, ajoutai-je.

Eh! mais vraiment oui, reprit-elle; je le méprisois, il me paroissoit le plus indigne homme du

monde, & je ne prétends pas qu'il n'ait point de tort; je dis ſeulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginons; & je ne le dis même que pour diminuer de l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre ſon procédé moins fâcheux: ce n'eſt que par amitié que je vous parle, écoutez juſqu'au bout: vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a ſubitement changé; & point du tout, cela vient de plus loin: il y avoit déjà quelque temps qu'il tâchoit d'avoir d'autres ſentimens. Voilà ce qu'il m'a dit preſque la larme à l'œil; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit ſon amour qu'on lui reprochoit: il cherchoit à ſe diſſiper, à aimer ailleurs: il ne vouloit qu'un objet; il m'a vue, je ne lui ai point déplû, il a ſenti cette légere préférence qu'il me donnoit ſur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi: voilà tout.

Eh! mon Dieu, Mademoiſelle, lui dis-je en l'interrompant, eſt-ce donc là ce que vous voulez que j'écoute? Eſt-ce-là la conſolation que vous m'apportez?

Eh! mais oui, reprit-elle, je me ſuis figuré que c'en étoit une. N'eſt-il pas plus doux pour par vous de penſer que ce n'eſt point inconſtance, ou faute d'amour qu'il vous a laiſſée; que même il

s'eſt fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raiſonnables; & qui, ſi je ne me trompe, vous le paroîtront aſſez, ſi vous voulez que je vous les diſe, pour vous ôter la déſagréable opinion que vous avez de lui, & je ne tâche pas à autre choſe.

Ah! çà, voyons : vous m'avez conté votre hiſtoire, ma chere Marianne; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dits qu'en paſſant, & qui ſont extrêmement importants, qui ont pu vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y eſt point arrêté, il ne s'en eſt point ſoucié; & il a bien fait. Mais votre hiſtoire a éclaté; ces petits articles ont été ſçus de tout le monde, & tout le monde n'eſt pas Valville, n'eſt pas Madame de Miran : les gens qui penſent bien ſont rares. Cette Marchande de linge chez qui vous avez été en boutique; ce bon Religieux qui a été vous chercher du ſecours chez un parent de Valville; ce Couvent où vous avez été vous préſenter pour être reçue par charité; cette aventure de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appellée Madame de Fare; votre enlevement d'ici, votre apparition chez le Miniſtre en ſi grande compagnie; ce petit Commis qu'on vous deſtinoit à la place de Valville, & cent autres

choses qui sont, à la vérité, qu'on loue votre caractere, qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous; mais qui sont humiliantes, qui vous rabaissent, quoiqu'injustement, & qu'il est cruel qu'on sçache à cause de la vanité qu'on a dans le monde: tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été représenté. Vous ne sçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus, ni combien on condamne sa mere, combien on persécute ce jeune-homme sur le dessein qu'il a de vous épouser : ce sont des amis qui rompent avec lui, ce sont des parents qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet; il n'y a pas jusqu'aux indifférents qui le raillent: en un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il essuye; ce sont des avanies sans fin : je ne vous en répete pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne sçait qui elle est! Eh! comment oserez-vous la montrer, Monsieur? Elle a de la vertu! Eh! n'y a-t-il que les filles de ce genre-là qui en ont? N'y a-t-il que votre orpheline d'aimable? Elle vous aime! eh! que peut-elle faire de mieux? Est-ce-là un amour si flatteur? Pouvez-vous être sûr qu'elle vous auroit aimé, si elle avoit été votre égale? A-t-elle eu la liberté du choix? Que sçavez-vous si la

nécessité

néceſſité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous ? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'eſprit, ajoûte-t-on malignement & ſottement : vous ſentirez l'affront que vous vous faites à préſent, vous le ſentirez ; & du moins allez vivre ailleurs, ſortez de votre pays, allez vous cacher avec votre femme pour éviter le mépris où vous tomberez ici : mais n'eſpérez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh ! je n'en pus écouter davantage : je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données ; j'avois enduré le récit de mes miſeres. A quoi m'eût ſervi de me défendre ou de me plaindre ? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à ſuivre ſon penchant : je voyois bien que Valville s'étoit juſtifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le diſculper auprès de moi, que pour ſe diſpenſer elle-même de le mépriſer autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voyois bien, & mes reproches n'euſſent abouti à rien.

Mais cette haîne dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédiſoit à Valville qu'il auroit pour moi ; ces malédictions qu'il donneroit au

jour de notre connoiſſance, me percerent le cœur, & pouſſerent ma patience à bout.

Ah! c'en eſt trop, Mademoiſelle, m'écriai-je, c'en eſt trop. Lui, me déteſter! lui, maudire le temps où il m'a vue! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée auſſi affreuſe, & de m'en entretenir ſous prétexte d'amitié, pour me conſoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction; & vous croyez que je ne vous entends pas, que je ne vois pas le fond de votre cœur? Ah! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites? Eh! ne ſçauriez-vous l'aimer, ſans achever de m'ôter la vie? Vous voulez qu'il ſoit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien! Mademoiſelle, il l'eſt; rendez-lui votre eſtime: il a bien fait, il devoit rougir de m'aimer; je vous l'accorde, je vous paſſe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvriroit. Oui, je ne ſuis plus rien; la moindre des créatures eſt plus que moi; je n'ai ſubſiſté juſqu'ici que par charité: on le ſçait, on me le reproche: vous me le répétez, vous m'écrâſez, & en voilà aſſez: je ſuis aſſez avilie, aſſez convaincue que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pu le faire ſans en être moins honnête-homme; mais vous me menacez de ſa haîne &

de ses malédictions, moi qui ne vous réponds rien, moi qui me meurs. Ah! c'en est trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez: vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blâmable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte; & c'est peut-être vous qu'il haïra, Mademoiselle, c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit; elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah! Seigneur, quel emportement! Je vous écrâse, je vous déchire, & Dieu me punira: voilà qui est étrange! eh! de quoi me puniroit-il, Mademoiselle? ai-je quelque part à vos chagrins? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme? Est-ce ma faute, à moi, s'il en est frappé? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui; & il est certain que ce n'est pas là un perfide, mais seu-

lement un homme mal conseillé. J'ai cru vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toute la finesse que j'y entends. Voilà tout, Mademoiselle; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable : mais de dire que ni vous, ni moi, ni personne, ayons droit de le mépriser; non : toute la terre excusera la faute qu'il a faite; elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment; & si vous êtes équitable, ce doit être aussi le vôtre, pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretien-ci finissoit, lui dis je en pleurant.

Ah! comme il vous plaira; il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous assûre qu'il est fini pour la vie. Adieu, Mademoiselle, ajouta-t-elle en se retirant. Je ne fis que baisser beaucoup la tête, & la laissai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais; du moins, comme vous voyez, m'arrive-t-il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidele qu'étoit Valville, je ne pouvois absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai qu'il aimoit Mademoiselle Varthon; mais elle n'en étoit pas moins mon

amie; elle ne vouloit point de lui, elle le méprisoit, elle m'exhortoit à le mépriser aussi; & encore une fois, ce n'étoit pas là une vraie rivale: au lieu qu'à présent c'en est une bien complette. Mademoiselle Varthon aime Valville, & l'aimera; elle y est résolue, ses discours me l'annoncent; & suivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de désespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans fin, n'est-ce pas? point du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cesserent: cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a cru extrême & qui nous désespere, devient encore plus grand, il semble que notre âme renonce à s'en affliger; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole; elle lui cede & se taît. Il n'y a plus que ce parti-là pour elle: & ce fut celui que je pris sans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette espece d'état de sang-froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede, & que je consentis à endurer patiemment mon aventure.

De façon que je sortis de-là avec une tristesse profonde, mais paisible & docile; ce qui est un état moins cruel que le désespoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même, quand cette Sœur Converse qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran est ici, me dit-elle; à quoi elle ajouta : & on vous attend au parloir; ce qui ne vouloit pas dire que ce fût Madame de Miran qui m'y attendît.

Mais je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiselle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc; & malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étois, je descendis un peu émue, mes yeux se mouillerent en chemin.

Cette mere si tendre croit venir voir sa fille, me dis-je, & elle ne sçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien; j'avois mes desseins, & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'essuyai mes pleurs, je tâchai de prendre un visage serein; & après deux ou trois soupirs que je fis de suite,

pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler; mais prévenue que c'étoit Madame de Miran :

Ah! ma mere, est-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me présenta Valville?

Ah! mon Dieu, m'écriai-je encore tout-à-coup, saisie en le voyant, & si saisie, que je restai long-temps la tête baissée, interdite & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il? Oui, c'est moi. Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit? Que je suis charmé de vous voir! Hélas! vous me paroissez encore bien foible : ma mere est dans un parloir ici près qui parle avec Madame Dorsin à une Religieuse, à qui elle avoit quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit dessein de vous emmêner avec votre amie Mademoiselle Varthon; mais j'ai bien peur que vous ne soyez pas encore en état de sortir:

voyez cependant, voulez-vous aller vous habiller ?

Non, Monsieur, lui dis-je en reprenant mes esprits, & avec une respiration un peu embarrassée, non, je ne m'habillerai point; je suis une convalescente, & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah! sans difficulté, reprit-il. Eh bien! vous nous avez jettés dans de terribles allarmes, ajouta-t-il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez-vous? Je ne sçais si je me trompe, mais on diroit que vous êtes triste; c'est peut-être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-là: car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentois bien qu'il me disoit, à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret; elle lui avoit caché ce qui s'étoit passé entr'elle & moi là-dessus, & lui avoit fait entendre qu'elle ne sçavoit nos engagements que par une confidence d'amitié que je lui avois faite: mais n'importe, tout est suspect

à un coupable. Et Mademoiſelle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres; & c'eſt ce qu'il craignoit.

Juſques-là, je n'avois ôſé l'enviſager: je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois inſtruite; & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui diſſimuler.

A la fin, il me ſembla que je pouvois compter ſur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au ſortir d'une auſſi grande maladie que la mienne, on eſt ſi languiſſante, qu'on en paroît triſte, répartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah! Madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie! il faut que l'âme ſe ſente bien déshonorée par ce crime-là; il faut qu'elle ait une furieuſe vocation pour être vraie, puiſqu'elle ſurmonte ſi difficilement la confuſion qu'elle a d'être fauſſe.

Figurez-vous que Valville ne put jamais ſoutenir mes regards, que jamais il n'ôſa fixer les ſiens ſur moi, malgré toute l'aſſurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus: ce n'étoit

plus le même homme ; il n'y avoit plus de franchise, plus de naïveté, plus de joie de me voir, dans cette physionomie autrefois si pénétrée & si attendrie, quand j'étois présente. Tout l'amour en étoit effacé ; je n'y vis plus qu'embarras & qu'imposture ; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence & la sécheresse. Hélas ! je n'y pus tenir, Madame, & j'eus bientôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant, je soupirai, il n'y eut pas moyen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne, me dit-il ? Non, lui répondis-je ; tout cela vient de langueur : & puis nous fûmes l'un & l'autre, un petit intervalle de temps, sans rien dire ; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés ; & plus elles déconcertoient mon infidele, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en état de prendre sur moi, c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur ; & le reste alloit comme il pouvoit.

Cette langueur que vous avez m'attriste moi-même, me dit-il : on nous avoit assuré que vous étiez plus rétablie ;(voyez, je vous prie, quels discours glacés !) vous dissipez-vous un peu dans votre Couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuse qui m'aime beaucoup, & puis j'y vois Mademoiselle Varthon, qui est très-aimable. Elle le paroît, me dit-il ; & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je pense que ma mere a dit qu'on lui parlât, répondit-il.

Vous serez bien-aise de la mieux connoître, lui dis-je.

Eh ! mais, je l'ai vue ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il ; ne le sçavez-vous pas? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes ; lui toujours par embarras, & moi moitié par tristesse & par discrétion.

Ah çà ! tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiselle, me dit-il ; & ensuite : il me semble que j'entends ma mere dans la cour ; voyons,

ſi je me trompe, ajouta-t-il pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques diſcours qu'il auroit fallu qu'il me tînt pour entretenir la converſation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin ſur ce qu'il verroit dans cette cour, & ſur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'eſt elle-même avec Madame Dorſin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, ſans que je lui diſſe un mot. J'étouffois mes ſoupirs pendant qu'il ſe ſauvoit ainſi de moi; il deſcendit même quelques dégrés de l'eſcalier pour donner la main à Madame Dorſin qui montoit la premiere.

La voilà donc cette chere enfant, me dit-elle en entrant, & en me tendant la main: grâces au Ciel, nous la conſerverons. Nous ne devions venir que cet après-midi, Mademoiſelle: mais j'ai dit à votre mere que je voulois abſolument dîner avec vous pour vous voir plus long-temps. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adreſſoit) elle eſt mieux que je ne croyois, elle ſe remet à merveille, & n'eſt preſque pas changée.

Je ne ſçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorſin, & ſourioit en me regardant, comme s'il avoit eu beaucoup de plaiſir à me voir auſſi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée? j'avois envoyé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce diſcours, qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux; à ce nom de ma fille, qu'elle me donnoit de ſi bonne-foi, je laiſſai tomber quelques larmes, & en même temps je m'apperçûs que Valville rougiſſoit; je ne ſçais pourquoi: peut-être eut-il honte de me voir ſi inutilement attendrie, & de penſer que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convaleſcente où elle eſt, dit alors Madame Dorſin; elle n'a beſoin ni de ces petits mouvements, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui nuiſe. Laiſſez-la ſe rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir: mais juſques-là point d'attendriſſement, s'il vous plaît. Allons, Mademoiſelle, tâchez de vous réjouir; & partons, car il ſe fait tard.

J'attends Mademoiselle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t-elle, nous t'emmenerons comme tu es : il n'est pas nécessaire que tu remontes chez toi ; n'est-ce pas ?

Hélas ! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit promptement Valville ; qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne vouloit apparemment que me fournir une excuse dont il espéroit que je profiterois : mais il se trompa.

Vous m'excuserez, Monsieur, répondis-je ; je ne me porte point mal : & puisque Madame veut bien me dispenser de m'habiller, (notez que ce *Madame* étoit pour ma mere) je serai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que *Madame*, reprit en riant Madame de Miran ? à qui parles-tu ? Ta maladie t'a rendu bien grave ! Dites respectueuse, ma mere ; & je ne sçaurois trop l'être, répartis-je avec un soupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorsin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville : il en perdit toute contenance ; & en effet, il y avoit de quoi. Ce soupir, avec ce respect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame

Dorſin remarqua auſſi qu'il en avoit été troublé: je le vis à la façon dont elle nous obſervoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque choſe, quand Mademoiſelle Varthon entra dans un négligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévu que, malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit ſans doute abſtenue, à cauſe de moi, de ſe parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajuſtement fort ſimple qui ſembloit exclure tout deſſein de plaire, ou qui, raiſonnablement parlant, ne me laiſſoit aucun ſujet de l'accuſer de ce deſſein.

Je devinai tout-d'un-coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une amante jalouſe & trahie en ſçait encore plus qu'une amante aimée. Ainſi ſon négligé ne m'en impoſa pas. Je vis au premier coup-d'œil qu'il n'étoit pas de bonne-foi, & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre.

La petite perſonne avoit bien voulu ſe priver de magnificence, mais non pas s'épargner les grâces.

Et moi, qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant, qui n'avois précisément songé qu'à jetter sur moi une mauvaise robe; moi, si changée, si maigre, avec des yeux éteints, avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie, tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voyez que d'accidents à la fois contre le mien!) je me sentis mortifiée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de désavantage auprès d'elle, & par-là, d'aider moi-même à justifier Valville.

Qu'un amant nous quitte & nous en préfere une autre; eh bien! soit: mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer; que ce soit la faute de son inconstance, & non pas de nos charmes: enfin, que ce soit une injustice qu'il nous fasse; c'est bien la moindre chose: & il me sembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à dîner chez Madame de Miran; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire.

Et puis dans le fond, il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur: ma rivale, après tout, n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable; c'est seulement qu'elle se portoit

bien

bien, & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes grâces, & elle étoit obligée d'avoir les siennes : aussi les avoit-elle, & voilà jusqu'où elles alloient, pas davantage ; au-lieu qu'on ne sçavoit pas jusqu'où iroient les miennes, quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les compliments que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous sortîmes toutes deux du Couvent pour monter en carrosse.

Nous voici arrivées, on servit quelques moments après.

J'apprehende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran en me regardant après le repas ; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point : étoit-elle de même dans votre Couvent, Mademoiselle ? (Elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à-peu-près, répondit-elle ; elle a de la peine à revenir : il y a pourtant des moments où cela se passe ; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorsin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinés Valville & moi. Le repas fini, il faisoit beau, & on fut se promener sur la ter-

rasse du jardin. La conversation fut d'abord générale ; ensuite on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere : on parla de son voyage, de son retour & de ses affaires.

Pendant qu'on étoit là-dessus, je feignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terrasse : il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh ! non, me répondit-il ; c'est fort peu de chose. Mais comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre ; & je le séparai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant ; on s'entretient de choses qui vous intéressent peut-être : mais nous ne ferons qu'un instant.

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé ; ne sçavez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien ; nous entrions alors dans le cabinet, & le cœur me battoit : je ne sçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t-il lui-même, (& vous allez voir si c'étoit par un à-propos qu'il devoit

m'entretenir de ce dont il s'agissoit) vous souvenez-vous de cette Charge que je veux avoir ?

Si je m'en ressouviens, Monsieur ? Sans doute, repartis-je : c'est cette affaire-là qui a différé notre mariage ; est-elle terminée, Monsieur, ou va-t-elle bientôt l'être ?

Hélas ! non : il n'y a encore rien de fait, reprit-il ; nous sommes un peu moins avancés que le premier jour, ma mere vous en parlera sans doute ; il est survenu des oppositions, des difficultés qui retardent la conclusion, & qui malheureusement pourront la retarder encore longtemps.

Notez que c'étoient des difficultés faites à plaisir qui venoient de son intrigue & de celle de ses amis, sans que Madame de Miran en sçût rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t-il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, & qui, suivant toute apparence, ne le feront pas si-tôt. J'en suis au désespoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t-il en fesant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, Monsieur, lui dis-je ; je suis un peu lasse, asseyons-nous. Dites-moi, je vous

prie, pourquoi ces difficultés vous chagrinent-elles?

Eh! mais, reprit-il, ne le devinez-vous pas? Eh! ce mariage qu'elles retardent, vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure; j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge: mais j'ai cru qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser; n'est-il pas vrai?

Ah! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je; ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non certes, dit-il, ni par moi non plus; je crois que vous en êtes bien persuadée: mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente, & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez-vous donc, Monsieur, repris-je seulement pour entamer la matiere?

Duquel, me dit-il? Eh! mais du mien, Mademoiselle, de mes sentiments pour vous. Vous est-

il nouveau que je vous aime ? & vous en prenez-vous à moi des obſtacles qui arrêtent une union que je deſire encore plus que vous ?

Pour toute réponſe, je tirai ſur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai : c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiſelle Varthon, & qui m'étoit reſtée, (vous le ſçavez).

Comme je la lui préſentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confuſion il tomba : celà n'eſt point exprimable ; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi : il eſſaya cependant de ſe remettre.

Eh bien ! Mademoiſelle, qu'eſt-ce que c'eſt que ce papier ? Que voulez-vous que j'en faſſe, me dit-il, en le tenant d'une main tremblante ? Ah ! oui, ajouta-t-il enſuite en feignant de rire, & ſans trop ſçavoir ce qu'il diſoit ; je vois bien, oui, c'eſt de moi, c'eſt ma lettre, j'oubliois de vous en parler ; c'eſt une bagatelle. Vous étiez malade, la converſation rouloit ſur l'amour, & à l'occaſion de celà, j'ai plaiſanté ; voilà tout. Je n'y ſongeois plus ; c'eſt que nous nous ſommes rencontrés ailleurs Mademoiſelle Varthon & moi, je l'ai vue chez Madame de Kilnare : hélas ! tout le monde le ſçait ; il n'y a point de myſtere ; je ne vous voyois pas, & on s'amuſe. A propos de

Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoissiez; je crois même lui avoir parlé de vous; c'est une femme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours qui n'avoit ni suite, ni raison, & qui marquoit si bien le désordre de son esprit: je me taisois les yeux baissés.

Quand il eut fini; Monsieur, lui dis-je sans lui faire aucun reproche, & sans relever un seul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre justice à Mademoiselle Varthon; ne l'accusez pas d'avoir sacrifié votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris, ni par dédain pour vous: je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eûmes hier ensemble, & elle ne sçavoit ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous assûre.

Mais la vanité, reprit-il avec une physionomie toute renversée, la vanité! mais il n'y en a point là-dedans; c'est un fait, Mademoiselle.

Monsieur, lui répondis-je d'un ton modeste, ayez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon, à qui vous rendîtes une visite il y a quelques jours me dit, quand elle vous

eut quitté, qu'elle ſortoit d'avec le fils de Madame de Miran, qui étoit venu de ſa part lui demander de ſes nouvelles & des miennes; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même temps, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

Hà, ha! interdite, s'écria-t-il! Eh! d'où vient? Vous me ſurprenez; que lui importe?

Je n'en ſçais rien, répondis-je. Mais quoi qu'il en ſoit, je m'en apperçus; je lui en demandai la raiſon, je la preſſai: l'aveu de la lettre lui échappa, & elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maîtreſſe, & ce n'étoit pas là vous montrer quelque choſe de bien important: qu'eſt-ce que c'eſt que cette lettre? On en ſçait bien la valeur; & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuſerez, Monſieur, vous ne vous en reſſouvenez pas, & vous l'en priez dans la lettre même, repartis-je doucement; mais achevons, je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiſelle Varthon, ſuppoſé qu'elle vous aime, comme aſſurément vous avez lieu de l'eſpérer, ne diſe point que j'ai parlé en jalouſe.

ce qui ne me conviendroit pas avec une fille comme elle.

Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Qu'eſt-ce que c'eſt que des explications, des jalouſies, s'écria-t-il ? Que voulez-vous dire ? En vérité, Mademoiſelle Marianne, y ſongez-vous ? Que je meure, ſi je vous comprends ; non, je n'y entends rien.

Eh ! Monſieur, lui dis-je, laiſſez-moi finir : avec qui vous abaiſſez-vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne ſuis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'auroit ſçu que devenir ſans ſes bontés ? Et mérité-je que vous vous embarraſſiez dans des explications ? Non, Monſieur, ne m'interrompez plus, le temps nous preſſe ; il faut convenir de quelque choſe : vous ſçavez les diſpoſitions de votre cœur ; mais ſongez donc que Madame de Miran les ignore ; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers ſentiments ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendreſſe infinie ; qu'elle ſe figure que je ſerai ſa fille ; qu'il lui tarde que je la ſois, & qu'elle pourra fort bien ſe réſoudre à ne pas attendre que vous ayez votre Charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous-même, il n'y a pas long-temps, fort preſſée pour ce mariage ; qu'elle croira vous combler de joie en l'a-

vançant. Oh! je vous demande, irez-vous tout-d'un-coup lui dire que vous ne voulez plus qu'il en soit question? Je la connoîs, Monsieur. Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu; & sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit; & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette aventure-ci. Une mere comme elle est bien digne d'être ménagée : & moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai reçus? Ah! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline; mais c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je puis. Ainsi, Monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconvénients dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai; & ce qu'après tout ce ce qui s'est passé je

n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tienne, vous êtes le maître; & ce n'est que dans le dessein de vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier : ainsi expliquez-vous, Monsieur.

Jusques-là, Valville s'étoit défendu du mieux qu'il avoit pu, & avoit eu, je ne sçais comment, le courage de ne convenir de rien; mais ce que je venois de dire, le mit hors d'état de résister davantage : ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne fesoit plus mystere de sa honte, qui s'y laissoit aller sans réserve, & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion; mais comme il restoit muet, ayez donc la bonté de me répondre, Monsieur, lui dis-je; que me prescrivez-vous?

Mademoiselle, comme il vous plaira. J'ai tort; je ne sçaurois parler : ce fut-là toute sa réponse.

Il auroit cependant été nécessaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & pressant; mais il se tut, il n'y eut plus moyen d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible, & il ne tiendra pas à moi que tout ceci ne réussisse au gré de vos desirs.

Comme il restoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiselle Varthon, qui étoit déjà à l'entrée du cabinet, feignit d'être surprise de nous trouver là, & en même temps de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant; je ne sçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croyois descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maitresse d'entrer, Mademoiselle, lui dis-je; voilà notre entretien fini, & vous auriez pu en être: Monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi, répondit-elle? Eh! mais vraiment, Mademoiselle, je n'en doute pas: quel rapport y a-t-il de vos secrets à ce qui me regarde?

Je ne répliquai rien, & je sortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames, qui, de

leur côté, venoient à nous; de façon que nos deux Amants que je laissois, ne pûrent tout au plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne sçais ce qu'ils se dirent; mais je les entendis qui me suivoient, &, en prêtant l'oreille, il me sembla que Mademoiselle Varthon parloit assez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émue de ma petite expédition; mais je dis, agréablement émue: cette dignité de sentiments que je venois de montrer à mon infidele; cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur; cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé; enfin, cette supériorité que mon âme venoit de prendre sur la sienne, supériorité plus attendrissante que fâcheuse, plus aimable que superbe: tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & flatteur: je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini: il ne lui étoit plus possible, à mon avis, d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il auroit fait; je le défiois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même; sans compter que j'avois dessein de ne le plus voir, ce qui seroit encore une punition pour lui: de sorte que, tout bien examiné, je crois qu'en

vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi; mais qu'au ſurplus c'étoit ſa faute: pourquoi étoit-il infidele?

Et c'étoient-là les petites penſées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran; & je ne ſçaurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'eſt que la vengeance eſt douce à tous les cœurs offenſés; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les ſoulage; les uns l'aiment cruelle, les autres généreuſe; & comme vous voyez, mon cœur étoit de ces derniers: car ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville, que de ne lui ſouhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit que Mademoiſelle Varthon, & lui, me ſuivoient, & ils nous eurent bientôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent aſſez incommode: rentrons, dit Madame de Miran, & nous marchâmes du côté de la ſalle.

Je m'apperçus que Madame Dorſin, qui avoit la bonté de s'intéreſſer réellement à moi, & qui, dans de certains ſoupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux ſur Val-

ville, qui, de son côté, détournoit la tête: sa physionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvements qu'il avoit essuyés.

Madame de Miran même, qui ne se doutoit de rien, lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi :

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur ; que s'est-il passé entre vous deux ? Que lui as-tu dit ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je ; & j'avois raison, il n'avoit en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaieté ; j'y suis déterminée, me répartit-elle, sans s'expliquer davantage ; & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes assis ; Mademoiselle, me dit Madame de Miran, Mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous & mon fils ; j'espere même qu'elle nous fera l'honneur d'y être présente : ainsi je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur ; elle en prévit une scene où elle craignoit d'être impliquée elle-même : elle fit cependant une

petite inclination de tête en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la derniere, vous rêvez à votre Charge, & j'avois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'auriez : mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultés qui vous empêchent de l'avoir ; & puisqu'elles ne finissent point, & qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque temps. J'ai déjà pris des mesures sans vous les avoir dites ; il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne. Madame, ajouta-t-elle en montrant Madame Dorsin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant. Mademoiselle Varthon rougissoit, & ne sçavoit quelle figure faire. De mon côté, je me taisois d'un air plus triste que satisfait, & il n'y avoit point de malice à mon silence ; mais c'est que ma tendresse & mon respect pour Madame de Miran, & peut-

être aussi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainsi, il se passa un petit intervalle de temps, sans que nous ouvrissions la bouche, Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu d'une réponse; car il n'en avoit point de déterminée, & ne sçavoit ce qu'il alloit dire: mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que fesoit notre silence.

Oui-dà, ma mere, il est vrai, vous avez raison, il n'y a rien de plus aisé; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment! que dites-vous? Il n'y aura qu'à voir, reprit Madame de Miran, d'un ton qui signifioit : où sommes-nous, Valville? Etes-vous distrait? Avez-vous entendu ce que j'ai dit? Que faut-il donc voir? Est-ce que tout n'est pas vu?

Non, Madame, répondis-je alors à mon tour en soupirant; non. La bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage; & je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée,

comblée, par la reconnoissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh! d'où vient donc, petite fille, s'écria-t-elle avec colere? car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dît des injures; & le tout par tendresse irritée; d'où vient donc? qu'est-ce que cela signifie?

Non, ma mere, vous ne devez plus y penser, ajoutai-je en me jettant subitement à ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs; je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. M. de Valville ne pourroit m'en faire part, sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh! quel malheur ne seroit-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de déserter de sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connoît, une fille que vous avez tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charités! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions? De quoi s'avise-t-elle? Où va-t-elle chercher ça

comme immobile. Madame Dorsin, morne & pensive, regardoit à terre. Mademoiselle Varthon, plus inquiette que jamais de ce que je pourrois dire, ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien; de sorte que nous étionstoutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames, après la sortie de Valville, furent quelques instants sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus?

Je ne lui répondis que par des pleurs, & puis elle en versa elle-même. Madame Dorsin n'en fut pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiselle Varthon qui soupira un peu: on étoit sur ce ton là, & elle s'y conforma; ensuite on continua de se taire.

Mais Madame de Miran fondant en larmes, & me serrant entre ses bras, m'attendrit & me remua tant que mes sanglots penserent me suffoquer, & qu'il fallut me jetter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, console-toi, me dit-elle; va, ma chere enfant, il te reste une mere; est-ce que tu la comptes pour rien?

Hélas ! c'eſt elle que je regrette, répondis-je je ne ſçais comment, & d'une parole entrecoupée. Eh ! pourquoi la regretter, me dit-elle ? elle eſt plus ta mere que jamais ? Et moi, mille fois plus encore ſon amie que je ne l'étois, reprit Madame Dorſin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme ; & en vérité, ce n'eſt pas elle que je plains : c'eſt M. de Valville, il fait une perte infiniment plus grande.

Ah ! voilà qui eſt fini, je ne l'eſtimerai de ma vie, reprit Madame de Miran. Mais, Marianne, comment ſçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t elle ? Par qui en es-tu informée, puiſque ce n'eſt pas lui qui te l'a avoué ? La connoît-on cette perſonne pour qui il rompt ſes engagements ? Qui eſt-ce qui eſt digne de t'être préférée ? peut-elle te valoir ? eſpere-t-elle de le retenir ? Dis-moi, t'a-t-on dit qui elle eſt ?

Vous le ſçaurez ſans doute, ma mere : il faudra bien qu'il vous le diſe lui-même, répondis-je ; diſpenſez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiſelle, reprit encore Madame de Miran en s'adreſſant à ma rivale, ma fille eſt votre amie ; je ſuis perſuadée que vous êtes inſtruite, elle vous a apparemment tout confié : ne ſe tromperoit-elle point ? Cette nouvelle

inclination eſt-elle bien prouvée? J'ai quelquefois envoyé Valville à votre Couvent, ſeroit-ce là qu'il auroit vu celle dont il s'agit?

Dans le cas où ſe trouvoit Mademoiſelle Varthon, il auroit fallu plus d'âge & plus d'uſage du monde qu'elle n'en avoit pour être à l'épreuve d'une pareille queſtion. Auſſi ne la put-elle ſoutenir, & rougit-elle d'une maniere ſi ſenſible, que ces Dames furent tout-d'un-coup au fait.

Je vous entends, Mademoiſelle, lui dit Madame de Miran: vous êtes aſſurément fort aimable; mais après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conſeille pas de compter ſur le cœur de mon fils.

Je ne me ſerois attendue ni à votre comparaiſon ni à votre conſeil, Madame, répondit Mademoiſelle Varthon avec une fierté qui fit ceſſer ſon embarras. A l'égard de Monſieur votre fils, tout ce que je penſe de ſon amour en cette occaſion-ci, c'eſt qu'il m'offenſe; & j'aurois cru que c'étoit-là tout ce que vous en auriez penſé auſſi. Mais, Madame, il ſe fait tard, voici l'heure de rentrer dans le Couvent: voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoyer?

Vous jugez bien, Mademoiſelle, que je vous y reconduirai moi-même, répartit Madame de Miran. Et puis s'adreſſant à Madame Dorſin: vous

ne nous quitterez pas ſitôt, lui dit-elle : je vais faire mettre les chevaux au carroſſe ; je ſerai de retour dans un quart-d'heure, & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dorſin. Mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaiſir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai beſoin que de celui-là : mais M. de Valville reviendra ce ſoir, & ſi vous ne voulez pas que je meure, ne m'expoſez pas à le revoir, du moins ſi-tôt : vous ſeriez vous-même fâchée de m'avoir gardée, vous n'en auriez que du chagrin. Je ſçais combien vous m'aimez, ma mere, & c'eſt votre tendreſſe que je ménage, c'eſt votre cœur que j'épargne ; & il faut que ce que je dis-là ſoit bien vrai, puiſque je vous en avertis aux dépens de la conſolation que j'y perdrai : mais auſſi, quand M. de Valville aura pris un parti, quand il ſera marié, je ne prends plus d'intérêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raiſon ; cette aventure-ci eſt encore trop fraîche, & je penſe comme elle. Remettons-la dans ſon Couvent, dit Madame Dorſin, pendant

que Madame de Miran s'essuyoit les yeux. Et en effet, cette derniere alla donner ses ordres, & un instant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le fûmes ; & quoique le trajet de chez ma mere au Couvent fût assez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura ; & il est vrai que les circonstances où nous étions Mademoiselle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une conversation bien animée : il n'y eut de vif que les regards de Madame de Miran sur moi, & que les miens sur elle.

Enfin nous arrivâmes ; ma rivale descendit la premiere ; nous la suivîmes Madame de Miran & moi ; & Madame Dorsin qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de caresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carrosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tardoit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciement aussi froid que poli à ma mere ; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instants sans force & sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas : j'ai

de la peine à retenir les miennes. Adieu : ſonge que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur. Je te viendrai voir demain : diſcours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abattu. Après quoi, je rentrai moi-même ; & pour vous rendre un compte bien exact de la diſpoſition d'eſprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'étoit aſſez-là comme je devois être. Je laiſſois Madame de Miran dans la douleur ; Madame Dorſin venoit de m'embraſſer les larmes aux yeux ; mon infidele lui-même étoit troublé ; il en avoit donné des marques ſenſibles en nous quittant. Mon aventure remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, auxquels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus conſolant d'inquiéter. Vous voyez que mon affaire devenoit la leur, & ce n'étoit point là être ſi à plaindre : je n'étois donc pas ſans ſecours ſur la terre, on ne m'y feſoit point verſer de larmes ſans conſéquence : j'y voyois du moins des âmes qui honoroient aſſez la mienne pour s'occuper d'elle, pour ſe reprocher de l'avoir attriſtée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligeoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur ; elles en avoient

tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançons. J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur Converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit ; mais ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille; & le voici à-peu-près.

« Ce que vous fîtes hier pour moi est si obligeant, » que je me reprocherois de ne vous en pas remer- » cier. Il ne tint pas à vous qu'on ignorât la part » que j'ai à vos chagrins, & malgré les mouvements » où vous étiez, il ne vous échappa rien qui pût me » compromettre, Cela est bien généreux, & les » suites de cette aventure vous prouveront com-

» bien cette attention m'a touchée. Adieu, Ma-» demoiſelle ». Vous allez voir dans un inſtant ce que c'étoit que cette preuve qu'elle s'engageoit à me donner.

Je répondis ſur le champ à ſon billet, & ce fut la même Converſe qui lui remit ma réponſe; elle étoit fort courte, je m'en reſſouviens auſſi.

« Je vous ſuis obligée de votre compliment, » Mademoiſelle; mais vous ne m'en deviez point. » Je ne m'en crois pas plus louable pour n'avoir » pas été méchante. J'ai ſuivi mon caractere dans » ce que j'ai fait; voilà tout, & je n'en demande » point de récompenſe ».

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la converſation que nous eûmes enſemble; nous nous entretînmes de Mademoiſelle Varthon; & comme tous mes ménagements pour Valville n'avoient ſervi à rien, je ne fis plus de difficulté de lui dire par quel haſard j'avois ſçu ſon infidélité, & le tout à l'avantage de ma rivale, ſans lui confier mes diſpoſitions à ſon égard. Je pleurai dans mon récit, elle pleura à ſon tour; ce qu'elle me témoigna de tendre eſt au-deſſus de toute expreſſion, & ce que j'en ſentis pour elle, fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'inſtant qu'il nous avoit quittées. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; & ce matin même, il en étoit parti ou pour la campagne, ou pour Verſailles.

C'eſt moi qu'il fuit ſans doute, ajouta t-elle ; je ſuis perſuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-deſſus, elle ſe levoit pour s'en-aller, lorſque Mademoiſelle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra ſubitement.

J'avois deſſein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere après l'avoir ſaluée ; mais puiſque vous êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'eſt queſtion que de deux mots : M. de Valville a changé ; vous croyez que j'en ſuis cauſe, j'ai lieu de le croire auſſi : mais comment le ſuis-je? C'eſt ce qu'il eſt eſſentiel que vous ſçachiez, & que tout le monde ſçache. Madame, il ne me conviendroit pas qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monſieur de Valville, pour la premiere fois de ſa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en

fesant mes adieux à ma mere ; vous eûtes la bonté de me secourir, il vous aida lui-même, & j'entrai dans le Couvent avec Mademoiselle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla ni de vous, ni de M. de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le sçais, Mademoiselle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant ; Marianne vient de m'instruire, & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des compliments de ma part, vous laissa une lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre ; vous ne pouviez pas deviner ; toute autre que vous l'auroit prise : & puis vous n'en avez pas fait un mystere, vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez sçu qu'elle y étoit intéressée : ainsi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvé aimable, & s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute ; vous n'y avez contribué que par les grâces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, & vous n'êtes pour rien dans tout cela, suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur, toute

autre à sa place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement, repartit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré qu'elle en eût : & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous ayez la bonté d'engager M. de Valville à ne plus essayer de me revoir, il le tenteroit inutilement, & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mere ; il ne seroit pas excusable, & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la premiere à souhaiter une alliance comme la vôtre, elle nous honoreroit beaucoup assurément : mais mon fils ne la mérite pas, son caractere inconstant m'épouvanteroit ; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant, de vous faire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur ses visites ; au reste, il sçaura combien elles vous offenseroient ; &, j'espere que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponse, Mademoiselle Varthon fit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroissoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarde-

rois comme une preuve de la reconnoiſſance qu'elle m'avoit promiſe : mais point du tout, je ne m'y trompai point ; ce n'étoit-là que feindre de la reconnoiſſance, & non pas en prouver.

Que riſquoit-elle à refuſer de voir Valville au Couvent ? N'avoit-elle pas la maiſon de Madame de Kilnare pour réſſource ? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame ? N'alloit-il pas très-ſouvent chez elle ? Et Mademoiſelle Varthon renonçoit-elle à y aller auſſi ? Tout cet étalage de fierté & de nobleſſe dans ce procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonſtration qui ne ſignifioit rien : & vous verrez dans la ſuite que je raiſonnois fort juſte ; mais il n'eſt pas temps d'en dire davantage là-deſſus. Revenons à moi.

Je ſuis née pour avoir des aventures, & mon étoile ne m'en laiſſera pas manquer : me voici un peu oiſive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir. Valville, toujours abſent, ne paroiſſoit point. Nous nous rencontrions, Mademoiſelle Varthon & moi, dans le Couvent ; mais nous ne faiſions que nous ſaluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore paſſé que quatre ou cinq jours de puis notre dîner chez Madame de Miran, quand il me vint le matin une viſite aſſez ſinguliere ;

& il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorsin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, homme de qualité d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon aventure chez le Ministre, & ne voyoit jamais ma mere, qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il fesoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu; on sçavoit déjà l'infidélité de Valville: peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vu, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui, de leur côté, l'avoient confié à d'autres: & cet homme de qualité qui l'avoit apprise, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de M. de Valville est-il vrai? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi! Madame, cette Marianne si chérie, si digne de l'être, il ne l'ai-

meroit

meroit plus! Je n'ai pas voulu le croire; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur, & je ne sçaurois m'en consoler.

Ma foi! reprit-il, (car Madamede Miran me l'a conté elle-même) ma foi! vous avez raison, il y auroit eu grand plaisir à être la belle mere de cet enfant-là; c'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc M. de Valville? A-t-il peur d'être trop heureux? Je laisse le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorsin; cette derniere engagea l'Officier à être de la partie, & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue, je vais donc envoyer à son Couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoyer, reprit cet Officier, j'ai affaire de ce côté-là, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même; donnez-moi

seulement un petit billet pour elle, il n'y a rien de plus simple; on ne me renverra peut-être pas. Non certes, dit ma mere, qui sur le champ m'écrivit.

« Ma fille, je t'irai prendre à une heure; nous » dînons chez Madame Dorsin ».

Ce fut donc avec ce petit passe-port que cet Officier arriva à mon Couvent. Il me demande: on vient me le dire; c'est de la part de Madame de Miran, & je descends.

Quelques Pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hasard qu'elles viendroient l'après-dîner me tenir compagnie dans ma chambre; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont-là de petites attentions chez nous, qui ne coûtent pas la moindre réflexion; elles vont toutes seules, nous les avons sans le sçavoir. Il est vrai que j'étois affligée; mais qu'importe? notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ses fonctions: elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre; & enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir; je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus,

de bonne mine, d'un air diſtingué, très-bien mis, quoique ſimplement, & de la phyſionomie du monde la plus franche & la plus ouverte.

Quelque politeſſe naturelle qu'on ait, dès que nous voyons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque choſe de plus obligeant pour eux que pour les autres. Avec ces autres, nous ne ſommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le ſommes juſqu'à être affables; cela va ſi vîte, qu'on ne s'en apperçoit pas: & c'eſt ce qui m'arriva en ſaluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat: il n'auroit pu, à moins que de s'écrier, ſe montrer plus ſatisfait qu'il le parut de ma petite perſonne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiſelle, me dit-il après quelques révérences, & en me préſentant le billet de ma mere, voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre: il étoit queſtion de vous envoyer quelqu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monſieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lu. Oui, Monſieur, ajoutai-je enſuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille grâces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'eſt à moi à remercier Madame de Miran, de m'avoir permis de venir, me répartit-il; mais, Mademoiſelle, il n'eſt point tard: ces Dames n'arriveront pas ſi-tôt; pourrois-je, à la faveur de la commiſſion que j'ai obtenue, eſpérer de vous un petit quart-d'heure d'entretien? Il y a long-temps que je ſuis des amis de Madame de Miran & de toute la famille; je dois dîner aujourd'hui avec vous: ainſi, vous pouvez d'avance me regarder déjà comme un homme de votre connoiſſance; dans deux heures je ne ſerai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monſieur, lui répondis-je aſſez ſurpriſe de ce diſcours; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laiſſerai pas long-temps inquiette de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiſelle.

Je ſuis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni, de bon commerce; depuis que j'entends parler de vous, votre caractere eſt l'objet de mon eſtime, de mon reſpect & de mon admiration; & je vous dis vrai. Je ſuis au fait de vos affaires: M. de Valville, malheureuſement pour lui, eſt un inconſtant. Je ne dépends de perſonne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je

vous les offre, Mademoiſelle ; ils ſont à vous quand vous voudrez, ſauf l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez conſulter là-deſſus.

Ce qui me ſurprit le plus dans ſa propoſition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, & cette franchiſe obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vu perſonne de ſi digne qu'on l'écoutât que ce galant homme : c'étoit ſon âme qui me parloit ; je la voyois, elle s'adreſſoit à la mienne, & lui demandoit une réponſe qui fût ſimple & naturelle, comme l'étoit la queſtion qu'il venoit de me faire. Auſſi laiſſant toutes les façons, conformai-je mon procédé au ſien ; & ſans m'amuſer à le remercier :

Monſieur, lui dis-je, ſçavez-vous mon hiſtoire ?

Oui, Mademoiſelle, reprit-il, je la ſçais : voilà pourquoi vous me voyez ici ; c'eſt elle qui m'a appris que vous valez mieux que tout ce que je connoîs dans le monde, c'eſt elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monſieur, lui répondis je ; votre façon de penſer eſt bien rare, je ne ſçaurois la louer à cauſe qu'elle eſt trop à mon avantage : mais vous êtes un homme de condition, apparemment.

Oui, me répartit-il, j'oubliois de vous le dire,

d'autant plus qu'à mon avis, ce n'est pas-là l'essentiel.

C'est sur-tout l'honnête-homme, ce me semble, & non pas l'homme de condition, qui peut mériter d'être à vous Mademoiselle ; & comme je suis honnête-homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai cru que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous suffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire. Elles sont d'une générosité infinie, lui répondis-je ; mais souffrez que je vous le dise encore : y avez-vous bien réfléchi ? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers ; j'ai vu plusieurs fois l'instant où j'allois devenir l'objet de la charité publique ; & tout cela a rebuté M. de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi. Monsieur, prenez-y garde.

Ma foi ! Mademoiselle, tant-pis pour lui, me répondit-il, ce ne sera jamais-là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui ; M. de Valville vous aimoit, & moi, Mademoiselle, ce n'est pas l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle,

mais on n'eſt pas ſenſible à des charmes qu'on n'a jamais vus, & qu'on ne ſçait que par relation. Ainſi, ce n'eſt pas un Amant qui eſt venu vous trouver, c'eſt quelque choſe de mieux : car qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Amant ? C'eſt bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur. Eſt-ce qu'une perſonne comme vous eſt faite pour être le jouet d'une paſſion auſſi folle, auſſi inconſtante ! Non, Mademoiſelle, non ; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous voit, qu'on vous aime de tout ſon cœur ; à la bonne heure, on ne ſçauroit s'en diſpenſer : moi qui vous parle, je fais comme les autres, je ſens qu'actuellement je vous aime auſſi, je vous l'avoue ; mais je n'ai pas eu beſoin d'amour pour être charmé de vous, je n'ai eu beſoin que de ſçavoir les qualités de votre âme ; de ſorte que votre beauté eſt de trop : non pas qu'elle me fâche, je ſuis bien-aiſe qu'elle y ſoit, aſſûrément : un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux ; mais enfin, ce n'eſt pas à cauſe de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'eſt à cauſe que je ſuis homme de bon ſens ; c'eſt ma raiſon qui vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi mon attachement ne dépendra pas d'un tranſport de plus ou de moins ; & ma raiſon ne s'embarraſſe

pas que vous ayez du bien, pourvu que j'en aie assez pour nous deux, ni que vous ayez des parents dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille? quand on la connoîtroit, fût-elle royale, ajouteroit-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez? Et puis les âmes ont-elles des parents? ne sont-elles pas toutes d'une condition égale? Eh bien! ce n'est qu'à votre âme que j'en veux; ce n'est qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'est moi, Mademoiselle, si vous m'épousez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grâce : voilà tout ce que j'y sçais. Au reste, quelqu'amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire, aimez-moi. Quant à votre amitié, & même à votre estime, je n'y renonce pas; j'espere que j'obtiendrai l'une & l'autre, c'est mon affaire : vous êtes raisonnable & généreuse, & il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'avois à vous dire : il ne me reste plus qu'à sçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur que vous me faites dans la situation où

je ſuis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à-l'heure vos offres : mais je vous demande huit jours pour y penſer, autant pour vous que pour moi. J'y penſerai pour vous à cauſe que vous épouſez une perſonne qui n'eſt rien, & qui n'a rien; j'y penſerai pour moi à cauſe des mêmes raiſons; elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'employer ces huit jours à examiner de votre côté la choſe encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'eſtimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon eſprit que vous avez : mais il faut regarder que je ne ſuis pas encore à vous, Monſieur; & nous ne ſerons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries ſur ma naiſſance inconnue, & ſur mon peu de fortune. Serez-vous inſenſible à ce qu'ils diront ? Ne ſerez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouſe; c'eſt à quoi il eſt néceſſaire que vous ſongiez mûrement, de même que je ſongerai à ce qui m'en arriveroit à moi, ſi vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monſieur, quand tous ces

motifs de réflexion ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus que sa fille : car c'est son bon cœur à qui j'ai l'obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature : c'est ce bon cœur qui a tout fait; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi : je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh! vous en êtes la maitresse, Mademoiselle, répondit-il : je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser; & je prétends bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refuseriez; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne signifieroit rien, sinon que vous valez mieux que moi : mais il est temps de vous quitter; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre ; vous n'êtes point habillée, & je vous laisse, en attendant de vous revoir chez

Madame Dorſin. Adieu, Mademoiſelle, je ferai des réflexions, puiſque vous le voulez, & ſeulement pour vous contenter : je ne ſuis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiète que des vôtres; & d'aujourd'hui en huit, je ſuis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le réſultat, & de celles de Madame de Miran, qui me feront peut-être favorables.

Et là-deſſus il ſe retira, ſans que je lui répondiſſe autrement qu'en le ſaluant de l'air le plus affable & le plus reconnoiſſant qu'il me fut poſſible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtois de m'habiller. Ces Dames arriverent, je montai en carroſſe pour aller dîner chez Madame Dorſin, de chez qui je revins aſſez tard, ſans avoir encore rien appris à Madame de Miran de mon aventure avec l'Officier. Ma mere, vous reverrai-je bientôt, lui dis-je? Demain dans l'après-dîner, me répondit-elle en m'embraſſant; & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce ſoir-là qu'à ma Religieuſe, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je comtois lui confier & la viſite de l'Officier, & une certaine penſée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendez-vous: je débutai

par l'inſtruire du nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention; mais ſur lequel j'étois combattue par cette penſée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embraſſé elle-même.

Quoi! vous faire Religieuſe, s'écria-t-elle! Oui, lui répondis-je : ma vie eſt ſujette à trop d'évènements; cela me fait peur, l'infidélité de Valville m'a dégoûtée du monde. La Providence m'a fourni de quoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être; (je parlois de mon Contrat:) du moins je vivrois ici en repos, & n'y ſerois à charge à perſonne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudiroit tout-d'un-coup à votre idée; mais comme je puis encore paſſer une heure avec vous, je ſuis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit récit des accidents de ma vie: vous en ſerez plus éclairée ſur votre ſituation; & ſi vous perſiſtez à vouloir être Religieuſe, du moins ſçaurez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

Fin de la huitieme Partie.



NEUVIEME PARTIE.

IL y a si long-temps, Madame, que vous attendez cette suite de ma Vie, que j'entrerai d'abord en matiere; point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en ferez point. Eh bien! je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit du plus loin qu'il vous souvienne, que c'est la Religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la personne du monde la plus maheureuse, & je voudrois bien vous ôter cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même: non pas que vos infortunes n'aient été très-grandes, assurément; mais il y en a de tant de sortes que vous ne connoissez pas, ma fille! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé, s'est-il passé dans votre enfance; quand vous étiez le plus à plaindre, vous ne le sçaviez pas: vous n'avez

jamais joui de ce que vous avez perdu, & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites-vous; je n'ai point de parents, & les autres en ont: j'en conviens, mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire: les autres ont un avantage qui me manque, & ne dites point: j'ai une affliction de plus qu'eux. Songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez: un caractere excellent, un esprit raisonnable & une âme vertueuse valent bien des parents, Marianne; & voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes de votre sexe dont vous enviez le sort, & qui seroient bien mieux fondées à envier le vôtre. Voilà votre partage, avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, & qui vous a déjà trouvé une mere pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous avez perdue; & puis quand vous auriez vos parents, que sçavez-vous si vous en seriez plus heureuse? hélas! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matiere! Pour être le jouet des évènements les plus terribles, il n'est seulement question que d'être au monde; je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous? Vous verrez

que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, & que j'abrégerai le plus qu'il me sera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abrégez rien, je vous en conjure, je vous demande jusqu'au moindre détail : plus je passerai de moments à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige ; & s'il est vrai que vous n'ayez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle, je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, & je vous promets d'avance qu'il sera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la maniere dont il se fit, qui, vraisemblablement, a décidé de mon sort.

Je suis la fille d'un Gentilhomme d'ancienne race très-distinguée dans le Pays, mais peu connue dans le monde : son pere, quoique assez riche, étoit un de ces Gentilshommes de Province qui vivent à la Campagne, & n'ont jamais quitté leur Château.

Monsieur de Tervire (c'étoit son nom) avoit deux fils : c'est à l'aîné que je dois le jour.

Mademoiselle de Tresle (c'est ainsi que s'appelloit ma mere) d'aussi bonne maison que lui, & qui étoit pensionnaire d'un Couvent où elle avoit été élevée, en sortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parents ; & ce fut en cette occasion que mon pere, jeune homme de vingt-six à vingt sept ans, la vit & se donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté ; elle se sentit à son tour beaucoup de penchant pour lui : mais Madame de Tresle, qui étoit veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque. Il y avoit peu de bien dans sa maison : ma mere étoit la derniere de cinq enfants, c'est-à-dire, de deux garçons & de trois filles ; les deux premiers étoient au service, ses revenus suffisoient à peine pour les y soutenir, & il n'y avoit point d'apparence qu'on permît à Tervire, qui étoit un assez riche héritier, d'épouser une cadette sans fortune, & qui, pour toute dot, n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance ; il n'étoit pas raisonnable de l'espérer,

l'eſpérer, ni de laiſſer continuer un amour inutile, & par conſéquent indécent.

Voilà ce que Madame de Treſle diſoit à Tervire le fils: mais il combattit avec tant de forces les difficultés qu'elle alléguoit; lui dit que ſon pere l'aimoit tant, qu'il étoit ſi ſûr de le gagner: il paſſoit d'ailleurs pour un jeune homme ſi plein d'honneur, qu'à la fin elle ſe rendit, & ſouffrit que ces Amants, qui ne demeuroient qu'à une lieue l'un de l'autre, ſe viſſent.

Six ſemaines après, Tervire parla à ſon pere, le ſupplia d'agréer un mariage dont dépendoit tout le bonheur de ſa vie.

Son pere, qui avoit d'autres vues, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, ſans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, ſe moqua de ſa priere, traita ſa paſſion d'amourette frivole, de fantaiſie de jeuneſſe, & voulut ſur le champ l'emmener chez celle qu'il lui avoit deſtinée.

Son fils, qui croyoit que cette démarche auroit été une eſpece d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offenſé de ſon refus: c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'eſprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage,

mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit-il; vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une femme qui n'en a point; & si, malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresle devient la vôtre; je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut-là tout ce qu'il put tirer de son pere, qui dans la suite ne lui en dit pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresle, à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant, désespéré de songer qu'il ne la verroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus; Madame de Tresle s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'armée; ils apprirent ce qui se passoit; ils connoissoient Tervire, ils l'estimoient; ils aimoient leur sœur, ils la voyoient affligée. A leur avis, il n'étoit question que de se taire, quand

elle feroit mariée ; Monfieur de Tervire le pere pouvoit être gagné ; il étoit d'ailleurs infirme & très-âgé. Au-pis-aller, le caractere du fils ne laiffoit rien à craindre pour leur fœur, & fur tout cela ils appuyerent les inftances de leur ami d'une maniere fi preffante, ils importunerent tant Madame de Trefle, qu'elle leur abandonna le fort de fa fille ; & fon Amant l'époufa.

Seize ou dix-fept mois après, Monfieur de Tervire le pere foupçonna ce mariage fur bien des chofes qu'il eft inutile de vous dire ; & pour fçavoir à quoi s'en tenir, il n'y fçut que s'adreffer à fon fils, qui n'ofa lui avouer la vérité ; mais qui ne la nia pas non plus avec cette affurance qu'on a, quand on dit vrai.

Voilà qui eft bien, lui répondit le pere : je fouhaite qu'il n'en foit rien ; mais fi vous me trompez, vous fçavez ce que je vous ai dit là-deffus, & je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire eft marié avec votre cadette, dit-il à Madame de Trefle qu'il rencontra le lendemain, & fuppofons que cela foit, je n'en ferois pas fâché fi j'étois plus riche ; mais ce que je puis lui laiffer ne fuffiroit plus pour foutenir fon nom, & il faudroit prendre des mefures.

L'air déconcerté qu'elle avoit en l'écoutant, acheva ſans doute de lui confirmer ce mariage, & il la quitta ſans attendre de réponſe.

Dans le temps qu'il tenoit ces diſcours, & qu'avec la froideur dont je vous parle, il menaçoit mon pere d'un reſſentiment qui n'eut que trop de ſuites, ma mere n'attendoit que l'inſtant de me mettre au monde : & vous voyez à préſent, Mariane, pourquoi j'ai fait remonter mon hiſtoire juſqu'à la leur : c'étoit pour vous montrer que mes malheurs ſe préparoient avant que je viſſe le jour, & qu'ils ont, pour ainſi dire, devancé ma naiſſance.

Il n'y avoit que quatre mois que ceci s'étoit paſſé, & je n'en avois encore que trois & demi, quand M. de Tervire le pere, dont la ſanté depuis quelque temps étoit conſidérablement altérée, & qui ſortoit rarement de chez lui, voulut, pour diſſiper une langueur qu'il ſentoit, aller dîner chez un Gentilhomme de ſes amis qui l'avoit invité, & qui ne demeuroit qu'à deux lieues de ſon château.

Il étoit à cheval, ſuivi de deux valets; à peine avoit-il fait une lieue, qu'un étourdiſſement qui lui prit, & auquel il étoit ſujet, l'obligea de

mettre pied à terre, & de s'arrêter un inſtant près de la maiſon d'un payſan, dont la femme étoit Nourrice.

Monſieur de Tervire, qui connoiſſoit cet homme, & qui entra chez lui pour s'aſſeoir, vit qu'il tâchoit de faire avaler un peu de lait à un enfant qui paroiſſoit fort foible, qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet enfant, c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là ne lui vaut rien, dit M. de Tervire ſurpris de ſon action ; dans l'état de foibleſſe où il eſt, c'eſt ſa Nourrice dont il a beſoin; eſt-ce qu'elle n'y eſt pas? Vous m'excuſerez, lui dit le Payſan : la voilà, c'eſt ma femme; mais elle eſt, comme vous voyez, au lit avec une groſſe fievre, qui l'a empêchée de nourrir l'enfant depuis hier au ſoir que nous lui avons cherché une Nourrice, & voici même mon fils qui a été de grand matin avertir le pere & la mere d'en amener une : cependant perſonne ne vient, la petite fille eſt fort mal, & je tâche, en attendant, de la ſoutenir le mieux que je puis ; mais il n'y aura pas moyen de la ſauver, ſi on la laiſſe languir plus long-temps.

Vous avez raiſon, le danger eſt preſſant, dit M. de Tervire ; eſt-ce qu'il n'y auroit point

de femme aux environs qu'on puisse faire venir? Elle me fait une vraie pitié; elle vous en feroit encore bien davantage, si vous sçaviez qui elle est, Monsieur, lui dit de son lit ma Nourrice. Eh! à qui appartient-elle donc, lui répondit-il avec quelque surprise? Hélas! Monsieur, reprit le Paysan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher; car je sçais bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié: mais puisque ma femme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la fille de M. de Tervire.

Le pere, à ce discours, fut un instant sans répondre, & puis en me regardant d'un air pensif & attendri: la pauvre enfant, dit-il! ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussi-tôt il appella un de ses gens: hâtez-vous, lui dit-il, de retourner au Château; je me ressouviens que la femme de mon Jardinier perdit avant-hier son fils qui n'avoit que cinq mois, & qu'elle le nourrissoit; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur le champ prendre cet enfant-ci, & que c'est moi qui la paierai. Courez vîte, & recommandez-lui qu'elle se hâte.

L'étourdissement qui l'avoit pris s'étoit alors

entierement paſſé ; il me fit, dit-on, quelques careſſes, remonta à cheval, & pourſuivit ſon chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maiſon, que ſon fils arriva avec une Nourrice qu'il n'avoit pu trouver plutôt. Le Payſan lui conta ce qui venoit de ſe paſſer ; & le fils pénétré de la bonté d'un pere ſi tendre quoiqu'offenſé, remonta à cheval, & courut à toute bride pour aller lui en marquer ſa reconnoiſſance.

M. de Tervire qui le vit venir, & qui ſe doutoit bien de quoi il étoit queſtion, s'arrêta ; & ſon fils après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui, vint ſe jetter à ſes genoux les larmes aux yeux, & ſans pouvoir prononcer un mot.

Je ſçais ce qui vous amene, lui dit M. de Tervire, ému lui-même de l'action de ſon fils. Votre fille a beſoin de ſecours, je viens de lui en envoyer chercher. S'il arrive aſſez tôt pour elle, je ne laiſſerai point imparfait le ſervice que j'ai voulu lui rendre, & je ne lui aurai point ſauvé la vie pour l'expoſer à ne pas vivre heureuſe. Allez, Tervire, votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne, qu'on la porte chez moi ; menez-y votre femme, faites-vous dès aujourd'hui

donner au Château l'appartement qu'occupoit votre mere, & que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir. Si Madame de Tresse veut bien venir souper avec moi, elle me fera plaisir : il me tarde déjà de retourner pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas favorables : adieu, je reviendrai de bonne heure, rejoignez votre fille, & prenez-en soin.

Mon pere qui étoit toujours resté à ses genoux, & à qui son attendrissement & sa joie ôtoient la force de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue, & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi, qu'on avoit mise entre les mains de la Nourrice qu'il avoit amenée; nous conduisit tous deux au Château où la Jardiniere qui alloit partir me prit; nous quitta ensuite pour informer sa femme & sa belle-mere d'un évènement si consolant; les amena toutes deux chez son pere, au-devant de qui son impatience le fit aller sur la fin du jour, & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépêchoit pour le faire venir, & pour l'avertir que M. de Tervire étoit subitement tombé dans une si grande défaillance qu'il ne parloit plus, & où enfin il ex-

pira avant que ſon fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere! & quelle différence de ſort pour moi!

Il avoit fait un Teſtament qu'on trouva parmi ſes papiers, & dans lequel il laiſſoit tout le bien à ſon ſecond fils, & réduiſoit mon pere à une ſimple légitime; voilà ce que c'étoient que ces diſpoſitions qu'il avoit eu deſſein de changer, au moyen deſquelles mon pere ſe vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à eſpérer de ce cadet qu'on mettoit à ſa place; c'étoit un de ces hommes ordinaires, qui ſont incapables de s'élever à rien de généreux, qui ne ſont ni bons ni méchants; de ces petites âmes qui ne vous font jamais d'autre juſtice que celle que les Loix vous accordent; qui ſe font un devoir de ne vous rien laiſſer quand elles ont droit de vous dépouiller de tout, & qui, ſi elles vous voient faire une action généreuſe, la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudiſſent de n'être pas capables, & vous diroient volontiers: j'aime mieux que vous la faſſiez que moi.

Voilà à quel homme mon pere avoit affaire; de ſorte qu'il fallut s'en tenir à ſa légitime, qui étoit très-peu de choſe; à ce que lui avoit apporté ma

mere, qui n'étoit presque rien, & le tout sans ressource du côté de sa belle-mere, qui n'avoit qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'étoit épuisée pour marier son fils aîné, & qui étoit encore chargée de trois enfants avec qui elle ne subsistoit que par une extrême économie.

Ainsi, vous voyez bien, Marianne, que jusqu'ici je n'en étois guères plus avancée d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas longtemps. Un jeune Gentilhomme de son âge qui alloit à Paris, d'où il devoit joindre son Régiment, l'emmena avec lui, & en fit un Officier de sa Compagnie.

C'est ici où finit son histoire, aussi bien que sa vie, qu'il perdit dès sa premiere Campagne.

Il me reste encore une mere, j'ai encore une famille & des parents, & vous allez sçavoir à quoi ils me serviront.

Ma mere est donc veuve. Je ne sçais si je vous ai dit qu'elle étoit belle, & ce qui vaut encore mieux, que c'étoit une des plus aimables femmes de la Province; si aimable que, malgré son peu de fortune, & l'enfant dont elle étoit chargée (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de se remarier, & même assez avantageusement. Mais mon pere alors lui étoit encore trop cher; elle en gar-

doit un reſſouvenir trop tendre, & elle n'avoit pu ſe réſoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand Seigneur de la Cour, qui avoit une Terre conſidérable dans notre voiſinage, vint ici paſſer quelque temps; il vit ma mere, il l'aima: c'étoit un homme de quarante ans, de très-bonne mine; & cet Amant, bien plus diſtingué que tous ceux qui s'étoient préſentés, & dont l'amour avoit quelque choſe de bien plus flatteur, commença d'abord par amuſer ſa vanité, la fit reſſouvenir qu'elle étoit belle, & inſenſiblement par lui faire oublier ſon premier mari, & par obtenir ſon cœur.

Il lui offrit ſa main, & elle l'épouſa; je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voilà donc la ſituation de ma mere bien changée; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume, mais auſſi la voilà perdue pour moi. Trois ſemaines après ſon mariage je n'eus plus de mere; les honneurs & le faſte qui l'environnoient me déroberent ſa tendreſſe, ne laiſſerent plus de place pour moi dans ſon cœur. Cette petite fille auparavant ſi chérie, qui lui repréſentoit mon pere à qui je reſſemblois; cette enfant qui adouciſſoit l'idée de ſa mort, qui quelquefois, diſoit-elle, le rendoit comme préſent à ſes

yeux, & lui aidoit à se faire accroire qu'il vivoit encore, (car c'étoit-là ce qu'elle avoit dit cent fois) cette enfant ne fut presque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à-peu-près comme une orpheline.

Une grossesse vint encore me nuire, & acheva de distraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux soins de la Concierge du Château; il se passoit des quinze jours entiers sans qu'elle me vît, sans qu'elle demandât de mes nouvelles; & vous pensez bien que mon beau-pere ne songeoit pas à la tirer de son indifférence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit de petites filles à-peu-près de mon âge, à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château; & comme elle se voyoit là-dessus à sa discrétion, qu'on ne veilloit point sur sa conduite, il lui auroit fallu des sentiments bien nobles & bien au-dessus de son état pour me traiter aussi-bien que ses enfants, & pour ne pas abuser en leur faveur du peu de souci qu'on avoit de moi.

Madame de Tresle, (je parle de ma grand'mere) qui ne demeuroit qu'à trois lieues de nous, & qui ne ne se doutoit pas que cette chere enfant, que cette petite de Tervire fût si délaissée ; qui, quelque temps auparavant m'avoit vue les délices de sa fille, & qui m'aimoit en véritable grand'mere, vint un jour pour dîner avec M. le Marquis de.... son gendre ; & il y avoit deux mois qu'elle n'étoit venue.

Quand elle arriva, j'étois à l'entrée de la cour du Château assise à terre, où l'on m'avoit mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portois, à ma chaussure, au reste de mes vêtements délabrés & peut-être changés, il étoit difficile de me reconnoître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tresle ne jetta-t-elle qu'un regard indifférent sur moi ; & voyant à quelques pas de là une autre petite fille mieux habillée & plus soignée, qu'on avoit assise dans une de ces chaises basses qui servent aux enfants : c'est donc là Mademoiselle de Tervire, dit-elle à une servante de la Concierge qui étoit près de nous ? Non, Madame, lui répondit cette fille ; la voilà qui se porte bien, ajouta-t-elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangée que j'étois,

avec un bonnet déchiré & des cheveux épars, j'avois l'air du monde le plus frais & le plus sain; mais aussi je n'étois parée que de ma santé, elle faisoit toutes mes grâces.

Quoi! c'est-là ma fille! c'est dans cet état-là qu'on la laisse, s'écria Madame de Tresle avec une tendresse indignée de l'état où elle me voyoit: allons, venez, qu'on me suive tout-à-l'heure; prenez cette enfant dans vos bras, & montez avec moi au Château.

Il fallut que la servante obéît, & me portât jusqu'à l'appartement de ma mere, que ses femmes alloient coïffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant Madame de Tresle, on veut me persuader que cette enfant-ci est Mademoiselle de Tervire; & cela ne sçauroit être. On ne ramasseroit pas les hardes qu'elle a; & ce n'est, sans doute, que quelque misérable orpheline que la femme de votre Concierge a retirée par charité; n'est-ce pas?

Ma mere rougit: cette façon de lui reprocher sa conduite à mon égard, avoit quelque chose de si vif; c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre, & qu'elle manquoit d'entrailles, que l'apostrophe la déconcerta d'abord, & puis la fâcha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je suis indisposée, & que je ne vois rien de ce qui se passe. Retirez-vous ; & que cette impertinente de Concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette servante d'un ton qui marquoit plus de colere contre moi, que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresle, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne fut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois ; elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans les suites.

Ma grand'mere étoit naturellement vive ; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matiere dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentiment qu'elle.

C'étoit de ces meres de famille qui n'ont de plaisir & d'occupation que leurs devoirs, qui les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue & l'austérité, & qui, dans leur maison, ne se délassent d'un soin que par un autre : jugez si avec ce caractere-là elle devoit être contente de ma mere.

Je ne ſçais comment elle s'expliqua : mais rarement on ſert bien ceux qu'on aime trop ; elle s'emporta peut-être, & les reproches durs ne réuſſiſſent point : ce ſont des affronts qui ne corrigent perſonne, & nos torts diſparoiſſent dès qu'on nous offenſe. Auſſi ma mere trouva-t-elle Madame de Treſle fort injuſte. Il eſt vrai que je n'aurois pas dû être mal habillée ; mais c'eſt que la Concierge, qui étoit ma gouvernante, avoit différé ce matin-là de m'ajuſter comme à l'ordinaire ; & il n'y avoit pas-là de quoi faire tant de bruit.

Quoi qu'il en ſoit, Madame de Treſle, qui depuis raconta ce fait-là à pluſieurs perſonnes de qui je le tiens, s'apperçut bien qu'elle m'avoit nui, & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi, de ce qui s'étoit paſſé.

Trois ſemaines après, le Marquis, qui avoit deſſein d'emmener ſa femme à Paris, avant que ſa groſſeſſe fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâterent ſon voyage. Et comme, dans un départ ſi bruſque, ma mere n'avoit pas eu le temps de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ſes femmes avec elle, il avoit été conclu que, trois jours après, je viendrois plus à l'aiſe & dans un bon équipage avec ſes autres femmes, & il

n'y

n'y avoit rien à redire à cela. Madame de Tresle, à qui on avoit promis de me porter chez elle la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien fait, alloit envoyer au Château, pour sçavoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole. Quand on lui annonça la Concierge, qui lui dit que j'étois restée, que les femmes de ma mere m'avoient trouvée si mal qu'elles n'avoient pas osé me mettre en voyage, & m'avoient laissée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquise, qui avoit expressément défendu qu'on risquât de me faire partir, au cas de quelqu'indisposition; & que j'étois actuellement au lit avec un grand rhume & une toux très-violente.

Hé! c'est vous à qui on l'a confiée, répondit Madame de Tresle, qui lui tourna le dos, & qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit allégués, & que ma mere avoit, dit-on, imaginés pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée d'ailleurs que Madame de Tresle ne souffriroit pas que je fisse un long séjour chez la Concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette

Dame lui en écrivit-elle dans ce ſens-là, de la maniere du monde la plus vive.

Vous avez tant aimé M. de Tervire, vous l'avez tant pleuré, lui diſoit-elle ! & vous l'outragez aujourd'hui dans le ſeul gage qui vous reſte de ſon amour. Il ne vous a laiſſé qu'une fille, & vous refuſez d'être ſa mere. C'eſt à préſent, par ma tendreſſe, que vous vous délivrez d'elle ; quand je n'y ſerai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere, qui étoit parvenue à ſes fins, ſouffrit patiemment l'injure qu'on feſoit à ſon cœur ; ſe contenta de nier qu'elle eut eu le moindre deſſein de me tenir loin d'elle ; envoya du linge pour moi avec des étoffes pour m'habiller, & aſſura Madame de Treſle qu'elle me feroit venir à Paris, dès qu'elle ſeroit accouchée.

Mais elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du temps ; du moins après ſes couches ne fut-il plus mention de ſa promeſſe, qu'elle éluda dans ſes lettres, par ſe plaindre d'une ſanté toujours infirme qui lui étoit reſtée ; qui la retenoit le plus ſouvent au lit, & qui la rendoit incapable de la plus légere attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penſer, diſoit-elle, & vous jugez bien que, dans cet état-là, avec une tête auſſi foible qu'elle diſoit l'avoir, il n'y avoit pas moyen de lui propoſer la fatigue de me voir auprès d'elle : mais heureuſement le cœur de Madame de Treſle s'échauffoit pour moi, à meſure que celui de ma mere m'abandonnoit.

Elle acheva ſi bien de m'oublier, qu'elle n'écrivit plus que rarement, qu'elle ceſſa même de parler de moi dans ſes lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de ſes nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, & qu'au bout de deux ans & demi, il ne fut pas plus queſtion de moi dans ſa mémoire, que ſi je n'avois jamais été au monde.

De ſorte que je n'y étois plus que pour Madame de Treſle : ſon cœur étoit la ſeule fortune qui me reſtât. Indifférente aux parents que j'avois dans le pays, inconnue à ceux que j'avois dans d'autres Provinces, incommode à mes deux Tantes, avec qui je demeurois, (j'entends les deux filles de Madame de Treſle) & même haïe d'elles, en conſéquence des attentions que leur mere avoit pour moi ; vous ſentez qu'en de pareilles circonſtances, & dans ce petit coin de campagne où j'étois comme enterrée, ma vie ne devoit intéreſſer perſonne.

Ce fut ainsi que je passai mon enfance, dont je ne vous dirai plus rien; & que j'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces Tantes dont je viens de parler, quoiqu'assez laides, & toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit & du caractere, trouverent cependant deux Gentilshommes des environs, qui étoient en hommes ce qu'elles étoient en femmes; qui avoient de quoi vivre, tantôt bien, tantôt mal, & qui les épouserent avec ce qu'on appelloit leur légitime, qui consistoit en quelques parts de vignes, de prés, & d'autres terres : de sorte que je restai seule dans la maison avec Madame de Tresle, dont le fils aîné demeuroit à plus de quinze lieues de nous, depuis qu'il étoit marié; & dont le cadet attaché au jeune Duc de.... son Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit presque jamais au pays.

Et pendant tous ces temps-là, que disoit ma mere ? Rien; nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquefois ce qu'elle fesoit, & si elle ne viendroit pas nous voir : mais comme ces questions-là m'échappoient en passant, que je les fesois étourdîment & à la légere, Madame

de Treslé n'y répondoit qu'un mot dont je me contentois & qui ne me mettoit point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin, arriva le temps qui me dévoila ce que l'on me cachoit. Madame de Treslé, qui étoit fort âgée, tomba malade, se rétablit un peu, & n'étoit plus que languissante : mais six semaines après, elle eut une rechûte qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernier accident me rendit sérieuse, j'en perdis mon étourderie, ma dissipation ordinaire, & cet esprit de petite fille que j'avois encore. En un mot, je m'inquiétai, je pensai, & ma premiere pensée fut de la tristesse, ou du chagrin.

Je pleurois quelquefois par des motifs confus d'inquiétude ; je voyois Madame de Treslé mal servie par les domestiques, qui la regardoient comme une femme morte. J'avois beau les presser d'agir, d'être attentifs ; ils ne m'écoutoient point ; ils ne se soucioient plus de moi ; & je n'osois moi-même me révolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant : ma confiance baissoit, je ne sçais pourquoi.

Mes deux Tantes venoient de temps en temps à la maison, & elles y dînoient sans me faire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs,

ſans me conſoler ; & ſi elles me parloient, c'étoit d'un ton diſtrait & ſec.

Madame de Treſle même s'en appercevoit, elle en étoit touchée, & les en reprenoit avec une douceur que je remarquois auſſi, qui me contriſtoit, & qu'elle n'auroit pas eue autrefois. Il ſembloit qu'elle leur demandoit grâce pour moi, & tout cela me frappoit comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque diſgrâce à venir, de quelque ſituation fâcheuſe ; & ſi je ne raiſonnois pas là-deſſus auſſi diſtinctement que je vous le dis, du moins en prenois-je une certaine épouvante qui me rendoit muette, humble & timide. Vous ſçavez bien qu'on a du ſentiment avant que d'avoir de l'eſprit ; ſans compter que Madame de Treſle, quand ſes filles étoient parties, m'éclairoit encore par ſes manieres.

Elle m'appelloit, me feſoit avancer, me prenoit les mains, me parloit avec une tendreſſe plus marquée que de coutume : on eût dit qu'elle vouloit me raſſurer, m'ôter mes allarmes, & me tirer de cette humiliation d'eſprit dans laquelle elle ſentoit bien que j'étois tombée.

Quelques jours auparavant, il étoit venu une Dame de ſes voiſines, ſon intime amie, à qui elle

voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet où je passai, & je ne sçais par quelle curiosité tendre & inquiète je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disoit Madame de Tresle; ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque temps; mais Dieu est le maître, il est le pere des orphelins. Avez-vous eu la bonté, ajouta-t-elle, de parler à Monsieur Villot? (c'étoit un riche habitant du Bourg voisin, qui avoit été plus de trente ans Fermier de feu Monsieur de Tervire, mon grand-pere; que son maître avoit toujours estimé; qui avoit gagné la meilleure partie de son bien à son service.)

Oui, lui dit son amie, j'ai été chez lui ce matin, il s'en-alloit à la Ville où il a affaire pour un jour ou deux; il se conformera à ce que vous lui demandez, & viendra vous en assurer à son retour: tranquillisez vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pensez; espérez mieux de sa mere. Il est vrai qu'elle l'a négligée: mais elle ne la connoît point; & elle l'aimera, dès qu'elle l'aura vue.

Quelque bas qu'elles parlassent, je les entendis, & le terme d'*orpheline* m'avoit d'abord extrêmement surprise: que pouvoit-il signifier, puisque

j'avois une mere, & que même on parloit d'elle? Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Tresle, me mit au fait, & m'apprit qu'apparemment cette mere que je ne connoissois pas, ne se soucioit point de sa fille; ce furent-là les premieres nouvelles que j'eus de son indifférence pour moi, & j'en pleurai amerement, j'en demeurai consternée, toute petite fille que j'étois encore.

Six jours après ce que je vous dis-là, Madame de Tresle baissa tant qu'on fit partir un domestique pour avertir ses filles, qui la trouverent morte, quand elles arriverent.

Le fils aîné, celui que j'ai dit qui demeuroit à quinze lieues de-là, dans la terre de sa femme, étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligé d'aller, & le cadet étoit dans je ne sçais quelle Province avec son Régiment; ainsi dans cette occurrence, il n'y eut que leurs sœurs de présentes, & je dépendis d'elles.

Elles resterent quatre ou cinq jours à la maison, tant pour rendre les derniers devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'absence de leurs freres. Je crois qu'il y eut un inventaire, du moins des gens de Justice y furent-ils appellés; Madame de Tresle avoit fait un testament, il y avoit quelques petits legs à acquitter, & mes

Tantes prétendoient d'ailleurs avoir des reprises sur le bien.

Figurez-vous des discussions, des débats entre les sœurs, qui tantôt se querellent, & tantôt se réunissent contre un homme à qui leur frere aîné, informé de la maladie de sa mere, avoit envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de criailleries & d'agitations indécentes entre des enfants qui n'ont point de sentiment, & à qui la mort de leur mere ne laisse, au-lieu d'affliction, que l'avidité pour sa dépouille. Voilà l'image de ce qui arriva alors.

Où étois-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avoit reléguée à cause de mes pleurs & de mes gémissements qui étourdissoient les deux filles, & que je n'osai en effet continuer long-temps; l'excès de ma douleur la rendit bientôt solitaire & muette, sur-tout depuis qu'elles sçûrent que Madame de Tresle m'avoit laissé un diamant d'environ deux-mille francs, qu'une de ses amies lui avoit autrefois donné en mourant, & qu'elles furent obligées de délivrer au Confesseur de leur mere, qui devoit me le remettre; ce diamant les avoit outrées contre moi; elles ne pouvoient pas me voir.

Comment! eſt-il poſſible, diſoient-elles, que notre mere nous ait moins aimées que cette petite fille? N'eſt-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée n'aient pas redreſſé ſes ſentiments, ni travaillé à lui en inſpirer de plus naturels & de plus légitimes? Jugez ſi cette petite fille auroit bien fait de ſe montrer; auſſi ne les ai-je jamais oubliés ces quatre jours que je paſſai avec elles, & que je paſſai dans les larmes.

Oui, Marianne, croiriez-vous que je n'y ſonge encore qu'en frémiſſant, à cette maiſon ſi déſolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce ſoit, où je me trouvois ſeule au milieu de tant de perſonnes, où je ne voyois plus que des viſages la plupart ennemis, quelques-uns indifférents, & tous alors plus étrangers pour moi, que ſi je ne les euſſe jamais vus; car voilà l'impreſſion qu'ils me feſoient. Conſiderez-moi dans cette chambre où l'on m'avoit miſe à l'écart, où je me ſauvois de la rudeſſe & de l'averſion de mes Tantes, où me retenoit l'effroi de paroître à leurs yeux, & où je tremblois ſeulement en entendant leur voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde: il n'y avoit perſonne dans la maiſon, pas un domeſtique à qui je ne m'imaginaſſe avoir obligation de ce qu'il ne me mépriſoit ou ne



me rebutoit pas ; & vous devez, ma chere Marianne, juger mieux qu'une autre combien je souffris, moi que rien n'avoit préparée à cette étrange sorte de misere, moi qui n'avois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'esprit, & qui sortois d'entre les mains d'une grand-mere qui m'avoit amolli le cœur par ses tendresses.

Ce ne sont pas-là de ces chagrins violents où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se désespérer; c'est encore pis que cela : ce sont de ces tristesses retirées dans le fond de l'âme, qui la flétrissent, & qui la laissent comme morte; on n'est qu'épouvanté de n'appartenir à personne, mais on se sent comme anéanti en présence de tels parents.

Enfin, ma situation changea ; il n'y avoit plus rien à discuter, & le quatrieme jour de la mort de Madame de Tresle, mes Tantes songerent à s'en-retourner chez elles avec leurs maris qui les étoient venu prendre.

Un vieux & ancien domestique qui s'étoit marié chez Madame de Tresle, & qui logeoit dans la basse-cour avec toute sa famille, de Vigneron qu'il étoit, fut établi Concierge de la maison, en attendant qu'on eût levé les scellés.

Cet homme se ressouvint que j'étois enfermée

dans cette petite chambre. Vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il; allons, venez dans la salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans sçavoir ce que j'allois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée avec un visage pâle & déjà maigri, avec du linge & des habits froissés, pour avoir passé des nuits sur mon lit sans m'être déshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisoit le soir de venir voir ce que je fesois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étois à leur merci, je n'avois la protection de personne, & depuis que j'avois perdu Madame de Tresle, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette, du plus loin qu'elle m'apperçut, qu'en ferons-nous donc, ma sœur? car pour moi, je vous dirai naturellement que je ne sçaurois me charger d'elle: ma belle-sœur & ses deux enfants sont actuellement chez moi, & j'ai assez de mes autres embarras sans celui-là.

Moi assez des miens, repartit l'aînée : on me rebâtit ma maison, il y en a une partie d'abattue ; où la mettrois-je ? Eh bien ! répondit l'autre, où est la difficulté ? il n'y a qu'à la laisser chez ce bon-homme (c'étoit le Vigneron qu'elle vouloit dire) dont la femme en aura soin, & qui la gardera en attendant qu'on ait réponse de sa mere à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en soit jamais venu de chez elle, & qui disposera de sa fille comme il lui plaira. Je ne vois point d'autre arrangement, dès que nous ne pouvons pas l'emmener, & qu'il n'y a point d'autres parents ici. Je ne suis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere, à qui la Marquise, toute grande Dame & toute riche qu'elle est, n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers ; qui, pour surcroît de ridicule, a fini par un legs de mille écus (elle parloit du diamant.) Jugez-en, Marianne. Voyez si l'on pouvoit, moi présente, me rejetter avec plus d'insulte, ni traiter de ma situation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la foiblesse de mon âge.

Aussi en eus-je l'esprit troublé : cet asyle qu'on me refusoit, celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresle ; ce misérable gîte

qu'on me destinoit dans le lieu même où j'avois été si heureuse, où Madame de Tresle m'avoit tant aimée, où je me dirois sans cesse : où est-elle ? où je croirois toujours la voir, & toujours avec la douleur de ne la voir jamais ; enfin, ce récit qu'on me fesoit, en passant, du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi, tout cela me pénétra si fort, qu'en m'écriant, ah ! mon Dieu ! mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on feroit de moi, Monsieur Villot, cet ancien Fermier de mon grand-pere, & à qui Madame de Tresle avoit écrit, entra dans la Salle. Je le connoissois, je l'avois vu venir souvent à la maison pour des achats de bled ; & l'air plein de zele & de bonne volonté avec lequel il jetta d'abord les yeux sur moi, m'engagea subitement & sans réflexion à avoir recours à lui.

Hélas ! lui dis-je, Monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours : souvenez-vous de Madame de Tresle, & ne me laissez pas ici, je vous en conjure.

Eh ! vraiment, Mademoiselle, je n'arrive ici que pour vous emmener ; c'est Madame de Tresle qui m'en a chargé en mourant par la lettre que voici, & que je n'ai reçue que ce matin en re-

venant de la Ville. Ainſi, je vous conduirai tout-à-l'heure à notre Bourg, ſi ces Dames y conſentent; & ce ſera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit ſervice, après les obligations que j'ai à feu M. de Tervire, mon bon maître, & votre grand-pere, que nous avons bien pleuré ma femme & moi, & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours. Il n'y a qu'à venir, Mademoiſelle: nous nous eſtimerons bienheureux de vous avoir à la maiſon, & nous vous y porterons autant de reſpect que ſi vous étiez chez vous, ainſi qu'il eſt juſte.

Volontiers, dit alors une de mes Tantes; n'eſt-ce pas ma ſœur? elle ſera là chez de fort honnêtes-gens; & nous pouvons la leur confier en toute ſûreté. Oui, Monſieur Villot, on vous la laiſſe avec plaiſir, emmenez-la; j'écrirai dès aujourd'hui à ſa mere la bonne volonté que vous avez marquée, afin que vous n'y perdiez pas, & qu'elle ſe hâte de vous débarraſſer de ſa fille.

Ah! Madame, lui répondit ce galant-homme, ce n'eſt pas le gain que j'y prétends faire qui me mene; je n'y ſonge pas. Pour ce qui eſt de l'embarras, il n'y en aura point: ma femme ne quitte jamais ſon ménage; & nous avons une chambre fort propre, qui eſt toujours vuide, excepté quand

mon gendre vient au Bourg : mais il couchera ailleurs; il n'eſt que mon gendre : & la jeune Demoiſelle ſera la maitreſſe du logis, juſqu'à ce que ſa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de M. Villot, pour lui témoigner combien j'étois ſenſible à ce qu'il diſoit; & de ſon côté, il me fit une révérence à laquelle on reconnoiſſoit le Fermier de mon grand-pere.

Allons, voilà qui eſt décidé, dit alors la cadette : adieu, M. Villot; qu'on aille chercher la caſſette de cette petite fille, il ſe fait tard, nos Equipages ſont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervire, (c'étoit à moi qu'elle s'adreſſoit) donnez demain de vos nouvelles à votre mere ; on vous reverra un de ces jours : entendez-vous ? ſoyez bien raiſonnable, ma fille ; nous vous la recommandons, M. Villot.

Là-deſſus elles prirent congé de tout le monde, paſſerent dans la cour, ſe mirent chacune dans leur voiture, & partirent ſans m'embraſſer; elles venoient de s'épuiſer d'amitié pour moi dans les dernieres paroles que venoit de me dire la cadette, & que l'aînée étoit cenſée avoir dites auſſi.

Je fus un peu ſoulagée dès que je ne les vis plus, je reſpirai, je ſentis une affliction de moins. On chargea un Payſan de mon petit bagage, &

nous

nous partîmes à notre tour M. Villot & moi.

Non, Marianne; quelque chose que je vous aie dit jusqu'ici de mes détresses, je ne me souviens point d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes-nous si peu quand il s'agit de souffrir? Cette maison où je croyois ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'âme; il me sembla que j'y laissois ma vie, j'expirois à chaque pas que je fesois pour m'éloigner d'elle, je ne respirois qu'en soupirant: j'étois cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme étoit la mienne avancent bien le sentiment, ils valent des années.

Mademoiselle, me disoit le Fermier, qui avoit presque envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, & gagnons vîte le logis: votre grand'mere nous aimoit; c'est comme si c'étoit elle.

Et pendant qu'il me parloit, nous avancions; je me retournois encore, & à force d'avancer, elle disparut à mes yeux, cette maison que je n'aurois voulu ni habiter, ni perdre de vue.

Enfin, nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez M. Villot avec sa femme, que je ne

connoiſſois point, & qui me reçut avec l'air & les façons dont j'avois beſoin dans l'état où j'étois; je ne me trouvai point étrangere avec elle; on eſt tout-d'un-coup lié avec les gens qui ont le cœur bon, quels qu'ils ſoient: ce ſont comme des amis que vous avez dans tous les états.

Ce fut ainſi que je fus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, fut d'être délivrée de cette crainte ſtupide, de cet abattement d'eſprit où j'avois langui juſques-là; j'oſai du moins alors pleurer & ſoupirer à mon aiſe.

Mes Tantes avoient réduit ma douleur à ſe taire : le zele & les careſſes de ces gens-ci la mirent en liberté, cela la rendit plus tendre, par conſéquent plus douce, & puis la diſſipa inſenſiblement, à l'attendriſſement près, qui me reſta en ſongeant à Madame de Treſle, & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avois écrit à ma mere, & il y avoit toute apparence que M. Villot ne me garderoit que dix ou douze jours; & point du tout, ma mere m'écrivit en quatre lignes de reſter chez lui, ſous prétexte d'avoir un voyage à faire avec ſon mari, & de m'emmener enſuite à Paris avec elle.

Mais ce voyage qu'elle remettoit de mois en mois ne ſe fit point, & le tout ſe termina par

me marquer bien franchement qu'elle ne sçavoit plus quand elle viendroit, mais qu'elle alloit prendre des arrangements pour me faire venir à Paris; ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de lettres dont je la fatiguai depuis, & auxquelles elle ne répondit point: de façon que je me lassai moi-même de lui écrire, & que je restai chez ce Fermier aussi abandonnée, que si je n'avois point eu de famille, à quelque argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payoit pour moi, & dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux hôtes de m'aimer de tout leur cœur, & de me respecter en m'aimant.

De mes Tantes, je ne vous en parle point: je ne les voyois, tout au plus, que deux fois par an.

J'avois quatre ou cinq Compagnes dans le Bourg & aux environs; c'étoient des filles de Bourgeois du lieu, avec qui je passois une partie de la journée, ou les filles de quelques Gentilshommes voisins, & dont les meres m'emmenoient quelquefois dîner chez elles, quand le Fermier, qui avoit affaire à leurs maris, devoit venir me reprendre.

Les Demoiselles (j'entends les filles nobles) en

qualité de mes égales, m'appelloient Tervire & s'honoroient un peu, ce me semble, de cette familiarité, à cause de Madame la Marquise ma mere.

Les Bourgeoises un peu moins hardies, malgré qu'elles en eussent, usoient de finesse pour sauver leur petite vanité, & me donnoient un nom qui paroissoit les mettre au pair : j'étois ma chere amie pour elles; c'est une remarque que je fais en passant pour vous amuser.

Voilà comment je vécus jusqu'à l'âge de près de dix-sept ans.

Il y avoit alors à un petit demi-quart de lieue de notre Bourg, un Château où j'allois assez souvent. Il appartenoit à la veuve d'un Gentilhomme qui étoit mort depuis dix ou douze ans; elle avoit été autrefois une des Compagnes de ma mere & sa meilleure amie; je pense aussi qu'elles avoient été mariées à-peu-près dans le même temps, & qu'elles s'écrivoient quelquefois.

Cette veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans, femme bien faite, & de bonne mine, & à qui sa fraîcheur & son embonpoint laissoient encore un assez grand air de bonté; ce qui, joint à la vie réguliere qu'elle menoit, à des mœurs qui paroissoient austeres, & à ses liaisons avec

tous les dévots du Pays, lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avoit bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyoit.

Parmi les dévots qui alloient souvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes gens, soit Séculiers, soit Ecclésiastiques ou Abbés, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs de grands yeux assez tendres; sa façon de se mettre, quoique simple & modeste, avoit un peu trop bonne grâce, & les gens dont je viens de parler se défioient de tout cela: mais à peine osoient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois souvent; & il est vrai que j'aimois sa douceur, & ses manieres affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avois pas de bien; ma mere qui ne sçavoit que faire de moi, & qui auroit souhaité que je ne vinsse jamais à Paris, où je n'aurois pu prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à sa

vanité, & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui feroit obligée, si elle pouvoit adroitement m'inspirer l'envie d'être Religieuse. Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette société de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au succès de son entreprise ; elle redouble de caresses & d'amitié pour moi : & il est vrai qu'une fille de mon âge, & d'une aussi jolie figure qu'on disoit que je l'étois, ne lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jetter dans un Couvent au sortir de ses mains.

Elle me retenoit presque tous les jours à souper, & même à coucher chez elle ; à peine pouvoit-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. Monsieur & Madame Villot étoient charmés de mon attachement pour elle, ils m'en louoient, ils m'en estimoient encore davantage, & tout le monde pensoit comme eux ; je m'affectionnois moi-même aux éloges que je m'entendois donner ; j'étois flattée de cet applaudissement général, ma dévotion en augmentoit tous les jours, & ma mine en devenoit plus austere.

Cette femme m'associoit à tous ses pieux exercices, m'enfermoit avec elle pour de saintes lectures, m'emmenoit à l'Eglise & à toutes les

prédications qu'elle couroit; je passois fort bien une heure ou deux assise & toute ramassée dans le fond d'un confessionnal où je me recueillois comme elle, où je croyois du moins me recueillir à son exemple, à cause que j'avois l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avoit sçu m'intéresser à toutes ces choses par la façon insinuante avec laquelle elle me conduisoit.

Ma prédestinée, me disoit-elle souvent, (car elle & ses amies ne me donnoient point d'autre nom) que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle! Je ne sçaurois vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à l'aimer.

Eh! mais sans doute, répondoient nos amis; cette piété qui nous charme, & dont nous sommes témoins, est une grâce que Dieu nous fait aussi-bien qu'à Mademoiselle; & ce n'est pas pour en rester là que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse & tant d'agréments, ajoutoit-on: cela ira encore plus loin; Dieu vous destine un état plus saint, il vous voudra toute entiere; on le voit bien, il faut de grands exemples au monde; & vous en serez un du triomphe de la grâce.

A ces discours qui m'animoient, on joignoit

des égards presque respectueux, on feignoit des étonnements, on levoit les yeux au Ciel d'admiration; j'étois parmi eux une personne grave & vénérable, ma présence en imposoit; & à tout âge, sur-tout à celui où j'étois, on aime à se voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit: c'est de si bonne heure qu'on est sensible au plaisir d'être honoré; aussi la veuve espéroit-elle bien par-là me mener tout doucement à ses fins.

Sa maison n'étoit pas éloignée d'un Couvent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avoit une parente qui étoit instruite de ses desseins, & qui s'y prêtoit avec toute l'adresse monachale, avec tout le zele mal-entendu dont elle étoit capable. Je dis mal-entendu, car il n'y a rien de plus imprudent, & peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on emploie en pareil cas, pour faire venir à une jeune fille l'envie d'être Religieuse: ce n'est pas en agir de bonne-foi avec elle; & il vaudroit mieux lui exagérer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empêcher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connoît pas.

Quoi qu'il en soit, cette parente de ma veuve

n'oublioit rien pour me gagner, & elle y réussissoit; je l'aimois de tout mon cœur, c'étoit une vraie fête pour moi que d'aller lui rendre visite; & on ne sçauroit croire combien l'amitié d'une Religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vu, & qui n'a nulle expérience: on aime alors cette Religieuse autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde; c'est une espece de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle; & il est sûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne contribuent à cela, aussi-bien que cet air de paix qui semble répandu dans les maisons, & qui les fait imaginer comme un asyle doux & tranquille; enfin il n'y a pas jusqu'au silence qui regne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une âme neuve & un peu vive.

J'entre dans ce détail à cause de vous, à qui il peut servir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous-même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle & qui ne durent pas long-temps.

Pour moi je les sentois, quand j'allois à ce Couvent; & il falloit voir comme ma Religieuse

me ferroit les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parloit & jettoit les yeux sur moi. Après cela, venoient encore deux ou trois de ses compagnes aussi caressantes qu'elle, & qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient, & par leurs grâces simples & dévotes; de sorte que je ne les quittois jamais que pénétrée d'attendrissement pour elles & pour leur maison.

Mon Dieu! que ces bonnes filles sont heureuses! me disoit la veuve, quand nous retournions chez elle : que n'ai-je pris cet état-là? Nous venons de les laisser dans le sein du repos, & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'en convenois avec elle; & dans les dispositions où j'étois, il ne me falloit peut-être plus qu'une visite ou deux à ce Couvent, pour me déterminer à m'y jetter, sans un coup de hasard qui me changea tout-d'un-coup là-dessus.

Un jour que ma veuve étoit indisposée, & qu'il y avoit plus d'une semaine que nous n'avions été à ce Couvent, j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux, & je priai la veuve de me donner sa femme-de-chambre pour m'y mener; j'avois un livre à rendre à ma bonne amie la Religieuse, que je demandai, & que je ne pus voir; un rhu-

matifme auquel elle étoit fujette la retenoit au lit : ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de fes compagnes qui venoient ordinairement me trouver au parloir avec elle.

Celle qui me parla alors étoit une perfonne de vingt-cinq à vingt-fix ans, grande fille d'une figure aimable & intéreffante, mais qui m'avoit toujours paru moins gaie, ou, fi vous voulez, plus férieufe que les autres; elle avoit quelquefois un air de mélancolie fur le vifage, que l'on croyoit naturel, & qui ne rebutoit point, qui devenoit même attendriffant par je ne fçais quelle douceur qui s'y mêloit; il me femble que je la vois encore avec fes grands yeux languiffants : elle laiffoit volontiers parler les autres, quand nous étions toutes enfemble; c'étoit la feule qui ne m'eût point donné de petits noms, & qui fe contentoit de m'appeller Mademoifelle, fans que cela m'empêchât de la trouver auffi affable que fes compagnes.

Ce jour-là elle me parut encore plus mélancolique que de coutume; & comme je ne la foupçonnois point de trifteffe, je m'imaginai qu'elle ne fe portoit pas bien.

N'êtes-vous pas malade, lui dis-je? je vous trouve un peu pâle. Cela fe peut bien, me répondit-elle ; j'ai paffé une affez mauvaife nuit,

mais ce ne ſera rien. Souhaitez-vous, ajouta-t-elle, que j'aille avertir nos Sœurs que vous êtes ici? Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à reſter avec vous, & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre : auſſi-bien aurai-je inceſſamment le temps de voir nos bonnes amies tout à mon aiſe, & ſans être obligée de les quitter. Comment! ſans les quitter, me dit-elle? Auriez-vous deſſein d'être des nôtres?

J'y ſuis plus d'à moitié réſolue, lui répondis-je; & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere: il y a long-temps que votre bonheur me fait envie, & je veux être auſſi heureuſe que vous.

Je paſſai alors ma main à travers le parloir pour prendre la ſienne, qu'elle me tendit, mais ſans répondre à ce que je lui diſois : je m'apperçus même que ſes yeux ſe mouilloient, & qu'elle baiſſoit la tête, apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelques inſtants muette.

Dites-moi donc, m'écriai-je en la regardant, eſt ce que vous pleurez? Eſt-ce que je me trompe ſur votre bonheur?

A ce mot de *bonheur*, ſes larmes redoublerent, & j'en fus touchée moi-même, ſans ſçavoir ce qui l'affligeoit.

Enfin, après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle : hélas! Mademoiselle, me répondit-elle, gardez-moi le secret sur ce que vous voyez, je vous en conjure; ne dites mes pleurs à personne, je n'ai pu les retenir, & je vous en confierai la cause : il ne vous sera peut-être pas inutile de la sçavoir, elle peut servir à votre instruction.

Elle s'arrêta-là pour essuyer ses larmes. Achevez, lui dis-je en pleurant moi-même, & ne me cachez rien, ma chere amie : je me sens pénétrée de vos chagrins, & je regarde la confiance que vous me témoignez, comme un bienfait que je n'oublierai jamais.

Vous voulez vous faire Religieuse, me dit-elle alors, & les caresses de nos Sœurs, l'accueil qu'elles vous font, les discours qu'elles vous tiennent, &, autant qu'il me le semble, les insinuations de Madame de Sainte-Hermieres, (c'étoit le nom de ma veuve) tout vous y porte, & vous allez vous engager dans notre état sur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, & que vous n'auriez peut-être pas sans tout cela. Prenez-y garde! J'avoue, si vous êtes bien appellée, que vous vivrez tranquille & contente; mais ne vous en fiez pas aux dispositions où vous

vous trouvez : elles ne ſont pas aſſez ſûres, je vous en avertis; peut-être ceſſeront-elles avec les circonſtances qui vous les inſpirent à préſent, mais qui ne font que vous les prêter ; & je ne ſçaurois vous dire quel malheur c'eſt pour une fille de votre âge, de s'y être trompée, ni juſqu'où ce malheur-là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, & il y en a ſans doute; mais ce ſont des douceurs particulieres à notre état, & il faut être née pour les goûter : il y a telle perſonne qui dans le monde auroit pu ſoutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi ſoutenir les devoirs d'une Religieuſe, tout ſimples qu'ils vous paroiſſent. Chacun a ſes forces; celles dont on a beſoin parmi nous ne ſont pas données à tout le monde, quoiqu'elles ſemblent devoir être bien médiocres; & j'en ai fait l'expérience. C'eſt à votre âge que je ſuis entrée ici : on m'y mena d'abord comme on vous y mene ; je m'y attachai comme vous à une Religieuſe dont je fis mon amie, ou pour mieux dire, careſſée par toutes celles qui y étoient, je les aimai toutes, je ne pouvois pas m'en ſéparer : j'étois une cadette, toute ma famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles; je n'imaginois rien de ſi doux que d'être du nom-

bre de ces bonnes filles qui m'aimoient tant, pour qui ma tendresse étoit une vertu, & avec qui Dieu me paroissoit si aimable, avec qui j'allois le servir dans une paix si délicieuse. Hélas! Mademoiselle, quelle enfance! je ne me donnois pas à Dieu: ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette maison; je ne voulois que m'assurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, & de les chérir moi-même: c'étoit-là le puérile attrait qui me menoit, je n'avois point d'autre vocation. Personne n'eut la charité de m'avertir de la méprise que je pouvois faire, & il n'étoit plus temps de me dédire, quand je connus toute la mienne: j'eus cependant des ennuis & des dégoûts sur la fin de mon noviciat; mais c'étoient des tentations, venoit-on me dire affectueusement, & en me caressant encore. A l'âge où j'étois on n'a pas le courage de résister à tout le monde, je crus ce qu'on me disoit, tant par docilité que par persuasion; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laissai entraîner, je fis ce qu'on me disoit: j'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes pensées: les autres déciderent de mon sort, & je ne fus moi-même qu'une spectatrice stupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencerent ici, & elle n'acheva les derniers mots qu'avec une voix étouffée par ses soupirs.

Vous avez vu que sa douleur n'avoit fait d'abord que m'attendrir, elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduit à ce Couvent ressembloit si fort à ce qui me donnoit envie d'y être: mes motifs venoient si exactement des mêmes causes, & je voyois si bien mon histoire dans la sienne, que je tremblai du péril où j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été; car je crois que dans cet instant je ne me souciai plus de cette maison, non plus que de celles qui y demeuroient; je me sentis glacée pour elles, & je ne fis plus de cas de leurs façons.

De sorte qu'après avoir quelques instants rêvé sur ce que je venois d'entendre: ah! mon Dieu, Madame, que de réflexions vous me faites faire! dis-je à cette Religieuse qui pleuroit encore; & que vous m'apprenez de choses que je ne sçavois pas!

Hélas! me répondit-elle, je vous l'ai déjà dit, Mademoiselle, & je vous le repète; ne confiez notre conversation à personne: je ne suis déjà que trop à plaindre, & je le serois encore davantage si vous parliez.

Vous

Vous n'y songez pas, lui dis-je : moi révéler une confidence à laquelle je devrai peut-être tout le repos de ma vie, & que malheureusement je ne puis payer par aucun service, malgré le triste état où vous êtes; & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser ! ajoutai-je avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas ! vous ne voyez rien encore, & vous ne sçavez pas tout ce que je souffre, s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je lui avois passée, & qu'elle arrosa de ses larmes.

Chere amie, lui répondis-je à mon tour, auriez-vous encore d'autres chagrins ? soulagez votre cœur en me les disant, donnez-vous du moins cette consolation-là avec une personne qui vous aime, & qui en soupirera avec vous.

Eh bien ! me dit-elle, je me fie à vous; j'ai besoin de secours, & je vous en demande, & c'est contre moi-même.

Elle tira alors de son sein un billet sans adresse, mais cacheté, qu'elle me donna d'une main tremblante. Puisque je vous fais pitié, ajouta-t-elle, défaites-moi de cela, je vous en conjure; ôtez-

moi ce malheureux billet qui me tourmente, délivrez-moi du péril où il me jette, & que je ne le voie plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu, je ne vis pas.

Mais, lui dis-je, vous ne l'avez point lu, il n'est point ouvert. Non, me répondit-elle; à tout moment j'ai eu envie de le déchirer, à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir, & à la fin je l'ouvrirois; je n'y résisterois pas: je crois que j'allois le lire, quand, par bonheur pour moi vous êtes venue; hé! quel bonheur! Hélas! je suis bien éloignée de sentir que c'en est un; je ne sçais pas même si je le pense. Ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrois le ravoir; mais ne m'écoutez point: & si vous le lisez, comme vous en êtes la maitresse, puisque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop; & je ne sçais ce que je deviendrois, si j'en étois mieux instruite.

Eh! de qui le tenez-vous, lui dis-je alors, émue moi-même du trouble où je la voyois? De mon ennemi mortel, d'un homme qui est plus fort que moi, plus fort que ma religion,

que mes réflexions, me répondit-elle ; d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raison, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déjà que trop réussi, à qui il faut que vous parliez, & qui s'appelle.....

Elle me le nomma alors tout de suite dans le désordre des mouvements qui l'agitoient; & jugez quelle fut ma surprise, quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois presque tous les jours chez Madame de Sainte-Hermieres, & qui étoit un jeune Abbé de vingt sept à vingt-huit ans, qui, à la vérité, n'avoit encore aucun engagement bien sérieux dans l'Etat Ecclésiastique, qui jouissoit cependant d'un petit Bénéfice ; qui passoit pour être très-pieux, qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'est beaucoup, & que je croyois moi-même d'une sagesse de mœurs irréprochables. Aussi, en apprenant que c'étoit lui, ne puis-je m'empêcher de faire un cri.

Je sçais, ajouta-t-elle, que vous le voyez très-souvent : nous sommes alliés, & il m'a trompée dans ses visites ; peut-être s'y est-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée, sans qu'il l'ait sçu ; & je crois que ma foiblesse vient d'avoir sçu qu'il m'aimoit : depuis ce temps-là il me persécute, & je l'ai souffert ; mais montrez-lui sa lettre, dites-

lui que je ne l'ai point lue; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laisse en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui; faites-lui peur de Dieu même, qui me défend encore contre lui, qui ne me défendroit pas long-temps, & sur qui il auroit le malheur de l'emporter, s'il continue de me poursuivre : dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis ; je ne réponds de rien, si je le revois; je suis capable de le suivre, je suis capable d'abréger ma vie, je suis capable de tout : je ne prévois que des horreurs, je n'imagine que des abîmes, & il est sûr que nous péririons tous deux.

Elle fondoit en larmes en me tenant ce discours; elle avoit les yeux égarés; son visage étoit à peine reconnoissable, il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un assez long silence : je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je, vous êtes née avec une âme douce & vertueuse : ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas; vous lui appartenez, & il ne veut que vous instruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui, au misérable plaisir que vous trouvez à aimer un homme foible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins infidele, & qui ne peut occuper

votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le ſien que pour vous perdre : vous le ſçavez bien, vous me le dites vous-même, c'eſt d'après vous que je parle ; & tout ceci n'eſt qu'un trouble paſſager qui va ſe diſſiper, qu'il falloit que vous connuſſiez pour en être enſuite plus forte, plus éclairée & plus contente de votre état.

Je m'arrêtai-là ; une cloche ſonna qui l'appelloit à l'Egliſe. Revenez donc me voir, me dit-elle d'une voix preſque étouffée, & elle me quitta.

Je reſtai encore quelques moments aſſiſe. Tout ce que je venois d'entendre avoit fait une ſi grande révolution dans mon eſprit, & je revenois de ſi loin, que, dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées, je ne ſongeois point à ſortir de ce parloir.

Cependant le jour baiſſoit, je m'en apperçus à travers ma rêverie, & je rejoignis la femme-de-chambre qui m'avoit amenée, & que je trouvai qui venoit me chercher.

Me voilà donc, comme je vous l'ai déjà dit, entierement guérie de l'envie d'être Religieuſe, guérie à un point que je treſſaillois en réfléchiſſant que j'avois penſé l'être, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'en euſſe donné ma parole. Heureuſement je n'avois pas été juſques-là, je

n'avois encore paru que tentée d'embrasser cet état.

Madame de Sainte-Hermieres, chez qui je revins pour quelques moments, voulut me retenir à coucher; mais sans compter que je desirois d'être seule, pour me livrer tout à mon aise à la nouveauté de mes réflexions, c'est que je croyois avoir le visage aussi changé que l'esprit, & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût, à ma physionomie, que je n'étois plus la même; de sorte que j'avois besoin d'un peu de temps pour me rassurer, & pour prendre une mine où l'on ne connût rien; je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances, & m'en retournai chez M. Villot, où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement, & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensiblement aux autres; car j'aurois été honteuse de les désabuser trop brusquement sur mon compte, je voulois m'épargner leur surprise. Mais apparemment que je m'y pris mal, & je ne m'épargnai rien.

J'oubliois une circonstance qu'il est nécessaire que vous sçachiez; c'est qu'en m'en retournant chez mon Fermier avec sa femme-de-chambre

qui m'avoit accompagnée au Couvent; je rencontrai ce jeune homme dont m'avoit entretenu la Religieuse; cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes, & dont le billet que j'avois dans ma poche l'avoit jettée dans un si grand trouble. . . . .

J'allois entrer chez M. Villot, & je venois de renvoyer la femme-de-chambre. Ce jeune Tartuffe, avec sa mine dévote, s'arrêta pour me saluer & me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte-Hermieres, où je vais souper, me dit-il? Non, Monsieur, lui répondis-je; mais en revanche, je puis vous donner des nouvelles de Madame de.... que je quitte, & qui m'a beaucoup parlé de vous (je nommai la Religieuse); & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui faire quelque impression, du moins je le crus. . . . . .

Elle a bien de la bonté, reprit-il; je la vois quelquefois, comment se porte-t-elle? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayez quittée, lui repartis-je (& aussi-tôt il rougit); vous ne la reconnoîtriez pas, tant elle est abattue; je l'ai laissée baignée dans ses pleurs & pénétrée jusqu'au désespoir de l'égarement d'un homme qui lui a écrit il y a six ou sept heures, dont elle déteste

les visites passées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a priée de rendre son billet, que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne sçais comment. Apparemment que la Religieuse en avoit déjà à moitié rompu le cachet, dont la rupture dût lui persuader, sans doute, que je l'avois lu, & qu'ainsi je sçavois jusqu'où il étoit dégagé de scrupules en fait de religion & de bonnes mœurs, en fait de probité même; car je me doutois, sur tous les discours de la Religieuse, qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un enlevement, & il n'y avoit gueres qu'un mal-honnête-homme qui eût pu en avoir fait la proposition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai sur le champ. Adieu, Monsieur, lui dis-je; ne craignez rien de ma part, je vous promets un secret inviolable: mais craignez tout de mon amie, bien résolue d'éclater à quelque prix que ce soit, si vous continuez à la poursuivre.

Elle ne m'avoit pas chargée de lui faire cette menace, mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef; c'étoit encore un secours que je prêtois à cette fille, dont le péril me touchoit, & je pris sur moi d'aller jusques-là pour effrayer l'Abbé,

& pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réussis en effet; il ne retourna pas au Couvent, & j'en débarrassai la Religieuse, ou, pour mieux dire, j'en débarrassai sa vertu; car pour elle, il y avoit des moments où elle auroit donné sa vie pour le revoir, à ce qu'elle me disoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prieres, de combats & de gémissements, ses peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité; insensiblement elle s'affectionna à ses devoirs, & devint l'exemple de son Couvent par sa piété.

Quant à l'Abbé, cette aventure ne le rendit pas meilleur: apparemment qu'il ne méritoit pas d'en profiter. La Religieuse n'étoit qu'une égarée; l'Abbé étoit un perverti, un faux-dévot en un mot; & Dieu qui distingue nos foiblesses de nos crimes, ne lui fit pas la même grâce qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus tristes accidents de ma vie.

Je retournai le lendemain après-midi chez Madame de Sainte-Hermieres, qui étoit alors enfermée dans son Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la salle.

Elle descendit un quart-d'heure après; & d'aussi

loin qu'elle me vit : vous voilà donc, petite, me cria-t-elle comme en soupirant sur moi ? Hélas ! je songeois tout-à-l'heure à vous ; vous m'avez distraite dans ma priere ; voici le temps où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous, mais vous n'en ferez que mieux. Nous allons être séparés d'elle, Messieurs ; c'est dans la maison de Dieu qu'il faudra désormais chercher notre prédestinée.

D'où vient donc, Madame ? lui dis-je avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me défendre, en entendant parler de la Maison de Dieu.

Hélas ! Mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une lettre de Madame la Marquise (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours passés, que dans les dispositions où je vous trouvois, elle pouvoit se préparer à vous voir bientôt Religieuse ; & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y opposer, si vous êtes bien appellée ; qu'elle changeroit bien son état contre celui que vous voulez prendre, qu'elle n'estime pas assez le monde pour vous y retenir malgré vous, & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira : ce sont ses propres termes ; & je prévois que vous

profiterez peut-être dès ces jours-ci de la permission qu'on vous donne, ajouta-t-elle en me présentant la lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponse; mais c'étoient des larmes de tristesse & de répugnance; on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon visage.

Qu'est-ce que c'est donc, dit-elle? on croiroit que cette lettre vous afflige; est-ce que j'ai mal jugé de vous; tout le monde ici s'y est-il trompé, & n'êtes-vous plus dans les mêmes sentimens, ma fille?

Que ne m'avez-vous consultée avant que d'écrire à ma mere, lui repartis-je en sanglottant? Vous achevez de me perdre auprès d'elle, Madame. Je ne serai point Religieuse; Dieu ne me veut pas dans cet état-là.

A ce discours, je vis Madame de Sainte-Hermieres immobile, & presque pâlissante; ses amis se regardoient, & levoient les mains d'étonnement.

Ah! Seigneur: vous ne serez point Religieuse, s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux qui signifioit, où en suis-je? Et il est vrai que je lui ôtois l'espérance d'une aventure bien édifiante pour le monde, & par conséquent bien glorieuse

pour elle. Après toute la dévotion que je tenois d'elle & de son exemple, il ne me manquoit plus qu'un voile pour être son chef-d'œuvre.

Ne vous effrayez point, lui dit alors un de ceux qui étoient présents en souriant d'un air plein de foi; je m'y attendois: ceci n'est qu'un dernier effort de l'ennemi de Dieu contre elle. Vous l'y verrez peut-être voler dès demain, à cette heureuse & sainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non, Monsieur, répondis-je toujours la larme à l'œil; non, ce n'est point une tentation: mon parti est pris là-dessus. En ce cas-là, je vous plains de toutes façons, Mademoiselle, me repartit Madame de Sainte-Hermieres avec une froideur qui m'annonçoit l'indifférence du commerce que nous aurions désormais ensemble, & aussi-tôt elle se leva pour passer dans le jardin; les autres la suivirent, j'en fis autant: mais aux manieres qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette Société; c'étoit comme si j'avois vécu avec d'autres gens; ce n'étoient plus eux, ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vue parmi eux, il n'en fut plus question; de ce respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes excla-

mations sur les grâces dont Dieu favorisoit cette jeune & vénérable Prédestinée, il n'en resta pas vestige, & je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire qui avoit d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'étoit trompé; & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie; car je n'étois plus si belle depuis que je refusois d'être Religieuse: ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le fusse pas, à ne regarder que l'édification que j'aurois donnée au monde.

En un mot, je déchus de toutes façons; & pour me punir de l'importance dont j'avois joui jusques alors, on porta si loin l'indifférence & l'inattention pour moi quand j'étois présente, qu'à peine paroissoit-on sçavoir que j'étois-là.

Aussi mes visites au Château devinrent-elles si rares, qu'à la fin je n'en rendois presque plus. Dans l'espace d'un mois, je ne voyois que deux ou trois fois Madame de Sainte-Hermieres qui ne s'en plaignoit point, qui ne me souhaitoit, ni ne me haïssoit, dont l'accueil n'étoit que tiede ou distrait, & point impoli; & à qui en effet je ne fesois ni plaisir, ni peine.

Il y avoit déjà près de cinq mois que cela

duroit, quand un matin il vint un laquais de Madame de Sainte-Hermieres me prier de sa part d'aller dîner chez elle; cette invitation, à laquelle je me rendis, me parut nouvelle dans les termes où nous en étions toutes deux; mais ce qui me surprit encore davantage en arrivant, ce fut de voir cette Dame reprendre avec moi cet air affectueux & caressant dont il n'étoit plus question depuis long-temps.

Je la trouvai avec un Gentilhomme qui ne venoit chez elle que depuis ma disgrâce, & que je ne connoissois moi-même que pour l'avoir rencontré au Château dans mes deux dernieres visites; homme à-peu-près de quarante ans, infirme, presque toujours malade, souvent mourant, un asthmatique, qui auroit, disoit-on, fort aimé la dissipation & le plaisir; mais à qui sa mauvaise santé, & la nécessité de vivre de régime, n'avoient point laissé d'autre chose à faire, que d'être dévot; & dont la mine, au moyen de cette dévotion & de ses infirmités, étoit devenue maigre, pâle, sérieuse & austere.

Cet homme, comme je vous le dépeins, languissant, à demi-mort, d'ailleurs garçon & fort riche, qui, comme je vous l'ai dit, ne m'avoit

vue que deux fois, à travers ses langueurs & son intérieur triste & mortifié, avoit pris garde que j'étois jolie & bien faite.

Et comme il sçavoit que je n'avois point de fortune; que ma mère, qui étoit outrée de ce que je n'avois pas pris le voile, ne demanderoit pas mieux que de se défaire de moi; qu'on lui disoit d'ailleurs que, malgré mon inconstance passée dans l'affaire de ma vocation, je ne laissois pas cependant que d'avoir de la sagesse & de la douceur; il se persuada, puisque je manquois de bien, que ce seroit une bonne œuvre que de m'aimer jusqu'à m'épouser, qu'il y auroit de la piété à se charger de ma jeunesse & de mes agréments, & à les retirer, pour ainsi dire, dans le mariage: ce fut dans ce sens-là qu'il en parla à Madame de Sainte-Hermieres.

Elle qui étoit bien-aise de réparer l'affront que je lui avois fait en restant dans le monde, qui voyoit que la maison de ce Gentilhomme ne valoit guères moins qu'un Couvent, & qu'en me mariant avec lui, je lui ferois presqu'autant d'honneur que si elle m'avoit fait Religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussi-tôt avec lui de m'en instruire, & de me donner à dîner chez elle où je le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embraſſe, me dit-elle dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais ceſſé de vous aimer, quoique j'aie un peu ceſſé de vous le dire; mais laiſſons-là mon ſilence, & les raiſons qui l'ont cauſé : il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux; ce qui ſe préſente aujourd'hui pour vous me conſole de ce que vous avez perdu, & vous ſçaurez ce que c'eſt quand nous aurons dîné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parloit, je jettai par haſard les yeux ſur le Gentilhomme en queſtion, qui baiſſa gravement les ſiens, d'un air doux & diſcret pourtant; de l'air de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

Nous dînâmes donc: ce fut lui qui me ſervit le plus ſouvent; il but à ma ſanté : tout cela d'une maniere qui m'annonçoit des vues, & qui ſentoit la déclaration muette & chrétienne. On devine mieux ces choſes-là qu'on ne les explique; de ſorte que j'eus quelque ſoupçon de la vérité.

Après le repas, il paſſa de la table où nous étions dans le jardin. Mademoiſelle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, vous n'avez point de bien, votre mere ne peut vous en donner: M. le Baron de Sercour en a beaucoup, (c'étoit le nom de notre dévot) c'eſt un homme plein

de

de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa richesse, que de la partager avec une fille de qualité aussi estimable, aussi vertueuse que vous l'êtes, & dont le mérite a besoin de fortune. Il vous offre sa main, ce seroit un mariage terminé en très-peu de jours, & qui vous assureroit un établissement considérable. Il n'est question que d'en écrire à Madame votre mere; déterminez-vous: il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, & sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie; le Baron de Sercour n'est pas d'un âge rebutant. Il n'a pas beaucoup de santé, j'en conviens: il est assez incertain qu'il vive long-temps, ajouta-t-elle en baissant le ton de sa voix; mais enfin, Dieu est le maître, Mademoiselle. Si vous veniez à perdre le Baron, du moins vous laisseroit-il de quoi chérir sa mémoire, & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à son aise. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je restai quelques moments sans répondre; ce mari qu'on m'offroit, cette figure de Pénitent

trifte & langoureux ne me revenoit guères : c'étoit ainfi que je l'envifageois alors; mais j'avois de la raifon.

Née fans bien, prefqu'abandonnée de ma mere comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux. J'en avois déjà été effrayée plus d'une fois; c'étoit ici l'inftant de penfer à moi plus férieufement que jamais. Et il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, fi j'époufois le Baron qui étoit riche.

Ce mari me répugnoit, il eft vrai; mais je m'accoutumerois à lui, on s'accoutume à tout dans l'abondance : il n'y a guères de dégoût dont elle ne confole.

Et puis, vous l'avouerai-je? moins à la honte de mon cœur, qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le fien, & puis un peu de celui de tout le monde) vous l'avouerai-je donc? C'eft que parmi mes réflexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, qui étoit que ce mari n'avoit point de fanté, comme le difoit Madame de Sainte-Hermieres, & me laifferoit peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légere dans mon efprit; mais elle en fit

une dont je ne voulus point m'appercevoir, & qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien ! Madame, qu'on écrive donc à ma mere, dis-je tristement à Madame de Sainte-Hermieres : je ferai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant; je ne l'avois pas encore si bien vu, je tremblai en le regardant, & je le crus déjà mon maître.

Je vous apprends que voici votre femme, Monsieur le Baron, lui dit Madame de Sainte-Hermières, & que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

Là-dessus je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modéra tant qu'il put, de crainte qu'elle ne fût immodeste; mais qui, malgré qu'il en eût, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours dont je ne me ressouviens plus, qui étoient fort mesurés & fort retenus, & cependant plus amoureux que galants, des discours d'un dévot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le Baron écriroit dès ce jour-là à ma mere, que Madame de Sainte-Hermieres joindroit une lettre à la sienne, & que

je mettrois deux mots au bas de celle de cette Dame pour marquer que j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrette, & de ne la déclarer que le jour du mariage, parce que le Baron avoit un neveu qui étoit son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé qu'il étoit, disoit-on, dans la piété la plus profonde, avoit pu cependant compter tout doucement sur la succession de son oncle; d'autant plus que les contradictions qu'il avoit essuyées de la part de son Evêque, & que l'impossibilité où il s'étoit vu de s'avancer dans les Ordres, l'avoient obligé de quitter le petit collet il n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux, que M. le Baron ne nommoit pas; cet héritier qu'on craignoit de chagriner trop tôt, & que ce petit collet qu'on redisoit qu'il n'avoit plus, m'avoit d'abord fait reconnoître, c'étoit cet Abbé dont j'avois délivré mon amie la Re ligieuse.

Vous observerez que, depuis ce qui s'étoit passé entre lui & moi, il étoit venu assez souvent me voir chez M. Villot, tant pour me remercier du si-

lence que j'avois gardé sur son aventure, que pour me conjurer d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit ma discrétion) & pour m'assurer qu'il ne songeoit plus à la Religieuse; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquefois dans une grande allée qui étoit près de notre maison, où j'avois coutume de me promener en lisant; on nous y avoit vus plusieurs fois ensemble; on sçavoit qu'il venoit de temps en temps au logis, & cela ne tiroit à aucune conséquence : au contraire, on ne m'en estimoit que davantage; on le croyoit presqu'un Saint.

Il y avoit alors quelque temps que je ne l'avois vu, & il vint le sur-lendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avoit été arrêté chez Madame de Sainte-Hermieres.

J'étois dans notre jardin quand il arriva; & sur la connoissance que j'avois du caractere de l'Abbé, aussi-bien que de la corruption de ses mœurs, qui devoit lui faire souhaiter d'être riche, je pensois au chagrin que lui feroit mon mariage avec son oncle, quand on le déclareroit. Mais il le sçavoit déjà.

Il falloit bien que Madame de Sainte-Hermieres eût été indiscrette, & qu'elle eût confié l'affaire

à quelque bonne amie, qui en eût à ſon tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

Bon jour, Mademoiſelle, me dit-il en m'abordant; j'apprends que vous allez épouſer le Baron de Sercour, & je viens d'avance aſſurer ma tante de mes reſpects.

Je rougis de ce diſcours, comme ſi j'avois eu quelque choſe à me reprocher à ſon égard. Je ne ſçais, lui répondis-je, qui vous a ſi bien inſtruit; mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au reſte que ce n'a été qu'après m'être promiſe à M. de Sercour, que j'ai ſçu que vous étiez ſon neveu; & que je ne vous aurois point fait un myſtere de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même: c'eſt lui qui a voulu qu'on l'ignorât; & le ſeul regret que j'aie dans cette affaire, c'eſt qu'elle vous prive d'une ſucceſſion que je n'aurois pas ſongé à vous ôter: mais mettez-vous à ma place, je n'ai point de bien, vous le ſçavez; & ſi j'avois refuſé le Baron, ma mere, qui voudroit être débarraſſée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puiſque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me répartit-il avec un ſouris aſſez forcé, j'aime mieux que vous l'ayez qu'une autre.

M. Villot, qui étoit dans le jardin, & qui s'ap-

procha de nous, interrompit notre converſation en ſaluant l'Abbé, qui reſta encore un quart-d'heure, qui me quitta enſuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie, & qui, ce me ſemble, lui donnoit en cet inſtant l'air d'un fourbe : voilà du moins comment cela me frappa, & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire ; ſi fréquemment, que le Baron qui le ſçut, m'en demanda la raiſon. Je n'en ſçais aucune, lui dis-je, ſi ce n'eſt qu'il eſt mon voiſin, & qu'il faut qu'il paſſe près du logis pour aller chez Madame de Sainte-Hermieres, que depuis quelque temps il va voir plus ſouvent que de coutume, comme il étoit vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit ſur mon mariage, dont il ne me parla plus, m'avoit priée de ne dire à perſonne qu'il en fût informé, & que je lui en avois donné ma parole ; de ſorte que je n'en avertis ni le Baron, ni Madame de Sainte-Hermieres.

Vous obſerverez auſſi que, pendant le temps que j'étois comme brouillée avec cette Dame, il ne m'avoit jamais, dans nos converſations, paru faire grand cas de ſa piété : non qu'il ſe fût ex-

pliqué là-dessus d'une maniere ouverte ; je n'avois démélé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains souris, & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoi qu'il en soit, cet Abbé dont la tranquillité m'avoit semblé si fausse, s'en-alla chez Madame de Sainte-Hermieres en me quittant, dîna chez elle, & dans le cours de sa visite, eut des façons, lui fit des discours qui la surprirent, à ce qu'elle me confia le lendemain.

Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'Etat Ecclésiastique où vous m'avez vu, ait été de surmonter une violente inclination que j'avois. Je puis l'avouer à présent que mon penchant n'a plus rien de répréhensible, & que la personne pour qui je le sens, peut me faire la grâce de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce discours, ajouta-t-elle, ses regards se sont tellement attachés & fixés sur moi, que je n'ai pu m'empêcher de baisser les yeux. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Et à quoi songe-t il ? Quand je serois d'humeur à me remarier, ce qu'à Dieu ne plaise, ce ne seroit pas un

homme de ſon âge que je choiſirois, & il faut ſans doute que j'aie mal entendu.

Je ne ſçais plus ce que je lui répondis: mais cet homme trop jeune pour devenir ſon mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire. Ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle: j'ai peut-être eu tort d'y faire attention; & elle n'y en fit que trop dans la ſuite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma mere, qui envoyoit le conſentement le plus complet, joint à la lettre du monde la plus honnête, avec une autre lettre pour Madame de Sainte-Hermières, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De ſorte qu'on alloit hâter notre mariage, quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint, qui fut auſſi longue que dangereuſe, & dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'Abbé, pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, & ne paſſa pas un jour ſans me voir, ou ſans venir ſçavoir comment j'étois; juſques-là que le Baron, à qui ſon neveu, devenu libre, avoit avoué qu'il ſe marieroit volontiers, s'il trouvoit une perſonne qui lui convînt, s'imagina qu'il avoit des vues ſur moi, & me demanda ce qui en étoit. Non, lui répartis-je; votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de

ce que vous me dites-là ; il ne s'intéreſſe à moi que par de ſimples ſentiments d'eſtime & d'amitié, & c'étoit auſſi ma penſée; je n'en ſçavois pas davantage.

Enfin, je guéris; & comme je n'allois épouſer le Baron que par un pur motif de raiſon qui me coûtoit, cela me laiſſoit encore un peu de triſteſſe qu'on prit pour un reſte de foibleſſe ou de langueur, & le jour de notre mariage fut fixé; mais ce fut le Baron de Sercour, & non pas Madame de Sainte-Hermieres, qui me preſſa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'aſſez ſingulier, c'eſt qu'elle ceſſa, depuis ma convaleſcence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant. Il me paroiſſoit, au contraire, qu'elle n'eût pas déſapprouvé mes dégoûts.

Vous êtes rêveuſe, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venue chez moi; & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle ſouhaita que je vinſſe paſſer toute la journée chez elle, & que j'y couchaſſe.

Écoutez, me dit-elle, ſur le ſoir; il n'y a encore rien de fait, ouvrez-moi votre cœur : vous ſentez-vous trop combattue, n'allons pas plus

loin ; je me charge de vous excuſer auprès de la Marquiſe, n'en ſoyez pas en peine, & ne vous ſacrifiez point. A l'égard du Baron, ſon neveu lui parlera. Eſt-ce que l'Abbé eſt inſtruit, lui répartis-je ? Oui, me répondit-elle, il vient de me le dire ; il ſçait tout, & j'ignore par où. Hélas ! Madame, repris-je, je n'ai ſuivi que vos conſeils, il n'eſt plus temps de ſe dédire ; ma mere, qui ne m'aime point, ne ſeroit pas ſi traitable que vous le croyez, & nous nous ſommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle d'un air plus chagrin que compatiſſant. L'Abbé arriva alors. Vous avez, dit-on, compagnie ce ſoir, Madame : mon oncle ſera-t-il des vôtres ? Et n'y a-t-il rien de changé, lui dit-il ? Non ; c'eſt toujours la même choſe, répartit-elle. A propos, Madame de Clarville (c'étoit une de ſes amies & de celles du Baron) doit être de notre ſouper, elle me l'a promis ; j'ai peur qu'elle ne l'oublie, & je ſuis d'avis de l'en faire reſſouvenir par un petit billet. Mademoiſelle, ajouta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main ; j'aurois de la peine à tenir ma plume : voulez-vous bien écrire pour moi ? Volontiers, lui dis-je ; vous n'avez qu'à

dicter : il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, & le voici.

Vous sçavez que je vous attends ce soir; ne me manquez pas.

Je lui demandai si elle vouloit signer : non, me dit-elle; il n'est pas nécessaire : elle sçaura bien ce que cela signifie.

Aussi-tôt elle prit le papier : sonnez, Monsieur, dit-elle, à l'Abbé : il est temps qu'on le porte; mais non : arrêtez, vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas; je suis même d'avis que vous nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre, en passant, le billet à Madame de Clarville; vous ne vous détournerez que d'un pas.

Donnez, Madame, répondit-il : votre commission va être faite. Il se leva & partit. A peine venoit-il de sortir, que le Baron entra avec un de ses amis. Nous soupâmes fort tard; Madame de Clarville, que je ne connoissois pas, ne vint point. Madame de Sainte-Hermieres ne fit pas même mention d'elle. Après le souper, nous entendîmes sonner onze heures.

Mademoiselle, me dit Madame de Sainte-Hermieres, il est assez tard pour une convalescente;

vous devez demain être à l'Église à cinq heures du matin, allez vous reposer. Je n'insistai point, je pris congé de la compagnie, & de M. de Sercour, qui me prit par la main, & ne fit que l'approcher de sa bouche, sans la baiser.

Madame de Sainte-Hermieres pâlit en m'embrassant. Vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis; une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef étoit à la porte: elle me déshabilla en partie, je la renvoyai avant que de me mettre au lit, & elle emporta ma clef.

Il faut vous dire que je logeois dans une aîle du Château assez retirée, & qui, par un escalier dérobé, rendoit dans le jardin, d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir, & je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi, plus éveillée encore que je ne l'avois été d'abord, je vis des Livres qui étoient sur une tablette, & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture.

Je lus en effet plus d'une demi-heure, & jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée. De sorte que j'avois déjà jetté le livre sur la table, & j'allois achever de me déshabiller pour me

mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre, & dont la porte n'étoit même qu'un peu plus d'à-moitié pouſſée.

Ce bruit continua, j'en fus émue, & dans mon émotion je criai, qui eſt-là? N'ayez point de peur, Mademoiſelle, me répondit une voix que je crus reconnoître à travers la frayeur qu'elle me fit, & auſſi-tôt je vis paroître l'Abbé, qui, d'un air riant, ſortit du cabinet.

Je reſtai quelque temps les yeux ouverts ſur lui, toute ſaiſie, ſans pouvoir lui rien dire. Ah! mon Dieu, que faites-vous-là, Monſieur? lui dis-je enſuite, reſpirant avec peine : qui vous a mis ici? Ne craignez rien, me dit-il en s'aſſeyant hardiment à côté de moi; je n'y ſuis ſimplement que pour y être.

Eh! quel eſt votre deſſein? pourſuivis-je d'un ton de voix plus fort; ſortez tout-à-l'heure, ajoutai-je, en me levant pour ouvrir ma porte : mais, comme je vous l'ai dit, la femme-de-chambre l'avoit fermée. Me voilà au déſeſpoir, & je voulus ouvrir une fenêtre pour appeller. Non, non; je vais me retirer dans un moment par l'eſcalier dérobé, me dit-il en m'arrêtant par le bras; croyez-moi, point de bruit : tout eſt couché, tout

dort, & quand vos cris feroient venir du monde, tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez-vous, & de l'heure où nous sommes; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant! un rendez-vous? m'écriai-je. Oui, me dit-il, en voici la preuve, lisez votre billet. Il me montra celui que Madame de Sainte-Hermieres m'avoit fait écrire pour elle.

Ah! l'indigne, l'abominable homme! ah! monstre que vous êtes! lui dis-je en retombant dans mon fauteuil: ah, mon Dieu!

Ma surprise & mes pleurs me couperent alors la parole: je fondis en larmes; je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état sans s'émouvoir & avec la tranquillité d'un scélérat. Je fus tentée de me jetter sur lui, de le déchirer si j'avois pu: & puis tout-à-coup, par un autre mouvement, je tombai à ses genoux. Ah! Monsieur, lui dis-je, Monsieur, pourquoi me perdez-vous? Que vous ai-je fait? Souvenez-vous de l'estime que l'on a pour vous, souvenez-vous du service que je vous ai rendu; je me suis tue, je me tairai toute ma vie.

Il me releva, toujours avec le même sang-froid: quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en

ſeriez point crue ; vous paſſeriez pour une jalouſe, me répondit-il, & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, & je vous ſers : je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous répugne à vous-même, & qui alloit me ruiner : voilà tout.

Pendant qu'il me tenoit ce diſcours, j'entendis la voix de pluſieurs perſonnes : on ouvrit ſubitement ma porte, & le premier objet qui me frappa, ce fut M. le Baron de Sercour, accompagné de Madame de Sainte-Hermieres, tous deux ſuivis de cet ami qui avoit ſoupé avec nous, & qui tenoit une épée nue, & de trois ou quatre domeſtiques de la maiſon qui étoient armés.

Le Baron & ſon ami avoient couché au Château. Madame de Sainte-Hermieres les avoit retenus, ſous prétexte qu'ils ſeroient le lendemain plus près de l'Égliſe, où l'on devoit ſe rendre de très-bon matin ; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux, leur avoit fait dire qu'on l'avoit réveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans ma chambre ; qu'on y entendoit différentes voix ; qu'à la vérité je ne criois point, mais qu'on préſumoit ou qu'on m'en empêchoit ou que je n'oſois crier ; qu'il y avoit apparence que c'étoient des voleurs,

&

& qu'elle conjuroit ces Messieurs de venir à mon secours & au sien, avec ses gens qui étoient tous levés.

Et voilà pourquoi je les vis tous armés, quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbé qui sçavoit bien ce qui arriveroit, venoit de me remettre dans mon fauteuil, & me tenoit encore une main, quand ils parurent.

Je me retournai avec cet air de désolation que j'avois, & le visage tout baigné de pleurs.

A cette apparition, je fis un cri de douleur, qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé. Ajoutez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi; car puisque je n'avois appellé personne, d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois, que de l'affliction d'une amante qui va se séparer de ce qu'elle aime?

Je me souviens que l'Abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi! vous, Mademoiselle! vous que j'ai cru si vertueuse! Ah! Madame, à qui se fiera-t-on? dit alors M. de Sercour.

Il me fut impossible de répondre, mes sanglots me suffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin

que je vous donne, Monsieur, lui dit alors l'Abbé; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je sçais l'intérêt que vous prenez à Mademoiselle, & la nécessité où elle est, dit-elle, de vous épouser. Dans le trouble où la jettoit ce mariage, elle a souhaité de me voir encore une fois, & c'est une consolation que je n'ai pu lui refuser. J'ai cédé à ses instances, à ses chagrins, au billet que voici, ajouta-t-il, en lui fesant lire le peu de mots qu'il contenoit; enfin, Monsieur, elle pleuroit, elle pleure encore, elle est aimable, & je ne suis qu'un homme.

Quoi! ce billet!..... m'écriai je alors; & je m'arrêtai-là: je n'eus pas la force de continuer, je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil.

L'Abbé s'éclipsa; il fallut emporter M. de Sercour, qui, me dit-on, se trouva mal aussi; & qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

A mon égard, revenue à moi par les soins de la complice de l'Abbé (je parle de Madame de Sainte-Hermieres, dont vous avez déjà dû entrevoir la perfidie, & qui se retira dès que je commençai à ouvrir les yeux) en vain demandai-je à lui parler; elle ne revint point, je ne vis que

ſes femmes. La fievre me reprit & l'on me tranſporta dès ſix heures du matin chez M. Villot, encore plus déſeſpérée que malade.

Vous jugez bien que mon aventure éclata de toutes parts de la maniere du monde la plus cruelle pour moi; en un mot, elle me déshonora, c'eſt tout dire.

M. le Baron & Madame de Sainte-Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant ſon conſentement à notre mariage. Quant au ſcélérat d'Abbé, cette Dame, quelques jours après, ſçut ſi bien l'excuſer auprès de ſon oncle, qu'elle le reconcilia avec lui.

Ce dernier qui m'aimoit, me déchira ſi chrétiennement, & gémit de mon prétendu déſordre avec des expreſſions ſi intéreſſantes, ſi malignes & ſi pieuſes, qu'on ne ſortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil ſur mon égarement; pendant que, flétrie & perdue dans l'eſprit de tout le monde, je paſſai près de trois ſemaines à lutter contre la mort, & ſans autre reſſource, pour ainſi dire, que la charité de M. & de Madame Villot, qui me ſecoururent avec tout le ſoin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans ſa fureur, leur annonça qu'elle alloit me laiſſer. Ces bonnes-gens furent les

ſeuls qui réſiſterent au torrent de l'opprobre où je tombai : non qu'ils me cruſſent abſolument innocente ; mais jamais il n'y eut moyen de leur perſuader que je fuſſe auſſi coupable qu'on le ſuppoſoit.

Cependant ma fievre ceſſa ; & ma premiere attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je ſçavois de mon hiſtoire, & de leur dire les juſtes ſoupçons que j'avois que Madame de Sainte-Hermieres étoit de moitié avec le neveu qu'ils croyoient un homme de bien, & que je crus devoir démaſquer, en leur confiant, ſous le ſceau du ſecret, l'avantage de ce miſérable avec la Religieuſe.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les déſabuſer ſur mon compte, & dès cet inſtant ils ne ceſſerent de ſoutenir par-tout avec courage que le public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on le verroit peut-être quelque jour (& ils prophétiſoient) ; qu'il étoit faux que l'Abbé fût mon amant, ni qu'il eût jamais oſé me parler d'amour ; qu'à la vérité il étoit queſtion d'un fait incompréhenſible, & qui mettoit l'apparence contre moi ; mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on ſe moquoit d'eux, & je paſſai trois mois dans le déſeſpoir de cet état-là.

Je voulus paroître pour me juſtifier, dès que je pus ſortir; mais on me fuyoit: il étoit défendu à mes compagnes de m'approcher, & je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre, toujours noyée dans les pleurs, méconnoiſſable à force d'être changée, j'implorois le ciel, & j'attendois qu'il eût pitié de moi, ſans oſer l'eſpérer.

Il m'exauça cependant, & fit la grâce à Madame de Sainte-Hermieres de la punir pour la ſauver.

Elle étoit allée rendre viſite à une de ſes amies: il avoit plu beaucoup la veille, les chemins étoient rompus; ſon carroſſe verſa dans un profond & large foſſé, dont on ne la retira qu'évanouie & à moitié briſée. On la reporta chez elle: la fievre ſe joignit à cet accident,qui avoit été précédé d'un peu d'indiſpoſition; & elle fut ſi mal, qu'on crut qu'elle n'en réchapperoit pas.

Un ou deux jours avant qu'on déſeſpérât d'elle, une de ſes femmes, qui étoit mariée, près d'accoucher, qui ſouffroit beaucoup, & qui ſe vit en danger de mourir, dans la peur qu'elle en eut,

ſe crut obligée de révéler une choſe qui me concernoit, & qui chargeoit ſa conſcience.

Elle déclara donc en préſence de témoins que la veille de mon mariage avec M. de Sercour, l'Abbé lui avoit fait préſent d'une aſſez jolie bague pour l'engager à l'introduire ſur le ſoir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

Je répondis d'abord que j'y conſentois, raconta-t-elle, à condition que Mademoiſelle de Tervire en fût d'accord, & que je l'en avertirois : là-deſſus il me pria inſtamment de n'en rien faire; & après m'avoir demandé le ſecret : n'eſt-il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il eſt, épouſe demain Mademoiſelle de Tervire, pour la laiſſer veuve au bout de ſix mois peut-être, & maitreſſe d'une ſucceſſion qui m'appartient comme à ſon héritier naturel ? Mon projet eſt donc de le détourner de ce mariage qui m'enleve un bien dont je ferai ſûrement un meilleur & plus digne uſage que cette petite coquette qui le dépenſeroit en vanités. Vous y gagnerez vous-même; & voici toujours, avec la bague, un billet de mille écus que je vous donne, & qui, en attendant mieux, vous ſera payé dès que le Baron aura les yeux fermés. Il n'eſt queſtion que de me cacher ce ſoir, pendant qu'on ſoupera,

dans le cabinet de la chambre où Mademoiselle de Tervire couchera ; & une heure après, c'est-à-dire entre minuit & une heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermieres qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le Baron, qui, me trouvant là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouser. Voilà tout.

La bague & le billet me tenterent ; je le confesse, ajouta la femme-de-chambre ; je me rendis : je l'introduisis dans le cabinet ; & non-seulement le mariage en a été rompu : mais ce que je me reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'est le tort que j'ai fait par-là à Mademoiselle de Tervire, dont la réputation en a tant souffert, & à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi.

Les témoins de cette scene, la répandirent partout ; & quand il n'en seroit pas arrivé davantage, c'en étoit assez pour me justifier : mais il restoit encore une coupable à qui Dieu, dans sa miséricorde, vouloit accorder le repentir de son crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermieres, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous

dire, & en présence de sa famille, de ses amis & d'un Ecclésiastique qui l'avoit assistée, remit un paquet cacheté & écrit de sa main à M. Villot qu'elle avoit envoyé chercher; le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu avant ou après sa mort, comme il lui plairoit, & finit enfin par lui dire: j'aurois volontiers fait *presser* Mademoiselle de Tervire de venir ici; mais je ne mérite pas de la voir: c'est bien assez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi. Adieu, Monsieur, retournez chez vous, & ouvrez ensemble ce paquet qui la consolera. M. Villot sortit en effet, & revint vîte au logis, où, conformément à la volonté de cette Dame, nous lûmes le papier qui avoit laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avoient entendu ce que Madame de Sainte-Hermieres avoit dit en le remettant à M. Villot; & voici à-peu-près & en peu de mots ce qu'il contenoit.

Prête à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte de mes actions, je déclare à M. le Baron de Sercour, qu'il ne doit rien imputer à Mademoiselle de Tervire de l'aventure qui s'est passée chez-moi, & qui a rompu son mariage avec elle. C'est moi & une autre personne (qu'elle ne nommoit point) qui avons faussement supposé

qu'elle avoit de l'inclination pour le neveu de Monſieur le Baron. Ce rendez-vous que nous avons dit qu'elle lui avoit donné la nuit dans ſa chambre, ne fut qu'un complot concerté entre cette autre perſonne & moi, pour la brouiller avec M. de Sercour. Je meurs pénétrée de la plus parfaite eſtime pour la vertu de Mademoiſelle de Tervire, à qui je n'ai nui que dans la crainte du tort que cette autre perſonne menaçoit de me faire à moi-même, ſi j'avois refuſé d'être complice.

Il me feroit impoſſible de vous exprimer tout ce que cet écrit me donna de conſolation, de calme & de joie : vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois langui.

M. Villot alla ſur le champ lire & montrer ce papier par-tout, & d'abord à M. de Sercour, qui partit auſſi-tôt pour me venir voir, & me faire des excuſes.

Enfin, tout le monde revint à moi; les viſites ne finiſſoient point, c'étoit à qui me verroit, à qui m'auroit, à qui m'accableroit de careſſes, de témoignages d'eſtime & d'amitié. Tous ceux qui avoient connu ma mere lui écrivirent; & l'Abbé, devenu à ſon tour l'exécration du Public auſſi-bien que de ſon oncle, ſe vit forcé de ſortir.

du pays, & de fuir à trente lieues de-là dans une aſſez groſſe Ville, où deux ans après on apprit que ſa mauvaiſe conduite & ſes dettes l'avoient fait mettre en priſon, où il finit ſes jours.

La femme-de-chambre de Madame de Sainte-Hermieres ne mourut point. Cette Dame elle-même ſurvécut à ſon écrit, qui m'avoit ſi bien juſtifié, & ſe retira dans une petite terre écartée, où elle vivoit encore, quand je ſortis du pays. Le Baron de Sercour, que je traitai toujours fort poliment par-tout où je le rencontrai, voulut renouer avec moi, & propoſa de conclure le mariage: mais je ne pus plus m'y réſoudre; il m'avoit trop peu ménagée.

J'avois alors dix-ſept ans & demi, quand une Dame que je n'avois jamais vue, & qui étoit extrêmement âgée, arriva dans le pays; il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté, & elle y revenoit, diſoit-elle, pour y revoir ſa famille, & pour y finir ſes jours.

Cette Dame étoit une ſœur de feu M. de Tervire mon grand-pere, qu'un jeune & riche Négociant avoit épouſée dans notre Province, où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente cinq ans qu'elle étoit veuve, & il ne lui étoit reſté qu'un fils, qui pouvoit bien en avoir

quarante. Je ne ſçaurois me diſpenſer d'entrer dans ce détail, puiſqu'il doit ſervir à vous éclaircir ce que vous allez entendre, & que c'eſt d'ici que les plus importantes aventures de ma vie vont tirer leur origine.

Vous m'avez vu rejettée de ma mere dans mon enfance; manquant d'aſyle, & maltraitée de mes tantes dans mon adoleſcence; réduite enfin, à me réfugier dans la maiſon d'un payſan, (car mon Fermier en étoit un) qui me garda cinq années entieres, à qui j'aurois été à charge par la médiocrité de ma penſion, chez qui même je n'aurois pas eu le plus ſouvent de quoi me vétir ſans ſon amitié pour moi, & ſans ſa reconnoiſſance pour mon grand-pere.

Me voici à préſent parvenue à l'âge de la jeuneſſe: voyons les évènements qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler, ne ſçachant plus où ſe loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la ville la plus prochaine, & de-là avoit envoyé au Château de Tervire, tant pour ſçavoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui, depuis deux ou trois jours, y étoit arrivé de Bourgogne, où il vivoit avec sa femme, dont je ne vous ai rien dit, & qui y avoit ses biens; & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait à ce cadet dans nos cantons depuis le désastre de son aîné, l'avoit comme obligé de se retirer.

Je vous ai déjà fait observer que la Dame en question avoit un fils; & il faut que vous sçachiez encore que ce fils à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation possible, & que dans sa jeunesse elle avoit envoyé à Saint-Malo pour y régler quelques restes d'affaires, y étoit devenu amoureux de la fille d'un petit Artisan, fort vertueuse & fort raisonnable, disoit-on; mais qui avoit une sœur qui ne lui ressembloit pas, une malheureuse aînée, qui n'avoit de commun avec elle que la beauté; &, qui pis est, dont la conduite avoit personnellement déshonoré le pere & la mere qui la souffroient.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en étoit pas moins estimée, quoique la plus belle; & ce ne pouvoit être là que l'effet

d'une ſageſſe bien prouvée & bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en ſoit, le fils de Madame Durſan (c'étoit le nom de la Dame dont il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille, fit, à ſon retour de Saint-Malo, tout ce qu'il put auprès de ſa mere pour obtenir la permiſſion d'épouſer ſa maitreſſe.

Madame Durſan, que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux inſtances de ſon fils, s'emporta contre lui, l'appella le plus lâche de tous les hommes, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, qu'elle traitoit d'horrible & d'infâme.

Son fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convaincu à la fin de l'impoſſibilité de gagner ſa mere, acheva ſans bruit de perdre le peu de raiſon que l'eſpérance de réuſſir lui avoit laiſſée, ferma les yeux ſur tout ce qu'il alloit ſacrifier à ſa paſſion, & réſolut froidement ſa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt-mille francs à ſa mere, partit pour Saint-Malo; rejoignit ſa maitreſſe, qu'il abuſa par un conſentement qui paroiſſoit être de ſa mere, dont il avoit contrefait l'écriture; eut le temps de l'épouſer avant que

Madame Durſan, qui s'apperçut trop tard de ſon vol, pût y mettre obſtacle, & la força enſuite de ſe ſauver avec lui, pour échapper aux pourſuites de ſa mere, après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

Trois ou quatre ans après il avoit écrit deux ou trois fois de ſuite à Madame Durſan, qui, pour toute réponſe au repentir qu'il marquoit avoir de ſa faute, lui fit mander à ſon tour qu'elle ne vouloit plus entendre parler de lui, & qu'elle n'avoit que ſa malédiction à lui donner.

Durſan, qui connoiſſoit ſa mere & qui ſe jugeoit lui-même indigne de pardon, déſeſpéra de la faire changer de ſentiment, & ceſſa de la fatiguer par ſes lettres.

Son mariage auroit ſans doute été déclaré nul, s'il avoit voulu; ſon âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec leſquels il s'étoit allié, les crédits & les richeſſes de ſa mere, tout étoit pour lui, tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire, s'il avoit ſeulement commencé par ſe ſéparer de cette fille; & quelques perſonnes, à qui il avoit d'abord confié le lieu de ſa retraite, le lui propoſérent deux ou trois mois après ſon évaſion, perſuadées qu'il n'y répugneroit pas, d'autant plus qu'il ſentoit alors tout le tort qu'il s'étoit

ſait. Quelle apparence d'ailleurs qu'après ſes extravagances paſſées, qui montroient ſi peu de cœur, il fût de caractere à s'effrayer d'une mauvaiſe action de plus? Celle-ci l'arrêta cependant. On ne connoît rien aux hommes; & cet inſenſé, qui s'étoit ſi peu ſoucié de ce qu'il ſe devoit à lui-même, qui n'avoit pas héſité d'être ſi lâche à ſes dépens, refuſa tout net de l'être aux dépens de ſa femme, pour qui ſa paſſion étoit déjà éteinte.

De ſorte que tout le monde l'abandonna, & il y avoit près de dix-ſept ans qu'on ne ſçavoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet, qui avoit autrefois été inſtruit d'une partie de ce que je vous dis-là par ſon pere, à qui Madame Durſan l'avoit écrit, préſuma que ſon fils étoit mort, puiſqu'elle revenoit finir ſes jours dans ſa Patrie, ou du moins ſe flatta qu'il ne ſe ſeroit pas réconcilié avec elle; & qu'en cultivant ſes bonnes grâces, il pourroit encore être ſubſtitué à la place de ce fils, comme il l'avoit été à celle de mon pere.

Plein de cette eſpérance flatteuſe, & déjà tout ému de convoitiſe, le voilà qui part pour aller trouver ſa tante, & qui, dans ſa petite tête (car il avoit peu d'eſprit) projette en chemin les moyens d'envahir la ſucceſſion; moyens auſſi ſots que lui, & qui ſe

terminerent, comme on a jugé depuis, à prodiguer les respects, les airs d'attachement, les complaisances & toutes sortes de finesses de cette espece. Ce fut-là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais malheureusement pour lui il avoit affaire à une femme de bon-sens, d'un caractere simple & tout uni, que ses façons choquerent; qui comprit tout-d'un-coup à quoi elles tendoient, & qu'elles dégoûterent de lui.

Il lui offrit son Château qu'elle refusa: mais comme il ne l'habitoit point, qu'il avoit fixé sa demeure ailleurs & bien loin de-là, qu'elle y avoit été élevée, elle s'offrit de l'acheter avec la terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire; & un autre que lui en auroit généreusement laissé le marché à la discrétion d'une tante aussi riche, aussi âgée, dont il pouvoit même arriver qu'il héritât; & c'eût été-là sûrement une marque de zele & de désintéressement bien entendue: mais les petites âmes ne se fient à rien: il ne s'étoit préparé qu'à des respects sans conséquence. Il étoit d'ailleurs tenté du plaisir présent de vendre bien cher: & ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de son avarice même.

Il céda son Château, après avoir honteusement chicané sur le prix avec Madame Dursan, qui l'acheta plus qu'il ne valoit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya sur le champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occasion par-dessus une étrangere, ce fut d'être rançonnée avec des révérences, avec des tons doux & respectueux, à la faveur desquels il croyoit habilement tenir bon sur le marché, sans qu'elle y prît garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le Château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plutôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit jours après, pour s'en retourner chez lui, fort honteux du peu de succès de ses respects & de ses courbettes, dont il vit bien qu'elle avoit deviné les motifs, & qui n'avoient servi qu'à la faire rire; sans compter encore le chagrin qu'il eut de me laisser dans le Château, où le bonhomme Villot, qui connoissoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou six jours, & où je plaisois, où mes façons ingénues réussissoient auprès de Madame Dursan, qui commençoit à m'aimer, qui me caressoit; à qui je m'accoutumois insensiblement; que je trouvois en effet bonne & franche; avec qui j'étois le lendemain

plus à mon aise & plus libre que la veille ; qui de son côté prenoit plaisir à voir qu'elle me gagnoit le cœur ; & qui, pour surcroît de bonne fortune pour moi, avoit retrouvé au Château un portrait qu'on avoit fait d'elle dans sa jeunesse, à qui il est vrai que je ressemblois beaucoup, qu'elle avoit mis dans sa chambre, qu'elle montroit à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire, il s'ensuivoit de ma ressemblance avec le portrait de Madame Dursan, qu'on ne pouvoit louer les grâces que j'avois, sans louer celles qu'elle avoit eues. Je ne fesois point d'impression qu'elle n'eût faite, elle auroit inspiré tout ce que j'inspirois : c'eût été la même chose, témoin le portrait ; & cela la réjouissoit encore toute vieille qu'elle étoit : l'amour-propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, suivant l'âge & l'état où nous sommes ; & vous jugez bien que je n'y perdois pas, moi, à lui faire tant d'honneur, & à montrer ainsi ce qu'elle avoit été.

Voilà donc dans quelles circonstances Tervire repartit pour la Bourgogne.

M. Villot, qui croyoit ne m'avoir laissée au Château que pour une semaine ou deux, re-

vint me chercher le lendemain du départ de mon oncle; mais Madame Durſan, qui ne m'avoit retenue auſſi que pour quelques jours, n'étoit plus d'avis que je la quittaſſe.

Parle donc, ma petite, me dit-elle en me prenant à part, t'ennuies-tu ici? Non, vraiment, ma tante, répondis-je; mais en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien! reſte, reprit-elle; tu ſeras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je penſe.

C'eſt ce qui me ſemble, lui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mere que je te garde, ajouta-t-elle; entre nous, tu n'étois pas là dans une maiſon convenable à une fille née ce que tu es. Mademoiſelle de Tervire en penſion chez un Fermier! voilà qui eſt joli! Plus joli que d'être la penſionnaire d'un pauvre Vigneron, comme j'ai penſé l'être, ma tante, lui répartis-je toujours en badinant.

Je le ſçais bien, ma petite, me répondit-elle; on me conta avant-hier toute ton hiſtoire, & l'obligation que tu as au bonhomme Villot, que j'eſtime auſſi-bien que ſa femme: je ſuis inſtruite de tout ce qui te regarde, & je ne dis rien de ta mere; mais tu as de fort aimables tantes!

quelle parenté ! Elles ſont venues me voir, & je leur rendrai leur viſite ; il faudra bien : tu ſeras avec moi ; c'eſt un plaiſir que je veux me donner.

Mon Fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce diſcours. Venez, M. Villot, lui cria-t-elle : je parlois de vous tout-à-l'heure ; vous venez pour emmener Tervire, mais je la retiens ; vous me la cédez volontiers, n'eſt-ce pas ? Et je manderai à la Marquiſe qu'elle eſt chez moi. Combien vous eſt-il dû pour elle, dites? je vous paierai ſur le champ.

Eh mon Dieu ! Madame, cette affaire-là ne preſſe pas, reprit Monſieur Villot : pour ce qui eſt de notre jeune maitreſſe, il eſt juſte que vous l'ayez, puiſque vous la voulez, je ne ſçaurois dire non ; & dans le fond j'en ſuis bien-aiſe, à cauſe d'elle qui ſera avec ſa bonne tante : mais cela ne m'empêchera pas que je ne m'en retourne triſte ; & nous allons être bien étonnés, Madame Villot & moi, de ne la plus voir dans la maiſon ; car, ſauf ſon reſpect, nous l'aimions comme notre enfant, & nous l'aimerons toujours de même, ajouta-t-il preſque la larme à l'œil. Et votre enfant vous le rend bien, lui répondis-je auſſi toute attendrie.

Vous ne la perdez pas ; vous la reviendrez voir quand il vous plaira, dit Madame Dursan, que notre attendrissement touchoit à son tour.

Nous profiterons de la permission, répondit M. Villot, que j'embrassai sans façon & de tout mon cœur, & que je chargeai de mille amitiés pour sa femme, que je promis d'aller voir le lendemain ; après quoi, il partit.

Fin de la neuvieme Partie.





DIXIEME PARTIE.

Vous reçûtes hier la neuvieme partie de mon histoire, & je vous envoie aujourd'hui la dixieme; on ne sçauroit gueres aller plus vîte. Je prévois, malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence : j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige ; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers ; n'est-il pas vrai? Je suis sûre que c'est-là votre pensée. Patience, vous me faites une injustice, Madame; mais vous n'êtes pas encore obligée de le sçavoir : c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en fassiez réparation. Poursuivons : c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle, & qui est revenue sur le soir dans ma chambre où je l'attendois.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez Madame Dursan, qui me prodiguoit

tout ce qui sert à l'entretien d'une fille : de sorte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup, si, pour obtenir son amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étois sa fille.

Aussi l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ses nouvelles, quand je perdis Madame Dursan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou six ans; & je les passai d'une maniere si tranquille & si uniforme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelloit la belle Tervire; car dans chaque petit canton de la Province, il y a presque toujours quelque personne de notre sexe qui est la Beauté du pays; celle, pour ainsi dire, dont le pays se fait fort.

Or, c'étoit moi qui avois cette distinction-là, que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'amants campagnards, dont je ne me souciois gueres; mais qui servoient à montrer que j'étois la belle par excellence : & c'étoit-là tout ce qui m'en plaisoit.

Non que j'en devinsse plus glorieuse avec mes compagnes : je n'étois pas de cette humeur-là; elles ont pu souvent n'être pas contentes de ma figure qui triomphoit de la leur : mais jamais elles

n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes façons ; jamais ma vanité ne triomphoit d'elles ; au contraire, j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit ; je les écartois, je ne les voyois point, je passois pour ne les point voir : je souffrois même pour mes compagnes, qui les voyoient, quoique je fusse bien-aise que les autres les vissent ; c'est une puérilité dont je me souviens encore : mais comme il n'y avoit que moi qui la sçavois, que mes amies ne me croyoient pas instruite de mes avantages, cela les adoucissoit ; c'étoit autant de rabattu sur leur mortification, & nous n'en vivions pas plus mal ensemble.

Tout le monde m'aimoit, au reste ; elle est plus aimable qu'une autre, disoit-on, & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas : on ne parloit que de cela à Madame Dursan ; par-tout où nous allions, on ne l'entretenoit de moi que pour me louer, & on témoignoit que c'étoit de bonne-foi, par l'accueil & par les caresses qu'on me fesoit.

Il est vrai que j'étois née douce, & qu'avec le caractere que j'avois, rien ne m'auroit plus inquiétée, que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

Madame Dursan, que j'aimois de tout mon

cœur, & qui en étoit convaincue, recueilloit de son côté tout le bien qu'on lui disoit de moi; on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer, & on ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle, je ne l'avois jamais vue qu'en parfaite santé; mais comme elle étoit d'un âge très-avancé, insensiblement cette santé s'altéra. Madame Dursan, jusques-là si active, devint infirme & pesante; elle se plaignit que sa vue baissoit, d'autres accidents de la même nature survinrent: nous ne sortions presque plus du Château, c'étoient toujours de nouvelles indispositions; & elle en eut une, entr'autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre, où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée, pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle, & je tenois si fort à la tendresse qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit, quand je pensois qu'elle pouvoit mourir.

Aussi, depuis quelques jours, étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'ef-

frayer cependant, je paroiſſois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gaieté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de ſi mauvaiſe grâce, on imite ſi mal & ſi triſtement ce qu'on ne ſent point! Madame Durſan ne s'y trompoit pas, & ſourioit tendrement en me regardant comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire ſon teſtament, quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reſte toujours quelque petite impreſſion de cela ſur le viſage.

D'où viens-tu, ma niece? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges! Je ne ſçais, lui répondis-je; c'eſt peut-être de ce que je me ſuis aſſoupie un quart-d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle en ſecouant la tête; tu as pleuré.

Moi, ma tante! de quoi voulez-vous que je pleure? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectois. De mon âge & de mes infirmités, me dit-elle en ſouriant. Comment! de vos infirmités! Penſez-vous qu'un petit dérangement de ſanté qui ſe paſſera, me faſſe peur avec le tempérament que vous avez? lui répondis-je d'un ton qui alloit me trahir, ſi je ne m'étois pas arrêtée.

Je ſuis mieux aujourd'hui ; mais on n'eſt pas éternelle, mon enfant ; & il y a long-temps que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame ? lui dis-je ſans répondre à ſa réflexion. A perſonne, reprit-elle ; ce ſont des meſures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a entendu parler du mien, je le crois mort ; & quand il vivroit, ce ſeroit la même choſe pour moi : non que j'aie encore aucun reſſentiment contre lui ; s'il vit, je prie Dieu de le bénir, & de le rendre honnête-homme : mais ni l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de lui laiſſer mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour eſſayer de l'attendrir ſur ce malheureux fils. Mais elle ne m'écouta point.

Taîs-toi, me dit-elle : mon parti eſt pris. Ce n'eſt pas par humeur que je ſuis inflexible : il n'eſt pas queſtion ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle qui nuiroit à l'ordre & à la juſtice humaine & divine. L'action de Dutval fut affreuſe ; le miſérable ne reſpecta rien : & tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui ſeroit peut-être funeſte à ton fils même, ſi jamais

tu en as un ! Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me ferois rendue ; je n'aurois pas regardé au bien, & je ne ferois pas aujourd'hui à lui faire grâce : mais époufer une fille de la lie du peuple, & d'une famille connue pour infâme parmi le peuple ; je n'y fçaurois penfer qu'avec horreur : revenons à ce que je difois.

Il ne me refte pour tout héritier que ton oncle Tervire, qui étoit déjà affez riche, & qui l'eft de ton bien : il a profité durement du malheur de ton pere, m'a-t-on dit ; il ne l'a jamais ni confolé, ni fecouru. Il fe réjouiroit encore du malheur de mon fils & du fujet de mes larmes ; ainfi je ne veux point de lui : il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton fort. Je fonge auffi que tu n'as pas grand fecours à attendre de ta mere : tu mérites une meilleure fituation que celle où tu refterois, & ma fucceffion fervira du moins à faire la fortune d'une nièce que j'aime, dont je vois bien que je fuis aimée ; qui craint de me perdre ; qui me regrettera, j'en fuis fûre, toute mon hé-

ritiere qu'elle sera; & que mon fils, qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misere où il peut être : ta reconnoissance est une ressource que je lui laisse. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois: j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je possede.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours, qui m'offroit par-tout l'image de sa mort, m'attendrit & m'effraya tant, qu'il me fut impossible de prononcer un mot : il me sembla qu'elle alloit mourir, qu'elle me disoit un éternel adieu; & jamais sa vie ne m'avoit été si chere.

Elle comprit le sujet de mon saisissement & de mes pleurs : je m'étois assise, elle se leva pour s'approcher de moi, & me prenant la main: tu m'aimerois encore mieux que ma succession, n'est-il pas vrai, ma fille? Mais ne t'allarme point, me dit-elle; ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non, Madame, lui dis-je en fesant un effort, votre fils n'est pas mort, & vous le reverrez, & je l'espere.

En cet instant, nous entendîmes quelque bruit dans la salle. C'étoient deux Dames d'un Château voisin, qui venoient voir Madame Dursan ; &

je me ſauvai pour n'être point vue dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart-d'heure après. Elles venoient inviter Madame Durſan à une partie de pêche qui ſe faiſoit le lendemain chez elles : & comme elle s'en excuſa ſur ſes indiſpoſitions, elles la prierent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout de ſuite demanderent à me voir.

Madame Durſan, qui leur promit que j'y viendrois, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient auſſi de toutes nos amies celles avec qui je me plaiſois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi ; il y avoit dix ou douze jours que nous ne nous étions vues. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouverent ſi abattue, qu'elles crurent que j'avois été malade. Non, leur dis-je : tout ce que j'ai, c'eſt que depuis quelque temps je dors aſſez mal ; mais cela reviendra. Là-deſſus, Madame Durſan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien ; c'eſt qu'elle s'attribuoit mon inſomnie.

Ces Dames, me dit-elle enſuite, ſouhaitoient que nous allaſſions demain à une partie de pêche qui ſe fera chez elles : mais je ſuis trop incommodée pour ſortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien réſolue de prétexter quelque indiſpoſition, plutôt que de la laiſſer ſeule toute la journée.

Auſſi le lendemain, avant que Madame Durſan fût éveillée, eus-je ſoin de leur dépêcher un domeſtique qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Durſan, étonnée quelques heures après de voir entrer chez elle une femme-de-chambre qu'elle avoit chargée de me ſuivre, apprit d'elle que je n'étois point partie, & ſçut en même temps l'excuſe que j'en avois donnée.

Cependant je me levai pour aller chez elle, & j'étois à moitié de ſa chambre, quand je la rencontrai qui, malgré la peine qu'elle avoit à marcher depuis quelque temps, & ſoutenue d'un laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment! te voilà levée! me dit-elle en s'arrêtant dès qu'elle me vit; & ta migraine? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je; je me ſuis trompée : ce

n'étoit qu'un grand mal de tête qui est extrêmement diminué, & je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une fripponne, & tu mériterois que je te fisse partir tout-à-l'heure; mais viens donc, puisque tu as voulu rester. Je vous assûre que je serois partie, si je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-elle, je t'assûre que j'irai par-tout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Eh! mais, sans doute, vous irez partout, repris-je; j'y compte bien, vous ne serez pas toujours indisposée, & en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là, & dans lesquelles elle devinoit toujours mon intention, de quelque maniere que je m'y prisse, m'avoient tellement gagné son cœur, qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des meres aime sa fille.

Sur ces entrefaites, la plus ancienne des deux femmes-de-chambre qu'elle avoit, vieille fille qui avoit toute sa confiance, & qui la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fievre aiguë qui l'emporta en six jours de temps.

Madame Dursan en fut consternée; il est vrai

qu'à

qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espece unique que la mort vous enleve en pareil cas, une amie de tous les instants, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire; qui vous délasse de la fatigue d'avoir plu aux autres; qui n'est, pour ainsi dire, personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire; avec qui vous êtes aussirebutante, aussi petite d'humeur & de caractere que vous avez quelquefois besoin de l'être; avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous, & point une honte; enfin, une amie qui n'en a pas même le nom, & que souvent vous n'apprenez que vous aimiez, que lorsque vous ne l'avez plus, & que tout vous manque sans elle: & voilà le cas où se trouvoit Madame Dursan, qui avoit près de quatre-vingts ans.

Aussi, comme je vous l'ai dit, en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui falloit cependant une autre femme-de-chambre, & on lui en envoya plusieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même, & lui en présentai une ou deux qui ne lui convinrent pas non plus.

Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois, pendant lequel elle eut lieu dans mille occasions de se convaincre de ma tendresse & de mon zele.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle reposoit, & que je me promenois en lisant aux environs du Château, j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenue; de sorte que je tournai de ce côté-là, pour sçavoir de quoi il étoit question. Je vis que c'étoit le Garde de Madame Dursan, avec un de ses gens, qui querelloient un jeune homme, & qui sembloient avoir envie de le maltraiter, & tâchoient de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu émue du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient, aussi-bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vîte que je pus, en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchai d'eux, & plus leur action me déplut: c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question, qu'il étoit en effet difficile de regarder indifféremment, & dont l'air, la taille & la physionomie me frapperent, malgré l'habit tout uni & presqu'usé dont il étoit vêtu.

Que faites-vous donc là, vous autres, dis-je alors avec vivacité à ces brutaux, quand je fus

près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les terres de Madame, qui a déjà tué du gibier, & que nous voulons désarmer, me répondit le Garde, avec toute la confiance d'un Valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal.

Le Jeune homme, qui avoit ôté son chapeau d'un air fort respectueux, dès que je m'étois approchée, jettoit de temps en temps sur moi des regards & modestes & suppliants, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au Garde, qui ne l'avoit appellé que *ce garçon*, & dont je fus bien aise de corriger l'incivilité; retirez-vous, ajoutai-je : il est sans doute étranger, & n'a pas sçu les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne fesois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors en me saluant; & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la terre de leur Dame, & plus encore de vouloir désarmer un homme qu'ils ne connoissent point; qui, malgré l'état où ils le voient, n'est pas fait, je vous assûre, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettés que par surprise.

A ces mots, le Garde & son camarade insisterent pour me persuader qu'il ne méritoit point

de grâce, & continuerent de l'apostropher désagréablement; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvé que brutaux ; & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolents. Taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal; éloignez-vous, mais ne vous en-allez pas.

Et puis, m'adressant à lui; vous ont-ils ôté votre gibier, lui dis-je? Non, Mademoiselle, me répondit-il: & je ne sçaurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion-ci. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paroîtra sans doute bien pardonnable; c'est pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parents dans la Noblesse de ce pays-ci, qui en est absent depuis longtemps, & qui est arrivé avant-hier avec ma mere. En un mot, Mademoiselle, c'est pour mon pere; je l'ai laissé malade, ou du moins très-indisposé dans le village prochain, chez un paysan qui nous a retirés; & comme vous jugez bien qu'il y vit assez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'est gueres en état de faire beaucoup de dépense, je suis sorti tantôt pour aller vendre un

petit bijou que j'ai ſur moi, dans la Ville qui n'eſt plus qu'à une demi-lieue d'ici; & en ſortant j'ai pris ce fuſil dans l'intention de chaſſer en chemin, & rapporter à mon pere quelque choſe qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un diſcours aſſez humiliant à tenir : cependant, dans tout ce qu'il me dit-là, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes égards autant que ma ſenſibilité, & qui ne m'aidât à diſtinguer l'homme d'avec ſa mauvaiſe fortune; il n'y avoit rien de ſi oppoſé que ſa figure & ſon indigence.

Je ſuis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue aſſez tôt, pour vous épargner ce qui vient de ſe paſſer, & vous pouvez chaſſer ici en toute liberté; j'aurai ſoin qu'on ne vous en empêche pas. Continuez, Monſieur : la chaſſe eſt bonne ſur ce terrein-ci, & vous n'irez pas loin, ſans trouver ce qu'il faut pour votre malade; mais peut-on vous demander ce que c'eſt que ce bijou que vous avez deſſein de vendre?

Hélas! Mademoiſelle, reprit-il, c'eſt fort peu de choſe : il n'eſt queſtion que d'une bagatelle de deux-cents francs, tout au plus : mais qui ſuffira pour donner à mon pere le temps d'attendre

que ses affaires changent : la voici, ajouta-t-il en me la présentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je, après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je défait : je la proposerai du moins à la Dame du Château, qui est ma tante ; elle est généreuse : je lui dirai ce qui vous engage à la vendre, elle en sera sans doute touchée, & j'espere qu'elle vous épargnera la peine de la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainsi ; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me répondit-il. Il est juste d'ailleurs que la Dame, dont vous parlez, ait le temps de l'examiner ; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé me surprit un peu, me plut, & me fit rougir, je ne sçais pourquoi. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bague, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore en me saluant pour me quitter ; il vaut mieux que vous

l'ayez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer; & là-dessus il partit, pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le Garde & son camarade étoient restés dans l'allée, à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui ou demain ce jeune homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous défends, de la part de Madame Dursan, de l'inquiéter davantage; je vais avoir soin qu'elle vous le défende elle-même. Et puis je rentrai dans le Château, l'esprit toujours plein de ce jeune homme & de sa décence, de ses airs respectueux & de ses grâces. Cette bague même qu'il m'avoit laissée, avoit part à mon attention, elle m'occupoit & n'étoit pas pour moi une chose indifférente.

J'allai chez Madame Dursan, qui étoit réveillée, & à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avois donné de sa part au Garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chasseur de si bonne mine,

(car je n'omis rien de ce qui pouvoit le rendre intéressant) un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chassoit avec un zele si édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grâce auprès de Madame Dursan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon récit que sa justification ou son éloge.

Oui, ma fille, tu as raison, me dit-elle : j'aurois pensé comme toi, si j'avois été à ta place, & ton action est très-louable ; (pas si louable qu'elle se l'imaginoit, ni que je le croyois moi-même, ce n'étoit pas là le mot qu'il eût fallu dire.)

Quoi qu'il en soit, dans l'attendrissement où je la vis, j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui parlai, & que je lui montrai tout de suite, persuadée que je n'avois qu'à dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompois, les mouvemens de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes ; Madame Dursan n'étoit que bonne & charitable ; cela laisse de sang-froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle ; pourquoi t'es-tu chargée de ce bijou ? à quoi veux-tu que je

l'emploie? je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai). Non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite en me le rendant d'un air triste; ôte-le de ma vue : il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois, qui étoit, ce me semble, pareille à celle-ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ses études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attends, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son bijou : voilà dix écus pour lui; qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie gueres, & je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien, lui répartis-je, en prenant cette somme qui étoit bien au-dessous de la générosité que je me sentois, mais qui, avec quelque argent que je résolus d'y joindre, deviendroit un peu plus digne du service que j'avois envie de rendre; car de l'argent, j'en avois. Madame Dursan, qui, dans les occasions, vouloit que je jouasse, ne m'en laissoit point manquer.

Tout mon embarras fut de sçavoir comment je ferois le lendemain pour offrir cette somme au jeune homme en question, sans qu'il en rougît, à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on le prêtoit.

J'y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée. J'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain sans impatience; mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

Il arriva donc; & ma premiere idée, en me réveillant, fut de penser qu'il étoit arrivé.

J'étois avec Madame Dursan sur la terrasse du jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assises après le dîner, quand on vint me dire qu'un jeune étranger, qui étoit dans la salle, demandoit à me parler. C'est apparemment ton chasseur d'hier, me dit Madame Dursan; va lui rendre sa bague, & tâche de l'amuser un instant : je vais retourner dans ma chambre, & je serois bien-aise de le voir en traversant la salle.

Je me levai donc avec une émotion secrette que je n'attribuai qu'à la fâcheuse nécessité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui faire pour cette somme que

je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a, quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux : il se méprit à mon air, & crut qu'il signifioit que sa visite m'étoit, en ce moment-là, importune ; c'est, du moins, ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiselle, & je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-il, en me saluant avec toutes les grâces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monsieur, lui répartis-je, vous venez à propos, & je vous attendois : mais ce qui me mortifie, c'est que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pu engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait espérer ; elle a beaucoup de ces sortes de bijoux, & ne sçauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle seroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes-gens ; & quoiqu'elle ne vous connoisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous appartenez étoient restées dans le village prochain, qu'elles venoient dans ce pays-ci pour une affaire de conséquence, & que vous ne vendiez ce petit bijou que pour

en tirer un argent dont vos parents avoient actuellement besoin; enfin, Monsieur, sur la maniere dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous méritiez; elle a cru qu'elle ne risqueroit rien à vous faire un plaisir qu'elle seroit bien-aise qu'on lui fît en pareil cas: c'est de vous prêter cette somme, en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez vendu le diamant, dont la vente servira à vous acquitter; & j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez, & que voilà, ajoutai-je.

Quoi! Mademoiselle, me répondit-il en souriant doucement, & d'un air reconnoissant, vous me remettez la bague; nous vous sommes inconnus; vous ne me demandez ni nom, ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent. Vous avez raison, Monsieur, lui dis-je: on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur: on voit bien que vous venez de bon lieu, & je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviroient votre billet & votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense? Quant au diamant, je ne vous le rends, qu'afin que vous le vendiez, Monsieur; c'est avec lui que vous me paierez: cependant, ne

vous pressez point; il vaut, dit-on, plus de deux-cents francs : prenez tout le temps qu'il faudra pour vous en défaire sans y perdre; & je le lui présentois en parlant ainsi.

Je ne sçais, Mademoiselle, me répondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du service que vous voulez nous rendre, ou du soin que vous prenez pour nous le déguiser : car on ne prête point à des inconnus, c'est vous en dire assez; & mon pere & ma mere seront aussi pénétrés que moi de vos bontés: mais je venois ici pour vous dire, Mademoiselle, que nous ne sommes plus dans l'embarras, & que depuis hier nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qu'il nous falloit.

Madame Dursan, qui entra alors dans la salle, m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'étoit ma tante, & lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui, en le saluant à son tour, avec une honnêteté plus marquée que je ne l'aurois espéré, & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure, qui étoit fort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire : n'est-ce pas Monsieur qui vous avoit confié la bague

que vous m'avez montrée, ma nièce? Oui, Madame : mais il n'eſt plus queſtion de cela, lui répondis-je, & Monſieur ne la vendra point. Tant mieux, reprit-elle : il auroit eu de la peine à s'en défaire ici; mais, quoique je ne m'en ſois pas accommodée, ajouta-t-elle en s'adreſſant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque choſe, Monſieur? Vos parents, à ce que m'a dit ma nièce, ſont nouvellement arrivés en ce pays-ci, ils y ont des affaires; & s'il y avoit occaſion de les y ſervir, j'en ſerois charmée.

J'aurois volontiers embraſſé ma tante, tant je lui ſçavois gré de ce qu'elle venoit de dire : le jeune homme rougit pourtant, & j'y pris garde; il me parut embarraſſé. Je n'en fus point ſurpriſe; il ſe douta bien que ma tante, à cauſe de ſa mauvaiſe fortune, avoit été curieuſe de voir comment il étoit fait : & on n'aime point à être examiné dans ce ſens-là, on eſt même honteux de faire pitié.

Sa réponſe n'en fut cependant ni moins polie, ni moins reſpectueuſe. J'inſtruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires, répartit-il; & je vous ſupplie pour eux, Madame, de leur conſerver des intentions ſi favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que Madame Durſan reſta comme étonnée. Elle garda même un inſtant de ſilence.

Votre pere eſt-il encore malade, lui dit-elle après? Un peu moins depuis hier ſoir, Madame, répondit-il. Eh! de quelle nature ſont ſes affaires, ajouta-t-elle encore?

Il eſt queſtion, ajouta-t-il avec timidité, d'un accommodement de famille, dont il vous inſtruira lui-même, quand il aura l'honneur de vous voir; mais de certaines raiſons ne lui permettent pas de ſe montrer ſi-tôt. Il eſt donc connu ici, lui dit-elle? Non, Madame; mais il y a quelques parents, reprit-il.

Quoi qu'il en ſoit, répondit-elle en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répete qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui ſois utile.

Elle partit là-deſſus, & m'obligea de la ſuivre, contre mon attente; car il me ſembloit que j'avois encore quelque choſe à dire à ce jeune homme, qui, de ſon côté, paroiſſoit ne m'avoir pas tout dit non plus, & ne croyoit pas que je me retirerois ſi promptement. Je vis dans ſes yeux qu'il me regrettoit, & je tâchai qu'il vît dans les miens

que je voulois bien qu'il revînt, s'il le falloit.

Je suis de ton avis, me dit Madame Durfan, quand nous fûmes seules ; ce garçon-là est de très-bonne mine, & ceux à qui il appartient sont sûrement des gens de quelque chose. Sçais-tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émue ? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils. Que te disoit-il, quand je suis arrivée ? Qu'une amie que son pere avoit trouvée, repris-je, l'avoit tiré du besoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendoit mille grâces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille ; & je crains fort que le pere ne se soit autrefois battu : il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache, & tant-pis : il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre ; je laissai Madame Durfan, & j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez long-temps sans m'en appercevoir ; j'avois voulu remettre à ma tante les dix écus qu'elle m'avoit donnés pour le jeune homme, mais elle me les avoit laissés. Et il reviendra, disois-je, il reviendra ; je suis d'avis de garder toujours cette somme ; il ne sera peut-être pas

fâché

fâché de la retrouver; & je m'applaudiſſois innocemment de penſer ainſi. J'aimois à me ſentir un ſi bon cœur.

Le lendemain, je crus que la journée ne ſe paſſeroit pas ſans que je reviſſe le jeune homme; c'étoit-là mon idée : & l'après-dînée, je m'attendois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva ſans qu'il eût paru; & mon bon cœur, par un dépit imperceptible, & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiède.

Le jour d'après, point de viſite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avois porté juſques-là l'argent que je lui deſtinois; mais alors : allons, me dis-je, il n'y a qu'à le remettre dans ma caſſette; & c'étoit toujours mon bon cœur qui ſe vengeoit ſans que je le ſçuſſe.

Enfin, le ſurlendemain, une des meilleures amies de Madame Durſan, femme à-peu-près de ſon âge, qui l'étoit venu voir ſur les quatre heures, & que je reconduiſois par galanterie juſqu'à ſon carroſſe, qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée, me dit au ſortir du Château : promenons-nous donc un inſtant de ce côté; & elle tournoit vers un petit bois qui étoit à droite & à gauche de la maiſon, & qu'on avoit percé pour

faire l'avenue. Il y a quelqu'un qui nous y attend, ajouta-t-elle, qui n'a pas osé me ſuivre chez vous, & que je ſuis bien-aiſe de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, Madame ? & n'a-t-on pas deſſein de m'enlever, lui répondis-je ?

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous menerai pas bien loin.

En effet, à peine étions-nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois perſonnes qui nous aborderent avec de grandes révérences ; & de ces trois perſonnes, j'en reconnus une, qui étoit mon jeune homme : l'autre étoit une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & à qui il en reſtoit encore beaucoup, mais qui étoit pâle, & dont l'abattement paroiſſoit venir d'une triſteſſe ancienne & habituelle ; au ſurplus, miſe comme une femme qui n'auroit pu conſerver qu'une vieille robe pour ſe parer.

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, qui avoit l'air infirme, aſſez mal arrangé d'ailleurs, & à qui on ne voyoit plus, pour tout reſte de dignité, que ſon épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi,

en me ſaluant : je lui rendis ſon ſalut, ſans ſçavoir à quoi cela aboutiſſoit.

Monſieur, dis-je au jeune homme, qui étoit à côté de lui, dites-moi, je vous prie, de quoi il eſt queſtion. De mon pere & de ma mere que vous voyez, Mademoiſelle, me répondit-il ; ou, pour vous mettre encore mieux au fait, de Monſieur & de Madame Durſan. Voilà ce que c'eſt, ma fille, me dit alors la Dame avec qui j'étois venue : voilà votre couſin, le fils de cette tante qui vous a donné tout ſon bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même ; & je vous en demande pardon ; car avec la belle âme que je vous connois, je ſçavois bien qu'en vous amenant ici, je vous fesois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds ; & c'eſt à moi, qui ai cauſé les malheurs de mon mari, à me jetter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoir pitié de lui & de ſon fils, me dit-elle en me tenant une main qu'elle arroſoit de ſes larmes.

Pendant qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la poſture du monde la plus ſuppliante, attendoient ma réponſe.

Que faites-vous donc là, Madame ? m'écriai-je en l'embraſſant, & pénétrée juſqu'au fond de l'âme

de voir autour de moi cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort, & ne me sollicitoit qu'en tremblant d'avoir pitié de sa misere.

Que faites-vous donc, Madame? levez-vous, lui criois-je, vous n'avez point de meilleure amie que moi : est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me toucher? Pensez-vous que je tienne à votre bien? est-il à moi, dès que vous vivez? Je n'en ai reçu la donation qu'avec peine, & j'y renonce avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même temps une main au pere, qui se jetta dessus, aussi-bien que son fils, dont l'action, plus tendre & plus timide, me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin, la mere, qui étoit jusques-là restée dans mes bras, se releva tout-à-fait, & me laissa libre. J'embrassai alors M. Dursan, qui ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remercîments, & n'en achevoit pas un seul.

Je jettai les yeux sur le fils, après avoir quitté le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances, rien ne devoit m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'a-

mitié qu'à M. Durſan, & cependant je n'oſois pas. Ce parent-là étoit différent, je ne trouvois pas que mon attendriſſement pour lui fût ſi honnête ; il ſe paſſoit entre lui & moi je ne ſçais quoi de trop doux, qui m'avertiſſoit d'être moins libre, & qui lui en impoſoit à lui-même.

Mais auſſi pourquoi l'aurois-je traité avec plus de réſerve que les autres? qu'en auroit-on penſé ? Je me déterminai donc, & je l'embraſſai avec une émotion qui ſe joignit à la ſienne.

Voyons d'abord ce que vous ſouhaitez que je faſſe, dis-je alors à Monſieur & à Madame Durſan; ma tante a beaucoup de tendreſſe pour moi, & vous pouvez compter ſur tout le crédit que cela peut me donner ſur elle : encore une fois, le teſtament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'eſt la même choſe, & je le lui déclarerai quand il vous plaira; mais il faut prendre des meſures avant que de vous préſenter à elle, ajoutai-je en adreſſant la parole à Durſan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que ſon fils eſt ici?

Non, repris-je d'un air penſif; je connois ſon inflexibilité à l'égard de Monſieur, & ce ne ſeroit pas là le moyen de réuſſir.

Hélas! Mademoiselle, reprit Durſan le pere, c'eſt, comme vous voyez, à un mourant qu'elle pardonneroit; il y a long-temps que je n'ai plus de ſanté; ce n'eſt pas pour moi que je lui demande grâce, c'eſt pour ma femme & pour mon fils que je laiſſerois dans la derniere indigence.

Que parlez-vous d'indigence! Otez-vous donc cela de l'eſprit, lui répondis-je : vous ne rendez point juſtice à mon caractere. Je vous ai déjà dit, & je le répète, que je ne veux rien de ce qui eſt à vous, que j'en ferai ma déclaration, & que dès cet inſtant-ci votre ſort ceſſe de dépendre du ſuccès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante; à moins que, ſur mon refus d'hériter d'elle, elle ne faſſe un nouveau teſtament en faveur d'un autre : ce qui ne me paroît pas croyable. Quoi qu'il en ſoit, il me vient une idée.

Votre mere a beſoin d'une femme-de-chambre, elle ne ſçauroit s'en paſſer; elle en a perdu une que vous avez connue ſans doute, c'étoit la Lefévre; mettons à profit cette conjoncture, & tâchons de placer auprès d'elle Madame Durſan que voilà. Ce ſera vous, dis-je à l'autre Dame, qui la préſenterez, & qui lui répondrez d'elle & de ſon attachement, qui lui en direz hardiment

tout ce qu'en pareil cas on peut dire de plus avantageux. Madame eſt aimable, la douceur & les grâces de ſa phyſionomie vous rendront bien croyable, & la conduite de Madame achevera de juſtifier votre éloge; voilà ce que nous pouvons faire de mieux. Je ſuis ſûre que ſous ce perſonnage elle gagnera le cœur de ma tante: oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée; peut-être qu'au premier jour, dans la ſatisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux inſtants où nous ne riſquerons rien à lui avouer une petite ſupercherie qui n'eſt que louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'eſt en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura miſe hors d'état de nous réſiſter quand elle en ſera inſtruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de Femme-de-chambre à une belle-mere irritée, qui ne vous a jamais vue, quand ce n'eſt qu'une adreſſe pour déſarmer ſa colere.

A peine eus-je ouvert cet avis, qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remercîments recommencerent; ce que je propoſois, marquoit, diſoient-ils, tant de franchiſe, tant de zele & de bonne

volonté pour eux, que leur étonnement ne finiſſoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame qui étoit leur amie & la mienne, je mene Madame Durſan à ſa belle-mere : heureuſement que tantôt elle m'a demandé ſi je ne ſçavois pas quelque perſonne raiſonnable qui pût remplacer la Lefévre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Durſan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle ſe tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques domeſtiques qui étoient dans l'allée de l'avenue, nous craignîmes ou qu'ils ne nous viſſent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoi je ne revenois pas ; & nous jugeâmes à propos de nous ſéparer, d'autant plus qu'il nous ſuffiſoit d'être convenus de notre deſſein, & qu'il nous ſeroit aiſé d'en régler l'exécution, ſuivant les occurrences, & de nous concilier tous les jours enſemble, quand une fois l'affaire ſeroit entamée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi, (c'eſt le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Durſan, ſa femme & ſon fils allerent à travers le petit bois, gagner

le haut de l'avenue, pour attendre cette Dame qui devoit en paſſant les prendre dans ſon carroſſe, qui les avoit tous trois logés chez elle, qui les feſoit paſſer pour d'anciens amis dont la perte d'un procès avoit déjà dérangé la fortune, & qui, pour les en conſoler, les avoit engagés à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-temps avec Madame Dorfrainville, me dit ma tante, quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je : il n'étoit point tard, elle a eu envie de ſe promener dans le petit bois ; & elle n'inſiſta pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, Madame Dorfrainville étoit déjà au Château. Je venois moi-même d'entrer chez Madame Durſan.

Enfin, vous avez une femme-de-chambre, lui dit tout-d'un-coup cette Dame ; mais une femme-de-chambre unique : ſans vous je renverrois la mienne, & je garderois celle-là, & il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la préférence. C'eſt une femme attentive, affectionnée, vertueuſe ; c'eſt le meilleur ſujet, le plus fidele, le plus eſtimable qu'il y ait peut-être : je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'avoir mieux ; & tout cela ſe voit dans ſa phyſionomie.

Je la trouvai hier chez moi, qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Eh ! de chez qui ſort-elle, dit ma tante ? Comment a-t-on pu ſe défaire d'un ſi excellent ſujet ? Eſt-ce que ſa maitreſſe eſt morte ? C'eſt cela même, répartit Madame Dorfrainville, qui avoit prévu la queſtion, & qui ne s'étoit pas fait un ſcrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle ſort de chez une Dame qui mourut ces jours paſſés, qui en feſoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choſes admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou ſeize ans. Je ſçais d'ailleurs qui elle eſt, je connoîs ſa famille ; elle appartient à de fort honnêtes-gens, & enfin je ſuis ſa caution. Elle venoit même dans l'intention de reſter chez moi ; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maiſons qu'on lui propoſe, ſans ſçavoir ſi je ne la retiendrois pas : mais comme je ne ſuis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cede, ou, pour mieux dire, je vous en fais préſent ; car c'en eſt un.

Il n'en falloit pas moins que ce petit Roman-là, ajuſté, vomme vous le voyez, pour engager Madame Durſan à la prendre, & pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre ſervice que de celui qu'elle n'avoit plus.

Eh bien ! Madame, quand me l'enverrez-vous, lui dit-elle ? Tout-à-l'heure, répondit Madame Dorfrainville : elle ne viendra pas de loin, puisqu'elle se promene sur la terrasse de votre jardin où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût présente à son éloge ; elle ne sçait pas aussi-bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le sçache ; nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant : elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant, & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà instruite, c'en est assez : il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors ; je vais l'avertir moi-même : & je sortis en effet, pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiète, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencements.

Venez, Madame, lui dis-je en l'abordant ; on vous attend, vous êtes reçue : ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas ! Mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, & j'appréhende de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle

disoit, & qui auroit pu paroître extraordinaire à ma tante, si je l'avois amenée dans cet état-là.

Eh! de quoi tremblez-vous donc, lui dis-je? Est-ce de vous présenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chere, & qui dans quinze jours, peut-être, pleurera de tendresse, & vous embrassera de tout son cœur, en apprenant qui vous êtes? Vous n'y songez pas; allons, Madame, paroissez avec confiance : ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous; qu'y a-t-il à craindre? Vous êtes bien sûre de Madame Dorsfrainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah! mon Dieu, de vous, Mademoiselle, me répondit-elle! ce que vous me dites-là me fait rougir; & sur qui donc compterois-je dans le monde? allons, Mademoiselle, je vous suis, voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus nous entrâmes dans cette chambre dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle salua avec une timidité qu'on auroit pu trouver excessive dans une autre qu'elle; mais qui, jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grâce de plus chez elle.

A mon égard je souris d'un air satisfait, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensois.

Mademoiselle Brunon, dit Madame Dorfrainville à notre nouvelle femme-de-chambre, vous resterez ici; Madame vous retient, & je ne sçaurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle: je l'ai bien assurée qu'elle seroit contente de vous, & je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'ôse encore répondre que de mon zèle, & des efforts que je ferai pour plaire à Madame, répondit la fausse Brunon. Et il faut avouer qu'elle tint ce discours de la maniere du monde la plus engageante. Je ne m'étonnai point que Dursan le fils l'eût tant aimée ; & je n'aurois pas été surprise qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi Madame Dursan la mere se sentit prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorfrainville, que je ne hasarde rien à vous remercier d'avance : Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois fort trompée moi-même, si je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de mar-

ché, Brunon ; vous n'avez qu'à vous fier à moi là-dessus : on me dit que je serai contente de vous, & vous le serez de moi ; mais n'avez-vous rien apporté avec vous ? c'est à côté de moi que je vous loge ; & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous mene à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je au moment qu'elle alloit sonner ; je suis bien-aise de la mettre au fait : n'appellez personne, je vais prendre quelque chose dans ma chambre, & je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame Dorfrainville. Je vous en prie, répondit ma tante. Allez, Brunon, voilà qui est fini, vous êtes à moi, & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi que je suis en peine, repartit Brunon avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, & en sortant nous entendîmes ma tante qui disoit à Madame Dorfrainville : cette femme-là a été belle comme un ange.

Je regardai Brunon là-dessus, & je me mis à rire : trouvez-vous ce petit discours d'assez bon augure, lui dis-je ? voilà déjà son fils à demi justifié.

Oui, Mademoiselle, me répondit-elle en me

ſerrant la main, ceci commence bien; il ſemble que le Ciel béniſſe le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous reſtâmes un demi-quart-d'heure enſemble; je n'étois ſortie avec elle que pour l'inſtruire, en effet, d'une quantité de petits ſoins dont je ſçavois tout le mérite, & que je lui recommandai. Elle m'écouta tranſportée de reconnoiſſance, & ſe récriant à chaque inſtant ſur les obligations qu'elle m'avoit: il étoit impoſible de les ſentir plus vivement, ni de les exprimer mieux; ſon cœur s'épanouiſſoit, ce n'étoient plus que des tranſports de joie qui finiſſoient toujours par des careſſes pour moi.

Les gens de la maiſon alloient & venoient; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien ſi réglé, & je la quittai, après lui avoir dit ſes fonctions, & l'avoir même, ſur le champ, miſe en exercice. Elle avoit de l'eſprit; elle ſentoit l'importance du rôle qu'elle jouoit; je continuois de lui donner des avis qui la guidoient ſur une infinité de petites choſes eſſentielles. Elle avoit tous les agréments de l'inſinuation ſans paroître inſinuante, & ma tante au bout de huit jours fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me diſoit-

elle en particulier, je lui ferai du bien; & tu n'en feras pas fâchée, ma nièce?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondois-je; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le zele & tout l'attachement du sien: car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous sert.

Tu as raison, me disoit-elle; il me le semble aussi-bien qu'à toi. Ce qui m'étonne, c'est que cette fille-là ne soit pas mariée, & que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, & d'un état au-dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'étoit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

Hélas! répondois-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir passé sa jeunesse dans une Ville. Il faut que ce soit une de ces figures-là que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air simple & naïf; mais à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, & n'est un danger pour personne.

Ma tante, à ce discours, levoit les épaules, & ne disoit plus rien.

Dursan

Durſan le fils revenoit de temps en temps avec ſon pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux & les deſcendoit au haut de l'avenue, d'où ils paſſoient dans le bois, où j'allois les voir quelques moments; & la derniere fois que le pere y vint, je le trouvai ſi malade, il avoit l'air ſi livide & ſi bouffi, les yeux ſi morts, que je doutai très-ſérieuſement qu'il pût s'en retourner; & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi, ma chere couſine; je ſens que je me meurs, me dit-il: il y a un an que je languis, & depuis trois mois mon mal eſt devenu une hydropiſie qu'on n'a pas apperçue d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville m'a donné un Médecin depuis que je ſuis chez elle, m'a procuré tous les ſecours qu'elle a pu: mais il y a apparence qu'il n'étoit plus temps, puiſque mon mal a toujours augmenté depuis. Auſſi ne me ſuis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une derniere fois les intérêts de ma malheureuſe famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui répartis-je, ce n'eſt plus ma faute ſi vous n'êtes pas tranquille; mais laiſſons-là cette opinion que vous avez d'une

mort prochaine : tout infirme & tout affoibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront : ouvrez d'avance votre cœur à la joie. Dans les dispositions où je vois ma tante pour Madame Dursan, je la défie de vous refuser votre grace, quand nous lui avouerons tout ; & cet aveu ne tient plus à rien, nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir ; il n'y a point d'heure à présent dans la journée qui ne puisse en amener l'instant : ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passés. Il faut que je me retire, je ne puis disparoître pour long-temps ; mais Madame Dursan va venir ici, qui vous confirmera les espérances que je vous donne, & qui pourra vous dire aussi combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernieres paroles m'échapperent & me firent rougir, à cause du fils qui étoit présent, & sans qui, peut-être, je n'aurois rien dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troisieme.

Aussi ce jeune homme, tout plongé qu'il étoit dans la tristesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit & qu'il baisa avec un transport, où il entroit plus que de la reconnoissance, quoiqu'elle en fût le prétexte ; & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

Je me levai cependant, en retirant ma main

d'un air embarraſſé. Le pere voulut par honnêteté ſe lever auſſi pour me dire adieu; mais ſoit que le ſujet de notre entretien l'eût trop remué, ſoit qu'avec la difficulté qu'il avoit de reſpirer il eût encore reſté trop affoibli par les efforts qu'il venoit de faire pour arriver juſqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étouffement qui le fit retomber à ſa place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme, qui étoit ſortie du Château pour nous rejoindre, accourut aux cris du fils qui ne furent entendus que d'elle. J'étois moi-même ſi tremblante, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir, & je tenois un flacon dont je lui feſois reſpirer la vapeur; enfin ſon étouffement diminua, & Madame Durſan le trouva un peu mieux en arrivant; mais de croire qu'il pût regagner le carroſſe de Madame Dorfrainville, ni qu'il ſoutînt le mouvement de ce carroſſe, depuis le Château juſques chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flatter; & il nous dit qu'il ne ſe ſentoit pas cette force-là.

Sa femme & ſon fils, tous deux plus pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me diſoient: que ferons-nous donc? Je me déterminai.

Il n'y a point à héſiter, leur répondis-je: on

ne peut mettre Monſieur qu'au Château même; & pendant que ma tante eſt avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y tranſporter.

Au Château ! s'écria ſa femme; eh ! Mademoiſelle, nous ſommes perdus. Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas; je me charge de tout, laiſſez-moi faire.

J'entrevis en effet dans le parti que je prenois, que, de tous les accidents qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Durſan malade, ou plutôt mourant; Durſan, que ſa miſere & ſes infirmités avoient rendu méconnoiſſable, ne pouvoit pas être rejetté de ſa mere, quand elle le verroit dans cet état-là, & ne ſeroit plus ce fils à qui elle avoit réſolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en ſoit, je courus à la maiſon, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chauſſée de la cour, & où on le tranſporta. Il étoit ſi foible, qu'il fallut l'arrêter pluſieurs fois dans le trajet; & je le fis mettre au lit, perſuadée qu'il n'avoit pas long-temps à vivre.

La plupart des gens de ma tante étoient dispersés alors. Nous n'en avions pour témoins que trois ou quatre, devant qui Madame Dursan contraignoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le malade étoit son pere; mais cela n'éclaircissoit rien, & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de Monsieur Dursan étoit pressant; à peine pouvoit-il prononcer un mot: il avoit besoin des secours spirituels, il n'y avoit point de temps à perdre; il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presqu'impossible de les lui procurer à l'insçu de sa mere: je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir; & sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Dursan, ne quittez point Monsieur; quant à vous autres, retirez-vous (c'étoit à nos gens que je parlois); & vous, Monsieur, ajoutai je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allois dire. Madame

Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante, quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le pere de Monsieur, dis-je à Madame Dursan la mere, est actuellement dans l'appartement d'en-bas, où je l'ai fait mettre au lit; il venoit vous remercier, avec son fils, des offres de service que vous lui avez fait faire; & la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse, qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour. On est venu dans le jardin, où je me promenois, m'informer de son état; j'ai couru à lui, & n'ai eu que le temps de faire ouvrir cet appartement, où je l'ai laissé avec Brunon, qui le garde au moment où je vous parle, ma tante: je le trouve si affoibli, que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

Ah! mon Dieu! Monsieur, s'écria sur le champ Madame Dorfrainville à Dursan le fils; quoi! votre pere est-il si mal que cela? (car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma discrétion, & se taire sur le nom du malade, puisque je le cachois moi-même).

Ah! Madame, ajouta-t-elle, que j'en suis fâ-

chée ? Vous le connoiſſez donc, lui dit ma tante ? Oui, vraiment, je le connois, lui & toute ſa famille ; il eſt allié par ſa mere aux meilleures Maiſons de ce pays-ci ; il me vint voir il y a quelques jours, ſa femme & ſon fils étoient avec lui ; je vous dirai qui ils ſont ; je leur offris ma maiſon, & je travaille même à terminer la malheureuſe affaire qui l'a amené ici. Il eſt vrai, Monſieur, que votre pere me fit peur avec le viſage qu'il avoit. Il eſt hydropique, Madame, il eſt dans l'affliction, & je vous demande toutes vos bontés pour lui ; elles ne ſçauroient être ni mieux placées, ni plus légitimes : permettez que je vous quitte, il faut que je le voie.

Oui, Madame, répondit ma tante ; allons-y enſemble : deſcendons, ma niece me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vît alors ; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hazard pourroit nous amener des circonſtances encore plus attendriſſantes, & moins équivoques pour le ſuccès. En un mot, il me ſembla que ce ſeroit aller trop vîte, & qu'avec une femme auſſi ferme dans ſes réſolutions, & d'auſſi bon ſens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & ſentiroit la manœuvre ; que Madame

Durſan pourroit regarder toute cette aventure-ci comme un tiſſu de faits concertés, & la maladie de ſon fils comme un jeu joué pour la toucher; au-lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il alloit ſe paſſer des évènements qui ne lui permettroient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prêtre: je ne doutois pas qu'on n'adminiſtrât M. Durſan; & c'étoit au milieu de cette auguſte & effrayante cérémonie, que j'avois deſſein de placer la reconnoiſſance entre la mere & le fils; & cet inſtant me paroiſſoit infiniment plus ſûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc ma tante: non, lui dis-je, il n'eſt pas néceſſaire que vous deſcendiez encore; j'aurai ſoin que rien ne manque à l'ami de Madame: vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante; je vous dirai comment il eſt. Si on juge à propos de le confeſſer & de lui apporter les Sacrements, il ſera temps alors que vous le voyiez.

Madame Dorfrainville, qui régloit ſa conduite ſur la mienne, fut du même ſentiment. Durſan le fils ſe joignit à nous, & la ſupplia de ſe tenir dans ſa chambre; de ſorte qu'elle nous laiſſa

aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme, qui lui baisa la main d'une maniere aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes, & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari : il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur; & le Médecin qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre : on le confessa, après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses fonctions, nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Dursan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est? lui dis-je alors : mais, Monsieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voie? Non, Mademoiselle, me répondit-il : ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

Ma chere parente, me dit-il à plusieurs reprises, suivez mon Confesseur chez ma mere avec Madame Dorfrainville, je vous en conjure, & appuyez toutes deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, lui dis-je, nous allons l'accompagner; je suis même d'avis que votre femme, pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement il me passa dans l'esprit qu'il falloit que sa femme nous suivît aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs que la premiere fois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit; je songeai encore à cette bague qu'elle avoit trouvé si ressemblante à celle qu'elle avoit autrefois donnée à Dursan. Eh! que sçait-on, me disois-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade qui presse tant pour la voir, est son fils lui-même.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle

refusât de venir ; d'un autre côté, son refus, quelqu'obstiné qu'il fût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvemens d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvements, & se jettant tout-d'un-coup en pleurs aux genoux de sa belle-mère, triompheroit infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyois n'arriva pas, ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle ; & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan sortoit, quand nous entrâmes dans sa chambre ; elle connoissoit beaucoup l'Ecclésiastique que nous lui menions, elle lui confioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah ! c'est vous, Monsieur, lui dit-elle ; venez-vous me demander quelque chose ? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là-bas ?

C'est de sa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il, d'un air extrêmement sérieux ; il souhaiteroit que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéreſſe! moi? reprit-elle. Eh! que peut-il avoir à me dire qui me regarde? Vous avez, dit-il, un fils qu'il connoît, avec qui il a long-temps vécu avant que d'arriver en ce pays-ci; & c'eſt de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils! s'écria-t-elle encore : ah! Monſieur, ajouta-t-elle après un grand ſoupir, qu'on me laiſſe en repos là-deſſus; dites-lui que je ſuis très-ſenſible à l'état où il eſt; que, ſi Dieu diſpoſe de lui, il n'eſt point de ſervices, ni de ſortes de ſecours que ſa femme & ſon fils ne puiſſent attendre de moi. Je n'ai point encore vu la premiere, & ſi on ne l'a pas avertie de l'état où eſt ſon mari, il n'y a qu'à dire où elle eſt, & je lui enverrai ſur le champ mon carroſſe: mais ſi le malade croit me devoir quelque reconnoiſſance, le ſeul témoignage que je lui en demande, c'eſt de me diſpenſer de ſçavoir ce que le malheureux qui m'appelle ſa mere, l'a chargé de me dire; ou bien, s'il eſt abſolument néceſſaire que je le ſçache, qu'il lui ſuffiſe que vous me l'appreniez, Monſieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre la parole, & nous laiſſâmes répondre l'Eccléſiaſtique.

Il peut être queſtion d'un ſecret qui ne ſçauroit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous ſeriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre.

Confidérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoie eſt un homme qui ſe meurt, qu'il a ſans doute des raiſons eſſentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il eſt, Madame, à vous, à refuſer ſes inſtances.

Non, Monſieur, répondit-elle : la promeſſe qu'il peut avoir faite à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laiſſe pas moins la maitreſſe d'ignorer ce que c'eſt. Cependant, de quelque nature que ſoit le ſecret qu'il eſt ſi important que je ſçache, je conſens, Monſieur, qu'il vous le déclare. Je veux bien le partager avec vous : ſi je fais une imprudence, je n'en accuſerai perſonne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh ! ma tante, lui dis-je alors, tâchez de ſurmonter votre répugnance là-deſſus; l'inconnu, qui l'a prévue, nous a demandé en grâce, à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prieres à celles de Monſieur.

Oui, Madame, reprit à ſon tour Madame Dorfrainville, je lui ai promis de vous amener, d'autant plus qu'il m'a bien aſſuré que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu deſcendre.

Ah ! quelle persécution, s'écria cette mere toute émue ; quel quart-d'heure pour moi ! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise ? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle en jettant les yeux sur sa belle-fille qui laissoit couler quelques larmes, pourquoi pleurez-vous ?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi ! tu le connois aussi, reprit ma tante en lui adressant encore ces paroles. Oui, Madame, repartit-elle ; il a des parents pour qui j'aurai toute ma vie des sentiments de tendresse & de respect ; & je vous les nommerois, s'il ne vouloit pas rester inconnu.

Je ne demande point à sçavoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante ; mais puisque tu sçais qui il est, & qu'il a vécu long-temps avec Dursan, dit-il, ne les aurois-tu pas vus ensemble ? Oui, Madame, je vous l'avoue, reprit-elle ; j'ai connu même le fils de M. Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils ! répondit-elle en joignant les mains ; il a donc des enfants ? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon. Hélas ! que n'est-il encore à naître, s'écria ma tante ? Que fera-t-il de la vie ? Que deviendra-t-il ? Et qu'avois-je affaire

de sçavoir tout cela? Tu me perces le cœur, Brunon; tu me le déchires: mais parle, ne me cache rien: tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux me le dire; où est à présent son pere? Quelle étoit sa situation, quand tu l'as quitté? Que fesoit-il?

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon en baissant tristement les yeux.

Il étoit malheureux, dis-tu? Il a voulu l'être; acheve, Brunon: seroit-il veuf? Non, Madame, répondit-elle avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous qui étions au fait: je les ai vus tous trois; leur état auroit épuisé votre colere.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage, dit alors ma tante en soupirant; quelle destinée! mon Dieu! quel mariage! Elle étoit donc avec lui, cette femme que le misérable s'est donnée, & qui le déshonore.

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous souffrîmes tous: mais elle se remit bien vîte; &, prenant ensuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité:

Je répondrois de votre estime pour elle, si vous pouviez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naissance, répondit-elle: elle a de la vertu, Madame; tous ceux qui la connoissent vous le diront. Il est vrai que ce n'étoit pas assez pour

être Madame Durſan; mais je ſuis bien à plaindre moi-même, ſi ce n'en eſt pas aſſez pour n'être point mépriſable.

Eh! que me dis-tu là, Brunon, répartit-elle? Encore ſi elle te reſſembloit!

Là-deſſus je m'apperçus que Brunon étoit toute tremblante, & qu'elle me regardoit comme pour ſçavoir ce que je lui conſeillois de faire; mais pendant que je délibérois, ma tante, qui ſe leva ſur le champ pour venir avec nous, interrompit ſi bruſquement cet inſtant favorable à la réconciliation, & par-là le rendit ſi court, qu'il étoit déjà paſſé, quand Brunon jetta les yeux ſur moi: ce n'auroit plus été le même, & je jugeai à propos qu'elle ſe contînt.

Il y a de ces inſtants-là qui n'ont qu'un point qu'il faut ſaiſir; & ce point nous l'avions manqué, je le ſentis.

Quoi qu'il en ſoit, nous deſcendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot: le cœur me battoit à moi. L'évènement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour ma tante; j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve: mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, j'avois tout diſpoſé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutois; le coup qui de-

voit

voit la frapper étoit mon ouvrage; & d'ailleurs il étoit sûr que sans le secours de tant d'impressions, que j'allois, pour ainsi dire, assembler sur elle, il ne falloit pas espérer de réussir.

Enfin nous parvînmes à cet appartement du malade. Ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre. Brunon, sur qui elle s'appuyoit aussi-bien que sur moi, étoit d'une pâleur à faire peur. Je sentois mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur, qui marchoit devant nous entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avança donc vers le mourant, qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils qui étoit au chevet, & qui pleuroit à chaudes larmes, se retira un peu; le jour commençoit à baisser, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monsieur, dit l'Ecclésiastique à ce mourant, je vous amene Madame Dursan que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main foible & tremblante, & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir. Mais ma tante qui arrivoit en ce moment au-

près de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non; restez comme vous êtes, je vous prie : vous n'êtes que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle sans l'envisager encore.

Après quoi, nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tînmes debout auprès d'elle.

Vous avez desiré m'entretenir, Monsieur : voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être secret ? reprit-elle ensuite, moins en le regardant qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

Le malade là-dessus fit un soupir : & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne : il la lui prit, & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il fesoit, il eut le temps de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses levres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit, quelques sanglots à-demi étouffés par sa foiblesse & par la peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mere alors troublée, & confusément au fait de la vérité, après avoir jetté sur lui des regards attentifs & effrayés : que faites-vous donc là, lui dit-elle d'une voix que son ef-

froi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire? Qui êtes-vous, Monsieur? Votre victime, ma mere, répondit-il du ton d'un homme qui n'a plus qu'un souffle de vie.

Mon fils? Ah! malheureux Dursan! je te reconnois assez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle en retombant dans le fauteuil, où nous la vîmes pâlir & rester comme évanouie.

Elle ne l'étoit pas cependant: elle se trouva mal, mais elle ne perdit pas connoissance; & nos cris, avec les secours que nous lui donnâmes, rappellerent insensiblement ses esprits.

Ah! mon Dieu, dit-elle après avoir jetté quelques soupirs, à quoi m'avez-vous exposée, Tervire?

Hélas! ma tante, lui répondis-je, falloit-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant? ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur? n'est-il pas digne que vous l'aimiez? & pouvons-nous le dérober à vos tendresses, ajoutai-je en lui montrant Dursan le fils, qui se jetta sur le champ à ses genoux; & à qui cette grand'-mere, déjà toute rendue, tendit languissamment une main qu'il baisa en pleurant de joie; & nous pleurions tous avec lui. Madame Dursan, qui n'étoit encore que Brunon; l'Ecclésiastique,

près de lui, se hâta d'av[illegible]
la sienne.

Non, Monsieur, non [illegible]
je vous prie : vous n'é[illegible]
toute cérémonie, lui [illegible]
encore.

Après quoi, nous la p[illegible]
côté du chevet, & nous [illegible]
d'elle.

Vous avez desiré m'e[illegible]
lez-vous qu'on s'écarte [illegible]
dire doit il être secret ? [illegible]
en le regardant qu'en pré[illegible]
répondre.

Le malade là-dessus [illegible]
elle appuyoit son bras [illegible]
sur la sienne : il la lui [illegible]
elle étoit de ce qu'il [illegible]
l'approcher de sa bou[illegible]
en mêlant aux baiser[illegible]
ques sanglots à-demi [illegible]
par la peine qu'il avo[illegible]

A cette action, la [illegible]
sissement au fait de la [illegible]
lui des regards atten[illegible]
vous donc là, lui dit-[illegible]

lle après en s'adressant au
n'y a pas moyen de vous
'ierche par-tout du secours :
:cins dans la Ville prochaine ;
, & qu'on se hâte.
ii dis-je alors, vous oubliez
qui est chere à vos enfants,
is, & qui vous demande la
trer.
le. Eh bien ! je lui pardonne :
: vie ne sera pas encore bien
pense de la voir. Il n'est plus
ii dis-je alors : vous l'avez
onnoissez, Brunon vous le

, reprit-elle ? Brunon dit que
-elle ? A vos pieds, répondit
ile-ci à l'instant venoit de s'y

ile à ce nouveau spectacle,
s sans prononcer un mot, &
; à sa belle-fille : venez donc,
: en l'embrassant ; venez, que
services. Vous me disiez que
is, vous autres ; il falloit dire

lui-même, Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi, & qui ne voyoit autour d'elles que des larmes, qui la remercioient de s'être laissé toucher.

Cependant tout n'étoit pas fait. Il nous restoit encore à la fléchir pour Brunon, qui étoit à genoux derriere le jeune Dursan, & qui, malgré les signes que je lui fesois, n'osoit s'avancer dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques-là qu'à rappeller la tendresse d'une mere irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haîne & de son mépris pour une étrangere, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant ma tante regardoit toujours le jeune Dursan avec complaisance, & ne retiroit point sa main qu'il avoit prise.

Leve-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin; je n'ai rien à te reprocher à toi. Hélas! comment te résisterois-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton pere?

Ici, les caresses du jeune homme & nos larmes de joie redoublerent.

Mon fils, dit-elle après en s'adressant au malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir? qu'on lui cherche par-tout du secours: nous avons des Médecins dans la Ville prochaine; qu'on les fasse venir, & qu'on se hâte.

Mais, ma tante, lui dis-je alors, vous oubliez encore une personne qui est chere à vos enfants, qui nous intéresse tous, & qui vous demande la permission de se montrer.

Je t'entends, dit-elle. Eh bien! je lui pardonne: mais je suis âgée, ma vie ne sera pas encore bien longue, qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus temps, ma tante, lui dis-je alors: vous l'avez déjà vue, vous la connoissez, Brunon vous le dira.

Moi, je la connois, reprit-elle? Brunon dit que je l'ai vue? Eh! où est-elle? A vos pieds, répondit Dursan le fils; & celle-ci à l'instant venoit de s'y jetter.

Ma tante, immobile à ce nouveau spectacle, resta quelque temps sans prononcer un mot, & puis tendant les bras à sa belle-fille: venez donc, Brunon, lui dit-elle en l'embrassant; venez, que je vous paye de vos services. Vous me disiez que que je la connoissois, vous autres; il falloit dire aussi que je l'aimois.

Brunon, que j'appellerai à présent Madame Durſan, parut ſi ſenſible à la bonté de ma tante, qu'elle en étoit comme hors d'elle-même. Elle embraſſoit ſon fils, elle nous accabloit de careſſes, Madame Dorfrainville & moi : elle alloit ſe jetter au cou de ſon mari, elle lui amenoit ſon fils, elle lui diſoit de vivre, de prendre courage : il l'embraſſoit lui-même, tout expirant qu'il étoit ; il demandoit ſa mere qui alla l'embraſſer à ſon tour, en ſoupirant de le voir ſi mal.

Il s'affoibliſſoit à tout moment cependant : il nous le dit même, & preſſa l'Eccléſiaſtique d'achever ſes fonctions ; mais comme, après tout ce qui venoit de ſe paſſer, il avoit beſoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie ſe fît.

Ma tante, qui, de ſon côté, n'avoit pu ſupporter tant de mouvements & tant d'agitations ſans en être affoiblie, nous pria de la remener dans ſa chambre.

Je me ſens épuiſée, je n'en puis plus, dit-elle à Madame Durſan ; je n'aurois pas la force d'aſſiſter à ce qu'on va faire ; aidez-moi à remonter, Brunon, (car elle ne l'appella plus autrement) & nous la conduiſîmes chez elle. Je la trouvai même

si abattue, que je lui proposai de se coucher pour se mieux reposer : elle y consentit.

Je voulus sonner pour faire venir une autre femme-de-chambre ; mais Madame Dursan la jeune m'en empêcha. Oubliez-vous que Brunon est ici, me dit-elle ; & elle se mit sur le champ à la déshabiller.

Comme vous voudrez, ma fille, lui dit ma tante, qui reçut son action de bonne grâce, & ne voulut pas s'y opposer, de peur qu'elle ne regardât son refus comme un reste d'éloignement pour elle. Après quoi, elle nous renvoya tous chez le malade, & il ne resta qu'une femme-de-chambre auprès d'elle.

Son dessein n'étoit pas de rester au lit plus de deux ou trois heures : elle devoit ensuite revenir chez son fils ; mais il étoit arrêté qu'elle ne le verroit plus.

A peine fut-elle couchée, que ses indispositions ordinaires augmenterent si fort qu'elle ne put se relever ; & à dix heures du soir son fils étoit mort.

Ma tante le comprit aux mouvements que nous nous donnions, Madame Dorfrainville & moi, qui descendions tour-à-tour ; & à l'absence de Madame Dursan & de son fils, qui n'étoient ni l'un ni l'autre remontés chez elle.

Je ne revois ni Durſan ni ſa mere, me dit-elle un quart-d'heure après que Durſan le pere eut expiré; ne me cache rien : eſt-ce que je n'ai plus de fils? Je ne lui répondis pas, mais je pleurai. Dieu eſt le maître, continua-t-elle tout de ſuite ſans verſer une larme, & avec une ſorte de tranquillité qui m'effraya, que je trouvai funeſte, & qui ne pouvoit venir que d'un excès de conſternation & de douleur.

Je ne me trompois pas. Ma tante fut plus mal de jour en jour, rien ne put la tirer de la mélancolie dans laquelle elle tomba : la fievre la prit & ne la quitta plus.

Je ne vous dis rien de l'affliction de Madame Durſan & de ſon fils; la premiere me fit pitié, tant je la trouvai accablée. Le teſtament qui déshéritoit ſon mari n'étoit pas encore révoqué; peut-être appréhendoit-elle que ma tante ne mourût ſans en faire un autre, & ce n'auroit pas été ma faute : je l'en avois déjà preſſée pluſieurs fois, & elle me renvoyoit toujours au lendemain.

Madame Dorfrainville, qui lui en avoit parlé auſſi, paſſa trois ou quatre jours avec nous; le matin du jour de ſon départ nous inſiſtâmes encore l'une & l'autre ſur le teſtament.

Ma nièce, me dit alors ma tante, allez prendre

une petite clef à tel endroit, ouvrez cette armoire & apportez-moi un paquet cacheté que vous verrez à l'entrée. Je fis ce qu'elle me disoit; & dès qu'elle eut le paquet:

Qu'on ait la bonté de me laisser seule un demi-heure, nous dit-elle; & nous nous retirâmes.

Tout ceci s'étoit passé entre nous trois: Madame Dursan & son fils n'y avoient point été présents; mais ma tante les envoya chercher, quand elle nous eut fait rappeller Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire; elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Dursan, le testament que j'avois fait en faveur de ma nièce; mon dessein, depuis le retour de mon fils, a été de le supprimer: mais il y a trois ou quatre jours qu'elle m'en sollicite à chaque instant; & je vous le remets, afin que vous y voyiez vous-même que je lui laissois tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna. Prenant ensuite un second papier cacheté, qu'elle présenta à Madame Dorfrainville: voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont je prie Madame de vouloir

bien se charger; &, quoique je ne doute pas que vous ne satisfassiez de bonne grâce aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle en adressant la parole à Madame Dursan, j'ai cru devoir encore vous les recommander, & vous dire qu'elles me sont cheres, qu'elles partent de mon cœur; qu'en un mot j'y prends l'intérêt le plus tendre, & que vous ne sçauriez ni mieux prouver votre reconnoissance à mon égard, ni mieux honorer ma mémoire, qu'en exécutant fidèlement ce que j'exige de vous dans cet écrit, que je confie à Madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces sentiments avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma nièce.

Elle s'arrêta-là, & demanda à se reposer; Madame Dorfrainville l'embrassa, partit à onze heures, & six jours après ma tante n'étoit plus.

Vous concevez aisément quelle fut ma douleur. Madame Dursan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir : mais je ne fus guères sensible à tout ce qu'elle me disoit; &, quoiqu'elle fût affligée elle-même, je crus qu'elle ne l'étoit pas

assez : ses larmes n'étoient pas ameres ; il y entroit, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer : & voilà pourquoi elle ne me consoloit pas malgré tous ses efforts.

Son fils y réussissoit mieux : il avoit, à mon avis, une tristesse plus vraie ; il regrettoit du moins son pere de tout son cœur, & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnoissance, sans songer, comme sa mere, à l'abondance où il alloit vivre.

Et puis je le voyois sincerement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque ; & peut-être à cause de cela jugeois-je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, Madame Dorfrainville vint deux jours après au Château avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissoit son petit-fils dans tous les droits que son pere avoit perdus par son mariage : mais elle ne le rétablissoit en entier qu'à condition qu'il m'épouseroit ; & qu'au cas qu'il en épousât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il seroit obligé de me

donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit, de quelque nature qu'ils fussent.

Qu'au surplus l'affaire de notre mariage se décideroit dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet seroit ouvert; & qu'en attendant, il me feroit du même jour une pension de mille écus, dont je jouirois jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'entrerois en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils pendant qu'on lisoit cet article; je ne veux rien qu'avec ma Cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embarras & de plaisir sans rien répondre: mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit, si je ne l'épousois pas, ne me tentoit gueres.

Attendez donc qu'on acheve, mon fils, lui dit Madame Dursan d'un air assez brusque, que Madame Dorfrainville remarqua comme moi. J'aurois été honteux de me taire, reprit le jeune homme plus doucement; & l'on continua de lire.

L'air brusque que Madame Dursan avoit eu avec son fils, venoit apparemment de ce qu'elle sçavoit mon peu de fortune; & malgré le tiers,

du bien de ma tante que je devois emporter, ſi Durſan ne m'épouſoit pas, elle le voyoit non-ſeulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aſpirer aux partis les plus diſtingués par la naiſſance.

Quoi qu'il en ſoit, elle ne put s'empêcher, quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raiſon de regretter une tante qui m'avoit ſi bien traitée. Qu'appellez-vous bien traitée ? Sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiſelle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame, qui fut ſcandaliſée de ſa façon de penſer ? & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien ſans elle, ſans ſon déſintéreſſement & ſa généreuſe induſtrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien : votre fils, en l'épouſant, Madame, épouſera l'héritiere de tout le bien qu'il a. Voilà ce qu'il en penſe lui-même ; & vous ne ſçauriez penſer autrement, ſans une ingratitude dont je ne vous crois pas coupable.

A l'égard de leur mariage, répartit Madame Durſan en ſouriant, mon fils eſt encore ſi jeune qu'il ſera temps d'y ſonger dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage,

& qui se sépara d'elle avec une froideur dont Madame Dursan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme, que nous avions mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question. Je sçus qu'elle fesoit consulter d'habiles gens, pour sçavoir si on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante; & ce fut encore Madame Dorfrainville qu'on instruisit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Dursan, qui la sçavoit & qui n'osoit me la dire, étoit au désespoir; ce n'étoit pas de lui que j'avois à me plaindre alors, il m'aimoit au-delà de toute expression: je ne lui dissimulois pas que je l'aimois aussi; & plus Madame Dursan en usoit mal avec moi, plus son fils, que je croyois si différent d'elle, me devenoit cher: mon cœur le récompensoit par-là de ce qu'il ne ressembloit pas à sa mere.

Mais cette mere, toute ingrate qu'elle étoit, avoit un ascendant prodigieux sur lui; il n'osoit lui parler avec autant de force qu'il l'auroit dû: il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à lui dire: vous me chagrinez; & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

Les mauvaises intentions de cette mere ne se terminerent pas à me disputer, s'il étoit possible, le tiers du bien qui m'appartenoit : elle résolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'espérance que son fils, en cessant de me voir, cesseroit aussi de m'aimer avec tant de tendresse, & ne seroit plus si difficile à amener à ce qu'elle vouloit ; & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une espece de rupture, ou du moins une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle ; & ce fut à moi qu'elle s'en prit. Mademoiselle, me dit-elle, Madame Dorfrainville est toujours votre amie & n'est plus la mienne ; comment cela se peut-il ? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je : vous sçavez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous, reprit-elle en souriant d'un air ironique ; vous plaisantez, & elle auroit entendu raison si vous l'aviez voulu. Le mariage dont il s'agit n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je : mais elle n'a pas cru que ce fût vous qui dussiez le différer, si j'y consentois.

Quoi ! Mademoiſelle, vous me querellez auſſi ? Déjà des reproches du ſervice que vous nous avez rendu ? Cette humeur-là m'allarme pour mon fils, reprit-elle en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de juſtice, lui criai-je pendant qu'elle s'éloigna ; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes preſque plus, & j'en eſſuyai tous les jours tant de dégoût qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la déſolation du fils, que je laiſſai malade de douleur, brouillé avec ſa mere, & que je ne pus ni voir, ni informer du jour de ma ſortie, par tout ce que m'allégua ſa mere, qui feignoit ne pouvoir comprendre pourquoi je me retirois ; & qui me dit que ſon fils, avec la fièvre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux auſſi étonnants que les miens.

Tant de fourberie me rebuta de lui répondre là-deſſus ; mais, pour lui témoigner le peu de cas que je feſois de ſon caractere : j'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant ; il eſt juſte de vous en tenir compte.

C'eſt bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la penſion qu'on vous a laiſſée, & je vais m'en

acquitter

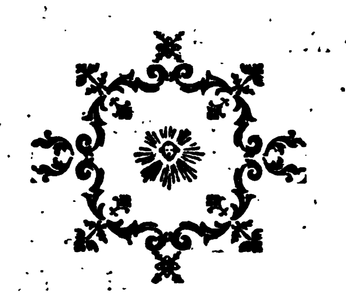
acquitter tout-à-l'heure, dit-elle en souriant du compliment que je lui fesois, & dont ma retraite la consoloit. Non, lui dis-je avec fierté : gardez votre argent, Madame; je n'en ai pas besoin à présent : & aussi-tôt je montai dans une chaise, que Madame Dorfrainville, chez qui j'allois, m'avoit envoyée.

Je passe la colere de cette Dame au récit que je lui fis de tous les désagrémens que j'avois eus au Château. J'avois écrit deux fois à ma mere depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponse, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles; & cela me chagrinoit.

Où pouvoit me jetter une situation comme la mienne? Car, enfin, je ne me voyois rien d'assuré; & si Madame Dursan, qui avoit tenté d'attaquer le dernier testament de ma tante, parvenoit à le faire casser, que devenois-je? Il n'étoit pas question d'abuser de la retraite que Madame Dorfrainville venoit de me donner; il ne me restoit donc que ma mere à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris : je crus devoir profiter de sa compagnie, & partir avec elle; ce que

je fis en effet quinze jours ou trois ſemaines après ma ſortie de chez Madame Durſan, qui m'avoit envoyé ce qui m'étoit dû de ma penſion, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pus que laiſſer une lettre, que Madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

Fin de la dixieme Partie.





ONZIEME PARTIE.

IL me semble vous entendre d'ici, Madame; quoi! vous écriez-vous, encore une Partie! Quoi! trois tout de suite! Eh! par quelle raison vous plait-il d'écrire si diligemment l'histoire d'autrui, pendant que vous avez été si lente à continuer la vôtre? Ne seroit-ce pas que la Religieuse auroit elle-même écrit la sienne, qu'elle vous auroit laissé son manuscrit, & que vous le copiez?

Non, Madame, non, je ne copie rien; je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé: ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne; & ma diligence vient de ce que je me corrige, voilà tout le mystere: vous ne m'en croirez pas, mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Poursuivons.

Nous nous retrouvâmes sur le soir dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrege le reste de mon histoire? non que je n'aie le temps de la finir cette fois-ci; mais j'ai quelque confusion de vous parler si long-temps de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sçachiez.

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien, je vous en conjure; depuis que je vous écoute, je ne suis plus, ce me semble, si étonnée des évènements de ma vie : je n'ai plus une opinion si triste de mon sort. S'il est fâcheux d'avoir, comme moi, perdu sa mere, il ne l'est gueres moins d'avoir, comme vous, été abandonnée de la sienne : nous avons toutes deux été différemment à plaindre; vous avez eu vos ressources, & moi les miennes. A la vérité, je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle; achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit résolu, & je partis quelques jours après avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma pension; & cette somme, que Madame de Verniere avoit bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance,

avoit été donnée de fort bonne grâce ; Madame Durſan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne ſerons pas long-temps ſans vous ſuivre, me dit-elle la veille de mon départ : mais ſi par quelque accident imprévu vous avez beſoin de plus d'argent avant que nous ſoyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiſelle ; & je vous en enverrai ſur-le-champ.

Ce diſcours fut ſuivi de beaucoup de proteſtations d'amitié qui n'avoient qu'un défaut, c'eſt qu'elles étoient trop polies ; je les aurois cru vraies, ſi elles avoient été plus ſimples ; le bon cœur ne fait point de compliments.

Quoi qu'il en ſoit ; je partis, toujours incertaine du fond de ſes ſentiments, & par-là toujours inquiète du parti qu'elle prendroit : mais en revanche bien convaincue de la tendreſſe du fils.

Je ne vous en dirai que cela ; je n'ai que trop ſouffert du reſſouvenir de ce qu'il me dit alors, auſſi-bien que dans d'autres temps ; il a fallu les oublier ces expreſſions, ces tranſports, ces regards, cette phyſionomie ſi touchante qu'il avoit avec moi, & que je vois encore : il a fallu n'y plus ſonger ; & malgré l'état que j'ai embraſſé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour en perdre la mémoire.

C'étoit dans un carrosse de voiture que nous voyagions ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieues de Paris, quand, dans un endroit où l'on s'arrêta quelque temps le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit une place pour elle dans la voiture.

Elle étoit suivie d'une Paysanne qui portoit une cassette, & qui tenoit un sac-de-nuit sous son bras. Oui, lui dit le cocher, il y a encore une place de vuide à la portiere.

Eh bien! je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya sur le champ, & qui monta tout de suite en carrosse, après nous avoir tous salués d'un air qui avoit de la dignité, quoique très-honnête, & qui ne sentoit point la politesse de campagne. Tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiastique qui alloit plaider à Paris. Ma compagne & moi, nous remplissions le fond du devant; celui du derriere étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa femme. Dans l'autre portiere, étoient un Officier, & la femme-de-chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un laquais qui suivoit le carrosse à cheval.

Cette inconnue que nous prîmes en chemin, étoit grande, bien faite; je lui aurois donné près de cinquante ans, cependant elle ne les avoit pas: on eût dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'embonpoint, on lui voyoit les plus beaux traits du monde, avec un tour de visage admirable, & je ne sçais quoi de fin, qui fesoit penser qu'elle étoit une femme de distinction. Toute sa figure avoit un air d'importance naturelle qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumé aux attentions, & même aux respects de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avions-nous fait une lieue depuis la Buvette, que le mouvement de la voiture incommoda notre nouvelle venue.

Je la vis pâlir, ce qui fut bientôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter: mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas; & comme j'étois la plus jeune de toutes les personnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, & l'en pressai d'une maniere aussi sincere qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes instan-

ces, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & mêla même quelque chose de si flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressements en redoublerent; mais il n'y eut pas moyen de la persuader, & en effet son indisposition se passa.

Comme elle étoit placée auprès de moi, nous avions de temps en temps de petites conversations ensemble.

La Dame que j'ai appellée ma compagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me parloit; & là-dessus notre inconnue crut qu'elle étoit ma mere.

Non, lui dis-je; c'est une amie de ma famille qui a la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux; elle pour recueillir une succession, & moi pour joindre ma mere qu'il y a long-temps que je n'ai vue.

Je voudrois bien être cette mere-là, me dit-elle d'un air doux & caressant, sans me faire de question sur le pays d'où je venois, & sans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner; il faisoit un fort beau jour, & il y avoit dans l'Hôtellerie un jardin qui me parut assez joli. Je fus curieuse de le voir, & j'y entrai. Je

m'y promenai même quelques instants pour me délasser d'avoir été assise toute la matinée.

Madame Darcire (c'est le nom de ma compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnoit notre dîner; l'autre voyageur incommodé & sa femme étoient déjà montés dans la chambre où l'on devoit nous servir, & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à Madame Darcire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venue qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit dessein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois, que cette Dame eut envie de voir aussi. L'Ecclésiastique & l'Officier la suivirent, & il y avoit déjà une bonne demi-heure que nous nous y amusions, quand le laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit servir; nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montés.

J'ignorois que notre inconnue se fût séparée, on n'en avoit rien dit devant moi; de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans un cabinet à rez-de-chaussée, dont les fenêtres étoient ouvertes,

& on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis-je, à l'Officier ! eſt-ce dans ce cabinet que nous dînons ? nous n'y ferons gueres à notre aiſe. Auſſi n'eſt-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'eſt en haut ; mais cette Dame a voulu dîner toute ſeule.

Il n'y a point d'apparence qu'elle eût pris ce parti-là, ſi on l'avoit priée d'être des nôtres, repris-je ; peut-être s'attendoit elle là-deſſus à une politeſſe que perſonne de nous ne lui a faite, & je ſuis d'avis d'aller ſur-le-champ réparer cette faute.

Je laiſſai en effet monter les autres, & me hâtai d'entrer dans ce cabinet. Elle prenoit ſa ſerviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté ; c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie ſur une aſſiette.

J'avoue qu'un repas ſi frugal m'étonna, elle rougit elle-même que j'en fuſſe témoin ; mais lui cachant ma ſurpriſe :

Eh quoi ! Madame, lui dis-je, vous nous quittez, nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous ? Nous ne ſouffrirons pas cette ſéparation-là, s'il vous plaît ; heureuſement que j'arrive à propos : vous n'avez point encore mangé, & je vous enleve de la part de toute la compagnie ; on

ne ſe mettra point à table que nous ne ſoyez venue.

Elle s'étoit bruſquement levée, comme pour m'écarter de la table, & de la vue de ſon dîner. Je me conformai à ſon intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiſelle, me répondit-elle en m'embraſſant; ne prenez pas garde à moi, je vous prie: j'ai été long-temps malade, je ſuis encore convaleſcente, il faut que j'obſerve un régime qui m'eſt néceſſaire, & que j'obſerverois mal en compagnie: voilà mes raiſons, voyez ſi vous voulez que je m'expoſe, je ſuis bien ſûre que non, & vous ſeriez la premiere à m'en empêcher. Je crus de bonne-foi ce qu'elle me diſoit, & je n'en inſiſtai pas moins.

Je ne me rends point, lui dis-je, je ne veux point vous laiſſer ſeule: venez, Madame, & fiez vous à moi, je veillerai ſur vous avec la derniere rigueur, je vous garderai à vue: on n'a pas encore ſervi: il n'y a qu'à dire en paſſant qu'on joigne votre dîner au nôtre; & je la prenois ſous le bras pour l'emmener en lui parlant ainſi; de ſorte que je l'entraînois déjà ſans qu'elle ſçût que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mon Dieu! Mademoiſelle, me dit-elle en s'ar-

rêtant d'un air triste, & même douloureux : que votre empressement me fait de plaisir & de peine ! faut-il vous parler confidemment ? Je viens d'une petite maison de campagne, que j'ai ici près ; j'y avois apporté un certain argent pour y passer environ un mois : je sortois de maladie, la fièvre m'y a reprise, je m'y suis laissé gagner par le temps ; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour retourner à Paris où je serai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis-là, au reste, n'est fait que pour vous, Mademoiselle : vous le sentez bien ; & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle affectât d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accident sans conséquence ; ce qu'elle me disoit là me toucha cependant, & je crus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours : il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh ! Madame, m'écriai-je avec une franchise vive & badine, & en lui mettant ma bourse dans la main, que j'aie l'honneur de vous être bonne à quelque chose ; servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir,

& ne nous puniſſez point du peu de précaution que vous avez priſe.

Je déliois les cordons de la bourſe en lui parlant ainſi : prenez ce qu'il faut, ajoutai-je ; ſi vous n'en avez pas beſoin, vous me le rendrez en arrivant : ſinon, vous me le renverrez le lendemain.

Elle jetta comme un ſoupir alors, & laiſſa même, ſans doute malgré elle, échapper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle enſuite avec un embarras qu'elle combattoit, vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous : mais je puis me paſſer de ce que vous m'offrez de ſi bonne grâce, ſouffrez que je vous remercie : il n'y a perſonne de quelque conſidération dans ces campagnes-ci qui ne me connoiſſe, & chez qui je ne puiſſe envoyer ſi je voulois ; mais ce n'eſt pas la peine, je ſerai demain chez moi.

S'il vous eſt indifférent de reſter ſeule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'auroit pas été d'être quelques heures de plus avec vous ; c'étoit une grâce que je vous demandois, & qu'à la vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritez pas ! me répartit-elle en joignant les mains : eh ! comment feroit-on pour

pos de ne descendre qu'à un petit Village qui n'étoit plus qu'à un demi-quart de lieue, & où notre cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.

Pendant qu'on y travailla à retirer nos paquets, mon inconnue me prit à quartier dans une petite cour, & voulut, en m'embrassant, me rendre les deux louis d'or que je l'avois forcée de prendre.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez-les jusques chez vous; que je les reprenne aujourd'hui ou demain, n'est-ce pas la même chose? Avez-vous intention de ne me pas revoir? & me quittez-vous pour toujours?

J'en serois bien fâchée, me répondit-elle; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'est comme si j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je en me reculant, je me méfie de vous; & je vous laisse cet argent précisément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Elle se mit à rire, & s'avança vers moi; mais je m'éloignai encore. Ce que vous faites-là est inutile, lui criai-je: donnez-moi mes sûretés; où logez-vous?

Je ne vous en aurois pas moins instruite de l'endroit

droit où je vais, me répartit-elle; mon nom est Darneuil (ce n'étoit-là que le nom d'une petite Terre, & elle me cachoit le véritable), & vous aurez de mes nouvelles chez M. le Marquis de Viry, rue Saint-Louis au Marais: (c'étoit un de ses amis;) dites moi à présent à votre tour, ajouta-t-elle, où je vous trouverai?

Je ne sçais point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je: mais demain j'enverrai quelqu'un qui vous le dira, si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors Madame Darcire qui m'appelloit, & je me hâtai de sortir de la petite cour pour la joindre; mon inconnue me suivit, elle dit adieu à Madame Darcire; je l'embrassai tendrement, & nous partîmes.

En une heure de temps nous arrivâmes à la maison que cet homme d'affaires, dont j'ai parlé, nous avoit retenue.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée, j'aurois volontiers été chercher ma mere, si Madame Darcire, qui se sentoit trop fatiguée pour m'accompagner, & dont je ne pouvois prendre que la femme-de-chambre, ne m'avoit engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit

qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions, à celui où je devois aller trouver cette mere, qu'il me tardoit avec tant de raiſon de voir & de connoître.

Auſſi Madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après: elle eut la bonté de préférer mes affaires à toutes les ſiennes; & à onze heures du matin nous étions déjà en carroſſe pour nous rendre dans la rue Saint-Honoré, vis-à-vis les Capucins; conformément à l'adreſſe que j'avois gardé de ma mere, & à laquelle je lui avois écrit mes dernieres lettres, qui étoient reſtées ſans réponſe.

Notre carroſſe arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là nous demandâmes la maiſon de Madame la Marquiſe de.... (c'étoit le nom de ſon mari). Elle n'eſt plus ici, nous répondit un Suiſſe ou un Portier, je ne ſçais plus lequel des deux. Elle y logeoit il y a environ deux ans; mais depuis que M. le Marquis eſt mort, ſon fils a vendu la maiſon à mon maître qui l'occupe à préſent.

M. le Marquis eſt mort! m'écriai-je toute troublée, & même ſaiſie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir; car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-pere qui m'étoit

inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation, & sans lequel au contraire ma mere ne m'auroit pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait ?

Cependant en apprenant qu'il ne vivoit plus, & qu'il avoit un fils marié, je craignis pour ma mere, qui m'avoit laissé ignorer tous ces évènements : le silence qu'elle avoit gardé là-dessus m'allarma, j'apperçus confusément des choses tristes, & pour elle & pour moi ; en un mot, cette nouvelle me frappa, comme si elle avoit entraîné mille autres accidents fâcheux que je redoutois, sans sçavoir pourquoi.

Eh ! depuis quand est-il donc mort, répondis-je d'une voix altérée ? Eh ! mais c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois, je pense, reprit cet homme, & six ou sept semaines après avoir marié M. le Marquis son fils, qui vient ici quelquefois, & qui demeure à présent à la Place-Royale.

Et la Marquise sa mere, lui dis-je encore, loge-t-elle avec lui ? Je ne crois pas, me répondit-il : il me semble avoir entendu dire que non ; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle est : apparemment qu'on vous en informera.

Eh bien ! me dit alors Madame Darcire, il n'y

a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place-Royale après-dîner, d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je d'un air inquiet & agité; & nous revînmes à la maison.

Vous voilà bien rêveuse, me dit en chemin Madame Darcire; à quoi pensez-vous donc? Est-ce la mort de votre beau-pere qui vous afflige?

Non, lui dis-je; je ne pourrois en être touchée que pour ma mere, que cet accident intéresse peut-être de plus d'une façon : mais ce qui m'occupe à présent, c'est le chagrin de ne la point voir, & de n'être pas sûre que je la trouverai chez son fils, puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'est pas là un grand inconvénient, me dit-elle; si elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes, nous rentrâmes ensuite au logis; trois quarts-d'heure après le dîner nous remontâmes en carrosse avec son homme-d'affaires qui venoit d'arriver, & nous prîmes le chemin de la Place-Royale, où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener, d'abord dans l'intention de m'y laisser, si nous

y trouvions ma mere, d'aller de-là à ſes propres affaires, & de revenir me reprendre ſur le ſoir, s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-deſſus, & mes inquiétudes ne devoient pas finir ſi-tôt. Ni mon frere, ni ma belle-ſœur, c'eſt-à-dire, ni M. le Marquis, ni ſa femme n'étoient chez eux. Nous ſçûmes de leur Suiſſe que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieues de Paris. Quant à ſa mere, elle ne logeoit point avec eux, & on ignoroit ſa demeure ; tout ce qu'on pouvoit m'en dire, c'eſt que ce jour-là même elle étoit venue à onze heures du matin pour voir ſon fils dont elle ne ſçavoit pas l'abſence, qu'elle avoit paru fort ſurpriſe & fort affligée de le trouver parti; qu'elle arrivoit elle-même de campagne, à ce qu'elle avoit dit, & qu'elle s'étoit retirée ſans laiſſer ſon adreſſe.

A ce récit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, & je ne pus m'empêcher de ſoupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis, répondis-je à cet homme? Oui, Mademoiſelle, me répartit-il ; c'eſt ce qui m'en a ſemblé. Eh! comment eſt-elle venue ici? ajoutai-je par je ne ſçais quel eſprit de méfiance

ſur ſa ſituation, & comme cherchant à tirer des conjectures ſur ce qu'on alloit me répondre ; étoit-elle dans ſon équipage, ou dans celui d'un de ſes amis ?

Oh ! d'équipage, me répondit-il ! vraiment, Mademoiſelle, elle n'en a point : elle étoit toute ſeule, & même aſſez fatiguée ; car elle s'eſt repoſée ici près d'un quart-d'heure.

Toute ſeule, & ſans voiture, m'écriai-je ! la mere de M. le Marquis ? voilà qui eſt bien horrible ! Ce n'eſt pas ma faute, & je ne ſçaurois dire autrement, me répartit-il ; au ſurplus, je ne me mêle point de ces choſes-là, & je réponds ſeulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je en inſiſtant, ne m'indiquerez-vous point dans ce quartier-ci quelque perſonne qui la connoiſſe, chez qui elle aille, & de qui je puiſſe apprendre où elle loge ?

Non, reprit-il ; elle vient ſi rarement à l'Hôtel, à des heures où il y a ſi peu de monde, & elle y demeure ſi peu de temps, que je ne me ſouviens pas de l'avoir vu parler à d'autres perſonnes qu'à M. le Marquis ſon fils ; & c'eſt toujours le matin, encore quelquefois n'eſt-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois-là ? Que ferai-je donc,

& quelle eſt ma reſſource, dis-je d'un air conſterné à Madame Darcire, qui commençoit auſſi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela? Il n'eſt pas poſſible, en nous informant avec ſoin, que nous ne découvrions bientôt où elle eſt, me dit-elle; il ne faut pas vous inquiéter, ceci n'eſt qu'un effet du hafard & des circonſtances dans leſquelles vous arrivez. Je ne lui répondis que par un ſoupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aiſé dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je devois ſçavoir des nouvelles chez le Marquis de Viry, rue Saint-Louis, à ce qu'elle m'avoit dit; mais dans ce moment-là je ne penſai point à elle : je n'étois occupée que de ma mere, que de mes triſtes ſoupçons ſur ſon état, & que de l'impoſſibilité où je me voyois de l'embraſſer.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle put pour raſſurer mon eſprit, & pour diſſiper mes allarmes. Mais cette mere, qui étoit venue à pied chez ſon fils, que ſa laſſitude avoit obligée de ſe repoſer; cette mere qui feſoit ſi peu de figure, qui étoit ſi enterrée que les gens mêmes de ſon fils ne ſça-

voient pas sa demeure, me revenoit toujours dans la pensée.

De la Place-Royale, nous allâmes chez le Procureur de Madame Darcire : de-là, dans une maison où l'on avoit mis le scellé, & qui avoit appartenu à la personne dont elle étoit héritiere ; elle y demeura près d'une heure & demie, & puis nous rentrâmes au logis, avec ce Procureur à qui elle devoit donner quelques papiers, dont il avoit besoin pour elle.

Cet homme, pendant que nous étions dans le carrosse, parla de quelqu'un qui demeuroit au Marais, & qu'il devoit voir le lendemain, au sujet de la succession de Madame Darcire. Comme c'étoit-là le quartier du Marquis, & celui où j'avois espéré de trouver ma mere, je lui demandai s'il ne la connoissoit pas, sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Oui, me dit-il; je l'ai vue deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avoit en ce temps-là chargé de quelque affaire : mais depuis qu'il est mort, je ne sçais plus ce qu'elle est devenue; j'ai seulement ouï dire qu'elle n'étoit pas fort heureuse.

Eh! quel est donc son état, lui répondis-je

avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher ? Son fils est si riche & si grand Seigneur, ajoutai-je ! Il est vrai, reprit-il ; & il a épousé la fille de M. le Duc de.... mais je crois la Marquise brouillée avec lui & avec sa belle-fille; cette Marquise n'étoit, dit-on, que la veuve d'un très-mince & très-pauvre Gentilhomme de province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épousa assez étourdîment, tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, & que le fils qu'il a eu d'elle s'est marié avec la fille du Duc de.... il se peut bien faire que cette fille du Duc, je veux dire, que Madame la Marquise la jeune ne voie pas de trop bon œil une belle-mere comme la vieille Marquise, & ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits houbereaux de sa famille, & de celle de son premier mari, dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vue, & qu'apparemment on n'est pas curieux de voir; voilà à-peu-près ce que je puis recueillir de tous les propos que j'ai entendus à ce sujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainsi ; je n'avois pu les retenir à cet

étrange discours, & n'étois pas même en état d'y rien répondre.

Madame Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçue que je pleurois.

Qu'appelle-t-on des houbereaux, Monsieur, lui dit-elle, quand il eut fini? Il faut que Madame la Marquise la jeune, toute fille de Duc qu'elle est, soit bien mal informée, si elle rougit des alliances dont vous parlez; je lui apprendrois moi, qui suis du pays de cette belle-mere qu'elle méprise, je lui apprendrois que la Marquise, qui s'appelle de Tresle en son nom, est d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de notre Province; que celle de M. de Tervire, son premier mari, ne le cede à pas une que je connoisse; qu'il n'y en avoit point anciennement de plus considérable par l'étendue de ses Terres; & que, toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire auroit encore laissé à sa veuve plus de dix-huit ou vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à son cadet; & qu'enfin il n'y a ni Gentilhomme, ni Mar-

quis, ni Duc en France, qui ne pût avec honneur épouser Mademoiselle de Tervire, qui est cette fille qu'on n'a jamais vue à Paris, que Madame la Marquise laissa effectivement à ses parents quand elle quitta la province, & sur qui aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit & du caractere.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux mouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avoit demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame, dit-il un peu confus à Madame Darcire, quoique je n'aie rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence; ne seroit-ce pas Mademoiselle de Tervire elle-même que je vois?

Il auroit été difficile de le lui dissimuler; ma contenance ne le permettoit pas, & ne me laissoit pas deux partis à prendre: aussi Madame Darcire n'hésita-t-elle point. Oui, Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez pas, c'est elle: voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir, que sans doute on s'imagine être une espece de Paysanne, & à qui on seroit peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdît, de quelque maniere qu'on soit faite,

répondit-il en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit. Notre carrosse arrêtoit en ce moment, nous étions arrivés, & je ne lui répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien, que, dès qu'il fut sorti, je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit défendu ma famille & vengé les miens des mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit, ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mere; & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne sçavoir où l'aller chercher.

Il est vrai qu'à proprement parler, je ne la connoissois pas; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante aventure que celle de retrouver une mere qui vous est inconnue! le seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux!

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même; car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses

peines: mon amour-propre étoit de moitié avec le ſien dans tous les affronts que je ſuppoſois qu'elle eſſuyoit : & j'aurois eu, ce me ſemble, un plaiſir extrême à lui montrer combien j'y étois ſenſible.

Il ſe peut bien que mon empreſſement n'eût pas été ſi vif, ſi je l'avois ſçu plus heureuſe, & c'eſt que je ne me ſerois pas flattée non plus d'être ſi bien reçue : mais j'arrivois dans des circonſtances qui me répondoient de ſon cœur, j'étois comme ſûre de la trouver meilleure mere, & je comptois ſur ſa tendreſſe à cauſe de ſon malheur.

Malgré toutes les informations que nous fîmes, Madame Darcire & moi, nous avions déjà paſſé dix ou douze jours à Paris ſans avoir pu découvrir où elle étoit, & j'en mourois d'impatience & de chagrin. Par-tout où nous allions nous parlions d'elle; bien des gens la connoiſſoient, tout le monde ſçavoit quelque choſe de ce qui lui étoit arrivé, les uns plus, les autres moins; mais comme je ne déguiſois point que j'étois ſa fille, que je me produiſois ſous ce nom-là, je m'apercevois bien qu'on me ménageoit, qu'on ne me diſoit pas tout ce qu'on ſçavoit; & le peu que j'en apprenois ſignifioit toujours qu'elle n'étoit pas à ſon aiſe.

Excédée enfin de l'inutilité de mes efforts pour

la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours, Madame Darcire & moi, à la Place Royale, dans l'espérance que ma mere y seroit revenue elle-même, qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venues l'y demander, & qu'en conséquence elle auroit bien pu laisser son adresse, afin qu'on la leur donnât, si elles revenoient la chercher.

Autre peine inutile, ma mere n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la premiere fois que le Marquis ne seroit de retour que dans trois semaines ou un mois, & sans doute elle attendoit que ce temps-là fût passé pour se remontrer. Ce fut du moins ce qu'en pensa Madame Darcire, qui me le persuada aussi.

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'avisai de songer que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil, de cette Dame de la voiture, dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous sçavez, je m'étois liée d'une amitié assez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

Je proposai donc à Madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de la rue S. Louis: elle y consentit; & la premiere maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Mar-

quis de Viry, étoit attenant la sienne. C'est la porte d'après, nous dit-on; & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ.

Personne ne venoit, on redoubla; &, après un intervalle de temps assez considérable, parut un vieux domestique à longs cheveux blancs, qui, sans attendre qu'on lui fît de question, nous dit d'abord que M. de Viry étoit à Versailles avec Madame.

Ce n'est pas lui à qui nous en voulons, lui répondis-je; c'est à Madame Darneuil. Ha! Madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il: mais n'êtes-vous pas des Dames nouvellement arrivées de Province? Depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous. Eh bien! ayez la bonté d'attendre un instant, répartit-il: je vais vous faire parler à une des femmes de Madame, qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme, qui descendit, & qui vint nous parler à la portiere de notre carrosse. Pourvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est Madame Darneuil? nous avons cru la trouver ici.

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle; mais n'est-ce pas avec vous, Mademoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés,

& qui lui prêtâtes de l'argent, ajouta-t-elle en m'adressant la parole? Oui, c'est moi-même qui la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle? Dans le Fauxbourg S. Germain, me dit cette femme (& c'étoit précisément notre quartier:) j'ai même été avant-hier chez elle; mais je ne me souviens plus du nom de sa rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'informer où vous logez, si on venoit de votre part, & de remettre en même temps ces deux louis d'or que voici.

Je les pris: tâchez, lui dis-je, de la voir demain; retenez bien, je vous prie, où elle demeure, & vous me le ferez sçavoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde étoit aux fenêtres; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur, ou quelque accident considérable; & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions, arriva notre hôtesse, grosse bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortoit du milieu de cette foule, de l'air d'une femme qui avoit

avoit eu part à l'aventure. Elle gesticuloit beaucoup, elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit, & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé, qui avoit un tablier autour de lui, & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, Madame, lui dîmes-nous dès qu'elle se fut approchée? Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, Mesdames : il faut auparavant que je finisse avec cet homme-ci, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi-quart-d'heure après, elle revint nous trouver : je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle ; celui que vous avez vu avec moi tout-à-l'heure est le maître d'une auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est venue se loger une femme passablement bien mise, qui même, par ses discours & par ses manieres, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute émue.

Imaginez-vous, Mesdames, que la fièvre l'a prise deux jours après être entrée chez cet homme qui ne la connoît point, qui lui a loué une de ses chambres, & lui a fait crédit jusqu'ici sans lui

demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eût promis de lui en donner. Vous jugez bien que, dans sa fièvre, il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, & il ne lui en a refusé aucun; il a toujours tout avancé : mais cet homme n'est pas riche, elle se porte mieux aujourd'hui, & un Chirurgien qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu de Médecin, un Apothicaire qui lui a fourni des remedes, demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle, elle n'a pu les satisfaire; &, sur le champ, ils se sont adressés au maître de l'auberge qui les a été chercher pour elle. Celui-ci, effrayé de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer, a non seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit de lui avancer.

Sur ces entrefaites, est arrivé un petit Marchand de Province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées, il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vuide, parce qu'elle ne lui donnoit point d'argent. Là-dessus il a pris son parti, & a été lui parler pour la prier de se pourvoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se présentoit une occasion de mettre dans

la sienne quelqu'un dont il étoit sûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courses qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup, a-t-il ajouté, & je ne vous dis point de me payer ; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretés, & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette femme qui est un peu rétablie, mais encore trop foible pour sortir & pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours ; lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le paieroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le récompenser de tous ses soins, & que, dans une semaine au plus tard, elle l'enverroit porter un billet chez une personne de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent ; qu'il ne s'agissoit que d'un peu de patience ; qu'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à lui laisser qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires ; qu'au surplus, s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle le lui a répété devant moi lorsque je suis arrivée ; mais il l'avoit déjà forcée de sortir de sa chambre, &

de fermer une caſſette qu'il vouloit retenir pour nantiſſement : de ſorte que la querelle alors ſe paſſoit dans une ſalle où ils étoient deſcendus, & où cet homme & ſa fille crioient à toute voix contre cette femme qui réſiſtoit à s'en-aller. Le bruit, ou plutôt le vacarme qu'ils feſoient, avoit déjà amaſſé bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette ſalle. Je revenois alors de chez une de mes amies qui demeure ici près ; & comme c'eſt de moi que cet homme tient la maiſon qu'il occupe, & qui m'appartient, je me ſuis arrêtée un moment en paſſant pour ſçavoir d'où venoit ce bruit. Cet homme m'a vue, m'a priée d'entrer, & m'a expoſé le fait : cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire ; elle pleuroit, je la voyois plus confuſe & plus conſternée que hardie ; elle ne ſe défendoit preſque que par ſa douleur ; elle ne jettoit que des ſoupirs avec un viſage plus pâle & plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée à quartier, m'a ſuppliée, ſi j'avois quelque pouvoir ſur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandoit, m'a donné ſa parole qu'il ſeroit payé ; enfin m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié. J'ai même ſenti de la conſidération pour

elle : il n'étoit question que de dix écus ; si je les perds, ils ne me ruineront pas, & Dieu m'en tiendra compte : il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allois les payer : je l'ai fait remonter dans sa chambre, où l'on a reporté sa cassette, & j'ai emmené cet homme pour lui compter son argent chez moi. Voilà, Mesdames, mot pour mot l'histoire que je vous conte toute entiere à cause de l'impression qu'elle m'a faite, & il en arrivera ce qui pourra ; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fûmes pas insensibles à ce récit, Madame Darcire & moi. Nous nous sentîmes attendries pour cette femme, qui, dans une aventure aussi douloureuse, avoit sçu moins disputer que pleurer; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre hôtesse, & nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le maître de cette auberge est appaisé, lui dîmes-nous, il attendra : mais ce n'est pas assez ; cette femme est sans argent apparemment ; elle sort de maladie, à ce que vous dites ; elle a encore une semaine à passer chez cet homme qui n'aura pas grand égard à l'état où elle est, ni aux ménagements dont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne. Ayez

la bonté, Madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici : (c'étoient neuf ou dix écus que nous lui remettions.)

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais de ce pas ; & elle partit. A son retour, elle nous dit qu'elle avoit trouvé cette femme au lit, que son aventure l'avoit extrêmement émue, & qu'elle n'étoit pas sans fièvre ; qu'à l'égard des dix écus que nous avions envoyés, ce n'avoit été qu'en rougissant qu'elle les avoit reçus ; qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prît qu'à titre d'emprunt ; que l'obligation qu'elle nous en auroit en seroit plus grande, & sa reconnoissance encore plus digne d'elle & de nous ; qu'elle devoit en effet recevoir incessamment de l'argent, & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplut point ; au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une âme ordinaire ne se seroit point avisée de cette honnête & généreuse fierté-là, & nous ne nous en sçûmes que meilleur gré de l'avoir obligée : je ne sçais pas même à quoi il tînt que nous n'allâssions la voir, tant nous étions prévenues pour elle. Ce qui est de sûr, c'est que je pensai le proposer à Madame Darcire, qui, de son côté,

m'avoua depuis, qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier je plaignis beaucoup cette inconnue dont l'infortune me fit encore songer à ma mere, que je ne croyois pas, à beaucoup près, dans des embarras comparables, ni même approchants des siens; mais que j'imaginois seulement dans une situation peu convenable à son rang, quoique supportable & peut-être douce pour une femme qui auroit été d'une condition inférieure à la sienne: je n'allois pas plus loin; &, à mon avis, c'étoit bien en imaginer assez pour la plaindre, & pour penser qu'elle souffroit.

L'impossibilité de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis son fils, qui devoit, dans l'espace de ce temps, être revenu de la campagne, & chez qui je ne doutois pas que je n'eusse des nouvelles de ma mere, qui auroit aussi attendu qu'il fût de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette inconnue, nous sortîmes entre onze heures & midi, Madame Darcire & moi, pour aller à la Messe, (c'étoit un jour de fête) & en revenant au logis, je crus

apperceyoir, à quarante ou cinquante pas de notre carroſſe, une femme que je reconnus pour cette femme-de-chambre à qui nous avions parlé chez le Marquis de Viry, rue Saint-Louis.

Vous vous ſouvenez bien que je lui avois promis de renvoyer le ſur-lendemain ſçavoir la demeure de Madame Darneuil qu'elle n'avoit pu m'apprendre la premiere fois, & j'avois exactement tenu ma parole; mais on avoit dit qu'elle étoit ſortie, & par diſtraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eût été mon deſſein: auſſi fus-je charmée de la rencontrer ſi à propos, & je la montrai auſſi-tôt à Madame Darcire qui la reconnut comme moi.

Cette femme qui nous vit de loin, parut nous remettre auſſi, & reſta ſur le pas de la porte de l'aubergiſte chez lequel nous jugeâmes qu'elle alloit entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, & auſſi-tôt elle nous ſalua. Je ſuis bien-aiſe de vous revoir, lui dis-je: je ſoupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous ſortez de chez elle; ainſi vous me direz ſa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aie dit un mot à

une Dame qui loge dans cette auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle; & je ne serai qu'un instant.

Une Dame! reprit avec quelqu'étonnement Madame Darcire, qui sçavoit du maître de l'auberge que notre inconnue étoit la seule femme qui logeât chez lui; eh! quelle est-elle donc, ajouta-t-elle tout de suite? & puis se retournant de mon côté: ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour?

C'est elle-même, répartit sur le champ la femme-de-chambre, sans me donner le temps de répondre: je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'aubergiste qui vouloit qu'elle sortît de chez lui.

Voilà ce que c'est, reprit Madame Darcire; & puisque vous sçavez qui elle est, par quel accident se trouve-t-elle exposée à de si étranges extrémités? nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit que ce doit être une femme de quelque chose.

Vous ne vous trompez pas, Madame, lui répondit-elle: elle n'est pas faite pour essuyer de pareils affronts, il s'en faut bien; aussi en est-elle

retombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir, si cela ne lui fait point de peine, dit Madame Darcire; montons-y, ma fille : (c'étoit moi à qui elle adressoit la parole.)

Vous le pouvez, Mesdames, reprit cette femme, pourvu que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, afin que je la prévienne sur votre visite, & que je sçache si vous ne la mortifierez pas; il se pourroit qu'elle vous fît prier de lui épargner cette confusion-là.

Non, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut-être curieuse, mais qui assurément l'étoit encore moins que sensible; non, nous ne risquons point de la chagriner : elle a déjà entendu parler de nous; il y a une personne qui, ces jours passés, l'alla voir de notre part, & je suis persuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant, si vous le jugez à propos; nous allons vous suivre : mais vous entrerez la premiere, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand hôtel, presque attenant son auberge, que c'est notre hôtesse qui vient la voir, & que nous la lui envoyâmes il y a quelques jours. Elle sçaura bien là-dessus qui nous sommes.

Nous descendîmes aussi-tôt de carrosse, & tout

s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit escalier à monter, & c'étoit au premier sur le derriere. La femme-de-chambre se hâta d'entrer; elle avoit en effet des raisons d'avertir l'inconnue, qu'elle ne nous disoit pas; & nous nous arrêtâmes un instant assez près de la porte de la chambre, vis-à-vis de laquelle étoit le lit de la malade; de façon que, lorsqu'elle l'ouvrit nous vîmes à notre aise cette malade qui étoit sur son séant; qui nous vit à son tour, malgré l'obscurité du passage où nous étions arrêtées; que nous reconnûmes enfin, & qui acheva de nous confirmer qu'elle étoit la personne que nous imaginions, par le mouvement de surprise qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes elle & nous tout le temps de nous examiner, c'est que cette porte qui avoit été un peu trop poussée, étoit restée ouverte.

Eh, mon Dieu! ma fille, me dit tout bas Madame Darcire, n'est-ce pas là Madame Darneuil? Et pendant qu'elle me parloit ainsi, je vis la malade qui joignit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, & en jettant sur moi des regards languissants & mortifiés, quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage ; & , pour lui ôter sa confusion à force de caresses, je courus toute émue l'embrasser d'un air si vif & si empressé qu'elle fondit en pleurs dans mes bras, sans pouvoir prononcer un mot dans l'attendrissement où elle étoit.

Enfin, quand ses premiers mouvements, mêlés sans doute pour elle d'autant d'humiliation que de confiance, furent passés, je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle ; & jamais rien ne m'a tant coûté que cela, c'est ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus. Vous n'y songez pas, lui dis-je en lui prenant une main, pendant qu'elle donnoit l'autre à Madame Darcire : vous n'y songez pas, vous ne nous avez donc cru ni sensibles, ni raisonnables ? Eh ! Madame, à qui n'arrive-t-il pas des chagrins dans la vie ? Pensez-vous que nous nous soyons trompées sur les égards & sur la considération qu'on vous doit; &, dans quelqu'état que vous soyez, une femme comme vous peut-elle jamais cesser d'être respectable?

Madame Darcire lui tint à-peu-près les mêmes discours ; & effectivement il n'y en avoit point

d'autres à lui tenir : il ne falloit que jetter les yeux ſur elle pour voir qu'elle étoit hors de ſa place.

La femme-de-chambre avoit les larmes aux yeux, & étoit à quelques pas de nous qui ſe taiſoit. Vous avez grand tort, lui dis-je, de ne nous avoir pas averties dès la premiere fois que vous nous vîtes. Je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle : mais je n'ai pu me diſpenſer de ſuivre les ordres de Madame ; j'ai été dix-ſept ans à ſon ſervice ; c'eſt elle qui m'a miſe chez Madame de Viry : je la regarde toujours comme ma maîtreſſe, & jamais elle n'a voulu me donner la permiſſion de vous inſtruire, quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade : je n'oublierai jamais les témoignages de ſon bon cœur. Croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours paſſés tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou ſix perſonnes de la premiere diſtinction à qui je me ſuis adreſſée, & avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une ſomme médiocre qui m'auroit épargné les extrémités où je me ſuis vue ; & ſe ſont contentés de ſe défaire de moi avec de fades & honteuſes politeſſes. Il eſt vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille ; heureuſement le vôtre étoit venu alors : votre hôteſſe même m'a-

voit déjà tirée du plus fort de mes embarras, & je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours; mais ma reconnoissance sera éternelle.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un laquais vint dire à Madame Darcire qu'il venoit de mener son Procureur à la porte de cette auberge., & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponse pressée. Je sçais ce que c'est répondit-elle : il n'a qu'un mot à me dire, & je vais lui parler dans mon carrosse ; après quoi je reviens sur le champ. Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à l'inconnue, ne pensez plus à ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes ici ; tranquillisez-vous sur votre état présent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reste de vos affaires. Votre situation doit intéresser tous les honnêtes gens, & en vérité on est trop heureux d'avoir occasion de servir les personnes qui vous ressemblent.

L'inconnue ne la remercia que par des larmes de tendresse, & qu'en lui serrant les mains dans les siennes. Il faut avouer, me dit-elle ensuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je songe par qui je suis secourue ; que ce n'est ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par aucun de ceux avec qui j'ai passé une partie de ma

vie, ni par mes enfants même : car j'en ai, Mademoiselle ; toute la France le ſçait, & tout cela me fuit & m'abandonne. J'aurois, ſans doute, indignement péri au milieu de tant de reſſources ; ſans vous, Mademoiſelle, à qui je ſuis inconnue ; ſans vous qui ne me devez rien, & qui avec la ſenſibilité la plus prévenante, avec toutes les graces imaginables, me tenez lieu tout à la fois, d'amis, d'alliés & d'enfants ; ſans votre amie que je rencontrai avec vous dans cette voiture ; ſans cette pauvre fille qui m'a ſervie, (ſouffrez que je la compte : ſon zele & ſes ſentiments la rendent digne de l'honneur que je lui fais ;) enfin ſans votre hôteſſe qui ne m'a jamais connue, & qui n'a paſſé ſon chemin que pour venir s'attendrir ſur moi : voilà les perſonnes à qui j'ai l'obligation de ne pas mourir dans les derniers beſoins, & dans l'obſcurité la plus étonnante pour une femme comme moi. Qu'eſt-ce que c'eſt que la vie ! & que le monde eſt miſérable !

Eh ! mon Dieu, Madame, lui répondis-je auſſi touchée qu'il eſt poſſible de l'être, commencez donc, comme vous en a tant prié Madame Darcire, commencez par perdre de vue tous ces objets-là ; je vous le répete auſſi bien qu'elle : donnez-nous le plaiſir de vous voir tranquille, conſo-

lez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

Eh bien! voilà qui est fini, me dit-elle; vous avez raison: il n'y a ni adversité, ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément faire cesser. Parlons de vous, Mademoiselle: où est cette mere que vous êtes venue retrouver, & qu'il y a si longtemps que vous n'avez vue; dites-m'en des nouvelles: est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle? est-ce qu'elle est absente? Ah! Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous! Le Ciel m'en a donné une aussi: mais ce n'est pas elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême serrement de cœur.

Hélas! Madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mere. Si je vous disois que je n'ôse pas me flatter qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fâchée de me voir, quoiqu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdue de vue: mais il ne s'agit pas de moi ici, nous nous entretiendrons de ce qui me regarde une autre fois. Revenons à vous, je vous prie; vous êtes sans doute mal servie? vous avez besoin d'une garde, &

& je dirai à l'aubergiste, en descendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui disois : mais je fus bien étonnée de la voir tout-à-coup verser une abondance de larmes ; & puis revenant à ce nombre d'années que j'avois passées éloignée de ma mere :

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vue ; s'écria-t-elle d'un air pensif & pénétré ; je ne sçaurois entendre cela qu'avec douleur ! Juste Ciel ! que votre mere a de reproches à se faire, aussi-bien que moi ! Eh ! dites-moi, Mademoiselle, ajouta-t-elle sans me laisser le temps de la réflexion, pourquoi vous a-t-elle si fort négligée ? dites-m'en la raison, je vous prie.

C'est, lui répondis-je, que je n'avois tout au plus que deux ans quand elle se remaria ; & que trois semaines après son mari l'emmena à Paris, où elle accoucha d'un fils qui m'aura sans doute effacée de son cœur, ou du moins de son souvenir. Et depuis qu'elle est partie, je n'ai eu personne auprès d'elle qui lui ait parlé de moi : je n'ai reçu en ma vie que trois ou quatre de ses lettres ; & il n'y a pas plus de quatre mois que j'étois chez une tante qui est morte, qui m'avoit reçue

chez elle, & avec qui j'ai passé six ou sept ans sans avoir eu de nouvelles de ma mere, à qui j'ai plusieurs fois écrit inutilement, que j'ai été chercher ici à la derniere adresse que j'avois d'elle; mais qui, depuis près de deux ans qu'elle est veuve de son second mari, ne demeure plus dans l'endroit où je croyois la voir; qui ne loge pas même chez son fils, qui est marié, qui est actuellement à la campagne avec la Marquise sa femme; & dont les gens même n'ont pu m'enseigner où est ma mere, quoiqu'elle y ait paru il y a quelques jours : de sorte que je ne sçais pas où la trouver, quelques recherches que j'aie faites & que je fasse encore; & ce qui acheve de m'allarmer, ce qui me jette dans des inquiétudes mortelles, c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle est dans une situation difficile; c'est que j'entends dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à qui elle avoit donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, & n'en agit pas trop bien avec elle. Il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne sçait le lieu de sa retraite; & ma mere ne devroit pas être ignorée : cela ne peut m'annoncer qu'une femme dans l'embarras, qui a peut-

être de la peine à vivre ; & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vue dans l'état obſcur où elle eſt.

Je ne pus m'empêcher de pleurer en finiſſant ce diſcours ; au-lieu que mon inconnue, qui pleuroit auparavant & qui avoit toujours eu les yeux fixés ſur moi pendant que je parlois, avoit paru ſuſpendre ſes larmes pour m'écouter plus attentivement : ſes regards avoient eu quelque choſe d'inquiet & d'égaré : elle n'avoit, ce me ſemble, reſpiré qu'avec agitation.

Quand j'eus ceſſé de parler, elle continua d'être comme je dis-là ; elle ne me répondoit point, elle ſe taiſoit interdite. L'air de ſon viſage étonné me frappa ; j'en fus émue moi-même ; il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous conſidérâmes aſſez long-temps dans un ſilence dont la raiſon me remuoit d'avance, ſans que je la ſçuſſe, lorſqu'elle le rompit d'une voix mal aſſurée pour me faire une queſtion.

Mademoiſelle, je crois que votre mere ne m'eſt pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez qui vous avez été la chercher ? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le ſien. Et ſon nom, reprit-elle vîte comme épuiſée de reſpira-

tion ? M. le Marquis de..... répartis-je toute tremblante. Ah ! ma chere Tervire, s'écria-t-elle en se laissant aller entre mes bras ! A cette exclamation, qui m'apprit sur le champ qu'elle étoit ma mere, je fis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que son Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri signifioit dans une auberge de cette espece, qui ne pouvoit guères être que l'asyle, ou de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours, s'il en falloit.

Et en effet, au bruit qu'elle fit, l'hôte & sa fille, tous deux effrayés, monterent avec le laquais de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit question. Je n'en sçais rien, leur dit-elle; mais suivez-moi : je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai amenée, & je suis bien-aise, à tout hasard, que vous veniez avec moi; de façon qu'ils l'accompagnerent, & qu'ils entrerent ensemble dans cette chambre où j'avois perdu la force de parler, où j'étois foible, pâle & comme dans un

état de ſtupidité; enfin où je pleurois de joie, de ſurpriſe & de douleur.

Ma mere étoit évanouie, ou du moins n'avoit encore donné aucun ſigne de connoiſſance, depuis que je la tenois dans mes bras; & la femme-de-chambre, à qui je n'aidois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle.

Que ſe paſſe-t-il donc ici, me dit Madame Darcire en entrant? qu'avez-vous, Mademoiſelle? Pour toute réponſe, elle n'eut d'abord que mes ſoupirs & mes larmes; & puis levant la main, je lui montrai ma mere, comme ſi ce geſte avoit dû la mettre au fait. Qu'eſt-ce que c'eſt, ajouta-t-elle? eſt-ce qu'elle ſe meurt? Non, Madame, lui dit alors la femme-de-chambre; mais elle vient de reconnoître ſa fille, & elle s'eſt trouvée mal. Oui, lui dis-je alors en m'efforçant de parler, c'eſt ma mere.

Votre mere, s'écria-t-elle encore en approchant pour la ſecourir! Quoi! la Marquiſe de.....! Quelle aventure!

Une Marquiſe! dit à ſon tour l'aubergiſte, qui joignoit les mains d'étonnement; ah! mon Dieu, chere Dame! que ne m'a-t-elle appris ſa qualité, je me ſerois bien gardé de lui cauſer la moindre peine.

Cependant, à force de soins, ma mere insensiblement ouvrit les yeux, & reprit ses esprits. Je passe le récit de mes caresses & des siennes. Les circonstances attendrissantes où je la retrouvois, la nouveauté de notre connoissance & du plaisir que j'avois à la voir & à l'appeller ma mere, le long oubli même où elle m'avoit laissée, le tort qu'elle avoit avec moi, & cette espece de vengeance que je prenois de son cœur, par les tendresses du mien : tout contribuoit à me la rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peut-être jamais été, si j'avois toujours été avec elle. Ah ! Tervire, ah ! ma fille, me disoit-elle, que tes transports me rendent coupable !

Cependant cette joie que nous avions elle & moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien cher. Soit que la force des mouvements qu'elle avoit éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle ; soit que sa fievre & ses chagrins l'eussent déjà trop affoiblie, on s'apperçut quelques jours après d'une paralysie qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna bientôt l'autre côté, & qui lui resta jusqu'à la fin de sa vie.

Je parlai ce jour-là même de la transporter dans notre hôtel ; mais sa fievre qui avoit augmenté,

jointe à son extrême foiblesse, ne le permirent pas, & un Médecin que j'envoyai chercher nous en empêcha.

Je ne vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quitter, & je priai la femme-de-chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeller l'aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne; mais ma mere m'assura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fût occupée : je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre, lui dis-je? Non, me répondit-elle, cela n'est pas possible, non; & c'est à quoi il ne faut pas songer : celle-ci est trop petite, comme vous voyez; gardez-moi votre santé, ma fille; vous reposeriez mal ici; ce seroit une inquiètude de plus pour moi, & je n'en serois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, & une garde me suffira.

J'insistai vivement, je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gîte : mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs; aussi dès

que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir. J'y dînois même le plus souvent, & fort mal; mais je la voyois, & j'étois contente.

Sa paralysie m'auroit extrêmement affligée, si on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en gueriroit; cependant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnoissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le Marquis son mari étoit mort, accablé d'infirmités. Elle avoit été fort heureuse avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu ensemble.

Ce fils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de tant d'amour, qui étoit bien fait, mais dont elle avoit négligé de régler le cœur & l'esprit, & que, par un excès de foiblesse & de complaisance, elle avoit laissé s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil & de la vanité ont de plus sot & de plus méprisable; ce fils enfin, qui étoit un des plus grands partis qu'il y eut en France, avoit à-peu-près dix-huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié

avant que de mourir, proposa à la Marquise, sans l'avis de laquelle il ne fesoit rien, de parler à M. le Duc de... pour sa fille.

La Marquise, qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne respiroit que pour lui, approuva non-seulement son dessein, mais le pressa de l'exécuter.

Le Duc de..., qui n'auroit pu choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joie la proposition, arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épouserent.

A peine furent-ils mariés, que le Marquis (je parle du pere) tomba sérieusement malade, & ne vécut plus que six ou sept semaines. Tout le bien venoit de lui, vous sçavez que ma mere n'en avoit point, & que, lorsqu'il l'avoit épousée, elle ne vivoit que sur la légitime de mon pere, dont je vous ai déjà dit la valeur, & sur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportés en mariage, & qui n'étoient presque rien.

Il est vrai que le Marquis lui avoit reconnu une dot assez considérable, & de laquelle elle auroit pu vivre fort convenablement, si elle n'avoit rien changé : mais sa tendresse pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être falloit-il aussi qu'elle fût

punie du coupable oubli de tous ses devoirs envers sa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ses droits en faveur de son fils, & de se contenter d'une pension assez modique qu'il étoit convenu de lui faire, à laquelle elle se borna d'autant plus volontiers qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce fils deux jours après la mort de son mari; on l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer : c'étoient de ces procédés froids, quoique honnêtes, dont le cœur ne sçauroit être content; mais dont on ne pourroit faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille, qui étoit naturellement fiere & dédaigneuse, qui avoit vu par hasard quelques Nobles du pays venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mere, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le Marquis lui avoit fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de certains égards jusqu'alors, & se re-

lâcha si fort sur les attentions, qu'elle en devint choquante.

Aussi ma mere, qui de son côté avoit de la hauteur, en fut-elle extrémement offensée, & lui en marqua un jour son ressentiment.

Je vous dispense, lui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mere, manquez-y tant qu'il vous plaira; c'est plus votre affaire que la mienne, & je laisse au public à me venger là-dessus: mais je ne souffrirai point que vous me traitiez avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politesse, Madame, lui répondit sa belle-fille en se retirant dans son cabinet! mais vraiment le reproche est considérable, & je serois très-fâchée de le mériter: quant au respect qu'on vous doit, j'espere que ce public, dont vous menacez, n'y sera pas si difficile que vous.

Ma mere sortit outrée de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne fit que rire de la querelle, qui n'étoit, disoit-il, qu'un débat de femmes qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre; & dont il ne devoit pas se mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa

mere ne lui étoient pas nouveaux, il ſçavoit déjà le peu de cas qu'elle feſoit d'elle, & la différence qu'elle mettoit entre la petite nobleſſe de campagne de cette mere, & la haute naiſſance de feu le Marquis ſon pere; il l'avoit plus d'une fois entendu badiner là-deſſus, & n'en avoit point été ſcandaliſé. Ridiculement ſatisfait de la juſtice que cette jeune femme rendoit au ſang de ſon pere, il abandonnoit volontiers celui de ſa mere à ſes plaiſanteries; peut-être le dédaignoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui. Sçait-on les folies & les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition, qui n'a jamais penſé que de travers? y a-t-il des miſeres d'eſprit dont il ne ſoit capable?

Enfin ma mere, que perſonne ne défendoit, qui n'avoit ni parents qui priſſent ſon parti, ni amis qui s'intéreſſaſſent à elle; car des amis courageux & zélés en a-t-on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, & que toute la conſidération qu'on y peut eſpérer eſt, pour ainſi dire, à la merci du bon ou du mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnoiſſance ou l'ingratitude ſont déſormais les arbitres de votre ſort? . . . .

Enfin ma mere, dis-je, abandonnée de son fils, dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison où elle étoit devenue comme un objet de risée, où elle essuyoit en toute occasion l'insolente indifférence des valets, même pour tout ce qui la regardoit, sortit un matin de chez son fils, & se retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit fait louer par cette femme-de-chambre dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, qui ne voulut point la quitter; & pour qui, dans l'accommodement qu'elle avoit fait avec son fils, elle avoit aussi retenu cent écus de pension, dont elle a été près de huit ans sans recevoir un sol.

Ma mere, en partant, laissa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'instruisoit des raisons de sa retraite, c'est-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçoient; & lui demandoit en même temps deux quartiers de sa propre pension, dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont elle ne pouvoit se passer dans cette maison où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit aussi de lui envoyer le reste des meubles qu'elle s'étoit réservés en en-

trant chez lui, & qu'elle n'avoit pu faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le soir, à son retour d'une partie de chasse; du moins l'assura-t-il ainsi à sa mere qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquise seroit venue avec lui, si elle n'avoit point été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner; il ne voyoit, disoit-il, dans sa sortie, que l'effet d'une mauvaise humeur qui n'avoit point de fondement: il n'étoit question dans tout ce qu'elle lui avoit écrit, que de pures bagatelles qui ne méritoient point d'attention; vouloit-elle passer pour la femme du monde la plus épineuse, la plus emportée, & avec qui il étoit impossible de vivre? & mille autres discours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à persuader.

Aussi ne les écouta-t-elle pas, & les combattit-elle avec une force dont il ne put se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disoit d'illusions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le résultat de sa visite, après avoir bien levé les épaules & joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en sortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit, avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartenoient; mais qu'on lui

changea en partie, & auxquels on en ſubſtitua de plus médiocres & de moindre valeur, qui par-là ne furent preſque d'aucune reſſource pour elle, quand elle fut obligée de les vendre pour ſubvenir aux extrémités preſſantes où elle ſe trouva dans la ſuite ; car cette penſion dont elle avoit prié qu'on lui avançât deux quartiers, & ſur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la ſomme, continua toujours d'être ſi mal payée, qu'il fallut à la fin quitter ſon appartement, & paſſer ſucceſſivement de chambres en chambres garnies, ſuivant ſon plus ou moins d'exactitude à ſatisfaire les gens de qui elle les louoit.

Ce fut dans le temps de ces triſtes & fréquents changements de lieux, qu'elle ſe défit de cette fidelle femme-de-chambre que rien de tout cela n'avoit rebutée, qui ne ſe ſépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chez la Marquiſe de Viry.

Ce fut auſſi dans cette ſituation que la veuve d'un Officier, à qui elle avoit autrefois rendu un ſervice important, offrit de l'emmener pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieues de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere, qui l'y ſuivit, y eut une maladie, qui, malgré les ſecours de cette veuve plus généreuſe que riche, lui coûta preſque tout l'argent qu'elle

y avoit apporté : de sorte qu'après deux mois & demi de séjour dans cette Terre ; & se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils ; & pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voies de Justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la veuve n'étoit qu'à un demi-quart-de-lieue de l'endroit où la voiture que nous avions prise s'arrêtoit ; ma mere l'y joignit, comme vous l'avez vu, & nous nous y trouvâmes Madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous nous rencontrâmes ; elle n'étoit point en état de faire de la dépense ; elle avoit dessein de vivre à part, de se séparer de nous dans le repas ; & pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence, elle crut devoir changer son nom, & en prendre un qui m'empêchât de la reconnoître. Revenons à présent où nous en étions.

Huit jours après notre reconnoissance chez cet Aubergiste, nous jugeâmes qu'il étoit temps d'aller parler à son fils, & que sans doute il seroit de retour de sa campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une lettre

de ma mere, qui lui apprenoit que j'étois sa sœur, dans la supposition qu'il dîneroit chez lui; nous observâmes de n'y arriver qu'à une heure & demie de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à le trouver si-tôt: il n'y avoit encore que la Marquise qui fût de retour, & l'on n'attendoit le Marquis que le sur-lendemain.

N'importe, me dit Madame Darcire; demandez à voir la Marquise, & c'étoit bien mon intention. Nous montâmes donc chez elle : on lui annonce Mademoiselle de Tervire avec une autre Dame; & pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne sçait qui nous sommes, nous entrons.

Il y avoit chez elle une assez nombreuse compagnie, qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchois d'elle, & me regarda d'un air qui sembloit dire; que me veut-elle?

Quant à moi, à qui ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour, ni ses titres, ni le faste de sa Maison n'en imposoient point, & qui ne voyois tout simplement en elle que ma belle-sœur; qui m'étois d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire, dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler, puisque c'étoit celui de

sa belle-mere; j'allai à elle d'une maniere assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser.

Je vis le moment où elle douta si elle me laisseroit prendre cette liberté-là : (je parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être, & qui me parut signifier ce que je vous dis.) Cependant, toute réflexion faite, elle n'osa pas se refuser à ma politesse, & le seul expédient qu'elle y sçut pour y répondre sans conséquence, fut de s'y prêter par un léger baissement de tête qui avoit l'air forcé, & qu'elle accordoit nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela; & malgré mon peu d'usage, je démêlai à sa contenance paresseuse & hautaine toutes ces petites fiertés qu'elle avoit dans l'esprit : notre orgueil nous met si vîte au fait de celui des autres, & en général les finesses de l'orgueil sont toujours si grossieres! & puis j'étois déjà instruite du sien, on m'avoit prévenue contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas; c'est que j'étois, à ce qu'on disoit alors, d'une figure assez distinguée: je me tenois bien, & il n'y avoit personne, qui, à ma façon de me présenter, dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame, lui dis-je, je juge par l'étonnement où vous êtes qu'on vous a mal dit mon nom, qui ne ſçauroit vous être inconnu; je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me regarder ſans me répondre, je ne doutai pas que ce ne fût encore une hauteur de ſa part: & je ſuis la ſœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de ſuite.

Je ſuis bien fâchée, Mademoiſelle, qu'il ne ſoit pas ici, me répartit-elle en nous feſant aſſeoir; il n'y ſera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je; mais ma viſite n'eſt pas pour lui ſeul, & je venois auſſi pour avoir l'honneur de vous voir; (ce ne fut pas ſans beaucoup de répugnance que je finis ma réponſe par ce compliment-là: mais il faut être honnête pour ſoi, quoique ſouvent ceux à qui l'on parle, ne méritent pas qu'on le ſoit pour eux;) d'ailleurs, ajoutai-je, ſans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement preſſée qui doit nous intéreſſer mon frere & moi, & vous auſſi, Madame, puiſqu'elle regarde ma mere.

Ce n'eſt pas à moi, me dit-elle en ſouriant, qu'elle a coutume de s'adreſſer pour ſes affaires; &je crois qu'à cet égard-là, Mademoiſelle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis ſoit revenu, vous vous expliquerez avec lui. Son indifférence

là-dessus me choqua; je vis aux mines de tous ceux qui étoient présents, qu'on nous écoutoit avec quelque attention. Je venois de me nommer; les airs froids de la jeune Marquise ne paroissoient pas me faire une grande impression; je lui parlois avec une aisance ferme qui commençoit à me donner de l'importance, & qui rendoit les assistants curieux de ce que deviendroit notre entretien; car voilà comme sont les hommes : de façon que, pour punir la Marquise du peu de souci qu'elle prenoit de ma mere, je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'elle vouloit éloigner, ou comme fatiguante, ou comme étrangere à elle, & peut-être aussi comme honteuse.

Il est vrai que ceux que j'aurois pour témoins étoient ses amis; mais je jugeois que leur attention curieuse & maligne les disposoit favorablement pour moi, & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien persuadée qu'ils ne sçavoient pas l'horrible situation de ma mere; & j'aurois pu les défier, ce me semble, de quelque caractère qu'ils fussent, raisonnables ou non, de n'en pas être scandalisés, quand ils la sçauroient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mere sont bien simples & bien faciles à entendre : tout se réduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne sçauroit se passer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'est à M. le Marquis qu'il faut parler, qu'il sera ici incessamment, & que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-dessus ensemble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant aussi-bien qu'elle, tout cet arrangement ne consiste qu'à acquitter une pension qu'on a négligé de payer depuis près d'un an; & vous pouvez, sans aucun inconvénient, vous mêler des embarras d'une belle-mere, qui vous a aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai oui dire qu'elle tenoit elle-même tout ce qu'elle nous a donné de feu M. le Marquis, reprit-elle d'un ton presque moqueur; & je ne me crois pas obligée de remercier Madame votre mere de ce que son fils est l'héritier de son pere.

Prenez donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre, aussi-bien que la mienne, répondis-je; & que vous en parlez comme

Vous feriez vraiment d'excellents fermons, dit-elle alors en fe levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & diftrait, & j'attendrois volontiers le refte du vôtre; mais il n'y a qu'à le remettre, on vient nous dire qu'on a fervi : dînez-vous avec nous, Mefdames?

Non, Madame, je vous rends grâces, répondis-je en me levant auffi avec quelque indignation; & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appellez mon fermon. Ma mere, qui ne s'eft rien réfervé, & que vous & fon fils avez tous deux abandonnée aux plus affreufes extrémités; qui a été forcée de vendre jufqu'aux meubles de rebut que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient point ceux qu'elle avoit gardés; enfin cette mere qui n'a cru, ni fon fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnoiffance; qui, moyennant une penfion très-médiocre, dont on eft convenu, a bien voulu renoncer à tous fes droits par la bonne opinion qu'elle avoit de fon cœur & du vôtre; elle que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être fervie, aimée, refpectée autant qu'elle le devoit être; qui n'y a cependant effuyé que des affronts; qui s'y eft vu rebutée, méprifée, infultée, & que par-là vous avez forcée d'en fortir pour aller

pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, je ne la défendrai pas. Quant au reste, soyez convaincue que sa naissance valoit bien la sienne, qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant, & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ait pas instruit lui-même; & Madame Darcire, que vous voyez, avec qui je suis arrivée à Paris, & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu, voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi, Madame, ajoutai-je sans lui donner le temps de répondre, reconnoissez-la en toute sûreté pour votre belle-mere, vous ne risquez rien: rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusés jusqu'ici: réparez l'injustice de vos dédains passés, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vus; qui vous ont, sans doute, gênée vous-même; qui auroient toujours été injustes, quand ma mere auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crue: & reprenez pour elle des façons & des sentiments dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous a donnés des tendresses du sien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous & à son fils de ce qu'elle deviendroit le reste de sa vie.

la bassesse, & pour le rendre touchant, il falloit fortement appuyer dessus, & paroître surmonter la peine & la confusion qu'il me fesoit à moi-même.)

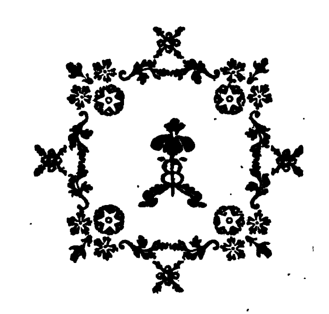
Aussi les vis-je tous lever les mains, & donner, par différens gestes, des marques de surprise & d'émotion.

Oui, Madame, repris-je, voilà quelle étoit la situation de votre belle-mere, quand nous l'avons été voir; on alloit vendre ou du moins retenir son linge & ses habits, quand cette femme, dont je parle, a payé pour elle, sans sçavoir qui elle étoit, par pure humanité & sans prétendre lui faire un prêt.

Elle est encore dans cette auberge, dont son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette auberge, Madame, est dans tel quartier, dans telle rue, & à telle enseigne : consultez-vous là-dessus, consultez ces Messieurs qui sont vos amis; je ne veux qu'eux pour juges entre vous & la Marquise votre belle-mere : voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frere est absent; voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de sa part, & je vous la laisse; adieu, Madame.

Une cloche, qui appelloit alors mon amie la Religieuſe à ſes exercices, l'empêcha d'achever cette hiſtoire qui m'avoit heureuſement diſtraite de mes triſtes penſées, qui avoit duré plus long-temps qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous enverrai inceſſamment la fin, avec la continuation de mes propres aventures.

Fin de la onzieme Partie.





DOUZIEME PARTIE.

Voila, Madame, la derniere Partie de ma Vie. Quel effort ! direz-vous, après quatre années de silence. Oh ! tant qu'il vous plaira ; il s'agit de la conclusion de mon histoire & de celle de cette aimable Religieuse, dont les malheurs m'avoient si vivement touchée. Est-ce donc si peu de chose ? & pouviez-vous de bonne-foi me donner moins de temps pour terminer son *histoire* & la mienne ? Faites attention, s'il vous plaît, que j'ai ma réputation d'Auteur à soutenir, & que j'aurai peut-être encore trop tôt détrompé le Public sur mon compte. Un petit génie comme le mien voit toujours quelque imperfection dans son Ouvrage, il le corrige & le retouche sans cesse ; encore après tout cela ne se hasarde-t-il à le faire paroître qu'après avoir bien prévenu ses Lecteurs par sa modestie.

Je vous avouerai, Madame, qu'après l'histoire de l'aimable Tervire, je n'eus plus de goût pour

le Cloître ; une idée bien différente me captiva pour le moment. Vous souvient-il de cet homme de condition qui m'avoit proposé de m'épouser? Oui, sans doute, cela est trop intéressant pour l'oublier: si sa maniere aisée n'étoit pas des plus galantes, du moins elle étoit franche & naïve ; & celle-là vaut bien l'autre, disois-je en mon petit moi-même. Il a du monde, un grand sçavoir-vivre, une conversation aisée & très-agréable; car il ne m'étoit rien échappé pendant tout le temps que nous restâmes avec lui chez Madame Dorsin. Oh! çà, Marianne, que feras-tu? (c'est toujours moi qui parle.) Consentiras-tu à épouser ce galant-homme? En vérité, je le crois, si ma chere mere le veut; mais que lui donnerai-je? Oh! ici je m'égare, je me trouble; car je n'ai rien, je ne possede rien, mon cœur même n'est plus à moi, il est absolument à M. de Valville: oui, je dis absolument; il m'est impossible de l'oublier, tout ingrat & tout infidele qu'il est: je serai donc malheureuse; & ce brave homme aussi, puisqu'il me sera impossible de l'aimer.

J'en étois-là, Madame, quand une Sœur Converse vint me dire: on vous attend au parloir; c'est Madame de Miran & Madame Dorsin. Bon,

dis-je, cela va bien, j'aurai deux Conseilleres au lieu d'une.

Ah! ma chere mere, que je suis ravie de vous voir! & aussi-tôt je saisis sa main, que je baisai avec les plus vifs sentiments de tendresse. Ne soyez pas fâchée, dis-je à Madame Dorsin, si mes transports m'empêchent de vous témoigner la plus sincere reconnoissance. Point de compliments avec moi, chere Marianne, répondit-elle : je suis charmée de vos attentions pour cette mere qui vous aime tant.

Hé bien! dit alors Madame de Miran, comment te trouves-tu aujourd'hui, chere fille? Ta tristesse continue-t-elle toujours? N'es-tu pas bien en colere contre mon fils? Pour ma tristesse, ma chere mere, repris-je, elle est extrême; je suis dans un abandon total de moi-même. Je croyois devenir véritablement votre fille, cette idée-là m'avoit ravie; mais elle s'évanouit & cause tout mon malheur.

Ma chere fille, répondit Madame de Miran, tes chagrins me feront mourir. Je n'ai aucune nouvelle de mon fils; je le crois encore à Versailles : on dit qu'il est très-languissant; il ne voit personne, j'ignore comme cette affaire-ci tournera.

Mais qu'elle aille comme elle pourra, tu feras toujours ma chere fille, je ne t'oublierai jamais: non, c'eſt une choſe aſſurée. Je t'aime plus que mon fils; entends-tu, Marianne? cela eſt vrai, très-vrai.

Ah! ma chere mere, dis-je, vous me raviſſez; je ne puis ſoutenir l'excès de ma tendreſſe pour vous. Et c'étoit la pure vérité, Madame: mon amour pour Madame de Miran étoit monté au dernier période : l'infidélité du fils avoit réuni toutes les facultés de mon âme en faveur de la mere.

Après un moment de ſilence & avoir eſſuyé nos larmes, (je dis nos larmes, car nous pleurions toutes trois avec profuſion) je racontai à ma mere & à Madame Dorſin la déclaration ſinguliere que l'Officier m'avoit faite : vous le connoiſſez, ſans doute, ajoutai-je, & même, m'a-t-il dit, très-particulierement. Alors ces deux Dames ſe regarderent en ſouriant.

Hé bien! ma fille, dit Madame de Miran, que penſes-tu de cette propoſition-là? eſt-elle de ton goût? Oui, certainement nous le connoiſſons; c'eſt un parfaitement honnête-homme, d'une famille diſtinguée, Gentilhomme d'honneur, qui a un mérite infini. Je crois que tu ſerois heureuſe avec

une personne de ce caractère. Je le crois aussi, dit Madame Dorsin; il n'y a pas à balancer un moment. Oui : mais, Madame, répondit ma mere, que deviendra Valville ? Après tout, continua-t-elle, rien ne presse : je te dirai ma pensée, avant que les huit jours qu'il t'a donnés pour te consulter soient écoulés : mais dis-nous un peu ce que tu en penses toi-même; te plaît-il? l'aimes-tu déjà, ma fille? Oh! que non, ma chere mere; il s'en faut bien : mon cœur n'est pas si sujet à l'inconstance; je raisonne d'une certaine façon, & cette façon de raisonner ne me permet pas de m'engager à présent : car, ajoutai-je, ma chere mere, que puis-je donner à ce généreux Officier pour la récompense de son excessive bonté pour moi? La fortune ne m'a laissé qu'un cœur, il est à votre fils : apporterai-je à un mari, pour toute dot, une âme préoccupée & un cœur enflammé pour un autre. Voilà un beau présent à faire à ce galant-homme! Non, ma chere mere, je ne puis m'y résoudre : une pareille ingratitude m'attireroit le mépris des hommes & la colere de Dieu. Du moins, en n'épousant personne, je ne tromperai personne, je me livrerai entierement à ma chere mere; &, en disant cela, j'arrosois sa main de mes larmes.

Cette

Cette fille me charme, disoit - elle à Madame Dorsin; plus je la connois, plus je me sens d'attachement pour elle. Eh! qui ne l'aimeroit pas avec de pareils sentiments? Non, je n'ai connu de ma vie une si aimable enfant.

Nous en étions-là, lorsque nous fûmes interrompus par une voix qui demandoit Mademoiselle Varthon : cette voix n'échappa point à Madame Dorsin; elle crut reconnoître un laquais à M. de Valville. Taisons-nous un moment, dit-elle ; il me vient une pensée : Madame Dorsin intriguée prêta l'oreille avec une grande attention, & comprit d'abord la fin de l'aventure. Le laquais donna une lettre à Mademoiselle Varthon, qui lui dit d'une voix basse après un instant de silence : mon ami, informez votre maître que je ne manquerai pas d'aller chez Madame de Kilnare. Eh! comment se porte-t-il depuis hier? A-t-il vu Madame sa mere ? Non, répondit le laquais, il n'ôse encore se présenter devant elle; mais je crois qu'il doit lui parler ce soir... Bon jour; faites-lui bien mes compliments.

Le laquais étant descendu dans la cour, Madame Dorsin le vit par la fenêtre, & reconnut le *Factotum* de M. de Valville. Voilà, dit-elle, des preuves bien évidentes de leur intelligence.

Eh bien ! dit-elle à ma mere, que pensez-vous de tout ceci, Madame ? Que dites-vous de l'hypocrisie de cette Demoiselle Varthon ? N'a-t elle pas voulu en imposer par son étalage de fierté & de grandeur d'âme ?

Ce que je pense, répond Madame de Miran, c'est que mon fils est très-malheureux d'être tombé dans les filets de cette petite personne-là, qu'il s'en repentira ; mais peut-être trop tard. Pour moi, je vous proteste qu'il ne l'épousera jamais de mon consentement ; & tout de suite, s'adressant à Madame Dorsin : faites-moi un plaisir, vous êtes en liaison avec Madame de Kilnare. C'est une femme de mérite qui entend raison : trouvez moyen de lui rendre une visite imprévue : vous y trouverez mon fils : la Varthon ne pourra contester ce rendez-vous, examinez bien leur contenance, ensuite informez Madame de Kilnare de mes desseins, de l'inconstance de mon fils, & du manége de cette jeune fille. Madame Dorsin promit d'exécuter ce projet. C'est une dangereuse petite créature que votre Demoiselle Varthon, s'écria Madame de Miran ; croiroit-on qu'à son âge on pût être capable d'une si parfaite dissimulation ? Tranquillise-toi, ma fille, voyant que mes soupirs me suffoquoient ; cette aventure tournera à ton avan-

tage ; je prendrai de fortes mesures là-dessus. Ah ! ma chere mere, lui dis-je, de grâce, ne chagrinez point M. de Valville à cause de moi, je ne le mérite pas ; son inconstance n'est point blâmable, ce n'est qu'une suite des malheurs qu'entraîne l'obscurité de ma naissance. Je me trouvai mal en disant cela : mon cœur venoit de faire un effort qui l'avoit épuisé ; il fallut me remporter dans ma chambre. Courage, ma chere fille, s'écria ma chere mere lorsqu'on me conduisoit ; demain je viendrai te voir ; console-toi, mon enfant : mais je ne pus répondre ; on me mit sur mon lit où je restai une heure sans connoissance.

Après cette crise de chagrin, je me trouvai assez tranquille : je dis tranquille, cela est vrai ; car j'étois incapable de goûter ni joie ni tristesse. Je raisonnois cependant en moi-même ; mais ce raisonnement-là ne me paroissoit ni agréable, ni douloureux ; mon état ressembloit fort à celui d'un imbécille qui fait des discours où il ne conçoit rien. M'étant levée je me laissai aller négligemment dans un fauteuil : on m'apporte à manger, je mange ; on me présente à boire, je bois ; on me parle, j'ouvre de grands yeux & ne réponds rien.

La Sœur Converſe qui me ſervoit, me voyant dans cet abattement, s'écrioit de temps en temps. Bon Dieu ! Sainte Vierge ! qu'eſt-ce que tout ceci ? Je crois que cette enfant ſe meurt. Eh ! Mademoiſelle, en me prenant les mains, vous trouvez-vous mal ? Point de réponſe.

La Religieuſe, mon amie, arrive auſſi : elle m'approche, je ne la vois pas : bon ſoir, ma fille, je ne réponds rien. Eh ! mais, me dit-elle, parlez donc : vous eſt-il encore ſurvenu quelque nouveau ſujet de chagrin ? Eh, oui ! m'écriai-je alors, & je me tus : mais de grâce, ma chere enfant, continue-t-elle, dites-moi donc quelque choſe : enfin, à force de me tourmenter, elle réveille un peu mes eſprits, la circulation du ſang commence à agir ; en un mot, mon anéantiſſement ſe diſſipe peu-à-peu.

Je lui raconte l'aventure de Mademoiſelle Varthon. Eh bien ! qu'eſt-ce que cela ſignifie, répond ma Religieuſe ? Rien du tout... Quoi ! ma Révérende Mere, ce rendez-vous, cette intelligence ne veulent rien dire ?.. Non, rien ; au contraire, reprit-elle, j'en conclus un grand avantage pour vous.

M. de Valville cherche à voir & à connoître votre rivale ; tant-mieux : c'eſt-là le ſeul moyen

de s'en rebuter. Vous penſez bien, ma fille, qu'étant épris de ſes charmes, ces charmes captiveront toujours ſon cœur, s'il ne découvre pas ſes défauts. Eh ! comment voulez-vous qu'il les connoiſſe, à moins qu'il ne les fréquente ? ſes premieres impreſſions ſubſiſteront, que dis-je ? ce n'eſt pas aſſez, elles s'augmenteront par les difficultés, s'il ne connoît que médiocrement la perſonne aimée : il n'y a donc que les fréquentes converſations qui puiſſent diminuer ſa tendreſſe pour elle ; car je ſuis preſque certaine qu'il n'eſt qu'ébloui des grâces de la Varthon ; de ſorte que ce ſera un bonheur pour vous, puiſque vous vous figurez que c'eſt un bonheur de ramener un infidele amant. Oui, je le répete, c'eſt un avantage qu'il la voie & qu'il la pratique ſouvent. Cette fille eſt ſimple, fiere & coquette tout enſemble, naturellement brouillonne ; M. de Valville ne manque point de pénétration, il connoîtra bientôt tout ce que vaut ſa nouvelle conquête, & cette connoiſſance-là le fera rougir de vous avoir abandonnée pour un ſujet qui vous eſt inférieur à tous égards.

Ainſi, ma fille, que ces viſites furtives n'alterent point votre repos : vous devez bien plutôt vous en réjouir; c'eſt un courier qui annonce votre triomphe; car vous concevez aiſément qu'une fille,

quelques charmes qu'elle ait, perd beaucoup de ses appas, quand elle est assez imprudente d'accorder ces rendez-vous. Ces rendez-vous plaisent d'abord à un amant, cela est vrai; mais lorsqu'il y fait réflexion, il en voit toute la conséquence: cette trop grande facilité dans une maitresse lui cause toujours des soupçons; ces soupçons-*là* s'augmentent de plus en plus, parce qu'ordinairement on ne se borne pas à ces minuties. Un amant qui a de l'esprit juge par ce premier rendez-vous qu'il en est aimé; cette idée le porte à d'autres tentatives. Une fille qui commence à s'oublier passe sur mille petites bagatelles qu'elle ne croit pas tirer à conséquence; ces bagatelles, toutes frivoles qu'elles lui paroissent, *la* menent plus loin encore; cette aisance rebute bien vîte un amant délicat, & le rend toujours infidele.

Monsieur Valville va tracasser de cette maniere avec la Varthon pendant quelques jours, peut-être quelques mois, après quoi il fera des réflexions; il comparera votre mérite & votre façon d'agir avec les manieres & l'esprit de cette nouvelle maitresse. L'examen fait, adieu Mademoiselle Varthon; son cœur reviendra à Marianne plus amoureux que jamais.

J'avoue, Madame, que cette bonne Religieuse

me ravissoit en parlant de la sorte : il me paroissoit qu'elle raisonnoit assez juste; du moins ce raisonnement-là flattoit mon foible cœur par l'endroit le plus sensible; son discours séduisant me ramena tout-à-fait dans mon bon-sens : de sorte que je dormis cette nuit d'un profond sommeil, & que je n'eus presque plus d'inquiétude sur les visites de Mademoiselle Varthon.

Le matin, dès que mon amie entra dans ma chambre, je courus l'embrasser avec des démonstrations de joie qui la ravirent : ah ! Dieu soit béni, ma chere fille, vous voilà à merveille, & telle que je vous veux; allons, tout tournera bien; n'est-il pas vrai, Marianne?

Je l'espere, répondis-je, je me sens extrêmement soulagée; la tranquillité commence à s'emparer de mon âme, ce qui me fait bien augurer pour la suite.

J'en suis charmée, ma fille, me dit-elle en collant son visage sur le mien. Eh bien ! puisque vous êtes mieux, & en effet, je vous trouve très-fraîche ce matin, racontez-moi un peu ce que vous avez conclu avec Madame de Miran touchant la proposition de l'Officier.

Rien, chere amie, dis-je; elle ne s'est point encore déterminée sur ce point, ni moi non plus,

D'ailleurs, nous fûmes interrompues par le laquais de M. de Valville qui apporta la lettre à Mademoiselle Varthon; cette triste catastrophe m'obligea de quitter ma mere. Hé bien! reprit-elle, voulez-vous sçavoir ma pensée là-dessus? De tout mon cœur, répondis-je avec précipitation; je me trouve si bien de vos conseils, que je serai charmée d'être instruite par vous de ce que je dois faire dans cette occasion.

Voici donc, Marianne, ce que je pense à ce sujet. Sçavez-vous, ma chere fille, qu'un homme de ce caractere mérite votre attention? Vous me direz, il est vrai, que votre cœur est prévenu, que vous ne l'aimerez jamais; cela sera faux, Marianne: c'est-là votre pensée aujourd'hui, je le crois; mais vous changerez de sentiment, ma fille: c'est moi qui vous le prédis. Vous oublierez M. de Valville, quand vous aurez mûrement réfléchi sur le mérite de cet homme-là; la conduite qu'il tiendra pour s'attirer votre estime fera impression sur votre âme; sa déférence, ses manieres, sa tendresse, tout cela, dis-je, captivera peu-à-peu votre attention. Cette attention-là produira l'estime; or, Marianne, il n'y a plus qu'un pas à faire de l'estime à l'amour; je suppose ici un hymen, & que votre infidele ne revienne plus vers vous,

Oui, chere fille, je ſoutiens qu'un homme poli & aimable de cœur & de ſentiments, quelque âgé qu'il ſoit, touche toujours notre âme; c'eſt d'abord par reconnoiſſance, enſuite par eſtime; de l'eſtime on paſſe à l'amitié, & de l'amitié à la tendreſſe. Tel eſt, ma chere fille, tel eſt le cercle qui enchaîne inſenſiblement un cœur comme malgré lui. Vous n'aimez pas à cette heure cet Officier, cependant vous avouez que ſa maniere de s'expliquer vous a plû; vous êtes outre cela convaincue qu'il a du mérite & une âme noble; en un mot, de très-belles qualités : vous voilà déjà à la premiere démarche qui vous portera à l'aimer; bientôt ſon reſpect, je dis ſon reſpect, car ſa façon d'agir prouve qu'il en aura toujours pour vous, & touchera votre cœur : ajoutez enſuite un amour tendre & conſtant, des manieres prévenantes, & jugez ſi vous pourrez y réſiſter. Non, Marianne, je vous connoîs trop pour me tromper : oui, je vous le répete, vous ſerez heureuſe, Marianne, & même très-heureuſe avec un homme de ce caractere.

Vos raiſons, ma chere amie, lui dis-je, ſont convaincantes, elles me plaiſent infiniment; j'avoue même que l'eſpérance dont vous me flattez, d'oublier un jour M. de Valville, pourroit m'o-

bliger à cette démarche; cependant, je vous accorde que ce galant-homme pourroit me rendre heureuſe : mais où trouverai-je une mere ſemblable à Madame de Miran? Et que ferai-je de la tendreſſe exceſſive que j'ai pour elle? Je l'entretiendrai, me direz-vous; oh! qu'il y aura de différence! ſon amitié me tient lieu de tout aujourd'hui; peu-à-peu elle m'oubliera, je n'aurai plus beſoin de ſon ſecours, je ne la verrai que rarement; cette idée ſeule, oui, cette ſeule idée, ma chere amie, me retiendroit, quand mon cœur ne ſeroit pas auſſi attaché à M. de Valville : cependant elle eſt la maitreſſe de mon ſort, je terminerai cet hymen dès qu'elle me l'ordonnera; mais laiſſons cette matiere. Faites-moi le plaiſir de finir vos aventures, perſuadée que vos diſcours adouciront les miennes.

Hé bien! dit-elle, j'y conſens : mais promettez-moi que vous ferez vos efforts pour vous tranquilliſer, & que vous ſerez toujours de mes amies, malgré l'élévation où je prévois que vous arriverez. A peine lui eus-je juré une amitié éternelle, qu'elle continua ainſi ſon hiſtoire.

Ma chere fille, dit elle, les ſentiments de votre âme ont fait de vives impreſſions ſur mon cœur; je vous ſuis attachée pour toute ma vie par les liens

d'une parfaite amitié; & cette amitié feroit tout le bonheur de ma vie, si je pouvois la passer avec vous; vos aimables qualités me sont trop connues pour douter d'un parfait retour. Si je ne consultois donc que ma satisfaction, je louerois votre dessein, & je vous engagerois par mille façons à embrasser la vie Religieuse; mais ma tendresse à votre égard m'oblige à vous prier de consulter long-temps votre cœur.

Vous avez de l'esprit, une pénétration vive, écoutez avec attention ce qu'il me reste à vous dire, profitez de mon exemple, & ne soyez pas comme moi la dupe de votre cœur.

J'ai été jeune, j'ai eu des grâces, j'ai aimé & j'ai cru être aimée. Dursan, cet amant chéri, après avoir obtenu un Régiment, eut encore une succession considérable à laquelle il ne s'attendoit pas; il devoit m'élever à un état brillant: mais mes soupçons jaloux firent son infortune & la mienne; sa prétendue inconstance (car je le croyois infidele) a causé mon entrée dans le cloître. Je me persuadois que cette démarche réduiroit mon volage au désespoir: trompée par ces fausses images, j'ébauchai & consommai tout de suite mon sacrifice. . . .

Mais entrons dans un détail plus circonstancié.

Il vous ſouvient, ſans doute, Marianne, de la viſite & du diſcours que je fis à ma belle-ſœur. Satisfaite d'avoir un peu mortifié cette fiere Ducheſſe, je revenois triomphante ; rien ne flatte plus notre amour-propre que d'humilier l'orgueil de ceux qui nous mépriſent : mais, hélas ! chere amie, que je payai cher ces mouvements de ſatisfaction. A peine fus-je de retour à l'auberge où étoit ma mere, qu'elle expira entre mes bras, & ne put proférer que ces paroles : venez, ma chere fille, embraſſez votre mere, oubliez mon peu de tendreſſe pour vous ; ah ! que ne puis-je réparer ma faute ? j'expire, ma fille ; & elle mourut. Vous devez croire, Marianne, que mon déſeſpoir fut auſſi grand qu'il étoit juſte. Madame Darcire, pénétrée de mon état, me fit tranſporter dans notre appartement, où je reſtai comme immobile pendant fort long-temps : il eſt même certain que j'aurois fini ma triſte vie ſans le ſecours de cette Dame, & de M. Durſan, qui arriva peu de temps après ce funeſte accident. Durſan, plein d'une reſpectueuſe tendreſſe, trouva cependant le moyen de me conſoler ; il me diſoit ſans ceſſe que notre prochaine union devoit ramener mon courage, s'il étoit vrai que j'euſſe pour lui quelques ſentiments de compaſſion.

Pendant que je fixois toutes mes pensées sur cette flatteuse espérance, j'appris que mon frere & sa femme, bien loin d'avoir marqué quelque sentiment de compassion pour ma chere mere, étoient retournés tout-à-coup à la campagne, sans avoir laissé aucun ordre pour ses funérailles; je n'entendis même aucune de leurs nouvelles: mais je m'en consolai. L'agréable idée que je me formois de m'unir à Dursan, me tint lieu de tout; & je compris par-là que ce qui n'est point amour n'occupe pas long-temps un cœur amoureux.

Environ un mois après ce triste évènement, Madame Darcire retourna en Province; me trouvant seule, je me déterminai à entrer dans un Monastere, afin de n'être pas exposée aux traits de la médisance. L'amour ne laissoit pas de s'opposer à ma résolution, il me fesoit envisager les funestes suites du parti que je voulois prendre, & il cherchoit à m'effrayer par les rigueurs de l'absence; mais toujours en garde contre ses mouvements, il eut beau se faire sentir, mon devoir en triompha: sûre du cœur de Dursan, je pris donc le parti de venir ici pour six mois: la tendresse pour mon infortunée mere ne put obtenir un terme moins long; j'imposai encore silence aux amoureux mouvements de mon âme, & j'obligeai mon

amant de souffrir ce délai : c'est cependant ce qui a été la source de mes plus cuisants chagrins.

Dursan étoit d'une figure trop aimable pour ne pas blesser un cœur, quelqu'indifférent qu'il pût être. Mademoiselle de L....., très-susceptible d'impression, le voyoit souvent; il occupoit avec sa mere un quartier de leur hôtel. Cette Demoiselle, qui possédoit des biens immenses, touchée du mérite de ce jeune aimable Cavalier, s'étoit laissée surprendre à un amour violent; cet amour impétueux la poussa à nous trahir : elle m'inspira de la jalousie, elle lui insinua des soupçons.

Une fille éperduement amoureuse ne ménage rien pour parvenir à ses fins; elle crut qu'en nous désunissant, elle le rendroit sensible à ses charmes; elle s'abusa, & nous trompa tous deux. Il fut outré de mes froideurs, & moi de sa prétendue inconstance; il va comme un désespéré joindre son Régiment, & je prends le voile : il ignoroit ma résolution, je ne sçavois rien de sa fuite. Cette perfide amie, car elle avoit gagné mon estime & ma confiance par des manieres flatteuses & infiniment prévenantes; cette perfide, dis-je, profita adroitement de cette séparation. Elle informa Dursan par des lettres pleines d'artifice, qu'un

autre me captivoit, & qu'un hymen alloit bientôt nous unir à jamais; la rage s'empare de son esprit, il se marie sans amour, je me fais Religieuse sans vocation; pendant qu'il forme ses liens, j'en tissus d'autres pour m'asservir dans un dur esclavage. A peine eus-je prononcé mes vœux, que les nuages qui m'avoient environnée jusques-là s'éclipserent. Je connus, mais trop tard, qu'abusée par des sentiments équivoques, mes démarches avoient été trop précipitées. Marianne, écoutez bien ceci.

Dursan, de retour à Paris, apprend avec surprise mes engagements; il ne sçait que penser de ma conduite; cette idée l'inquiette, le trouble; il veut s'en éclaircir.

Une Dame de ses amies, avec laquelle je n'avois aucune habitude, vient au parloir, me demande & m'instruit du désordre de Dursan; j'apprends les motifs qui l'avoient engagé à me quitter brusquement. Frappée de ce dénouement, mes larmes furent les seuls interprètes des sentiments de mon âme; cette Dame lui en fait un récit touchant.

Mon amant trouve le moyen de me parler, il se justifie, je m'explique; il connoît la malice de sa pernicieuse confidente, & la trame qu'elle avoit ourdie pour nous désunir. Ses soupirs, ses

ſanglots, ne me prouvent que trop ſon innocence. Alors je ſens vivement tout le prix de la perte que j'ai faite : mon malheur eſt ſans remede, ſon infortune eſt ſans reſſource.

Figurez-vous, belle Marianne, quelle fut notre ſituation ; pour moi, l'état où je me trouvai réduite ſeroit impoſſible à exprimer. Mon âme alors eſt agitée des plus cruels tranſports ; la clarté s'éclipſe tout-à-coup de mes yeux, je tombe pâmée au milieu du parloir.

La Touriere, qui entendit le bruit de ma chûte, accourt en diligence. Mon amant, aſſuré qu'il me venoit du ſecours, ſe retire pour épargner ma réputation & cacher ſon déſordre ; il ne pouvoit me ſoulager à cauſe des grilles qui nous ſéparoient. Revenue de ma foibleſſe, je me trouve dans mon lit attaquée d'une fièvre ardente. Que vous dirai-je, chere fille ? Je reſtai ſix mois malade & languiſſante, pendant leſquels je reçus nombre de lettres du malheureux Durſan. Ces lettres, bien loin de me calmer, aigriſſoient ma douleur ; plus je réfléchiſſois, plus ces réflexions-là devenoient cruelles. Ah ! diſois-je, perdre ce que l'on aime & ce qui peut rendre heureuſe, c'eſt un malheur ; mais le perdre par ſa faute, c'eſt un ſujet de s'affliger d'autant plus grand, qu'on

qu'on ne peut se plaindre que de soi-même.
Ces plaintes irriterent mes desirs; mes desirs augmenterent mes peines. La situation de mon Amant étoit à-peu-près égale à la mienne; c'est une espece de soulagement, cela est vrai, Marianne : cependant, pensois-je en moi-même, la diversité des objets pourra calmer sa tristesse; les plaisirs où sa naissance l'engagent, adouciront peu-à-peu ses amertumes : il m'oubliera; je ne l'oublierai jamais. Je le croyois alors comme vous, ma fille : oui, répétois-je sans cesse, il sera toujours gravé dans mon cœur, mon esprit en est tout rempli, je n'ai rien pour me distraire. Cependant ma flamme, qui n'étoit qu'assoupie, reprit toute son activité; mon esclavage m'effraya; la dévotion me parut fade & insipide; j'envisageai les austérités de ma regle comme un joug pesant & insupportable. Ah, Ciel! que vais-je devenir? Envoyez-moi une grâce supérieure à mon amour, m'écriois-je à chaque moment; mais, pensois-je, l'ai-je méritée cette grâce? Mon foible cœur, plus susceptible de tendresse humaine que d'impressions divines, est-il capable de la goûter? Ah! chere amie, comment vous peindre ma détresse? Que de plaintes ameres! Que de sanglots cuisans! Que de soupirs échappés!

La discipline Religieuse n'avoit presque pas encore fait d'impression sur mon esprit; je n'avois point ces dehors imposants, si nécéssaires à ma profession : ici l'amie, dont je vous ai rapporté les discours dans la huitieme Partie de ma Vie, informée de la cause de mon mal, entreprit de me consoler : elle y réussit peu-à-peu, son langage paroissoit tendre & pathétique. Elle avoit essuyé la même disgrâce; j'écoutai donc ses consolations, & ses consolations me firent impression. Elle engagea même l'Abbesse, qui avoit dans ce temps quelque bienveillance pour moi, à me donner une charge, afin d'étourdir mes chagrins par l'occupation. On me fit seconde Maitresse des Pensionnaires; il fallut obéir : mais cet *emploi*, convoité par plusieurs de nos Sœurs, me coûta bien cher. Soyez attentive, Marianne, à ce qu'il me reste à vous dire; après cela décidez si vous êtes appellée pour le Cloître, & si un volage Amant, qui reviendra bientôt à vous, peut vous obliger à faire un pareil sacrifice. Tout volage qu'il est, soyez assurée qu'il fera réflexion à votre généreux procédé, à cette façon d'agir & de penser qui n'est connue que des grandes âmes, à ces charmes séduisants qui vous captivent tous les cœurs, à cet esprit orné des plus aimables

qualités. Oui, ma fille, cela eſt certain; il eſt plus à plaindre que vous, il connoît déjà ſa faute, & ſent plus le poids de ſon inconſtance, que vous ne ſentez celui de ſon infidélité. Il vous a trop aimée, pour ne plus penſer à vos charmes.

Ah! ma révérende Mere, lui répondis-je, épargnez mon foible cœur; ne flattez ni ma vanité ni mon amour. Si M. de Valville reſſent de la mortification, c'eſt à cauſe de Madame ſa mere qui m'aime; & avec laquelle il doit garder des meſures. Son cœur a encore toute ſa tendreſſe; elle n'a changé que d'objet. Mademoiſelle Varthon a des grâces, & ces grâces me l'ont enlevé; cette eſpérance me paroît vaine, je n'ôſe m'en flatter. C'eſt donc nourrir ma paſſion de vouloir me repaître de cette chimere; je ne vois aucune apparence de retour : oui, j'aime mieux croire que je l'ai perdu pour toujours, quoique cette penſée-là me déſole. Mais je vous ai interrompue, chere amie ; achevez, de grâce, vos aventures. La Religieuſe reprit ainſi la ſuite de ſon diſcours.

Rien, dit-elle, ma fille, n'eſt plus mépriſable que l'envie; rien cependant de plus en vogue dans le ſiecle où nous vivons : vous devez croire qu'elle regne quelquefois dans les Monaſteres, & le malheur eſt, quand une fois cette paſſion s'eſt

emparée d'une âme dévote, qu'elle y cause de grands ravages. Un cœur qui s'en laisse gouverner, ne connoît, si j'ôse le dire, ni probité, ni religion. Une amie vous sacrifie, une parente vous abandonne, une inconnue vous haït, une ennemie vous calomnie: une dévote, ou, pour mieux dire, une bigote jalouse de votre bonheur est plus à craindre qu'une lionne en furie; elle fait jouer les plus artificieux ressorts pour vous trahir & vous perdre, & ces ressorts-là ne manquent presque jamais. De-là les cabales, les intrigues dans une Communauté; les espionneries pour découvrir vos démarches & empoisonner vos actions. Les moindres fautes sont divulguées comme d'énormes scandales, on obscurcit vos plus droites intentions; un cœur gâté par ce fatal venin ne se ressent plus de l'humanité: oui, cette passion inspire toujours les moyens de nuire. Tantôt c'est une parole indiscrète qu'on traite de scandaleuse, une foible irrévérence qu'on nomme impiété. Est-on au parloir: on a entendu, publiera-t-on, des conversations tendres & équivoques; on fait vôler ces discours de bouche en bouche; c'est un secret qu'on vous confie, très-persuadé qu'on ne le gardera pas. En effet, celle-ci le dit à une autre, une troisieme à une quatrieme, on

augmente toujours la narration; insensiblement les Supérieures en sont informées, elles se préviennent & s'indisposent contre vous. Vous l'ignorez pendant un certain temps : leurs soupçons, qui ne sont encore que de foibles indices, se fortifient peu-à-peu; ensuite on vous tourmente, la plus légere faute est punie avec la derniere rigueur; alors votre amour-propre s'irrite, le cœur se révolte, vous criez à l'injustice; en un mot, vous devenez le martyre de votre tempérament & la victime des faux préjugés.

L'esprit outragé par mille corrections s'afflige & devient tiède dans la pratique de la vertu; la piété semble incommode, les devoirs s'observent avec une excessive nonchalance; on n'y trouve ni goût, ni plaisir, parce que vous ne jouissez votre pas de la tranquillité nécessaire. La ferveur de état se trouvant captivée sous le chagrin des mortifications qu'on vous fait essuyer, le ressentiment triomphe; & ce ressentiment vous dévore, parce qu'il est restreint par l'impuissance de se venger: alors tout vous déplaît; rien ne vous console; adieu la paix, le cœur n'est plus capable de la savourer.

Ces tracasseries, Marianne, vous semblent peut-être en ce moment de puériles minuties;

mais elles deviendroient très-pesantes, si vous y étiez exposée. Une âme qui a des sentiments & qui pense d'une certaine façon, ne peut digérer ces chagrins-là. Quelque frivoles qu'ils vous paroissent, ils vous troublent, vous inquiètent, vous affligent, & produisent la nonchalance, la froideur : or, il est rare que la tiédeur n'enfante pas l'indévotion. En bonne-foi, dites-moi, Marianne, vous qui avez un cœur noble & sincere, si vous pourriez vous accommoder de cette maniere de vivre ? Vous sentez vous assez de force pour vous élever au-dessus de tout ressentiment? Je n'en crois rien, chere fille.

Non, chere amie, lui répondis-je : ma piété, à ce que je vois, n'est pas assez forte ; j'ai besoin de faire bien des réflexions, afin de distinguer qui de la vertu ou de l'amour-propre me guide.

Vos idées sont sages, Marianne : je pense que vous me connoissez, que votre pénétration m'a développée. Elevée d'une certaine maniere, j'ai toujours chéri la vertu, & une noble élévation d'âme m'a toujours, grâces au Ciel, préservée du désordre. Cependant j'ai été la victime de la calomnie la plus terrible. Hélas ! déjà j'avois éprouvé son noir venin, ce scélérat d'Abbé, neveu du Baron de Sercour, comme je vous l'ai

raconté, m'avoit fait vivement ſentir de quoi la calomnie eſt capable; cependant je n'éprouvai dans cette occaſion qu'une étincelle de ſa malignité : vous allez en juger.

Preſque conſolée d'avoir perdu mon Amant pour jamais, je commençois à en faire un ſacrifice à Dieu, lorſque de cuiſants chagrins me replongerent dans un tel anéantiſſement que le courage m'abandonna entierement.

Une de nos Sœurs, qui avoit conçu de la jalouſie contre moi à cauſe de ma charge de ſous-Maitreſſe des Penſionnaires, informée de mon hiſtoire, de la cauſe de ma maladie, & de cette langueur qui ne me quittoit point, exagéra tellement ma ſituation, qu'à peine y paroiſſoit il de la vraiſemblance. On eſt un peu fiere, quand on n'a rien à ſe reprocher. Je mépriſai ſes contes; & mes mépris acheverent de la révolter.

Mon Amant ſéjourna à Paris environ deux ans: il m'écrivoit tous les jours des lettres, & venoit me voir une fois chaque ſemaine. Je jouiſſois alors d'une aſſez grande liberté: mais cette liberté ne me faiſoit point oublier mon devoir, ni ce que je me devois à moi-même. Ma paſſion étoit encore forte, je l'avoue; celle de Durſan ne paroiſſoit point ralentie: cependant les conſeils de

mon amie m'avoient fortifiée contre les sentiments de ma tendresse. Je n'étois point tout-à-fait tranquille : mais je ne sentois point ce feu ardent qui n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il est concentré. Il est vrai que je regrettois quelquefois sa perte & la précipitation avec laquelle je m'étois séparée du monde, ma langueur en étoit une preuve; je ne lui en fesois point un mystere, les soupirs & les larmes de cet aimable Cavalier me pénétroient : il m'attendrissoit, il est vrai : mais son respect étoit grand & ma modestie ne se dérangeoit point. Cependant, le croirez-vous, Marianne ? on empoisonna tellement le sujet de ses visites, que je me vis tout-à-coup précipitée dans la plus triste de toutes les infortunes.

Cette Sœur jalouse surprit quelques lettres de mon Amant, qui n'étoient assurément que tendres. Il est vrai qu'une Religieuse ne doit jamais entretenir de pareil commerce ; & je sçais que c'étoit une imprudence & une démarche peu convenables : mais je n'ai jamais cru que cette imprudence & cette fausse démarche méritassent le châtiment qu'on m'infligea.

L'Abbesse, déjà prévenue contre moi, regarde ces lettres comme une preuve d'un affreux déréglement, & sans nulle autre information me fait

enfermer dans une étroite prison, où je restai une année sans pouvoir me justifier ; ma nourriture étoit un peu de pain & d'eau.

Vous devez penser, chere fille, que ce désastre me terrassa ; j'ignorois les raisons de ma captivité, & cette incertitude causoit mon plus grand supplice ; ma conscience ne me reprochoit point de faute capitale, ni contre mon devoir, ni contre mon honneur ; je ne pensois donc pas mériter une pénitence si sévere.

Personne ne m'approchoit, j'étois en opprobre à toute la Communauté ; une Sœur Converse, qui m'apportoit ma nourriture, me regardoit avec mépris : jamais elle ne répondoit à mes questions que par d'amers reproches. Jugez, chere amie, de mon état : une dure & rude captivité, ma réputation flétrie, un amour encore mal éteint qui me rongeoit l'âme, des vœux qui m'asservissoient à vivre toujours dans l'oppression & dans la gêne ; ne sont-ce pas là de cuisants déplaisirs ? Où trouverez-vous un cœur assez noble, une âme assez dégagée de la matiere, qui soutienne avec une ferme constance de tels revers Ah ! Marianne, vos chagrins approchent-ils de ces malheurs-là ? Non, ma chere fille, il s'en faut de beaucoup. Qu'en pensez-vous, Marianne ? Mais je finis, vous me

paroiſſez trop attendrie : mon récit vous touche; eh bien! il me reſte peu de choſe à vous dire.

Heureuſement pour moi, l'Abbeſſe, qui ne m'aimoit pas, mourut le onzieme mois de ma captivité. La Religieuſe jalouſe, qui m'avoit rendu de ſi mauvais ſervices auprès d'elle, tomba auſſi malade, & fut ſur le point de mourir; touchée de repentir, elle avoua qu'elle m'avoit trop noircie & demanda pardon à toute la Communauté de ſon indigne procédé à mon égard. La nouvelle Abbeſſe, moins prévenue que la précédente, me fit ſortir de priſon; elle me trouva dans un état qui lui arracha des larmes : de ſorte qu'elle ne négligea rien pour me conſoler & pour réparer mon honneur flétri.

Quoiqu'il y ait plus de quinze ans que ce déſaſtre me ſoit arrivé, j'en ai toujours l'idée remplie. Une certaine horreur s'eſt emparée de mon âme, & c'eſt la raiſon qui m'a portée à être preſque toujours ſeule. Vous avez ſçu, belle Marianne, trouver le ſecret de m'attacher; mais ce n'eſt qu'après bien des réflexions que je me ſuis livrée à vous aimer.

Si mes malheurs vous touchent, chere amie, profitez en pour ſonder votre cœur; ne vous engagez à la vie Religieuſe qu'après un ſérieux examen, puiſque c'eſt d'une bonne vocation que dé-

pend la félicité de cette vie & de l'autre. Tâchez d'abord de calmer votre chagrin. La vie eſt ſujette à tant de contretemps que vous devez regarder la perte d'un Amant comme la moindre de toutes les afflictions. C'eſt ainſi qu'elle finit ſon hiſtoire.

Je vous dirai, Madame, que je me trouvai vivement frappée des infortunes de cette aimable Religeuſe : je dis aimable, ce n'eſt pas encore lui rendre juſtice; car, outre mille qualités reſpectables, elle avoit beaucoup de piété & de Religion. Dès ce moment (je penſe vous l'avoir déjà dit) le Cloître me parut un aſyle mal aſſuré pour mon repos; mes penſées ſur une ſemblable retraite changerent tout-à-fait, & j'entrevis aſſez que c'étoit moins la piété qu'un amour-propre bleſſé, qui avoit produit dans mon cœur le goût de la vie religieuſe. Or, dis-je en moi-même, une vocation de cette eſpece eſt plus propre à m'attirer la colere de Dieu que ſon amour; auſſi n'y penſai-je plus dans la ſuite.

A peine la Religieuſe, mon amie, eut-elle fini ſes aventures, qu'on vint m'avertir que Madame de Miran m'attendoit au parloir. Je m'y tranſportai avec viteſſe & criai de toutes mes forces, avant d'avoir tiré le rideau des grilles : ah! bon

jour, ma chere mere; eh! comment vous portez-vous? Bon jour, ma chere fille; cela va-t-il mieux qu'hier? Sçais-tu bien que j'ai pensé mourir cette nuit du chagrin que tu m'as causé. Alors me voyant à découvert : eh! mais ton visage me paroît tout-à-fait bien. Eh! bon Dieu, tu *ris*; qu'est-ce que cela signifie, petite fille? Vraiment, tu me combles de joie. S'est-il donc passé quelque chose de nouveau? Il le faut bien; car je te trouve gaie, & presque sans aucune marque de tristesse. As-tu appris par Mademoiselle Varthon des nouvelles de mon fils? Est-il venu te voir? Sçais-tu ce qui se passa hier chez Madame de Kilnare? Pendant ce récit, je raisonnois en moi-même : *mon fils*, répétai-je tout bas, *est-il venu te voir? Sçais-tu ce qui s'est passé hier chez Madame de Kilnare?* Il y a ici assurément quelque bonne nouvelle; mais il fallut cesser mon petit dialogue intérieur pour répondre.

Eh! non, ma chere mere, répondis-je avec vivacité, je ne sçais rien; je ne vois plus cette Demoiselle. Tu fais sagement, Marianne; je loue ta fierté. Eh bien! tu en apprendras tantôt des nouvelles chez Madame Dorsin; elle veut absolument que tu viennes avec moi dîner chez elle. Va t'habiller promptement; en attendant, je dirai un mot

à l'Abbeſſe, avec laquelle j'ai quelque affaire à régler. Cette affaire, Madame, me regardoit : mais elle ne m'en parla que lorſque nous fûmes en carroſſe. Vous devez penſer que je ne reſtai pas long-temps à ma toilette, pour ne pas faire attendre ma mere : ce fut moi qui l'attendis ; & cela étoit dans l'ordre.

Me voilà partie, non pas ſans ſoupirer. Je n'avois trouvé perſonne avec ma mere ; & la perſonne qui s'y trouvoit ordinairement, me fuyoit, au-lieu de m'attendre. En un mot, Monſieur de Valville ne paroiſſoit plus ; cette penſée-là me fit rêver.

Ma fille, tu es bien rêveuſe, me dit ma chere mere ; j'en devine la raiſon : tranquilliſe-toi, ajouta-t-elle ; la patience vient à bout de tout. Sçais-tu, petite fille, que je viens de m'entretenir de toi avec l'Abbeſſe ? Non, ma chere mere. Eh bien ! c'étoit pour te retirer de ce Couvent. Tu n'y retourneras plus ; tu demeureras avec moi ; c'eſt une choſe réſolue : tout eſt terminé avec cette Dame, qui a beaucoup de chagrin de te perdre.

Dès que ma mere eut prononcé ces dernieres paroles, je me jettai à ſon cou malgré le mouvement de ſa voiture. Ah ! m'écriai-je en fondant en larmes, eſt-il poſſible, ma chere mere ?

Quel raviſſement pour moi ! comment puis-je reconnoître tant de bonté ? Vous allez me faire mourir de joie. Silence, petite fille ; calme tes tranſports, n'en dis rien à perſonne : mais raconte-moi ce qui a diminué ta triſteſſe depuis hier ; car je te trouve très-tranquille. Je lui fis alors un détail ſuccint de l'hiſtoire de la Religieuſe que j'aimois. En vérité, voilà une aimable perſonne, dit Madame de Miran ; je lui ai beaucoup d'obligation d'avoir ſçu trouver le moyen de te conſoler.

En achevant ces mots, nous arrivâmes chez Madame Dorſin, où il y avoit une nombreuſe compagnie, dans laquelle je diſtinguai l'Officier dont je vous ai parlé, & qui joua auprès de moi le perſonnage le plus galant, pendant tout le temps que nous fûmes chez cette Dame.

Dès que Madame Dorſin m'eut apperçue, elle vint m'embraſſer. Bon jour, Marianne, me dit-elle. Eh ! comment avez-vous paſſé la nuit ? Aſſez mal, Madame, répondis-je : mais je ſuis beaucoup mieux préſentement. Il me le paroît ainſi ; tant-mieux, j'en ſuis ravie. Alors me tirant dans l'embrâſure d'une croiſée : votre mere, me dit-elle, ne vous a-t-elle rien appris ? Non, Madame, non. Eh bien ! ce ſoir nous ſouperons

enſemble chez elle : nous ſerons ſeules & nous parlerons de vos affaires.

Alors on vint avertir que le dîner étoit ſervi. Ma mélancolie ſe diſſipa pendant le repas : la converſation fut relevée par des diſcours ſi nobles, que je fis trève avec tous mes plaiſirs. Je parlai peu : mais le peu que je dis fut écouté & applaudi. Le Gentilhomme, je veux dire l'Officier en queſtion, qui s'étoit placé à ma gauche, eut pour moi des attentions infinies : j'avouerai même que ces attentions-là ne me déplûrent point. Il brilla infiniment dans les entretiens que l'on eut ſur divers ſujets. Je ſentois que mon petit cœur s'applaudiſſoit & lui diſoit : oh ! Monſieur, vous avez bien de l'eſprit. Ma vanité, eh ! oui, Madame, ma vanité en fut flattée ; mon amour-propre y prit garde, & s'en félicita. Quoi ! Marianne, penſois-je ; cette petite fille ſi mépriſable, avoir captivé un homme ſi rempli de mérite ! Un homme de qualité, riche, bienfait ! Oui. Poſſéder toute l'eſtime & la bienveillance de cet homme-là, n'eſt-ce pas une victoire bien complette ; un triomphe tout-à-fait glorieux ? Que dois-je donc eſpérer dans la ſuite ? Mes chagrins, oh ! oui, mes chagrins ſe diſſiperont ; & j'enviſage un bonheur parfait.

Ce foible raisonnement, tout puérile qu'il étoit, me fit impression ; que dis-je, impression ? ce n'est pas assez : il me mena fort loin, & je me trouvai dans un moment, si favorable pour lui, que si Madame de Miran, ma mere, m'avoit dit alors : optez, ma fille, entre mon fils & ce galant-homme : je crois en bonne-foi ; oui, je suis presque certaine que j'aurois imité M. de Valville, en devenant infidelle. Jugez après cela, Madame, si on peut compter sur soi ; & assurer que son cœur sera toujours attaché au même objet. Il est vrai que ma bonne volonté intérieure s'en tint-là : de sorte que, mon admiration pour l'Officier s'étant aussi évanouie, mes idées se renouvellerent tout-à-coup pour M. de Valville ; & ces idées-là me causerent encore bien des chagrins.

Le soir nous allâmes chez ma mere, qui, en présence de Madame Dorsin, me mit en possession du riche appartement qu'elle m'avoit montré, & dont je vous ai parlé : jugez de mon excessive joie. Son portrait y étoit encore, autre redoublement de plaisir. Mais finissons tous mes transports, parlons de M. de Valville & de sa nouvelle maitresse. C'est Madame Dorsin que vous allez entendre : écoutez-la, s'il vous plaît ; elle me

me vaut bien : oui, assurément ; elle ne vous ennuiera pas, je vous le promets : eh bien ! elle va parler.

Marianne, me dit-elle amicalement, il vous souvient, sans doute, de la commission que Madame de Mirah me donna hier après que le laquais eut apporté la lettre de Mademoiselle Varthon. Eh ! oui, Madame, répondis-je ; cette aventure-là n'échappera pas sitôt à ma mémoire ; elle a pensé me causer la mort. Je me trouvai, après que vous m'eûtes quittée, dans un anéantissement si cruel, que toutes les facultés de mon âme en furent suspendues pendant un espace de temps assez considérable ; & sans les consolations de la Religieuse mon amie, je ne sçais comment ma défaillance auroit tourné : cela est bien vrai, Madame ; jamais personne n'a été si triste.

On le seroit à moins, reprit-elle, chere Marianne ; vous me fîtes compassion : oui, grande pitié, j'en fus touchée jusqu'aux sanglots. Eh bien ! continua-t-elle, je me rendis chez Madame de Kilnare à l'heure que je crus la plus favorable pour y rencontrer ce couple amoureux. J'entrai sans me faire annoncer, & je fus introduite dans la salle, où je trouvai M. de Valville aux pieds

de votre rivale. Ma préſence imprévue les déconcerta & leur cauſa un dérangement extrême. A peine M. de Valville eut-il la force de ſe lever de ſa poſture galante ; il me ſalua avec une phyſionomie ſi renverſée, que je fus touchée moi-même de ſon état. Ah ! Monſieur, lui dis-je, vraiment je ſuis bien mortifiée de vous diſtraire ; votre attitude auprès de Mademoiſelle étoit trop modeſte pour vous déranger : mon Dieu ! que je ſuis fâchée ! mais oui, fâchée. Que de douceurs de moins votre maitreſſe va perdre par ce contre-temps ! Oh ! je m'imagine bien qu'elle ne me le pardonnera jamais.

Eh ! Madame, répondit la petite perſonne en colere, que ſignifient toutes ces railleries ? Qu'avez-vous donc tant vu qui vous ſcandaliſe ? Je crois que ſi vous étiez en ma place, vous en auriez ſouffert bien davantage : mon honneur eſt-il offenſé ; parce que vous avez vu Monſieur à mes genoux ?

Tout beau, Mademoiſelle, répartis-je : que votre dépit ne vous faſſe pas oublier la bienſéance & le reſpect que vous me devez. Je dis reſpect, Mademoiſelle ; ce n'eſt point exagérer : ma naiſſance, mon rang & mon âge l'exigent aſſurément

de vous. Aveuglée par votre amour, vous vous persuadez que tout vous est permis; & cette persuasion-là vous fait mal juger des autres.

Je ne m'étonne aucunement de votre insolente apostrophe, poursuivis-je. Quand une personne se sent coupable de dissimulation & d'hypocrisie, outre qu'elle donne de furieux soupçons contre sa sagesse & sa vertu, c'est qu'elle croit que tout le monde lui ressemble.

Eh! que voulez-vous dire, Madame, s'écria-t-elle comme une furie? Est-ce que j'en ai imposé à quelqu'un? M. de Valville m'aime, il dit qu'il veut m'épouser, je le crois, & puis voilà tout. Est-ce être hypocrite que de supplanter une petite fille inconnue, qui n'a ni bien, ni naissance?

Tout doux, dis-je, ma belle Demoiselle; vous vous oubliez excessivement. Cette petite fille, que vous dites être sans bien & sans naissance, vous vaut bien à tous égards. Que lui avez-vous promis à cette petite fille? (puisqu'il vous plaît de la traiter ainsi.) Votre conscience ne vous reproche-t-elle rien à son sujet? Ah! que dis-je? Je me trompe. Eh bien! Mademoiselle, vous êtes la plus sincere du monde; l'étalage de fierté & de noblesse d'âme que vous avez fait à Madame

de Miran, en ſa préſence, eſt bien fondé : non, ce n'eſt point une fourberie, ni un jeu pour duper cette vertueuſe Dame. Il eſt vrai; je me ſouviens que vous la priâtes ſeulement de défendre à ſon fils d'aller vous voir au Couvent; mais vous ne promîtes pas de ne point lui donner de rendez-vous chez Madame de Kilnare. Qu'appellez-vous donc rendez-vous, répondit-elle avec un déſeſpoir qui étoit peint ſur ſon viſage? & cela ſans ajouter le nom de *Madame*. Suis-je capable de pareilles démarches? Une fille de ma façon agit-elle de cette maniere-là? N'eſt-ce pas vouloir, de gaieté de cœur, empoiſonner mes actions, que de me ſuppoſer une pareille conduite?

Eh! mais, répondis-je, ma fille, j'empoiſonne votre conduite? je crois que vous rêvez : une lettre que vous avez reçue hier matin de Monſieur, ne vous a-t-elle pas inſpiré de venir dîner ici? Ne ſçaviez-vous pas que Monſieur s'y trouveroit? J'étois alors au parloir avec Madame de Miran & Mademoiſelle Marianne; nous entendîmes tout : oſeriez-vous nier ce fait? Cependant vous vous oubliez aſſez pour me traiter de calomniatrice : en vérité, vous n'y ſongez pas. Alors voyant que les larmes la ſuffoquoient, je crus qu'il étoit de la prudence de ne pas pouſſer la converſation

plus loin; je la voyois rendue & mortifiée au possible. Valville étoit dans un désordre inconcevable; il ouvroit à chaque moment la bouche & ne disoit rien. A la fin il articula quelques paroles sans ordre. Mais, mon Dieu! Madame, cela n'est pas; & puis après, quel mal y a-t-il? ensuite: non, jamais cela n'a été, & autres semblables propos.

Madame de Kilnare entra dans ce moment: la défaite de ces deux personnes la jetta dans une surprise étonnante. Eh, bon Dieu! Madame, qu'est-ce que tout ceci? Il me semble que votre présence cause à Monsieur & à Mademoiselle un furieux embarras. Eh! pourquoi donc? Dites-m'en, je vous supplie, la raison. Ce n'est rien, Madame, lui dis-je; ce petit contre-temps ne gâtera point les affaires. M. de Valville est devenu amoureux de cette jeune Demoiselle contre la volonté de sa mere, qui, par pure complaisance pour lui, avoit consenti, après bien des persécutions, à son mariage avec une très-aimable personne, que Madame de Miran aime actuellement avec l'affection la plus tendre, à cause de sa vertu & de son mérite. L'hymen se devoit conclure dans fort peu de temps; tout étoit arrêté & terminé; mais ce violent amour s'est éteint tout-à-coup.

depuis environ huit jours, ou, pour mieux dire, s'est transplanté chez Mademoiselle, qui, quoique très-amie de cette fille, la trompe & la trahit. Pendant qu'elle promet & jure devant elle & Madame de Miran qu'elle ne verra plus Monsieur; qu'elle prie cette Dame de défendre à son fils de ne lui plus rendre de visite, elle donne dès le lendemain à cet Amant un rendez-vous dans votre maison. En un mot, Marianne, je la mis au fait des intrigues & du procédé de cette petite personne.

Madame de Kilnare, qui a du mérite & de la vertu, parut outrée qu'on lui manquât ainsi; son visage s'emflamma tout-à-coup; ses yeux parurent dans un instant tout en feu. Mademoiselle Varthon, dit-elle, vous en agissez bien mal avec moi, & encore plus mal avec vous-même. Non, assurément, je ne me serois jamais attendue à un pareil écart; je vous croyois sage, prudente & remplie de sentiments; vous m'avez furieusement trompée. Ainsi, Mademoiselle, je vous prie, une fois pour toutes, de ne plus choisir ma maison pour cacher vos intrigues & jouer des personnes d'honneur & de la premiere distinction. Je veux bien croire que vous êtes plus imprudente que vous n'êtes maligne; mais comme vos démarches

ſont tout-à-fait indignes d'une fille bien née, je me crois obligée d'en avertir Madame votre mere. Qu'on mette, s'écria-t-elle tout de ſuite, les chevaux au carroſſe, pour conduire Mademoiſelle dans ſon Couvent. Enſuite s'adreſſant à M. de Valville, qui gardoit un morne ſilence & paroiſſoit enſeveli dans une noire triſteſſe : Monſieur, je n'ai rien à vous dire, ſinon que je m'étonne qu'un jeune homme auſſi rangé qu'on dit que vous êtes, qui avez le bonheur de poſſéder la plus eſtimable de toutes les meres, ayez ſi peu de reconnoiſſance pour elle, & que vous puiſſiez lui cauſer de tels chagrins. Je vous ſupplie de ne plus l'outrager par vos furtives amours ; j'ai de la conſidération pour vous, mais infiniment plus pour Madame de Miran ; elle auroit lieu de me vouloir du mal, & je penſe qu'elle auroit raiſon, ſi je tolérois votre déſobéiſſance, en fourniſſant ma maiſon pour entretenir une paſſion qui n'eſt point de ſon goût.

M. de Valville nous ſalua auſſi-tôt aſſez froidement, & ſortit comme un homme tout-à-fait anéanti. J'ai appris une heure après, qu'il étoit retourné à Verſailles, d'où il ne reviendra de long-temps ; il y a du moins toute apparence. Madame de Miran, que j'informai hier au ſoir du

détail de ma visite, se détermina à vous tirer du Couvent pour vous prendre chez elle. Vous devez croire, Marianne, que je fus ravie de cette généreuse résolution, & que je l'appuierai de tout mon pouvoir, Ainsi vous resterez ici présentement, nous nous verrons souvent, & j'espere que ceci tournera en bien: oui, j'en suis presque certaine; consolez-vous donc entierement. Si votre rivale vous causa hier une excessive douleur, elle l'a payée cherement. Vous êtes bien vengée.

Que trop, Madame, répondis-je en pleurant. Eh! petite fille, dit Madame de Miran comme en colere, que signifient encore ces larmes? Ah! ma chere mere, m'écriai-je en me *laissant* tomber à ses genoux, je ressens tout le contre-coup des chagrins que cette aventure a causés à M. de Valville; c'est à cause de moi qu'il a essuyé ces chagrins-là: oui, pour moi qui n'en vaux pas la peine. Qui suis-je, ma mere? Eh! oui, qui suis je, pour lui attirer tous ces déplaisirs? Il sçait que Madame Dorsin a de la bonté pour moi; en un mot, qu'elle m'aime: il concevra aisément que sa visite chez Madame de Kilnare n'a été que préméditée pour me venger. Il sera outré contre moi de ce que je suis le mobile de pa-

reilles avanies. C'eſt pour cette fille, dira-t-il, pour cette inconnue qui n'a ni biens ni parents, & qui ne ſubſiſte que par les bienfaits de ma famille. Qu'arrivera-t-il de-là, ma chere mere ? Le voici : l'amour violent qu'il a eu pour moi, ſe changera dans une haîne implacable ; car, ma chere mere, quand une fois un cœur paſſe de la tendreſſe à l'indifférence, il eſt rare que cette indifférence-là n'aille pas au mépris, & du mépris à la haîne, ſur-tout ſi l'objet autrefois aimé fait paroître du reſſentiment & travaille à ſe venger. Mais ce n'eſt pas-là tout, ma mere : il y a encore autre-choſe que je prévois qui me perce le cœur ; ayez la bonté de m'écouter.

M. de Valville eſt votre fils ; la nature ne perd jamais rien de ſes droits, elle parlera toujours en ſa faveur, lorſque votre reſſentiment ſera paſſé. Je ne ſuis qu'une infortunée qui ne vous tient à rien, qui ne ſubſiſte que par votre charité ; je dis bien vrai, ma mere. Quand donc M. de Valville reviendra vers vous ; que votre colere, à ſon égard, ſera ralentie, pourrez-vous, ma mere, lui refuſer un pardon qu'il viendra implorer à vos genoux ? C'eſt mon fils, direz-vous ; je ne puis ſans cruauté le traiter autrement. Je vous connois, ma chere mere ; vous avez le cœur trop tendre & trop

bon, pour n'être pas attendrie par ses soumissions. Oui, ces soumissions-là lui rendront votre affection, j'en suis assurée. Alors, que deviendrai-je? Ah! je perdrai ma chere mere pour toujours; car Monsieur votre fils se vengera assurément de Marianne; & cette vengeance à quoi se réduira-t-elle? Ah! ma chere mere, je ne puis y penser sans frémir; moi perdre votre amitié! Vous ne pourrez résister à ses prieres, & ses prieres tendront toutes à vous obliger à m'abandonner. Il m'est infidele, je l'avoue; mais croira-t-il que cette infidélité doive me faire révolter contre lui? Non, ma mere; il se persuade que je ne dois point sortir des bornes que la raison me prescrit, & que cette raison m'obligeoit à ne point porter mes vues à un hymen si supérieur à mon état; que je devois enfin tolérer sa tendresse & ne point me plaindre de son inconstance. Je l'ai aimée, il est vrai, dira-t-il: c'étoit un honneur infini pour elle; je ne l'aime plus: elle doit se rabaisser à sa premiere condition, & ne point murmurer de mon changement.

Ah! ma chere fille, répond Madame de Miran en s'essuyant les yeux qu'elle avoit tout mouillés de larmes, peux-tu avoir de pareilles idées de ta mere? Non, non, ma fille, ne crains point sur

cet article-là. Je te promets; oui, je te jure que tu seras toujours ma fille pendant toute ma vie.

J'avoue, dit alors Madame Dorsin, que cette enfant me charme & m'afflige; je ne puis la blâmer, il y a beaucoup de raison & de jugement dans ces idées-là. Je vous crois, Madame, ajouta-t-elle en s'adressant à ma mere, incapable d'une telle foiblesse; votre vertu, votre sincérité ne me permettent point d'en douter: cependant je ne répondrois point de toute autre en pareil cas. Oui, consolez-vous, Marianne: vous avez une mere à l'épreuve de cette inconstance; en tout cas vous serez alors ma fille, je vous l'ai promis, & je vous tiendrai parole. Mais je crains bien que vous ne soyez jamais ma fille pendant la vie de Madame, elle vous aime trop pour vous céder à une autre.

Il se fait tard, Madame, dit-elle enfin. Adieu, nous nous verrons demain : vous m'avez priée de vous accompagner pour aller au Couvent chercher les hardes de Marianne; sera-ce le matin? Oui, répond ma mere: nous dînerons ici toutes trois.

Madame Dorsin étant partie, ma mere eut la bonté de me conduire dans l'appartement qu'elle m'avoit donné; je lui sautai au cou de ravisse-

ment en lui souhaitant le bon soir. Elle ne voulut jamais permettre que je l'accompagnasse dans le sien. Je dormis peu cette nuit, je n'étois ni triste ni gaie; le chagrin qu'avoit essuyé Valville ne m'inquiéta point du tout. J'avois donné des preuves de ma générosité à son égard; cette seule idée me fit quelque plaisir : je crois même que sa petite catastrophe me causa un moment de joie; car j'étois fille, & une fille se réjouit volontiers quand on venge son cœur méprisé.

Environ les dix heures du matin, Madame Dorsin arriva, & nous partîmes aussi-tôt pour le Couvent. Je laissai ma mere & cette Dame avec l'Abbesse, pour aller dans ma chambre arranger mes petits effets. A peine y entrois-je, que la Religieuse mon amie vint m'y trouver. Eh! bon jour, chere fille: est-il donc vrai, me dit-elle les larmes aux yeux, que vous nous quittez? mon Dieu! que j'en suis triste! Que vais-je devenir? Vous étiez toute ma consolation; rien ne me plaisoit ici que votre compagnie, & j'en serai privée pour toujours.

Non, ma révérende Mere, lui répondis-je en l'embrassant avec tendresse, non; je n'oublierai de ma vie les marques sinceres que vous m'avez données de votre amitié; je viendrai vous voir

ſouvent ; je tâcherai de ſoulager vos ennuis par des ſoins aſſidus, & qui ne finiront qu'avec mes jours. Mais, chere amie, je n'ai qu'une heure à reſter ici: ma mere & Madame Dorſin m'attendent. Eh bien ! dit-elle avec vivacité, vos promeſſes me conſolent, je vais vous aider : fermons votre porte, & ne répondez à perſonne ; j'ai quelque choſe à vous communiquer pendant que nous nous occuperons à plier vos hardes, & ce quelque choſe-là vous ſera peut-être plaiſir.

Sçavez-vous, continua-t-elle, où la Varthon alla avant-hier ? Eh ! oui, je le ſçais, répondis-je ; pourquoi me faites-vous cette queſton ? C'eſt, reprit-elle, que je ſuis inſtruite que dans quatre jours elle doit pârtir pour l'Angleterre avec un jeune Cavalier qui lui a promis de l'épouſer. Une de nos Meres, qui eſt ſa confidente, l'a aſſuré à la Sœur Converſe qui vous ſervoit. Frappée de cette nouvelle, j'avois d'abord penſé que c'étoit M. de Valville : mais, après les plus mûres réflexions, j'ai jugé que, ne l'ayant point vu depuis la ſcene qui s'étoit paſſée chez Madame de Miran, il n'étoit point ce Cavalier-là ; d'autant plus qu'elle proteſta hier qu'elle n'avoit aucun penchant pour lui ; que ſon infidélité à votre égard

l'avoit trop touchée pour pouvoir la résoudre à s'unir à lui par l'hymen.

Ah! chere amie, elle vous trompe, m'écriai-je en me laissant tomber sur une chaise; c'est une hypocrite. Ici mes larmes me couperent la voix; je fus si saisie qu'à peine pouvois-je respirer. Cette bonne amie m'ayant secourue, je me sentis un peu soulagée. C'est lui-même, continuai-je; cela n'est que trop vrai : me voilà enfin au comble de l'infortune; & tout de suite je lui racontai ce qui s'étoit passé chez Madame de Kilnare.

Ma chere fille, me dit-elle, ne perdez point courage: c'est ici qu'on doit frapper le dernier coup; mais il faut vous posséder. Ne faites rien paroître de ce que je viens de vous dire, dans la crainte que cette fille rusée n'en ait quelque vent. Avertissez au plutôt Madame de Miran du dessein de son fils: elle a du crédit à la Cour; elle peut aisément rompre ce projet.

Ah, mon Dieu! répondis-je, je me trouve aux abois, je ne puis plus me soutenir. Enfin, que dirai-je, Madame? cette tendre amie, à force de remontrances, ranima mon courage & mon amour. Dès que mon bagage fut préparé, j'allai prendre congé de l'Abbesse qui étoit avec ma

mere & Madame Dorſin: j'étois accompagnée de la Religieuſe, qui ne voulut point me quitter, de crainte d'accident. Mon viſage parut ſi dérangé à ces Dames, qu'elles ſe douterent que j'avois encore reçu quelque nouveau chagrin.

Qu'as-tu, ma fille, dit Madame de Miran avec une eſpèce d'inquiétude qui témoignoit ſa tendreſſe pour moi? Rien, ma mere, répondis-je; mais ce *rien, ma mere*, fut prononcé ſi triſtement, qu'elle ſe douta preſque de l'aventure: je dis preſque, parce qu'elle ne ſe ſeroit jamais imaginée que ſon fils eût ôſé paſſer en Angleterre, ſans une permiſſion du Roi: je dis encore preſque; car elle devina que M. de Valville avoit formé le deſſein d'enlever cette perſonne.

Je pris donc congé des Religieuſes, & cet adieu-là fut très-triſte; c'étoit ma ſituation: vous vous en doutez ſûrement, Madame; votre doute eſt très-vrai. Nous montons en carroſſe; alors mes ſoupirs & mes pleurs, qui avoient été contraints, prirent un libre cours; il n'y eut plus moyen de diſſimuler: il fallut décharger mon cœur dans le ſein de ma chere mere.

Mon récit ne la troubla pas d'abord: cependant je m'apperçus un moment après, qu'il avoit fait une triſte impreſſion ſur elle. Arrivées à l'hô-

tel, ses larmes me firent juger que l'égarement de son fils lui tenoit fort au cœur; mais revenue un peu à elle-même par mes caresses & les conseils de Madame Dorsin, elle se détermina à prier cette Dame de partir le même jour pour Versailles, afin d'avertir le Roi du dessein de M. de Valville : de sorte que vingt-quatre heures après, il fut arrêté & conduit à la Bastille.

Comme cette affaire fut tenue fort secrette, elle ne transpira point jusqu'à Mademoiselle Varthon. Enfin, le jour marqué pour son départ, elle plia bagage & sortit du Couvent, dans le dessein de n'y plus revenir, croyant passer à Londres avec M. de Valville : mais elle se tromp"; il fallut revenir au Monastere très-triste & très-confuse, n'ayant eu aucune nouvelle de son Amant. Le silence de ce Cavalier l'inquiéta si fort qu'elle tomba dans une espece de délire qui pensa lui coûter la vie : c'est ce que j'appris par un lettre de ma bonne Religieuse, qui me prioit très-fort d'aller la voir : mais d'autres soins m'occupoient trop. M. de Valville en prison, ensuite dangereusement malade : voilà des afflictions trop ameres pour avoir la liberté de penser à autre chose. En effet, à peine eut-il été trois jours à la Bastille, que sa maladie commença : déjà ses forces épuisées

par

par plusieurs contre-temps fâcheux, ne purent résister à ce dernier malheur. Nous apprîmes qu'il étoit en danger, presqu'aussi-tôt que nous sçûmes son incommodité.

Je crois, Madame, que vous serez bien-aisé de sçavoir ce qui m'occupa pendant ces trois jours: car ces trois jours-là sont remarquables; vous allez en convenir.

Deux affaires impottantes; oui, deux grandes affaires remplirent tout mon cœur: premierement, la prison de M. de Valville, & c'étoit-là la plus essentielle, ou plutôt la seule qui dirigeât tous mes mouvements: secondement, la visite de l'Officier qui m'avoit proposé de m'épouser: les huit jours étoient écoulés, il desiroit une réponse décisive, & il ne l'eut point cependant cette réponse. La premiere affaire m'affligeoit infiniment: la seconde ne me fit aucun plaisir, parce que j'étois incapable d'en prendre.

Quand Madame Dorsin, à son retour de Versailles, vint apprendre à ma mere & à moi que M. de Valville avoit été conduit à la Bastille par ordre du Roi, je fus si saisie que je tombai de ma chaise sur le parquet. Après un évanouissement de six heures, je ne sentis plus rien, ni bien, ni mal,

ni joie, ni douleur, quoiqu'en tombant je m'eusse fait une contusion à la tête assez considérable. Pour ne pas vous ennuyer, je vous dirai que je me trouvai dans le même état que je vous ai dépeint, après la lettre que le laquais de M. de Valville apporta à Mademoiselle Varthon (vous en souvient-il? je pense que oui:) avec cette différence, que l'anéantissement dont je parle ici fut plus long; car il fut de deux fois vingt-quatre heures. Les larmes de ma chere mere, celles de Madame Dorsin ne me toucherent point, ni leurs consolations non plus; j'étois insensible à tout: il m'en est resté une langueur pendant plus de cinq ans.

Après ces deux jours & ces deux nuits-là, je commençai à me lever & à prendre des forces; ma chere mere ne me quitta pas d'un instant: Madame Dorsin restoit tout le jour avec nous. Pendant que j'étois dans le plus fort de cette crise, l'Officier, qui avoit été au Couvent me chercher, arrive chez Madame de Miran: c'étoit prendre mal son temps; mais il ignoroit absolument tout ce qui s'étoit passé. Il fut touché de mon état & même très-touché, ses larmes me le disoient. Vous devez penser qu'il étoit trop poli pour parler du sujet qui l'amenoit, & vous penserez comme il faut de ce

galant-homme ; au contraire, dès qu'il apprit la prison de M. de Valville, & les raisons qui l'avoient occasionnée, il prit fortement son parti, sans néanmoins blâmer la conduite de ma chere mere : il raisonna en homme sage & prudent; il fit convenir Madame de Miran qu'il n'étoit point à propos de laisser son fils dans cet endroit ; il s'offrit encore d'aller lui parler, afin de lui adoucir la dureté de cette aventure & de lui faire entendre raison.

Si mon anéantissement eût été moins fort, j'aurois été extasiée de cette maniere d'agir si noble & si cordiale ; mais je n'y fis aucune attention, & ce manque d'attention le surprit infiniment. Il crut, comme il me l'a avoué par la suite, que je ne prenois plus de part à ce qui touchoit M. de Valville : il avoit tort, & très-tort de me soupçonner d'une semblable indifférence ; il ne me développoit pas : mais quelques jours après, il changea bien de pensées, ou, pour mieux dire, je réparai bien cette faute-là, en lui fesant en même temps sentir toute l'estime que sa façon d'agir m'avoit inspirée.

Comme cet aimable ami : oh! oui, ami ; il n'en fut jamais de pareil ; cela est très-vrai, Madame ; aussi ne lui donnerai-je plus d'autre nom. Je dis

donc que cet aimable ami s'étant offert de rendre une visite à M. de Valville, il ne la différa pas d'un instant. Il court à la Bastille dès que Madame de Miran lui eut témoigné que cela lui feroit plaisir; il voit son cher fils qu'il trouva incommodé & très-raisonnable; il me dit même qu'il avoit demandé de mes nouvelles avec assez de vivacité; ce qui m'auroit fait un plaisir infini, si j'eusse été susceptible de quelque sentiment. Cependant une heure après j'y fis réflexion, car je commençois à revenir à moi-même; mais cette réflexion là diminua ma joie: la nouvelle de son incommodité m'inquiéta. Comme je réfléchissois encore à cela, mon ami l'Officier entre; & me trouvant beaucoup mieux, il me dit: ah! *je vois* bien, Mademoiselle, que je n'ai rien à espérer; M. de Valville reconnoît déjà sa faute, je m'en suis apperçu: oui, je vous perds, belle Marianne, & je perds un trésor inestimable.

Vous vous trompez, Monsieur, répondis-je; ce n'est plus la tendresse qui a fait parler M. de Valville lorsqu'il a demandé de mes nouvelles, c'est la haîne: car il doit se persuader que je suis la cause de tous ses chagrins; cela n'est pas vrai, du moins de mon consentement: mais il le croit, & il a quelque raison; car toutes les apparences

ſont contre moi. Cette haîne-là eſt juſte, je ne puis la blâmer; je ſuis très-diſpoſée à me ſoumettre à tout ſon reſſentiment; je le mérite, parce que j'ai été aſſez téméraire de toucher ſon cœur; il ne m'appartenoit pas de le captiver à ce point-là.

Pour vous, Monſieur, vous me faites un honneur infini; votre généreux procédé à mon égard, m'a pénétrée de la plus vive reconnoiſſance, & cette reconnoiſſance durera autant que ma vie; elle pourra même faire bien des progrès ſur mon âme; la ſituation où je me trouve ne me permet pas de pouſſer plus loin mes idées. L'accablement extrême où vous me voyez, la maladie de M. de Valville, la triſteſſe de ma chere mere; voilà bien des contre-temps à digérer; mes forces ſont épuiſées. Que deviendrai-je? je n'en ſçais rien. Vous m'aviez donné huit jours pour me déterminer; mais ces huit jours-là ont été remplis de tant de fâcheux incidents, qu'il m'a été tout-à-fait impoſſible de réfléchir. Je dis vrai, Monſieur; ainſi ayez la bonté d'attendre que je ſois plus tranquille & en état d'opter ſur ce que vous m'avez fait la grâce de me propoſer.

Vous me raviſſez, Mademoiſelle, reprit-il; plus je vous connoîs, plus je vous reſpecte; je pourrois même me ſervir ici de termes plus énergi-

ques, pour vous exprimer la ſituation où vous avez mis mon âme : mais cela ſeroit ridicule dans la bouche d'un homme de mon âge. Vous ſerez toujours la maitreſſe d'accepter mes offres, quand vous le jugerez à propos. Ces offres-là ſont ſi peu de choſes pour vous, que j'attendrai autant de temps qu'il vous plaira. Et tout de ſuite : je vous demande ſeulement une grâce, Mademoiſelle, & cette grâce eſt de m'accorder quelquefois l'honneur de vous voir & de jouir du plaiſir de votre converſation.

Ah ! Monſieur, répondis-je toute émue, vous me ferez toujours un honneur & un plaiſir infinis; je ne puis que profiter ; oui, je le répéte, & beaucoup profiter dans la compagnie d'une *perſonne* de votre mérite. Mais, Monſieur, il ſe fait tard, je vous retiens : ayez la bonté de venir nous informer promptement de la maladie de M. de Valville ; car cette maladie m'inquiète furieuſement.

Ce galant-homme prit auſſi-tôt congé de moi : il revint le lendemain tout effrayé nous dire que M. de Valville étoit griévement malade. Autre redoublement de douleur pour moi.

Ah ! ma chere mere, dis-je alors en me jettant aux pieds de Madame de Miran, laiſſerez-vous mourir votre fils dans ce funeſte lieu ? De grâce,

faites ceſſer au plutôt ſa captivité. Monſieur, m'écriai-je comme une perſonne qui va expirer, aidez-moi à fléchir ma mere; mais il ne fallut pas faire de grands efforts, Madame de Miran étoit trop attendrie pour réſiſter davantage à mes prieres. Elle ſe diſpoſa preſque auſſi-tôt à aller le ſecourir. Madame Dorſin arriva dans ce moment, notre ami n'eut garde de nous quitter : de ſorte que nous partîmes tous les quatre pour la Baſtille.

Pendant le chemin je vous dirai, Madame, que mon cœur palpitoit ſi extraordinairement, que j'avois de la peine à reſpirer; la crainte, le plaiſir, la douleur l'agitoient tour à-tour violemment. Ah! diſois-je en moi-même, Monſieur de Valville pourra-t-il ſupporter ma préſence ſans colere? Quelle poſture tiendrai-je devant lui? Je ſuis le ſujet de toutes ſes peines, pourra-t-il m'enviſager ſans effroi! Mon Dieu! que je ſuis à plaindre! Enſuite de plus doux mouvements ſuccédoient à ceux-là. Peut-être auſſi, continuai-je, me rendra-t-il plus de juſtice; il connoît la bonté de mon cœur, je lui en ai donné des preuves un nombre de fois, ces preuves-là pourront le calmer. Mais quelle attitude dois je prendre en ſa préſence? Il me ſera impoſſible de contraindre ma douleur, de ne pas lui laiſſer entrevoir le feu violent qui me dévore;

malgré ſon infidélité. Que ſçais-je enfin ce qui va arriver.

Ces penſées-là me tourmentoient cruellement; j'eus tout le temps de les faire, perſonne ne m'interrompoit : nous gardions tous le plus triſte ſilence ; je pleurois, ma chere mere ſanglottoit, Madame Dorſin rêvoit, l'Officier étoit triſte.

Enfin, nous voici, Madame, arrivés à la Baſtille, & introduits dans l'appartement du priſonnier. Repréſentez-vous ici M. de Valville, pâle, abattu, agité de mille idées importunes, plus cruelles les unes que les autres : (c'eſt ce qu'il me raconta dans la ſuite, & que ces idées-là l'avoient jetté dans une eſpece de frénéſie qui le rendoit incapable de nous voir & de nous connoître.) En vain, ma chere mere mouilloit-elle ſon viſage de ſes larmes ; l'Officier qui lui tenoit la main ne put lui arracher aucune parole ſenſée ; (toutes ſe ſentoient du dérangement total de ſon eſprit.) Madame de Miran paroiſſoit inconſolable, Madame Dorſin prête à s'évanouir; l'Officier ſoupiroit amèrement ; & moi, Madame, ſans ſentiment étendue dans un fauteuil.

Il ne ſera pas difficile, Madame, de vous perſuader qu'un auſſi parfaitement honnête-homme que l'Officier mon ami (car vous ſçavez qu'il

poſſédoit toutes les qualités d'un cœur noble & généreux) ne s'arrêta pas long-temps à donner à M. de Valville des marques infructueuſes de compaſſion; il nous quitte bruſquement, vôle chez deux habiles Médecins qu'il amene avec lui, & qui par de prompts ſecours rendent la connoiſſance & la tranquillité à cet aimable Cavalier.

Pendant cet intervalle, revenue un peu à moi-même, je pouſſai d'ameres plaintes, je m'accuſois ſans ménagement d'être la cauſe, en quelque ſorte, de cette funeſte maladie. Ces reproches furent entendus de ce cher Amant: il me tend la main, je m'approche; il ſaiſit la mienne qu'il arroſe de ſes larmes. Ah! chere & aimable Marianne, me dit-il d'une voix foible, il ſemble que le Ciel n'ait permis que j'aie été privé quelque temps de ma raiſon, que pour m'en rendre un uſage plus parfait; pendant l'égarement de mes ſens, cent images, auſſi diſtinctes que diverſes, m'ont fait connoître clairement toute l'injuſtice de mon infidélité & tout l'éclat de vòtre vertu. Mon aveuglement eſt infini; & depuis que mes yeux ſe ſont ouverts, je vois qu'il n'eſt point de punition que ne mérite un homme auſſi coupable que moi.

Ne parlons plus du paſſé, lui répondis-je pénétrée de cette déclaration: il ſuffit que vous me

rendiez votre eſtime & votre bienveillance. N'allez pas vous livrer à des ſouvenirs qui ne feroient que troubler votre repos & retarder votre guériſon; ſongez à votre ſanté & à vous rendre heureux. Toujours docile à vos volontés, je ſerai charmée de poſſéder votre amitié ſans gêner vos inclinations: je me connoîs trop pour vouloir régner dans votre cœur; je vous quitte de vos promeſſes, & me contente de votre eſtime.

Ah! Marianne, je ſçais que je ne mérite plus votre tendreſſe, je vois à préſent toute la noirceur de mon procédé envers vous; je ſens que, quand j'aurois un ſiecle de vie, & que j'en emploierois tous les moments à réparer, par mes careſſes, par mes reſpects & par mes ſervices, les chagrins que je vous ai cauſés, je ſerois encore bien éloigné d'en mériter le pardon.

Ah! Monſieur, m'écriai-je noyée de larmes, ceſſez donc de vous dire coupable, puiſque vous reconnoiſſez votre faute; c'eſt moi ſeule qui le ſuis; oui, c'eſt moi qui ſuis la ſeule cauſe de tous vos chagrins: ſi vous n'aviez point reconnu dans mon caractere & dans mes manieres mille défauts rebutants, vous m'auriez toujours aimée: la connoiſſance de ces défauts a fait que vous m'avez ôté votre cœur; & quoique je n'aie contribué

en rien à m'attirer cette diſgrâce, c'eſt être aſſez coupable que d'avoir oſé vous aimer.

Que vous dirai-je, Madame? cette tendre converſation cauſa un ſi grand dérangement dans mes ſens; oui, Madame, je fus ſaiſie & agitée de tant de mouvements de tendreſſe & de chagrin, que je tombai dans un évanouiſſement ſi terrible, qu'on me crut morte, je dis abſolument morte. On me tranſporta auſſi-tôt chez Madame de Miran, où je reſtai encore plus de vingt-quatre heures ſans donner aucun ſigne de vie.

Ce funeſte accident fut ſuivi d'une fièvre violente & d'un épuiſement extrême; je fus pendant plus de quinze jours ſans connoiſſance. Mes yeux fermés, ma voix éteinte, mon ſang glacé, pour ainſi dire, dans mes veines, ne laiſſerent aucune eſpérance de guériſon : cependant une criſe heureuſe me rappella encore à la vie. Le premier objet qui me frappa fut M. de Valville : oui, je remarquai d'abord que ce cher Amant tenoit une de mes mains qu'il arroſoit de ſes larmes. Ah Ciel! m'écriai-je, quelles actions de grâces n'ai-je pas à vous rendre d'avoir conſervé M. de Valville! Mais ne ſeroit-ce point un ſonge, ou plutôt l'effet des cruelles vapeurs qui me travaillent depuis ſi long-temps? Hélas! ne fût-ce que ſon ombre, il faut

que je l'adore. Je lui ſerre la main; je lui parle, il me répond : ou, pour mieux dire, nous parlions tous deux à la fois; & cette confuſion avoit quelque choſe de ſi touchant, qu'il n'eſt pas poſſible de l'exprimer. Les témoins de cette tendre ſcène fondoient en larmes, ſans ménagement & ſans précaution; de ſorte que, ne pouvant ſe contenir, ils pouſſerent des cris perçants qui furent entendus de toute la maiſon, & qui attirerent Madame Dorſin, occupée à conſoler Madame de Miran, que la douleur de me perdre tenoit alitée. Madame Dorſin,croyant que j'avois rendu le dernier ſoupir, venoit impoſer ſilence aux aſſiſtants, dans la crainte d'expoſer les jours de ma chere mere; ſa joie ne put ſe modérer, en me voyant recevoir les careſſes de mon Amant avec un ſourire & une tranquillité qui ne ſont propres qu'à ceux qui aiment véritablement. Une nouvelle ſi peu eſpérée lui arracha des larmes; mais c'étoient des larmes agréables & paiſibles, produites par l'amitié : auſſi Madame de Miran, en la voyant rentrer dans ſa chambre, ſoupçonna-t-elle ce qui les avoit cauſées. Ah! Madame, lui dit-elle, je vois que Marianne eſt hors de danger; Dieu ſoit loué : je jouirai donc encore du doux plaiſir de voir ma fille. Cependant cette eſpece d'allarme l'avoit tellement émue,

qu'elle fut quelques jours ſans pouvoir ſortir de ſon appartement.

Il me ſemble, Madame, vous entendre dire: eh! bon Dieu, Marianne, finiſſez ces triſtes récits; cela m'ennuie, me fatigue & jette mon eſprit dans une mélancolie qui me rend ſauvage. Eh! bien, j'y conſens; quoiqu'à vous dire vrai, j'aime à me rappeller ſans ceſſe ce moment critique de ma maladie, puiſqu'il a été le commencement de mon bonheur, & que depuis ce temps je n'ai que des éloges à faire de M. de Valville.

Je paſſe donc légerement ſur cet endroit, je me perſuade que vous le voulez : encore deux ou trois petites phrâſes, & j'ai fini; car vous n'ignorez pas qu'une fille, quelque modeſte qu'elle ſoit, ne ſe taît pas volontiers ſur l'amitié & la tendreſſe qu'elle a ſçu inſpirer; il en coûte trop à ſon amour-propre. Nous aimons, nous autres femmes, à nous applaudir des grâces que nous avons; & il n'y a point de preuves plus convaincantes qu'on a infiniment de ces grâces, que quand les perſonnes même les plus aimables nous aſſûrent que nous en ſommes bien pourvues. Tenez-moi donc compte, Madame, de l'effort que je fais, pour impoſer ſilence à mon amour-propre, en paſſant légerement ſur deux articles

aussi importants. Je dirai donc simplement que la vue & la santé de Valville, quoiqu'encore convalescent, ranimerent presque tout-à-coup mes esprits; que mon transport amoureux produisit dans le cœur de ce tendre Amant tant de joie & d'amour, qu'il fut en état de prendre possession de sa Charge quatre jours après, afin de m'offrir sa main quand je serois guérie; qu'enfin la tristesse de Madame de Miran s'éclipsa comme un songe.

Eh bien! ne me féliciterez-vous pas d'avoir sçu faire de pareils prodiges en si peu de temps? Oh! oui, Marianne, dites-vous; je veux bien convevir que vous êtes une sainte à miracles: mais finissez, une fois pour toutes, vos langueurs; car je ne peux plus y tenir.

Volontiers, Madame, cela est fait *pour le coup*, je n'y reviendrai plus, tous mes chagrins sont finis. Ma santé se fortifia peu-à-peu, si bien qu'au bout d'un mois, je me vis au comble de mes vœux. Vous pensez, sans doute, que je veux parler de mon mariage avec M. de Valville: vous pensez juste, Madame; il se célébra, cet heureux hymen, avec une pompe & une magnificence sans égale, trente jours après cette époque; car j'ai bien retenu le nombre de ces jours-là, & c'est une chose que je n'oublierai de ma vie.

Nous voilà donc enfin, direz-vous, parvenues à la fin de votre Roman? Oui, c'eſt par-là qu'ils finiſſent tous: il eſt juſte que le vôtre ait la même concluſion.

Pas tout-à-fait, Madame; j'ai encore quelque choſe d'aſſez intéreſſant à vous dire, avant de terminer mes aventures. Ne les traitez pas de romaneſques, s'il vous plaît; il n'en fut jamais de plus vraies: celles qui me reſtent à vous raconter ne le ſont pas moins, quoique auſſi extraordinaires. Ce n'eſt plus de Marianne, cette petite orpheline, ſans pere, ſans mere, ſans parents, inconnue à tout le monde, & qui n'appartient à perſonne, que je vais vous parler; c'eſt de Marianne, petite fille du Duc de K... Seigneur très-diſtingué d'Ecoſſe, iſſu d'une des plus illuſtres & des plus anciennes familles du Royaume, allié à cette Madame de Kilnare dont je vous ai parlé, & oncle de Madame Varthon, mere de ma rivale. C'eſt à cette terrible rivale que j'ai obligation de la découverte de ma naiſſance. Voilà ce que j'ai encore à vous raconter, Madame; & ce n'eſt pas le moins frappant de l'hiſtoire de ma vie. Oui, ſoyez aſſurée que vous prendrez plaiſir à lire ce grand dénouement, ſi avantageux pour

moi, & si glorieux pour mon Amant, aujourd'hui mon époux.

Souvenez-vous, Madame, que j'ai laissé à la Bastille Monsieur de Valville. Je vais encore vous rappeller des idées fâcheuses ; je veux dire le triste état où nous nous trouvâmes tous.

J'ai dit que, pendant mon évanouissement, on me transporta chez Madame de Miran. Valville, malgré son mal & sa foiblesse, voulut me suivre : il étoit si touché, m'a-t-on raconté, de mes nobles sentiments, & de la force de ma tendresse, qu'il résolut dès cet instant de me suivre au tombeau, ou de réparer les maux & les chagrins qu'il m'avoit causés. Sa jeunesse & la bonté de son tempérament le tirerent d'affaire en moins de *six* jours ; mais la douleur amere que lui causoit ma maladie, retardoit son parfait rétablissement : ma convalescence fit encore chez lui un miracle ; elle opéra plus que toute la pharmacie. Enfin, Madame, touchée de son repentir, entraînée par mon tendre amour, je lui donnai la main, comme je vous l'ai déjà dit, un mois après notre entrevue à la Bastille. Ici le mystere de ma *naissance* se dévoila : le Duc de K.... s'étoit transporté à Paris & me reconnut pour la fille de son fils.

Voici

Voici ce qui donna lieu à cet heureux évènement.

Rappellez-vous, Madame, cet endroit où la Varthon avoit quitté le Couvent pour passer en Angleterre avec M. de Valville. Cette fille, au désespoir de n'avoir point trouvé son Amant au rendez-vous, le crut infidele; & cette idée se fortifiant par le silence de M. de Valville, elle se détermina à prendre le voile.

Madame de Kilnare, instruite des écarts de ma rivale, & de sa résolution, fit partir un Exprès pour Londres. La lettre qu'elle écrivoit à sa mere renfermoit un détail circonstancié de mon histoire & de ses amours avec mon Amant. Madame Varthon communiqua la lettre au Duc de Kilnare. Ce Seigneur trouva tant de connexité, comme il me le raconta ensuite, entre la catastrophe qui avoit causé la mort d'un fils unique qu'il aimoit tendrement & la mort de mon pere, & se sentit tellement touché de mes infortunes, qu'il se détermina tout-à-coup à accompagner sa nièce en France.

Depuis plus de dix-huit ans, il pleuroit son cher fils; & n'avoit pu en avoir de nouvelles certaines. Ce qu'il sçavoit, & qu'il avoit souvent

raconté à Madame Varthon ; c'eſt que ce fils s'étoit marié à Veniſe, ſans ſon conſentement & malgré ſa volonté, à une Demoiſelle nommée Julie Moroſini ; qu'il étoit venu à Paris avec elle, où il demeura quatre ou cinq ans ; que, peu ſatisfait de ſon mariage, il avoit refuſé de lui envoyer de l'argent ; qu'enfin réduit à une fortune très-médiocre, il étoit parti pour Bordeaux dans le carroſſe de voiture, dans le deſſein de trouver des amis qui lui facilitaſſent le moyen de paſſer en Angleterre avec ſon épouſe, une petite fille de deux ans & demi, une femme-de-chambre & un laquais ; que le carroſſe avoit été attaqué par des voleurs à un quart de lieue de Nouan, village ſitué ſur la riviere de Loire, entre Orléans & Blois ; & que pluſieurs perſonnes avoient perdu la vie dans cette occaſion. Il étoit encore informé du jour, de l'année & du mois auquel cette triſte aventure étoit arrivée. Il ſe doutoit bien que ſon fils avoit été tué ; mais il ne pouvoit ſe perſuader que ſon épouſe & ſa fille euſſent eu le même ſort : cependant il n'en avoit aucune nouvelle, & c'eſt ce qui lui cauſoit d'amers déplaiſirs. Il m'a dit qu'il relut plus de cent fois la lettre de Madame de Kilnare à Madame Varthon : de ſorte que, ne

doutant presque plus que je ne fusse les tristes restes de sa malheureuse famille, il passa en France pour s'en éclaircir.

Ils s'embarquerent pour Nantes; ensuite ayant côtoyé la riviere de Loire, ils arriverent à Nouan, environ trois semaines après l'évènement de la Bastille.

Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, Madame, que j'ai dit dans la premiere partie de ma Vie, qu'il y avoit dans le carrosse de voiture où je fus trouvée, un Chanoine de Sens qui s'enfuit; que cinq ou six Officiers, qui couroient la poste, passerent quelques moments après que le carrosse eut été attaqué, & qu'ils me transporterent dans un petit village; qu'il y eut un procès-verbal de fait par une espece de Procureur-Fiscal du lieu. Vous pensez bien que le Duc, mon grand-pere, n'oublia pas de se faire donner une copie de ce procès. Ayant aussi appris que quelques Dames des environs, qui m'avoient estimée & caressée jusqu'à mon départ pour Paris avec la sœur du Curé, pourroient parfaitement lui faire mon portrait, il leur rendit visite. Elles l'informerent qu'ayant fait consulter les registres du nom des voyageurs, elles avoient appris que le Monsieur & la Dame inconnue y étoient inscrits sous le

nom du Chevalier de Flacour, & de Julie M.... qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille; & deux autres pour un laquais & une femme-de-chambre. A peine le Duc eut-il entendu prononcer le nom de Flacour, qu'il s'écria : ah ! c'eſt mon fils, j'en ſuis très-perſuadé. Cependant, pour n'avoir aucun doute ſur cet article, il réſolut d'aller à Sens chercher le Chanoine, qui ſeul s'étoit ſauvé de la fureur des voleurs. Cet Eccléſiaſtique avoit encore l'idée ſi préſente de cette funeſte aventure, qu'il fit un portrait très-ſemblant du Chevalier de Flacour, de ſon épouſe & de moi; il ajouta que, malgré la jeuneſſe où j'étois alors, il me reconnoîtroit aiſément, ayant remarqué que j'avois, auſſi bien que mon pere, une marque à côté de l'œil droit, c'eſt-à-dire, une fraiſe imperceptible; mais ſi parfaitement formée, que rien n'étoit plus facile que de me reconnoître par ce ſigne.

Vous l'avez remarquée mille fois, Madame, cette jolie fraiſe, en m'aſſurant que c'étoit un agrément de plus pour mon viſage. En un mot, le Duc fit tant de perquiſitions, & prit de ſi juſtes meſures, qu'il fut abſolument perſuadé que j'étois ſa petite fille. Impatient de me voir, il ſe

transſporte à Paris, & ſe rend avec Madame Varthon au Monaſtere où elle avoit laiſſé ſa fille, & où ils croyoient me trouver. On ne peut nier, Madame, que ma rivale ne poſſédât de très-bonnes qualités. Non, elle n'étoit point méchante; elle n'étoit qu'imprudente & amoureuſe. On doit même dire que ſa tendreſſe pour M. de Valville étoit très-pardonnable : vous l'avez connu en ce temps-là, Madame; c'étoit le Cavalier le plus accompli qu'il y eût à Paris. La Varthon, ſurpriſe au poſſible de voir ſa mere & de la ſçavoir inſtruite de ſes amours, ne put lui refuſer l'aveu de ſes intrigues avec Valville : oh! cela ne pouvoit ſe faire ſans raconter juſqu'aux moindres particularités de mon hiſtoire : & comme elle rendoit intérieurement juſtice à ma droiture, à mon bon cœur & à mes grâces, elle attendrit de nouveau le Duc ſon oncle, qui, ayant appris que je n'étois plus dans ce Couvent, voulut aller ſur l'heure chez Madame de Miran, accompagné du Chanoine, de ſa nièce & de ma rivale, perſuadé qu'il apprendroit de mes nouvelles. Arrivés enſemble chez Madame de Miran, on leur apprit mon mariage avec Valville, & qu'on le béniſſoit dans une ſalle où il ſe trouvoit une compagnie nombreuſe & choiſie. Ce vénérable vieillard, ayant

percé la foule, pour être témoin de la cérémonie de mon mariage, sauta à mon cou en arrosant mon visage de ses larmes. Ah ! ma chere fille, s'écrie-t-il, reste malheureux d'un fils unique chéri, je vous retrouve enfin. Que vous m'avez coûté de douleurs & de soupirs ! Là les sanglots lui couperent la parole. Jugez, Madame, de mon étonnement ; vous pensez bien qu'il fut extrême. Tous ses convives attentifs à un évènement si extraordinaire, ne purent refuser leur attention au récit que fit le Duc. Le Chanoine ayant confirmé que j'étois certainement la petite fille qui étoit dans le carrosse de voiture, il seroit impossible d'exprimer la joie & les applaudissements de toute la compagnie : celle du Duc, sur-tout, fut inexprimable ; oui, j'entreprendrois en vain de peindre au naturel les transports de ce digne Seigneur. Tendres embrassements, ravissante joie, expressions touchantes ; tout fut employé pour me donner des marques de sa tendresse. Je sentis aussi de mon côté certaines émotions de cœur si douces que je me prêtai volontiers à ses excessives caresses. Je passe légerement sur cette heureuse entrevue : les termes m'échappent pour en faire sentir toute la douceur.

La haute naissance & les grands biens que le

Duc de Kilnare possédoit & qui devoient me revenir après sa mort, me donnerent de nouvelles grâces; tout le monde avouoit que je méritois un tel pere; mais tous n'étoient pas contents de cette étrange métamorphose. Ceux qui m'avoient méprisée & persécutée, avoient trop de confusion pour voir avec un œil indifférent une élévation aussi imprévue : je sentois parfaitement que leur orgueil en souffroit; mais bien loin de me prévaloir de cette mortification, je tâchois d'effacer par mes caresses le reproche intérieur qu'ils se fesoient à eux-mêmes. Enfin, je puis dire, sans vanité, que Marianne, petite-fille d'un Duc, ne fut pas plus fiere que Marianne inconnue & sans parents.

Cependant, Madame, croirez-vous que, malgré ma conduite simple & telle qu'elle avoit été jusqu'ici, Monsieur de Valville me parut fâché; mais je dis très-fâché de la découverte de ma naissance. Il se persuada que la tendresse pourroit faire place à l'ambition; que mon grand-pere, informé de son inconstance & des vifs chagrins qu'il m'avoit fait essuyer, refuseroit d'approuver notre hymen. Rempli de ces funestes pensées, une extrême tristesse s'empara de son esprit; ce changement ne

m'échappa point: je voulus en sçavoir la cause; il obéit, & me communiqua ses soupçons d'un ton si douloureux & avec un désespoir si marqué, que je m'écriai en pleurant amerement: ah! cher époux, quelle injustice horrible me faites-vous! Est-il possible que vous ne connoissiez point encore mon cœur? Ne vous ai-je pas répété cent fois que ce n'est ni votre fortune, ni votre naissance qui m'ont porté à vous aimer avec la derniere tendresse, mais uniquement votre personne & votre mérite? Soyez donc persuadé, je vous prie, que la plus brillante couronne de l'univers ne seroit pas capable de me faire manquer à la foi que je vous ai jurée. Si je ne pouvois être à vous, je ne serois jamais à personne; & sans attendre sa réponse, je courus avec vitesse trouver le Duc de K...., mon grand-pere, qui étoit dans l'appartement de Madame de Miran. Je me jettai à ses pieds, & lui fis un portrait si expressif de ma tendresse pour M. de Valville, & des obligations que j'avois à Madame sa mere, que le Duc en fut attendri, & qu'il convint sur l'heure avec Madame de Miran de me reconnoître pour sa fille & son unique héritiere.

Je puis vous dire, Madame, que jamais union

n'a paru faite sous de meilleurs auspices; oui, je me flatte que l'Amour a allumé le flambeau de l'Hymen d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Depuis cet heureux jour, nous avons vécu comme deux Amants qui ne connoissent d'autre plaisir que de s'aimer, de se dire qu'ils s'aiment, & de se le répéter sans cesse. L'Officier dont je vous ai parlé, qui m'avoit fait des propositions de mariage, est presque toujours dans notre compagnie; Madame de Miran ne me perd, pour ainsi dire, jamais de vue, tant sa tendresse est extrême. Madame Dorsin ne sçauroit être deux jours sans nous, ni nous sans elle. En un mot, nous passons la vie la plus délicieuse qu'il soit possible d'espérer dans ce monde.

Telles sont, Madame, les aventures de ma Vie: c'est une chose que vous avez exigée de mon amitié; soyez satisfaite, j'ai rempli fidèlement le plan que vous m'avez prescrit. Enfin, mon Ouvrage est fini; voilà, sans doute, un Livre de plus dans le monde. Les jugements que l'on en fera seront divers: il choquera les uns, il satisfera les autres; tout cela, selon la qualité de l'Ouvrage.

Quand un Livre seroit mauvais, il risque, au

moins pour un temps, de passer pour bon, si l'Auteur a un parti formé dans la République des Lettres; de même il risque de passer pour mauvais, quand même il seroit bon, si l'Auteur est inconnu. Quoi qu'il en soit, je vous ai donné mon histoire pour ce qu'elle vaut; soit qu'elle plaise au Public, soit qu'elle ne plaise pas, je serai très-contente, si elle vous a amusée. Adieu, Madame; & tenez-moi compte de ma complaisance.

Fin du septieme Volume.



TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

